

Gio

Jean Dardi

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Les enquêtes du commissaire Dell'Orso

Jean DARDI

G
T
O

INKEPTIO
THRILLER

L'AUTEUR

Né en 1953, Jean Dardi habite dans le Var, est retraité et se consacre à l'écriture de thrillers depuis sept ans. Il est l'auteur de la série des *Enquêtes du commissaire Dell'Orso* et du *Voleur d'Âmes*.

JEAN DARDI

GIO

INCEPTIO

Inceptio Éditions

Direction éditoriale : Guillaume Lemoust de Lafosse

Direction presse/médias : Ophélie Pourias

Couverture : Eva Lemoust de Lafosse

Diffusion : DOD&Cie

© Inceptio Éditions, 2022

ISBN 978-2-38411-021-6

Droits réservés

Inceptio

www.inceptioeditions.com

*À Fred, Jean-Christophe et Maxime,
Surtout ne changez rien.*

NOTE AU LECTEUR

Certains d'entre vous seront en droit de se demander, pourquoi, dans tous les opus consacrés aux enquêtes du commissaire Dell'Orso, je persiste à évoquer le 36, Quai des Orfèvres, malgré le déménagement récent de la Brigade criminelle dans le quartier des Batignolles.

C'est un parti pris. Par nostalgie.

Cette adresse prestigieuse a tant bercé mon imaginaire, avec ses histoires de flics légendaires que je ne peux me résoudre à ce déménagement.

N'en déplaise aux esprits chagrins, mes personnages continueront donc d'évoluer dans les locaux de la vénérable institution de l'Île de la Cité.

Un mythe ne meurt jamais...

PROLOGUE

1990

Minuit, aéroport Roissy-Charles de Gaulle.

Quand le train d'atterrissage de l'énorme 747 de KLM quitta le sol, en partance pour l'Amérique latine, le passager 92 n'en profita pas comme les autres voyageurs, pour se délecter de la féerie de lumières s'étalant sous les ailes de l'avion. Les yeux clos, il s'enfonça un peu plus dans son fauteuil, essuya ses mains moites sur son jean et inspira longuement de soulagement. Malgré les circonstances, il affichait un léger sourire de satisfaction : il venait d'assassiner sa femme...

Fou amoureux, il avait supporté les frasques de sa jeune épouse durant cinq ans. Cinq années durant lesquelles elle l'avait traité comme un moins que rien, transformant sa vie en cauchemar quotidien. La blonde fatale avait le feu aux ovaires et quelques heures sans forniquer pouvaient la rendre folle. Un besoin irréprensible et permanent qu'elle devait assouvir coûte que coûte sous peine de se trouver en manque, à l'instar d'une héroïnomane. Son activité charnelle ne s'était nullement apaisée avec le mariage et l'infortuné, tout à sa dévotion, ne s'en était rendu compte que trop tard. On dit bien que l'amour rend aveugle ! Aveugle comme le jour des noces – déjà –, où il avait surpris sa belle dans les toilettes hommes, la main fourrageant outrageusement dans la braguette d'un des convives et où naïvement, il avait mis ce fait sur le compte de l'euphorie due à l'alcool et à la joie de se retrouver mariée. Le nouveau marié avait quand même marqué sa surprise et son indignation, mais avec quelques mots confus, Béatrice, encore tout émoustillée, avait éteint l'incendie naissant et étouffé ses velléités de protestation par un baiser dans lequel elle avait instillé toute sa science. Pendant que le veinard, un vague cousin, s'éclipsait le fard aux joues, un bâton de maréchal dans le slip et le poulx à cent cinquante. Ensuite, pour faire bonne

mesure, elle avait attiré son jeune époux sans lâcher sa bouche, dans une des cabines de wc et s'était aussitôt agenouillée devant lui, tombant son pantalon et l'engoulant avec gourmandise. Les gémissements étouffés de plaisir de la nympho, feints ou non, et sa fellation experte étaient rapidement venus à bout des dernières réticences du malheureux.

En dépit de ce contretemps, la longue liste des conquêtes postnuptiales de la magnifique Béatrice avait débuté dès le lendemain, pour ne cesser de croître. Elle en vint même par nécessité à tenir un agenda répertoriant ses amants, avec leur téléphone, accompagnant chaque expérience d'une note de zéro à dix et de quelques mots d'appréciation. Après seulement quelques mois d'union, le mari avait découvert l'objet, un soir où elle s'était absentée pour la énième fois. Il y avait trouvé des noms et des numéros téléphoniques classés par ordre alphabétique, dont certains ne lui étaient pas inconnus, des proies de tous âges, de tout sexe, de tous milieux. Il s'était demandé sur le moment, quelle réaction adopter, son caractère latin le faisant hésiter entre la raclée sévère et le meurtre.

Un comble, au fil du temps, la méchanceté naturelle de la jeune femme s'était associée à son insatiable appétit sexuel. Ainsi, après l'avoir gavé de plaisir au début de leur union, pour rendre plus digestes ses dérapages, avait-elle commencé à lui rationner l'accès à son corps sublime et à proférer des injures avilissantes à son rencontre, comme si elle lui faisait porter la responsabilité de ses propres actes. Augmentant sa frustration et son acrimonie.

Malgré ce traitement cruel, quand, à de rares occasions, elle frôlait son sexe de sa main torride, il pétait un câble, envoyant sur le coup à la corbeille toutes les avanies qu'elle lui avait fait subir les heures précédentes. Il faut dire qu'elle était si experte, si douée de ses mains, de sa bouche, de ses fesses ! Une expertise acquise à force de pratique, depuis le plus jeune âge, et un don inné. Alors il patientait, espérant toujours qu'elle allait se lasser, se bonifier. Et le temps s'était écoulé lentement, l'homme, accaparé par son métier, pour lequel il se donnait corps et âme, subissant en silence, voyant avec tristesse les atours de sa femme s'affadir sans pouvoir en profiter, à mesure qu'elle brûlait sa vie par les deux bouts, s'étourdissant de stupre. Il ne lui adressait désormais quasiment plus de reproches, résigné quand elle rentrait à pas d'heure, la chatte et les cuisses encore humides de la semence de sa dernière conquête. Mais il se surprenait de plus en plus souvent à échafauder dans son for intérieur des plans pour la punir, lui faire payer. Quand elle regagnait sa couche, harassée d'avoir trop usé de son corps, il lui arrivait de songer à serrer son cou gracie, en la regardant droit dans les yeux, jusqu'à ce que la lueur lubrique de son regard s'éteigne. Ou encore qu'il lui faisait avaler du poison, à doses

infinitésimales, pour qu'elle meure lentement, qu'elle se fane, se dessèche, comme lui. Afin que son insolente beauté ne profite plus à tous ces salauds. Il rumina longtemps son projet, mais tout aurait pu n'en rester qu'au stade du vœu pieux si le destin ne s'était pas manifesté...

L'occasion de passer à l'acte lui fut donnée par une froide nuit d'hiver.

Cette nuit-là, sur la route du domicile conjugal, après des heures de baise, Béatrice, surprise par une plaque de verglas, eut un grave accident de voiture et fut transportée d'urgence à l'hôpital, cassée comme une poupée de porcelaine. À la vue de sa voiture encastrée contre un arbre, les secouristes venus la désincarcérer pensaient qu'elle était morte. Mais en fait, pour son rendez-vous avec la Grande Faucheuse, elle était en sursis.

De longues semaines de souffrance, de soins, d'opérations, pour tenter de la remettre d'aplomb.

Sans la moindre pitié pour elle, lui, percevait son calvaire comme si, juste retour des choses, la colère divine l'avait frappée.

Puis un jour, après un interminable passage par les soins intensifs, elle avait fini par intégrer une chambre « normale ». À toutes fins utiles, il avait expressément exigé une chambre particulière, comme s'il voulait la garder pour lui, la soustraire à la vue du monde.

Depuis, quotidiennement, le cocu venait lui rendre visite et, assis à ses côtés, passait de longues heures à contempler les dégâts. L'amour de sa vie gisait dans son lit médicalisé, pitoyable, consciente, mais incapable de parler, la bave aux lèvres et la couche souillée de merde et de pisse – un réseau essentiel dans le cerveau avait été atteint, la privant provisoirement de l'usage de la parole et provoquant une incontinence partielle. Si ses amants et amantes avaient pu la voir ! Sans maquillage, le visage crayeux, elle avait pris vingt ans, sa peau terne et son teint cireux, ses cheveux emmêlés et ses yeux dépourvus de l'étincelle de vice qu'il détestait tant, lui donnant des airs de vieille cacochyme.

Mais la haine du malheureux était intacte et il considérait qu'elle n'avait versé qu'un acompte. D'autant que les chirurgiens lui avaient affirmé que cela prendrait du temps, mais qu'elle s'en remettrait et ne garderait que peu de séquelles, tant physiologiques qu'esthétiques.

Le brasier n'étant pas définitivement éteint, il ne faisait donc aucun doute qu'elle recommencerait à le cocufier... Il fallait l'en empêcher. Sans pour autant ruiner à jamais son existence à lui...

C'est en essayant de comprendre la logique du réseau compliqué de tuyaux divers qui couraient sur son corps qu'un jour le déclic s'était produit. Bien sûr ! Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? C'était

propre et indécélable !...

Il avait retourné l'idée durant des heures dans sa tête, ne parvenant pas à s'en défaire. Nuit et jour. Pesant le pour et le contre, hésitant encore. Devait-il lui donner une dernière chance ? Pardonner ? Encore et toujours ?

Non, la salope ne le méritait pas. Ne le méritait plus ! Cinq ans qu'elle le traitait comme une merde ! Qu'elle le poussait à bout ! Comment avait-il pu tenir aussi longtemps ?

Il rongea son frein jusqu'à ce qu'il tranche enfin et se résolve à mettre son projet à exécution.

Alors, fermement décidé, il bâtit un plan sans faille...

Après avoir mis de longs jours à faire disparaître méticuleusement toute trace de son passage sur Terre, il organisa sa vie d'après, ne négligeant aucun détail.

Et aujourd'hui, peu après midi – il savait qu'il ne serait pas dérangé –, il passa à l'acte : débrancha rapidement un des tubes alimentant son épouse en énergie. Pas n'importe lequel. Celui du glucose. Celui par lequel, en permanence, on compensait le fait qu'elle s'alimentait encore insuffisamment, celui qui comportait une chambre d'expansion...

Un coup d'œil à la porte... Des bruits diffus dans le couloir. L'heure du repas. Le service tournait au ralenti...

Vite ! Piquer la seringue emplie d'air dans la chambre d'expansion. Le pouce qui enfonce le piston avec détermination... Le liquide transparent remplacé subrepticement par le contenu de la seringue : quelques millimètres cubes d'air mortel qui, véhiculés par le sang, allaient rapidement atteindre le cœur, peut-être le cerveau, faisant s'affoler inexorablement les fonctions vitales. Indécélable.

Puis rapidement, la mort qui s'emparerait du corps, en silence, inéluctablement, laissant croire à un infarctus massif.

L'homme savait qu'avant qu'il ne soit sorti des hauts murs de béton blanc, Béatrice ne serait plus. Il savait aussi que sa mort ne serait découverte que dans deux ou trois minutes quand les moniteurs donneraient l'alarme. Au mieux. Largement de quoi s'échapper sans être inquiété. Après un dernier coup d'œil à celle qu'il avait tant aimée, il quitta l'hôpital sans se presser.

Adieu garce !

Un taxi l'amena à l'aéroport. Son billet était réservé de longue date. Il n'avait emporté aucun effet personnel. Juste un peu d'argent.

Il franchit rapidement les couloirs démesurés, au milieu d'une foule bigarrée. La présence de forces de police disséminées partout provoqua malgré tout une légère coulée de sueur au creux de sa colonne vertébrale. Puis après de longues minutes de cheminement,

indifférent au tumulte ambiant, il s'assit dans un coin calme du terminal 6, chaussa des lunettes sombres et attendit patiemment l'heure de son vol, espérant se fondre dans le décor.

Avec un pincement au cœur, il eut une pensée fugitive pour ses relations, ses amis, ses parents, ses frères et sœurs qui n'auraient plus jamais de nouvelles de lui.

Mais il avait choisi. Après son ignoble méfait et quelques onze heures de vol plus tard, Marc Ronnet, c'était l'identité figurant désormais sur ses faux papiers, aurait gagné tranquillement son refuge du Brésil où il referait sa vie.

1

De nos jours.

Paris – 3 décembre.

Quartier Barbès.

La pluie tombait sans interruption depuis des heures, glaciale, ponctuée d'orages violents. Depuis une heure, des éclairs zébraient régulièrement le ciel noir d'encre, telles de gigantesques lampes stroboscopiques, flashant la capitale et sa périphérie, suivis de monstrueux grondements de tonnerre.

Pas un niqab en vue. La rue commerçante d'ordinaire très animée, de nuit, était sinistre, avec ses rideaux métalliques baissés, tagués jusqu'au dernier centimètre carré, ses façades noirâtres de pollution, son éclairage déficient.

Mais Johnny et Nenesse, deux prénoms d'emprunt, se foutaient de la pluie et du décor comme de leur première cuite. Blottis à l'extrémité d'une partie couverte, sous le porche d'entrée d'un immeuble, dans une rue sordide à deux pas des illuminations pléthoriques de Barbès, les compères passaient leur énième nuit dehors. Libres comme l'air. Leur seul bien tenait dans un caddie de supermarché plein de bricoles hétéroclites glanées au hasard de leurs pérégrinations. Confits dans l'alcool bon marché, ils n'avaient pas trop froid. De toute façon, pour rien au monde, ils ne seraient allés dormir dans un des rares refuges épars dans la ville.

Les deux lascars et leur chien étaient repus. Grâce à Rafik, le restaurateur marocain, tenancier de « L'escalé à Marrakech », la gargote occupant l'angle un peu plus bas, ils ne faisaient qu'un repas par jour, mais quel repas ! Tous les soirs après le service, Rafik qui les avait à la bonne, leur distribuait généreusement les restes de son bouiboui, souvent du couscous, accompagnés d'une bouteille de vin bas de gamme. Leur chien Macron, un sac à puces aux origines indéterminées, n'était pas en reste, qui bénéficiait de sa gamelle de

croquettes et de riz.

Le cul sur une feuille de carton, les jambes allongées dans leur duvet, ils allaient entamer leur deuxième litron de la nuit. Pas un insecte dans les environs, leur haleine de putois les en protégeait.

Dès qu'ils avaient un peu trop bu, c'est-à-dire les trois quarts du temps, les deux clochards échangeaient des considérations philosophiques sur tout et n'importe quoi. Disposant de tout le temps nécessaire, à leur manière et avec leurs faibles moyens, ils refaisaient le monde. Ce soir, d'une voix pâteuse, Johnny s'accrochait à son idée fixe : la Covid. Mais il avait des excuses. Depuis des mois, des milliers de pseudo scientifiques, des hordes d'experts et des meutes de journalistes en faisaient leurs choux gras. Et pas seulement en France. Un vent de panique soufflait sur la planète bleue. Le monde avait changé, devenu un vaste champ d'expérimentation pour charlatans de tout poil. Partout on testait, oxygénait, intubait, vaccinait. Les structures de santé frisaient la saturation, voire l'explosion.

Le système capitaliste s'était pour un temps métamorphosé : chez nous, on confinait à tort et à travers, paralysant sans raison valable des pans entiers de l'économie. Des milliers d'entreprises florissantes jusqu'alors voyaient le spectre de la faillite se profiler. Mais pas de souci, sans avoir la queue d'un euro dans les caisses et au mépris des déficits abyssaux, l'État totalement désarmé devant l'imprévisibilité des évènements, distribuait tous azimuts du pognon par milliards pour pallier les difficultés croyait-on passagères.

Pour faire fortune, il fallait aujourd'hui fabriquer ou vendre des masques – chacun avait les siens, dont les recommandations d'usage aussi complexes qu'opportunistes faisaient disjoncter la plupart des cerveaux normalement constitués –, du gel hydroalcoolique ou des tests ou des vaccins. Même et y compris si leur efficacité était contestable.

Johnny téta une gorgée, fit la grimace, s'essuya les babines d'un revers de manche et demanda à son voisin :

— Tu crois qu'y va nous lâcher quand, Nesse, ce putain de colona machin ?

L'autre avait du vocabulaire :

— CoRona machin ! CoRonavirus, putain de toi !

— Ouais, bon, c'est pareil ! C'te merde qu'y fout partout, ce truc, c'est pas possible ! Bistrots fermés et tout et tout, te rends compte ? Et pis y'a quand même vachement de morts, merde !

— T'inquiète, avec ce que t'avales, tu risques rien, t'es désinfecté ! Et pis d'abord, c'est que les vieux qui crèvent !

Johnny s'étouffa soudain de colère. Il cracha le mégot poisseux de goudron coincé à la commissure de ses lèvres et asséna, pragmatique :

— Pourquoi qu'y font tout ce foin, alors ? Z'ont qu'à les laisser

crever les vieux ! C'est la sélection naturelle ! Et pis, ça nous fera des économies de retraite !

Leur chien se mit à aboyer avec rage à la vue d'un chat galeux courant s'abriter.

— Oh ! Macron, putain de chien, arrête d'aboyer ! C'est qu'un greffier !

Nenesse embraya :

— Ah, parce que tu leur payes leur retraite aux vieux, toi ?

— Leur retraite, leur retraite ! Manquerait que ça que je leur paye la r'trait' à tous ces branleurs ! Passe-moi donc le rouquin au lieu de dir' des conn'ries !

Nenesse s'exécuta, et pensif, passa une main aux ongles douteux dans sa chevelure hirsute. Lui aussi avait son avis bien tranché sur les troisième et quatrième âges. Il remarqua :

— Toi, si qu'on t'écoutait, c'est bien simple, faudrait flinguer tout le monde ! Moi je dis, il en faut des vieux... Si...

Une déflagration de tonnerre d'une intensité inouïe fit sursauter les deux pochards. La pluie avait encore forcé. Derrière le rideau d'eau opaque, la lampe du seul candélabre encore intact vacillait lamentablement, dispensant son halo jaunâtre sur les murs lépreux. Des ruisseaux furieux dévalaient la rue, à l'assaut des rares collecteurs d'eau pluviale.

Surgi de nulle part, c'est maintenant un chien malingre, trempé jusqu'aux os, qui passa devant eux sans les remarquer. Une ménagerie ! Il s'arrêta devant les containers poubelles un peu plus loin et les huma avec insistance. Se mit debout, les deux pattes avant sur la poubelle, semblant hésiter. Quelque chose l'intriguait. De son museau, il essaya longuement, mais en vain de soulever le couvercle, rageant de son échec puis se lassa et passa son chemin.

Macron grogna, toutes canines dehors.

— Oh, mais quesse qu'y l'a, ce clebs ? Laisse, Macron, c'est qu'un clébard qu'a la dalle ! L'a pas toujours à becqueter comme toi, lui ! Tu disais, Nesse ? Pour les vieux ?

— Moi, je dis, il en faut des vieux.

Johnny partit d'une toux grasse de tubard, postillonnant à travers ses chicots noirâtres, se tapant sur les cuisses, plié en deux de rire. Quand il eut craché la moitié d'un poumon, il gueula de sa voix de stentor :

— C'est la meilleure ! Ben moi, j'te dis qu'y faudrait les piquer à la naissance, les vieux ! La sélection naturelle, y'a que ça d'verai !

Nenesse, doté d'une logique implacable, le rabroua :

— Enculé d'merde ! Mais avant d'êt' vieux, z'ont été jeunes, ducon ! Si t'as pas d'vieux, t'auras pas d'jeunes ! Et lycée de Versailles ! T'y as pensé à ça ?

— Oh, le duo de choc, c'est pas bientôt fini ce bordel ? Ou faut que j'appelle les cognes ?

Un volet s'était ouvert au second et un gros costaud en marcel, le poitrail velu comme un singe, les menaçait de représailles. Ses paroles menaçantes se répercutèrent dans la rue déserte faisant fuir le clebs affamé.

Instantanément, les vociférations cessèrent. Les deux clodos avaient un accord tacite avec les occupants de l'immeuble : ils pouvaient dormir sur le perron, mais à la condition d'être silencieux et propres. Sinon, ouste ! Et par les temps qui couraient, quand on avait un petit chez-soi !...

D'ailleurs, Johnny se souvint qu'ils avaient des emballages vides et des cadavres de bouteilles dont ils devaient se débarrasser.

— Tiens, Nenesse, se moqua-t-il, pendant que t'as la gueule ouverte, avant de dormir, tu veux pas jeter nos merdes à la poubelle ?

— Putain de toi, pourquoi c'est pas toi qu'y va ? T'as vu la flotte qu'y tombe ?

— Et alors, t'as peur de fondre ? Tu préfères qu'on se fait virer ?

Le plus jeune des deux fit contre mauvaise fortune bon cœur et se leva en chancelant. Il prit le temps de se préparer une roulée de ses doigts gourds et la coinça au coin de ses lèvres. Macron s'était levé aussi et le nez dans son trou de balle, s'épouillait avec rage.

— Enculé d'merde ! Ça caille, dis donc !

— Bois un coup, tiens ! Ce qu'est sûr, c'est qu'on est pas près de tomber en carafe de gros rouge !

Nenesse grommela une réponse inintelligible, avala une gorgée à saouler un bœuf puis, chargé des quelques détritrus, se dirigea vers les containers d'un pas mal assuré.

Johnny s'était allongé et se couvrant du mieux qu'il pouvait de son duvet miteux, il s'apprêtait à entamer sa courte nuit de sommeil.

Mais Nenesse maugréait à quelques pas, de sa voix grasseyante. Au risque de s'attirer à nouveau les foudres du voisin.

— Put... mais qu'esse qu'y l'a c't animal ?! Mais c'est qu'y va m'emmerder toute la nuit, nom de Dieu !

— Oh ! Johnny, viens donc voir ! lança l'autre.

— Fais pas chier, Nesse. Faut pas deux heures pour jeter nos merdes, si ? Viens te pieuter. Demain faut qu'on se lève tôt, y'a marché à Barbès !

— Viens voir, j'te dis ! Y'a un truc pas catholique !

— Hein ? Putain, mais t'as pas bientôt fini de me les briser ?

— Viens voir, j'te dis ! Y'a un bras qui dépasse ! C'est pas vrai !... On dirait...

Le pochetron se tut un instant tandis que sa vue accommodait, cherchant à deviner si ce qu'il voyait était bien ce qu'il croyait voir. Il

avança une main tremblante vers ce que son cerveau en capilotade refusait d'admettre. Tâta du doigt la chose inerte. Une matière molle, encore tiède, en partie découverte par des vêtements déchirés, lacérés. Le bras levé au ciel portait un bijou : une montre. De femme. Il tenta de le rabattre, mais il était raide comme un bout de bois. Il s'approcha encore et c'est le moment où il croisa une paire d'yeux. Deux yeux ouverts, vitreux, qui le regardaient fixement par-delà la mort.

Johnny s'efforçait de sombrer dans les bras de Morphée quand un hurlement le fit sursauter.

— Johnnyyyy ! Y'a une greluche ! De... dans la poubelle ! Y'a une greluche, j'te dis ! Johnnyyyy ! Le chien tout à l'heure, c'était ça ! Y voulait la bouffer !

— Ouais, bien sûr ! T'es pété comme un coin, ouais, mon salaud ! Une greluche dans la poubelle ! E' l'attend le dégel ? Donnes-y l'bonjour de ma part, tiens !

L'autre, fou de trouille, le secouait violemment maintenant, le tirant frénétiquement par la manche.

— Enculé d'merde ! On peut pas la laisser comme ça, Jo ! J'crois qu'è l'est mort' ! Faut qu'on fait quelque chose !

Johnny se leva en marmonnant que l'autre le ferait devenir fou, qu'il allait changer de pote fissa – c'était pas possible de vivre comme ça avec un alcool –, que s'il le faisait lever pour rien il lui tordait le cou...

Puis, de guerre lasse, il se gratta furieusement les cheveux, l'entrejambe, la joue, cracha un glaviot immonde et le trio – Macron était de la partie –, se dirigea vers les poubelles.

Les deux compères, clignant des yeux, se penchèrent de concert sur les immondices comme ils l'avaient fait des centaines de fois avant...

La pluie s'était légèrement calmée, mais pas les éclairs et à la faveur d'un flash lumineux et au milieu des vapeurs alcoolisées, le contenu du container leur apparut avec netteté durant quelques secondes...

Johnny eut un haut-le-cœur et retroussa ses narines, malgré son accoutumance aux senteurs infectes, la sienne notamment.

Dans une odeur pestilentielle, un corps recroquevillé gisait devant eux, dans une position improbable, comme si on l'avait tassé là malgré sa résistance, pour pouvoir refermer le couvercle et l'y dissimuler. Un corps de femme à demi-nue, les yeux ouverts, la bouche béante, la langue pendante, comme si elle cherchait de l'air. Un bras pointait vers le haut, sans doute tendu par un réflexe *post-mortem*.

Les deux poivrots, raides comme des piquets, n'en croyaient pas leurs yeux.

Mais ce qui acheva de terroriser les deux clochards dégoulinants de pluie – instantanément ils furent dessaoulés –, c'est le sang qui noyait

l'abdomen du cadavre. Un massacre !

Ils ne poussèrent pas plus avant leur observation et de terreur, Johnny referma brutalement le couvercle, tout en remettant de l'ordre dans sa respiration chaotique. Nenesse s'était pris la tête à deux mains, à deux doigts de dégueuler.

L'instinct du chien lui dictait qu'un drame venait d'avoir lieu et il grognait d'angoisse, les babines retroussées.

Glacé intérieurement, c'est Johnny qui réagit le premier. Il ordonna en balbutiant :

— Ta gueule, Macron, c'est... c'est rien ! Nesse, v... vas y dire à Rafik ! Qu'y l'appelle P... Police-secours ! Et nous, faut qu'on se tire ! Vite avant qu'y se pointent !

— T'as vu l'heure qu'y l'est ? Y'a deux heures qu'y l'est fermé Rafik !

— Bon alors, on s'tire ! Si les flics arrivent, on est morts !

— T'as raison, enculé d'sa race ! Faut qu'on décarre !

Et les deux SDF s'enfuirent, le diable aux trousses, poussant tant bien que mal leur chariot brinquebalant sous la pluie battante.

La paisible rue de la Goutte d'Or n'allait pas tarder à grouiller de forces de l'ordre.

2

Au même moment...

À l'angle de la rue, à une cinquantaine de mètres, les rideaux du dernier étaient tirés et le flic apercevait par intermittence des silhouettes se déplacer en ombres chinoises dans la salle de jeu clandestine. Poker. Sept. Ils étaient sept, là-haut, minimum. En plus de celui ou ceux qui demeuraient là, le flic qui planquait depuis la tombée de la nuit, des fourmis dans les fesses, en avait vu entrer six, furtivement. Un indic l'avait informé de cette partie et lui avait assuré que Dontseïev y serait. Pour l'instant, il n'était pas arrivé.

Alexeï Dontseïev. Proxénète notoire, psychopathe, cruel et sans pitié. Il avait mis sur le trottoir une vingtaine de filles de l'Est après les avoir asservies à sa manière, c'est-à-dire après les avoir livrées durant une semaine aux caprices d'une douzaine d'hommes. Pour les « assouplir » à l'instar d'un quartier de viande, jusqu'à ce qu'elles acceptent leur triste sort. Ensuite, il les faisait bosser jusqu'à l'épuisement. Tant pis pour celles qui refusaient ce rythme de travail esclavagiste et qui se rebiffaient. Souvent cela se terminait par une raclée monumentale, un coup de rasoir ou des exactions sur leur famille restée au pays.

Mais cette fois Dontseïev avait semble-t-il franchi la ligne rouge. On avait retrouvé une de ses putes morte, abandonnée dans une contre-allée du Bois de Boulogne, le visage atrocement massacré. Les marques de liens entamant la peau de ses poignets et les bleus innombrables sur son corps laissaient à penser qu'elle avait succombé, menottée, sous les coups de poing de son tortionnaire. Un crime atroce, gratuit, juste destiné à servir d'exemple. Qui ne pouvait rester impuni. Raison pour laquelle le commissaire Giovanni Dell'Orso, Gio pour les intimes, l'as de la Criminelle, relayait la BRP – brigade de répression du proxénétisme –, planquant depuis des heures dans sa vieille 406. Faute de mieux, son intention était de suivre le malfrat

suspect et de le loger. Un atout précieux qui viendrait étoffer son dossier pour lors somme toute assez mince.

Le commissaire n'appréciait que modérément l'exercice, il ne s'y était d'ailleurs pas livré depuis des lustres, mais cette nuit l'occasion était trop belle d'établir le contact avec la petite ordure russe. Et puis, une fois de plus, il était dans une période insomniaque, alors plutôt que d'y affecter un de ses équipiers, il s'y était collé !

Il avait hérité de l'enquête, car son groupe chargé en priorité des affaires de *serial killers* était provisoirement désœuvré. Chose qui ne s'était pas produite depuis longtemps. Pourtant, au fil des années, ils en avaient déjà mis à l'ombre un contingent non négligeable, pour le restant de leurs jours. Un petit nombre n'avait pas eu cette chance et pourrissait six pieds sous terre. Mais oui, depuis des semaines, pas un tueur en série à se mettre sous la dent ! À croire qu'ils s'étaient passé le mot ! Le fleuron du 36 se morfondait donc dans la rue glauque en attendant mieux...

Onze heures. La petite frappe allait-elle venir ? De moins en moins probable. Encore qu'il savait d'expérience que ce genre de partie où l'on jouait des sommes folles s'éternisait parfois jusqu'à l'aube.

Et cette pluie qui ne donnait aucun signe de faiblesse depuis des heures ! De quoi déprimer. Et ce froid ! Paris en décembre, quoi ! Seule consolation, même s'il n'en profitait pas dans ce quartier désolé, les décorations de Noël qui fleurissaient partout dans la Ville lumière. Dell'Orso, très fleur bleue, y était sensible. Pourquoi se priver d'un peu de douceur dans ce monde de brutes ?

Il remonta le col de son cuir et se rencogna dans son siège. Seuls ses yeux dépassaient au-dessus du volant. Histoire de tuer le temps, il vérifia machinalement la présence des six balles dans le barillet de son Smith et Wesson .44 spécial Magnum au canon de 4 pouces, un truc qui pouvait vous sauver la vie. Pour être tranquille et éviter de se faire remarquer, il avait coupé son portable et la radio de bord. Il ne fumait plus depuis longtemps et son seul dérivatif à l'ennui, consistait dans la thermos de café dégueulasse qu'il sollicitait régulièrement. Sinon, dans ces moments-là, ni la faim, ni la soif, ni la fatigue n'altéraient sa vigilance.

Rue glaciale et déserte d'un quartier sans âme, loin du centre. Des immeubles impersonnels, aux façades mornes, criant leur désespoir.

Dans le silence de l'habitable, propice à la méditation, il laissa ses pensées divaguer...

Son univers se résumait à peu de choses et ses centres d'intérêt se comptaient sur les doigts d'une main : son boulot et sa femme. Enfin, ex-femme ! Enfin non, toujours femme, épouse quoi ! Puisqu'ils s'étaient séparés d'un commun accord, après vingt ans de vie commune, sans divorcer. Sylviane, Sylou, sa perle, son joyau, l'amour

de sa vie, celle pour qui il se serait coupé un bras. Inutile de préciser dans quel supplice mental il s'était trouvé lorsque le Tueur au marteau¹ s'en était pris à elle, menaçant de l'affamer jusqu'à la mort si Gio ne la retrouvait pas à temps. Sylviane qu'il aimait toujours, envers et contre tout, avec qui il entretenait une relation régulière, en francs camarades... Et un peu plus ! Sylviane qu'il n'avait jamais trompée, hormis depuis le clash, avec quelques prostituées occasionnelles, juste pour l'hygiène. Sylou qui l'avait planté là, lassée de ses horaires à rallonge, de la bipolarité dont il ne se déferait jamais, des risques inconsidérés qu'elle lui savait prendre, de ses soirées trop arrosées entre potes, de son amour inconsidéré et qu'elle ne voulait plus partager, pour ce boulot de dingue : il vivait boulot, pensait boulot, bouffait boulot. Bref, si vous vouliez trouver Gio, il valait mieux le chercher du côté du Quai des Orfèvres que chez lui. Sylou qui était devenu sa came, son trip...

Brusquement il sursauta et se tassa un peu plus, si c'était possible, au fond de son siège. Des voix derrière lui. Il jeta un œil au rétroviseur pour apercevoir deux gugusses encapuchonnés se diriger vers lui. Quand ils arrivèrent à sa hauteur, ils ne parlaient plus, mais murmuraient. Ils le dépassèrent sans le voir et s'arrêtèrent sous la fenêtre des joueurs de poker devant une Porsche rutilante. Dix ans de son salaire ! Bref conciliabule, un coup d'œil circulaire pour vérifier qu'ils étaient seuls.

La pluie, toujours, qui pissait en un rideau compact, des éclairs, des coups de tonnerre. Pas un chat en vue.

Les deux branleurs devaient connaître leur job, car ils se demandaient manifestement comment ils pourraient s'attaquer au bolide sans déclencher l'alarme dont il était pourvu. Ils s'étaient accroupis derrière l'engin et se concertaient quant à la meilleure manière d'agir. Sauf que ça n'arrangeait pas Dell'Orso ! Si le propriétaire de la voiture, un des gars qu'il avait vu entrer dans la salle de jeu, sans doute pas un enfant de chœur, se rendait compte qu'on était en train de tenter de la lui piquer, avec le pataquès qu'il allait mettre, sa planque discrète risquait de tourner en eau de boudin !

Mais dans ce métier, quelquefois, le hasard fait bien les choses. Au moment où l'un des deux sortait de sa poche une mince tige d'acier dans le but de soulever le loquet de portière, une ombre se découpait sur la façade opposée. Et s'arrêta net, insensible à la pluie battante.

Dell'Orso tourna la tête et retint sa respiration. Cette silhouette ne laissait pas la place au doute : Dontseïev ! Cette carrure de bûcheron, ces deux mètres de viande rouge, ce crâne rasé. Gio ne l'attendait plus ! Il ne voyait pas les traits de l'homme immobilisé sur le trottoir d'en face, à quelques mètres de lui, mais il se les repassa

mentalement : tatouage tribal sur l'ensemble du crâne descendant jusque sur la joue gauche, arcades sourcilières boursoufflées – il avait été boxeur pendant longtemps –, yeux bleus presque blancs à force d'être clairs, canines supérieures en or. Une boucle en diamant à l'oreille gauche complétait le tableau. Le géant avait la tronche de ce qu'il était : un bloc de haine, un tueur sans scrupules. L'homme se baissa derrière une voiture en stationnement, disparaissant à la vue du flic. Une seconde plus tard, il se faufilait entre deux véhicules en stationnement et avançait vers les deux petites crapules, silencieux comme un serpent, un énorme automatique à la main : il avait compris que l'on s'en prenait au bolide d'un de ses potes.

Dilemme pour Dell'Orso : il craignait que ça tourne très mal pour le duo de voleurs, mais ne pouvait intervenir sans se démasquer. Au moment où il décidait qu'il était urgent de ne rien faire, Dontseïev apparut derrière le malfrat qui besognait la portière et lui colla son Desert Eagle, une arme terrifiante de puissance, derrière l'oreille. Le deuxième, qui était chargé de surveiller les abords, en resta pétrifié de surprise. Dell'Orso, glacé, avait saisi son flingue, à toutes fins utiles, et se tenait prêt. Là-bas, les deux glandeurs avaient levé les mains et il n'entendait pas ce qu'il se disait, mais manifestement, ils suppliaient le colosse de les épargner.

À la faveur d'un éclair, le flic vit apparaître un sourire sur le visage blafard du Russe. Ses canines luisaient dans la pénombre. Le truand s'amusait bien ! Il attrapa par une oreille celui qu'il menaçait de son obusier – le jeune con se mit à couiner comme un porc qu'on égorge –, le souleva presque de terre, le fit pivoter et d'un formidable coup de pied au cul, le propulsa au milieu de la rue. N'en revenant pas de l'aubaine, les deux acolytes ne demandèrent pas leur reste et partirent en courant comme des dératés en proférant de loin un chapelet d'injures.

Le mac mort de rire sonna à la porte du clandestin en remisant son feu dans son holster. Il prononça un code avant que la porte s'ouvre durant deux secondes et l'avale.

Le silence, seulement troublé par la pluie incessante, retomba dans la ruelle déserte.

Dell'Orso avait repris sa veille quand la fenêtre de l'appartement qu'il surveillait s'ouvrit. Sur Dontseïev et un autre homme, vraisemblablement le propriétaire de la Porsche. Éclats de voix, de rire – le Russe devait raconter la mésaventure des deux voleurs.

Quelques secondes plus tard, les deux retournèrent à leur partie.

L'attente dura encore une bonne heure, que Gio meubla en sirotant les restes de son café infect et en observant avec intérêt le manège des chats et chiens errants du quartier...

Il commençait à s'assoupir quand la porte du clandestin s'ouvrit enfin

sur une troupe bruyante et visiblement éméchée. Fin de la partie ! Dell'Orso reconnu différentes langues, dont le russe, l'italien et le français. Vu le background de Dontseïev et en vertu de l'adage qui veut que qui se ressemble s'assemble, il avait devant lui une sacrée brochette de salopards. Embrassades, tapes sur l'épaule, serrage de mains. Chacun regagnait ses pénates. Le flic s'était couché sur le siège passager, le S&W tenu d'une main ferme.

Des portières qui claquent, des moteurs qui vrombissent et les joueurs se dispersèrent.

Que devenait Dontseïev qui était venu à pied ?

Dès qu'il le pût, Dell'Orso se releva et chercha des yeux la haute stature du russe. Juste à temps pour le voir tourner à l'angle de la rue. Il sauta hors de sa voiture et sans hésiter, le révolver à bout de bras, courut jusqu'au point où le géant avait disparu à sa vue. Il se plaqua contre la façade et risqua un œil.

À trente mètres, Dontseïev marchait d'un bon pas, visiblement à mille lieues d'imaginer qu'un flic le filait.

Puis, au moment où Gio allait se démasquer, il s'arrêta devant une porte cochère, jeta un œil à droite et à gauche – un vieux fond de prudence –, et s'engouffra dans l'immeuble haussmannien.

Une minute plus tard, Dell'Orso, toujours planqué à l'angle de la rue, vit une lumière jaillir à une fenêtre du premier, aussitôt masquée en partie par un rideau qu'on tirait.

Voilà pourquoi le proxénète était venu à pied : il venait de découvrir son adresse. À peine à quelques centaines de mètres de la partie de poker.

Le commissaire regagna sa voiture, trempé comme un canard, mais tout de même satisfait de sa nuit blanche.

Avant de démarrer, il ralluma son portable, un vieux réflexe. Il avait quatre messages. Tous du même correspondant, le 36. On avait essayé de le joindre toute la nuit. Dardet en l'occurrence, le planton de nuit du Quai des Orfèvres. C'est toujours au moment où il allait se pieuter que ce lascar lui tombait dessus.

Il hésita un moment pour écouter ce qu'on lui voulait, tenta de remettre à plus tard, puis la conscience professionnelle fut la plus forte.

Dardet l'aimait bien et systématiquement et en priorité, quitte à s'attirer la vindicte des autres enquêteurs, pour les affaires criminelles, il appelait Gio.

En substance, le contenu des quatre messages répartis sur une bonne heure était le même : « Patron, on a un macchabée rue de la Goutte d'Or. Foncez, Keller le sait et il doit déjà y être ! »

3

Il est deux heures du matin quand, après une course folle dans la ville endormie, Dell'Orso s'engouffre dans la rue de la Goutte d'Or par le boulevard Barbès. À fond la caisse et à contresens. Il est bloqué par un fourgon de police placé en travers de la chaussée, gyrophare tournant. Deux képis vérifient les identités, ne laissant passer que les rares résidents de la rue encore dehors à cette heure indue.

La pluie a cessé, seuls quelques éclairs sporadiques embrasent encore le ciel, suivis d'explosions lointaines. La température avoisine le zéro.

Un attroupement de badauds s'est formé, bien que l'action se situe plusieurs dizaines de mètres plus loin. Une ou deux équipes de télé, trois reporters de la presse écrite, une forme de génération spontanée, frustrés d'être tenus à l'écart.

Gio se gare de guingois sur un trottoir, et descend de sa 406. D'un signe de la main, il calme l'ardeur des paperassiers qui l'agressent de leurs questions et ferme la bouche du bleu qui veut s'interposer en lui présentant sa carte sans ralentir. Il franchit le ruban bicolore et, les mains dans les poches, les épaules soulevées en une dérisoire protection contre la froidure, se dirige rapidement vers les policiers affairés derrière des bâches noires.

Une ambulance attend pour transporter la victime à l'IML₂.

Au bout de la rue, un autre cordon de police coupe le passage dans l'autre sens.

Six hommes pour un cadavre. Il connaît du monde. Grinberg le légiste, Daurat le patron de la Brigade scientifique du Quai de l'Horloge, accompagné de trois TIC₃, et... son meilleur ennemi, Keller, également commissaire à la Criminelle. Un costaud au bide proéminent, cheveux filasse trop longs, rejetés en arrière, goitre exophtalmique, nez en bec d'aigle. L'homme fume comme un pompier, un peu à l'écart de la scène de crime. Il téléphone tout en s'enveloppant d'un nuage de fumée.

Ça devait arriver un jour ! Il arrive un peu tard ! Décidé à couper court à toute ambiguïté, Dell'Orso se dirige d'un pas ferme vers lui :

— Tiens, Keller ! T'es sorti du bureau avec un temps pareil ? Ça mouille pas trop ?

— Qu'esse tu fous ici, Dell'Orso. Pendant que tu roupillais, moi j'ai bossé. J'ai terminé. J'allais me tirer !

— T'as raison, Keller, va jouer ! Laisse les grands travailler.

— Retourne pioncer, Dell'Orso, tu perds ton temps. Cette affaire c'est mon affaire !

— Pourquoi ? Tu fais plus les vols à la roulotte et les rodéos sauvages en banlieue ?

— Très drôle ! Je me marre ! Fous le camp, commissaire de mes deux, c'est pour moi, je te dis ! Tu t'imagines que t'es le seul flic de Paris ?

— On va attendre encore un peu avant de s'en aller, si tu veux bien ! Ah ! Et Keller... si tu vois le bossu, dis-lui qu'il se redresse !

L'échange d'amabilité se poursuit jusqu'à ce que Keller entre dans sa voiture et démarre sur les chapeaux de roues avec un doigt d'honneur pour Gio. Ces deux-là s'en veulent à mort. Deux bons flics, mais ils ne peuvent pas se saquer. Une vieille histoire : les deux hommes ont été concurrents amoureux voilà plus de vingt-cinq ans et c'est Gio qui en est sorti vainqueur. Il n'a plus lâché Sylviane depuis. Keller en était fou. Comme quoi la rancune peut être tenace. Avec le temps, d'autres petits riens – la divergence de leurs méthodes de travail, la fulgurante ascension de Dell'Orso, la préférence trop souvent donnée à Gio pour les affaires « sensibles » –, sont venus consolider leur rancœur.

La quasi-totalité des fenêtres du coin est ouverte et les curieux penchés sur la rue n'en perdent pas une. Le téléphone arabe. On échange même des commentaires d'immeuble à immeuble.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, Dell'Orso passe les mains dans ses cheveux trempés. Il est à tordre.

« *Qu'est-ce qui t'attend ce coup-ci, mon Gio ?* »

À cet endroit, l'immeuble repose sur des piliers situés à l'aplomb de la rue et cette avancée de façade constitue un passage couvert. Par commodité, le container poubelle y a été mis à l'abri, une tente de fortune protégeant l'endroit où il se trouvait au préalable.

Sous la lumière crue de puissants projecteurs, une civière est posée au sol, portant un sac mortuaire fermé.

— Bonjour, Messieurs ! lance le policier. Quel temps ! Alors, toujours les mêmes au turbin ? Il est tard !

Un bonjour collégial lui répond, réduit à sa plus simple expression. Ça caille et il est trop tard pour les amabilités. Les scientifiques se préparent à quitter les lieux. Grinberg le légiste et le capitaine Daurat,

se défont de leurs vêtements stériles tandis que les techniciens rangent leur matériel dans la camionnette arborant les trois lettres BTS₄.

Daurat fait remarquer avec son franc-parler :

— Vous êtes à la bourre, commissaire. C'est pas de vous, ça ! On a terminé, on allait partir.

— Je sais, je sais Daurat. Mais j'étais sur un autre truc et... enfin, le principal c'est que je sois là, non ? Qu'est-ce qu'on a ?

— Une jeune femme. Tuée par un grand malade. Massacrée plutôt. Je laisse le soin à Grinberg de vous en dire plus sur le *modus operandi*. Le salaud l'avait tassée dans la poubelle, comme un vulgaire déchet. Que dire... Pas grand-chose d'exploitable. Bon, faut dire qu'en extérieur, c'est déjà pas folichon en temps normal, mais avec cette pluie en plus, c'est pire. On a passé quand même la partie abritée au peigne fin. On a collecté quelques trucs, notamment des reliefs de repas, des mégots, des emballages, là-bas sous le porche d'entrée, mais sans grande conviction. Sans doute des SDF. Rien de flagrant dans le container (tout en parlant et en achevant de se déshabiller, il montre le contenu nauséabond de la poubelle étalé sur une bâche et qui a manifestement été l'objet d'une grande attention). Je ne pense pas tenir quelque chose. Enfin, je verrai tout ça en détail au bureau. Je vous passe mon rapport dès que possible. À plus !

— Et toi, toubib ?

Grinberg le légiste et il est le seul, a conservé son masque dans le strict respect des gestes barrière. Dell'Orso rit intérieurement devant la rigueur inaliénable du médecin.

— Elle a été étranglée, *a priori* avec une corde, d'après les marques sur sa gorge, puis, je dis puis, parce que je pense qu'il l'a fait après l'avoir tuée, vu qu'on a une tache de sang somme toute assez réduite, il l'a éventrée. À vérifier. Ça s'est passé à l'abri sous l'immeuble. Ensuite, il l'a entassée dans la poubelle.

— Le but de la manœuvre ?

Le toubib d'ordinaire froid comme un iceberg, se permet une plaisanterie :

— Il croyait peut-être que, cons comme sont les éboueurs, on ne trouverait pas le corps.

— T'es marrant quand tu veux ! Quoi d'autre ?

— D'après la rigidité cadavérique et sa température interne, je dirais à la louche qu'on l'a tuée il y a quatre heures, soit vers vingt-deux heures...

— Vingt-deux heures ? C'est tôt ça ! Comment il a fait pour passer inaperçu ?

— C'est la zone ici. Pas un coupe-gorge, mais pas loin. Dès la nuit tombée, les gens se calfeutrent chez eux.

— Mmm... Elle a été violée ?

— Je verrai ça à l'IML. Mais cela dit, le scénario me rappelle celui d'un meurtre sur lequel j'ai travaillé récemment. Étranglement, éventration. La fille, une poupée *Barbie*, à peu près la même que celle-ci, avait été neutralisée au poing électrique. Une prostituée. Pas de viol. Tu es au courant, non ?

— Attends, toubib, je peux pas m'occuper de toutes les saloperies de la capitale ! Par chance, je suis pas seul à la Crim' ! Y'a Keller, tiens ! À propos de Keller, (il s'adressait aux deux chefs de service) oubliez-le sur ce coup. Je pense que je vais hériter du bébé. Tu disais ?

— Que les deux cas se ressemblent beaucoup. Je crois que ton groupe va reprendre du service dans pas longtemps. Enfin ce que j'en dis...

— Qui vivra verra. Bon, on se voit demain ? Je viendrai à l'autopsie. Tu me la passes en priorité ? Quelle heure ?

— Viens à huit heures, je vais commencer par elle.

Dell'Orso stoppe les TIC qui achèvent de démonter leur installation :

— Attendez les gars, laissez-moi encore une minute les projos. Je vais un peu regarder le corps avant de remballer !

Grinberg fait remarquer :

— Je te préviens, c'est pas joli-joli ! Et c'est un euphémisme ! J'ai réussi à l'allonger à peu près avant qu'elle commence à sérieusement se raidir, mais elle est telle que je l'ai trouvée ! J'ai juste paré au plus pressé !

— T'inquiète, je suis habitué à voir des cochonneries, mon estomac va tenir le coup !

Dell'Orso s'accroupit et enfila des gants de latex, pensif. Quand il ouvre la fermeture éclair du sac mortuaire, une émanation infecte d'excréments lui saute au visage. Il écarte les pans de l'enveloppe pour voir la morte dans son intégralité. Effectivement, ce n'est pas joli-joli !

Une boucherie !

Il a devant lui le corps à la position bizarre de ce qui a été un vrai canon. Une blonde sculpturale d'environ un mètre quatre-vingts, de race blanche, aux traits harmonieux, le teint cyanosé. Ses yeux verts, figés dans le trépas, sont révoltés sous l'effet de l'étouffement et sa langue turgide sort par le côté de la bouche. Le cou porte les marques violettes provoquées par la strangulation. Le corps n'est pas dévêtu. La fille porte un petit blouson de cuir par-dessus un T-shirt à l'effigie d'une boîte de nuit, une jupe ultracourte et des bottes montant haut sur ses cuisses. Pas vraiment la tenue d'une jeune fille sage ! Tout l'abdomen baigne dans le sang.

Dell'Orso écarte un peu plus le sac mortuaire et ses yeux s'écrouillent d'horreur : à y regarder de plus près, la jupe est déchirée jusqu'à la ceinture et laisse apparaître le ventre. Ouvert, tranché.

Grinberg dans un louable effort de propreté y a tant bien que mal entassé la masse grisâtre des viscères du cadavre. *J'ai juste paré au plus pressé*, a-t-il dit... Le slip arraché est resté accroché en haut de la jambe gauche.

Le policier se relève, ouvre le sac à main tiré d'une pochette à scellés que lui tend Daurat et en sort un portefeuille.

La carte d'identité lui apprend que la morte s'appelait Nadia Delorme, qu'elle avait 22 ans et habitait au 226 de la rue. À quelques mètres près, quand le prédateur lui a ôté la vie, elle était arrivée chez elle. Triste sort qui a décidé ce soir-là que cette fille devait mourir !

Sur un signe du commissaire, les infirmiers qui faisaient le pied de grue referment la housse plastique et déposent la civière dans l'ambulance. Le feu tournant s'éloigne de la scène de crime en jetant son flash bleuté sur la chaussée trempée. Direction l'IML, place Mazas.

On approche des trois heures du matin. Putain de nuit ! La fatigue et l'horreur se lisent dans les regards las.

Matériel replié, détritrus de retour dans la poubelle, les TIC eux aussi se préparent à partir. Grinberg démarre son moteur. Il a carrément oublié de saluer les présents.

Gio va rester encore un peu. Il aime ce moment très proche du crime, où il sent encore la présence du tueur, où il se dit que le maniaque est peut-être en train de le regarder, de le défier, noyé dans les badauds, à seulement quelques mètres de lui.

Il ferme les yeux, mâchoires serrées, tête rejetée en arrière et ôte ses gants. Inspire profondément l'air humide. L'adrénaline pulse dans ses veines comme à chaque début d'affaire. Le *shoot* du chasseur à l'affût ! C'est si bon ! Et si atroce à la fois !

Les pinots ont dissipé les riverains et les journalistes assoiffés de sensationnel et s'entassent dans leurs fourgons. Chacun rentre chez soi. Circulez, y'a plus rien à voir !

Bientôt la ville tentaculaire va s'éveiller, indifférente, industrielle.

Le flic ne va pas se coucher. Pas tout de suite. Insensible au froid mordant, il préfère marcher un peu. Sans but, juste pour digérer ce qu'il vient de voir. Seul avec lui-même.

Sans s'en rendre compte, il passe du noir, de l'horreur, de l'indicible, à la lumière, de la mort à la vie.

Sur le boulevard de la Chapelle brillamment illuminé, un rade ouvert non-stop lui tend les bras. Le grelot de l'entrée. Un café à trouser les chaussettes. Noir, amer, sans sucre. Il est seul dans la salle avec le serveur ensommeillé. Même la télé est fatiguée qui ne diffuse que de la neige dans le plus complet silence. Gio étouffe un bâillement, les mains croisées sur sa tasse brûlante.

Quelques rares voitures se croisent sur le boulevard, des noctambules, comme lui. Mais pas pour les mêmes raisons.

Deux mondes qui s'ignorent.

Le flic fait la moue. Dans son monde à lui, c'est l'abomination qui règne.

2- *Institut médico-légal.*

3- *Techniciens en investigation criminelle.*

4- *Brigade technique et scientifique.*

4

4 décembre

Institut médico-légal.

Depuis toujours, Dell’Orso nourrissait une profonde aversion pour le bâtiment et son macabre contenu. Un parallélépipède de briques sur deux niveaux, sans grâce, austère, navet architectural style prison.

Le flic pénétra à reculons dans le temple de la dissection. Encore une séance de charcutage dont il se serait bien passé. Mais la procédure exigeant la présence d’un officier de police judiciaire, allez savoir pourquoi, il se présentait spontanément au lieu d’envoyer un de ses sbires. Pas de Keller à l’horizon. Le flic avait dû se faire une raison.

La réceptionniste, avec une œillade langoureuse – encore une de ses groupies –, lui indiqua que Grinberg officiait ce matin-là en salle 3.

Des couloirs sans fin, comme dans le métro, mais sans les candidats au virus, avec les relents indistincts, douçâtres et omniprésents de détergents, de désinfectants et de rat crevé qui semblent imprégner les murs. Le bruit strident d’une scie électrique puis le silence empesé qui retombe...

Bizarrement une image fugitive s’imprima sur le cerveau de Dell’Orso : des centaines de cercueils alignés sur un tapis roulant, ouverts, qu’une flopée d’assistants pataugeant dans le sang et les humeurs, chargeait à la pelle de débris humains, puisés dans un immense tas puant. Un flash qui imprima un sourire sur ses lèvres.

— Tu rêvasses ? Qu’est-ce qui est si drôle ?

Dell’Orso sursauta, tiré de son délire par Grinberg, apparu à ses côtés. Parfait sosie du professeur Tournesol, même physique, barbichette, bésicles, alopecie partielle. Un puits de science faisant autorité dans son domaine dans le monde entier.

Le toubib, des dossiers plein les bras, était déjà en tenue de combat, charlotte, vareuse, pantalon et chaussons stériles. Il poussa la porte de l’épaule et s’effaça pour laisser passer Gio.

— Si monsieur veut bien se donner la peine !

Une grande salle blanche dont le mur du fond était occupé par une dizaine de casiers réfrigérés contenant chacun un humain sur le point d'être profané. Quatre tables d'autopsie dont une supportait un corps, des instruments sinistres dont le plus anodin aurait fait peur à un dentiste. Éclairage parcimonieux. Du blanc partout, de l'inox à la propreté irréprochable...

— C'est bien, tu es à l'heure. J'ai une grosse journée, quatre autopsies. On n'est pas couchés. On va commencer tout de suite. Café ?

À l'inverse de Gio, au milieu de ses cadavres, Grinberg était à l'aise comme un poisson dans l'eau. Il lui arrivait même, pour optimiser son temps précieux et ses journées interminables, de grignoter épisodiquement un sandwich sur le pouce sans quitter la salle ni la boucherie en cours. Un jour il se tromperait et emboucherait un morceau de barbaque faisandée.

Quelquefois, Gio pensait à lui et se demandait de quoi était fait son ordinaire en dehors de l'IML. De quoi était faite sa vie privée ? Avait-il une vie sentimentale ? Une femme, une compagne, une maîtresse ? Le bougre était aussi disert qu'une carpe sur le sujet. Cauchemardait-il ? Fantasmait-il ? S'intéressait-il à autre chose qu'à ses macchabées ?

— Oui, je prendrais bien un café, si tu as ! Ça ne fera jamais que le sept ou huitième, mais ça me réveillera !

— T'as une vraie tête de déterré ! T'as quand même dormi, rassure-moi !

— Deux heures. Ensuite, je suis allé au bureau. Je pense que Leroy va me donner l'affaire, alors j'ai commencé à bosser dessus. On y va ? Je ne reste que quelques minutes.

Grinberg tourna la tête vers un grand dadais à lunettes occupé à disposer des instruments d'autopsie sur une desserte :

— Toujours pressé comme un lavement ! Édouard, apportez-nous deux cafés, vous voulez bien ? On va commencer par la 12. On est prêt ?

L'assistant prépara deux jus de chaussettes comme s'il s'était agi du plus précieux des nectars et après les avoir servis, alluma le scialytique au-dessus de la première table. Puis, le geste empli de componction, il retira le linceul blanc, découvrant entièrement la morte.

Le cadavre à la pâleur marmoréenne de Nadia Delorme apparut nu sous l'éclairage intense, dépourvu d'ombres portées.

Insoutenable ! Le tueur, avec une extrême sauvagerie, avait transformé une jeune femme sublime en charogne sanglante, un amas de chair en décomposition. Il fallait toute la bouteille et le flegme de Gio pour résister à un tel spectacle, supporter la puanteur naissante, quoique atténuée par le froid de gueux, sans éprouver de haut-le-

cœur.

En dépit des circonstances, Dell'Orso en éprouva un sentiment de culpabilité. Il se fit la réflexion que la longue liane blonde avait dû être très belle.

L'assistant lança comme s'il annonçait la venue de la Reine d'Angleterre :

— On peut y aller quand vous voulez, Docteur.

Grinberg, à peine son café terminé, enfila soigneusement des gants de latex, ajusta sa toque, mit en route son magnétophone et se tournant vers Gio :

— Allez, go... Quand faut y aller... Tu m'excuseras si ça cocote un peu. (Dell'Orso lui fit un signe de la main signifiant que c'était secondaire...) Bien, nous procédons ce jour, 4 décembre, à l'autopsie de mademoiselle Nadia Delorme en présence de l'OPJ Giovanni Dell'Orso.

Tandis que Gio s'approchait, le légiste poursuivait sa litanie en consignait des renseignements sur la morte, âge, taille, poids, heure du décès, puis peu à peu il s'absorba dans une scrutation scrupuleuse de la dépouille, s'isolant complètement dans sa bulle.

Il scrutait le corps de très près et en partant de la tête pour descendre jusqu'aux pieds, cherchait le plus infime indice sur le cadavre, la plus petite anomalie sur son épiderme.

— Pétéchies de l'iris, langue hémateuse... stigmates violacés de constriction du cou... Strangulation, vraisemblablement réalisée à l'aide d'une corde. Nous déterminerons plus tard si c'est la cause de mort...

Il poursuivit ses observations extérieures ponctuant son examen de phrases lapidaires. Suspendu au scialytique, le magnétophone continuait d'enregistrer. L'assistant, lui, photographiait chaque phase de l'examen.

— Pas de contusions significatives sur le reste du corps... Pas de résidus de derme sous les ongles... Ongles intacts... La victime ne s'est pas défendue...

Examen attentif des aisselles, des saignées, des aines. Recherche d'éventuelles traces de piquûre entre les doigts, les orteils...

— Le corps présente une profonde entaille de la vulve au nombril. Blessure régulière et pratiquée sans s'y reprendre, vraisemblablement réalisée à l'aide d'un instrument très affûté de type cutter. Au passage, le côlon a été endommagé sur plusieurs centimètres. La mesure de la quantité de sang présente dans le corps nous dira si cette éviscération a été pratiquée *post-mortem* ou non... Plus tard, nous chercherons soigneusement toute trace de rapport sexuel. Édouard, nous retournons le corps.

Nadia Delorme se retrouva sur le ventre et, dans la manœuvre, une

partie de ses intestins s'échappa de la cavité béante de son abdomen, sans que Grinberg ne s'en formalise. Tout au plus repoussa-t-il distraitemment les entrailles puantes pour pouvoir continuer son travail. Le légiste souleva la masse des cheveux et la rabattit au-dessus de la tête. Le dos était marbré de lividités cadavériques, zones d'appui où le sang s'accumule après la mort et suivant la position de la dépouille. Mais ce qui attira l'attention de Dell'Orso, c'était deux points noirs à la base du crâne, à la naissance de la chevelure, de la taille d'une tête d'épingle, entourés d'une auréole brune. Ces deux marques n'avaient pas échappé à la vigilance de Grinberg qui chaussa des lunettes grossissantes avant de se pencher sur elles. Il les examina avec attention et se tourna vers Gio :

— Tu vois, ce sont des traces de brûlure. Elle a été anesthésiée avec un poing électrique... Elle aussi... C'est le même type !

Le poing électrique, une arme redoutable, permettant, en envoyant une décharge électrique de plusieurs dizaines de milliers de volts, de paralyser temporairement sa cible par tétanie de tout le corps. Très facile pour tout un chacun de s'en procurer sur Internet contre quelques centaines d'euros.

Dell'Orso connaissait parfaitement cette arme et acquiesça d'un hochement de tête :

— C'est la raison pour laquelle elle ne s'est pas débattue. Le mec les neutralise d'abord et il fait ensuite ses petites saloperies, tranquille. Tant mieux pour cette pauvre nana, elle ne s'est pas vue mourir. Souhaitons qu'elle n'ait pas souffert non plus...

Grinberg hochait affirmativement la tête tout en continuant son inspection minutieuse. Il passa encore de longues minutes à son exploration puis annonça en se relevant :

— Rien à signaler d'autre de particulier. Nous allons maintenant passer à l'examen interne en commençant par les crevées.

Il voulait dire par là qu'ils avaient atteint le moment où il pratiquait des incisions profondes au niveau des muscles pour déceler d'éventuels traumatismes qui lui auraient échappé. Il finissait, par une découpe en Y, d'ouvrir le corps jusqu'à la base du cou, cisailait les côtes au costotome pour pouvoir ouvrir la morte comme un livre, retirait les organes un à un, les pesait, en prélevait des fragments pour analyse histologique et toxicologique, scalpait la dépouille, découpait la boîte crânienne, en retirait l'encéphale pour examen et pesée, et un tas d'autres joyeusetés... Suivait ensuite après un long travail de fourmi, le processus inverse, le remplissage sommaire du cadavre avec ce qui lui avait appartenu et la recouture grossière pour garantir l'intégrité relative de la dépouille avant inhumation.

Dell'Orso s'éloigna de la table de travail et retira ses gants. Dans ces moments-là, lui le fumeur repent, aurait vendu son âme au Diable

pour une clope.

— C'est là que je me tire, toubib ! Je vais te laisser procéder peinard à ton boulot de dépeçage. C'est pas que je m'ennuie, mais j'en sais assez pour l'instant. Tu me passes ton rapport rapidos.

Devant son teint blême, l'autre le charria :

— Petite nature ! Tu pars déjà ? Signe la feuille de présence avant de nous quitter.

— Bon courage, toubib. Désolé de partir avant le dessert. Et termine-nous ça proprement !

Le commissaire quitta l'IML se demandant si les gens allaient se retourner sur son passage, effarés, comme s'il avait emporté l'odeur prégnante avec lui...

5

Neuf heures trente.

En sortant de l'IML, il avait réprimé un frisson de froid et relevé le col de son cuir. Il lui fallait encore un café. Direction place Dauphine où il avait ses habitudes, non loin du Quai des Orfèvres.

Un pâle rayon de soleil semblait décidé à vaincre la brume tenace nimbant Paris en ce début de matinée.

Un peu ragaillardi, il avait pressé le pas et profité de sa marche vers le parking pour tenter d'oublier temporairement les atrocités qu'il venait de voir...

Las ! Sitôt assis dans sa voiture, son cellulaire avait vibré. SMS. Convocation *illico presto* chez Leroy. Il avait regardé par deux fois l'écran du téléphone pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

C'est pas possible ! Ce gars doit avoir un don de divination. Il est déjà au courant pour cette nuit !

Tant pis pour le café, moins de cinq minutes plus tard, Dell'Orso garait le tas de ferraille qui lui servait de voiture au fond de la cour et se dirigeait vers le hall du 36, guilleret comme un pinson, tout son esprit focalisé sur l'avenir immédiat : si Leroy voulait le voir, ce n'était pas pour lui parler bricolage, c'est que les affaires reprenaient.

Il salua le planton et s'arrêta un instant, écoutant le brouhaha ambiant avec délices. Toujours ce joyeux bordel de début de journée après les arrestations de la nuit.

Il enquilla l'escalier mythique encombré, se frayant péniblement un passage au milieu d'une faune disparate de flics, de voyous menottés, d'avocats, souvent les mêmes, de putes hagardes, de journalistes, serrant une main à droite, une main à gauche, distillant des banalités.

L'ancre du commissaire divisionnaire Leroy se trouvait au fond du couloir du second. Porte ouverte comme d'habitude.

Gio frappa discrètement chez Mauricette, la secrétaire du boss, interrompant le staccato de son clavier et ouvrit sans attendre :

— Salut Mauricette, comment va ? Il veut me voir. Je vous demande pas s'il est là ?

— Oh ! Bonjour, commissaire. Oui, et c'est pressé, semble-t-il ! Allez-y, je vous annonce. Quand il fume comme cela, c'est qu'il est impatient !

De fait, un nuage de fumée à la senteur sucrée embaumait les lieux. Du *cavendish*.

Dell'Orso parcourut quelques mètres de plus et se retrouva devant le bureau du *boss*. Lequel, fidèle à son habitude, pompait avec hargne sur sa pipe, un mince dossier ouvert devant lui. Les sourcils froncés, il mâchonnait l'embout de sa bouffarde, en dodelinant de la tête.

Gio pénétra dans la pièce sans y être invité et se gratta la gorge pour attirer son attention.

— Ah ! Commissaire Dell'Orso ! Content de te voir enfin ! Tu as frappé ? J'ai pas entendu !

Leroy dans toute sa splendeur. Pince-sans-rire, pète sec. Son physique de lutteur de foire, sa coupe en brosse, ses sourcils épais, ses colères homériques et ses costumes stricts, tout en lui inspirant le sérieux, voire la crainte, il fallait bien le connaître pour apprécier son humour grinçant.

Soixante-cinq piges dont quarante de flicaille, l'idée même de retraite lui semblant obscène, l'homme s'accomplissait pleinement dans son travail et uniquement dans son travail. Même et y compris souvent le dimanche. Une rigueur et un sens du devoir hors du commun. Adulé par sa hiérarchie, il avait l'oreille de l'ancien Premier ministre Gouvier, toujours très influent, un ancien copain de fac, même si à certaines occasions, notamment quand ses flics franchissaient la ligne, ils se fritaient un peu.

Dell'Orso et lui s'appréciaient d'autant plus, qu'outre une longue coopération, ils avaient énormément de points communs. Comme celui de n'appliquer strictement la procédure qu'à bon escient, autant dire de manière aléatoire, ce qui avait souvent valu à Gio les foudres de l'Administration et à Leroy de longues et fastidieuses tractations pour l'en libérer.

A priori et pour ce que Dell'Orso en savait, la seule femme de sa vie était sa vieille mère chez laquelle il se rendait trois fois l'an. Un ascète qui, à l'instar de Gio, plaçait haut le sens du devoir.

Au fil du temps, le divisionnaire avait fait de Dell'Orso et de son groupe son principal outil pour lutter contre ce qui constituait pour lui la pire engeance, les tueurs en série.

Aujourd'hui, dans le bureau à la propreté clinique, à peine moins enfumé qu'un quai de gare 1900, il présentait la tête des mauvais jours. C'est-à-dire que sa mine était encore plus renfrognée qu'à l'habitude.

— Bonjour patron. Ça va, je vous remercie. Vous voulez pas que j'ouvre un peu la fenêtre ?

Ignorant la tentative de plaisanterie, l'ours attaqua bille en tête :

— Oui, bon ça va, bonjour, bonjour, tu sais que je suis pas très civil. Toutes ces conneries, ça m'emmerde. Tu vas bien ?

Avec Gio, bipolaire devant l'éternel, on ne savait jamais vraiment.

— On ne peut mieux.

— Tu es au courant ?

Inutile de préciser de quoi. Sans doute pas des derniers développements de la pandémie. Dell'Orso s'assit dans l'unique fauteuil disponible – s'il attendait que son chef l'y encourage, il risquait de mourir d'épuisement –, ouvrit son blouson et croisa les jambes :

— J'arrive de l'IML. Je...

— OK, alors tu sais. Mais tu sais qu'il existe un commissariat un peu plus bas dans la rue de la Goutte d'Or ? Insensé, non ? Le type trucidé une nana, l'éventre et j'en passe, et pas un ne bouge ?

— Arrêtez de faire de la pub, patron ! Faut bien qu'ils dorment un peu, les condés, non ?

— Pfff, lamentable ! Bon, tu étais sur la scène de crime et tu reviens de l'IML, qu'est-ce que tu en penses ?

— Pour l'instant pas grand-chose, j'ai laissé Grinberg terminer seul. Sauf qu'on a encore affaire à une belle ordure...

— À un tueur en série, tu veux dire !

— Holà, vous croyez pas qu'on va un peu vite, là ?

— Je te signale qu'on a un autre cas du même genre. J'ai rarement vu autant de similitudes dans un mode opératoire.

— Grinberg m'en a dit deux mots.

— Une fille qu'on a retrouvée morte dans le parc des Buttes-Chaumont. J'ai Keller dessus. Une prostituée...

— Qui ? Keller ou la fille ?

— Très drôle ! Tu as fait l'école du rire, non ? Faudra que tu m'expliques un jour pourquoi vous pouvez pas vous blairer tous les deux. On dirait deux gamins.

— Une vieille histoire ! Mais vous avez raison, ce sont des enfantillages !

— Mmmh ! Je disais prostituée. Jolie fille. Même âge. Étranglée, éventrée. Traces de lubrifiant dans le vagin, mais avec ce qu'elle devait s'enfourner, rien ne dit que ce soit notre homme.

— Vous voyez bien ! Vous allez trop vite ! Et puis on n'a jamais que deux cadavres, non ? C'est pas à partir de trois, une série ?

— Arrête de déconner, merde ! C'est le début, je te dis. Fais confiance à mon flair de vieux chien policier, ça va pas s'arrêter en si bon chemin. Je te dis qu'on a un *sk5*, point barre. Un *modus operandi*

bien tordu, des filles qui se ressemblent... Mmmmh... Ce mec-là va encore nous en faire voir de belles ! Tu prends l'affaire. J'ai dit à Keller de te passer le dossier des Buttes-Chaumont. Faudra vérifier si le SALVAC₆ n'a rien là-dessus.

— Et Dontseïev ?

— Tu laisses tomber Dontseïev. Du menu fretin ! Je vais le refiler à Keller. Et dis à tes gars de faire gaffe, ce type est sûrement autrement plus dangereux que ton proxon russe.

— Il va pas être content, l'Alsacien !

— Et après ? C'est lui le boss, ici ? Il aimerait bien poursuivre, mais les sk, c'est toi et basta !

— OK, OK ! Si vous le dites !

Le divisionnaire prit le temps de bourrer sa pipe, attisa son fourneau et après une seconde supplémentaire de temps mort, comme s'il hésitait encore :

— Bon, tu fonces. Je veux qu'on règle cette affaire *fissa*. Mon nez me dit que si tu le stoppes pas rapidement, ce gus va mettre un bordel sans nom dans Paris.

— OK, on fonce. On sait faire. Enfin, on va essayer. Et c'est tout ?

Quelques bouffées de pipe, un regard appuyé sur son subalterne et ces mots, lourds de menace larvée :

— Non, c'est pas tout. Tu vois ce téléphone, là ? Dans moins de cinq minutes, il va sonner. Et le ballet des huiles traumatisées va commencer. Ils vont à leur habitude me les briser menu, persuadés que ça fait avancer les choses. Et ils vont pas me lâcher tant que toi, commissaire, tu n'auras pas mis la main sur notre maniaque. Avec l'épidémie, ils sont tous devenus paranos. Faut dire qu'on n'avait vraiment pas besoin de ça en ce moment. Alors le beau et talentueux commissaire Dell'Orso va se défoncer, OK ? (Il souriait d'un rire forcé, de ce rire que Gio redoutait, sachant qu'il dissimulait un état d'énervement proche de l'explosion.) Mais pour une fois, sans mettre Paris à feu et à sang comme il a l'habitude de faire. Sinon, je le mets à contrôler le couvre-feu ! *Capice bello* ? Dernière chose, c'est Maurin, le juge en charge du dossier des Buttes. Il va sans doute logiquement hériter de celui-ci. Il est sympa, mais faut pas l'emmerder. Et il est assez à cheval sur la procédure, lui ! À bon entendeur !

— Je le connais. Faut savoir le prendre.

— De mon côté, je vais faire un peu traîner les choses pour étirer le délai de flagrance, ça te donne les coudées franches pour un temps, mais n'en abuse pas !

La main sur le cœur, Dell'Orso osa une autre plaisanterie :

— Vous me connaissez, patron ! Règlement, règlement !

— Fous-toi de ma gueule.

Après une ultime taffe, il saisit son téléphone et demanda un

dossier à sa secrétaire. Façon de signifier à Dell'Orso que l'entretien était terminé...

Gio le connaissait. Inutile de demander plus de précisions. À sa manière un peu abrupte, il venait de lui refiler le bébé, à charge pour lui de se dépatouiller avec son enquête. Il passait la porte quand derrière lui, le divisionnaire ajouta de sa voix de basse :

— Ah ! Et ce que je viens de dire concernant vos méthodes est également valable pour ton lieutenant... Peut-être surtout pour lui d'ailleurs !

5- Serial killer.

6- Système d'analyse des liens de la violence associée aux crimes. Sorte d'immense banque de données recensant les points communs entre plusieurs affaires à l'échelle de la planète, et permettant ainsi aux enquêteurs de vérifier si un mode opératoire similaire n'a pas déjà été utilisé ailleurs par le passé.

6

Deux nouvelles punaises noires. Deux nouveaux crimes. Il se recula, observant leur emplacement relatif dans le nord parisien.

Le plan de Paris étalé sur le tableau mural partait en lambeaux, criblé de trous de punaises. Mais il y tenait comme à un tas d'autres vieilleries. Une forme de nostalgie. Il avait dû le placarder plus de vingt ans auparavant et s'y référait d'innombrables fois plutôt que d'utiliser Internet. Oui, c'est ça, de la nostalgie. Comme cette obstination à s'accrocher au Quai des Orfèvres, refusant le déménagement rue du Bastion. Sans nostalgie, allez savoir pourquoi ils seraient une poignée comme lui, vieux dinosaures, à aimer jusqu'au ridicule les murs de la vénérable institution.

Il se recula, lissa ses cheveux en arrière et garda ses mains nouées derrière la tête. Comme à chaque fois, la ville lui apparaissait immense, démesurée, hors de contrôle. Le creuset de la turpitude humaine. Il songea au Mal qui déployait à nouveau ses tentacules sur la capitale, sournois, impitoyable, tel un cancer généralisé, mithridatisé contre toute thérapie.

Un homme, noyé quelque part dans l'immensité, avait commencé à assouvir ses bas instincts. Le flic avait demandé au divisionnaire s'il ne s'emballait pas un peu, mais dans son for intérieur, lui aussi savait qu'une nouvelle série se profilait. Et qu'avant qu'il ne stoppe le malfaisant, il y aurait hélas d'autres victimes. Combien ?

Quelles atrocités l'attendaient-elles encore ? Rien n'arrêterait jamais la folie humaine. Trêve des confiseurs, mais pas des criminels !

Il retourna s'asseoir et saisit le sac à main de Nadia Delorme que quelqu'un avait déposé sur son bureau pendant son entrevue avec Leroy. *Vuitton*. Du véritable. La fille avait bon goût. Il vida le contenu devant lui et en fit l'inventaire.

Rien que de très banal. Rouge à lèvres, fard à joues, à paupières, *eye-liner*, mouchoirs en papier, portefeuille contenant carte d'identité, permis de conduire, carte bleue, cartes diverses de fidélité, quelques

billets. Toujours de la marque, du haut de gamme, du luxe. En vrac, quelques factures de magasins, une note de restaurant, un programme de cinéma, un carnet de tickets de métro. Des clés d'appartement et un téléphone portable.

Une mine d'or pour des flics qui démarrent une enquête !

Soudain Bastos, le persan blanc, mascotte de son groupe⁷, sorti de nulle part, sauta sur le bureau, le faisant sursauter. Le félin s'était rapidement adapté à son nouvel environnement et il écumait inlassablement les combles, terrorisant les souris, nombreuses dans le futoir ambiant. Dell'Orso plongeait une main dans la toison soyeuse et caressait le chat rêveusement. Son cerveau se mit en marche et en quelques minutes, il élaborait une stratégie pour commencer son enquête. La routine. Rassurante. En attendant mieux. Le meilleur moyen d'avancer, jusqu'au jour où la chance – sans elle, rien n'était possible –, voudrait bien sourire.

Il décrocha son téléphone et appuya sur la touche d'un numéro intérieur. Seulement deux sonneries plus tard, on décrocha. Le Gros s'attendait à cet appel et avait bondi sur son combiné.

— Oui, patron. C'est quoi que...

— Tous dans mon bureau, tu passes le mot aux autres.

Il ne s'écoula pas plus de cinq minutes avant que le couloir ne résonne de pas lourds dignes d'un troupeau d'éléphants égaré là. La porte, à deux doigts de s'arracher de ses gonds, s'ouvrit brutalement comme sous l'effet d'un ouragan, provoquant la fuite de Bastos terrorisé, et la trogne de Pochet apparut dans l'embrasure, hilare :

— Ça y est, patron ? On a du taf ?

Maurice Pochet, le lieutenant bras droit de Gio, vingt ans de maison. La cinquantaine bedonnante, un mètre quatre-vingt-cinq sous la toise, cent kilos de barbaque sous le peson, la force d'un taureau de combat et une fidélité sans faille depuis vingt ans pour Dell'Orso.

Dans l'action, il présentait la finesse et l'efficacité d'un scraper. Armé de son antique Beretta 9 mm Parabellum, il ne craignait ni Dieu ni Diable, se foutait de la famine au Biafra et de l'invasion des punaises de lit, mais pouvait être victime d'une irruption soudaine de boutons quand Gio violait les règles de la procédure. Ce qui ne l'avait pas empêché de se livrer à quelques exactions d'anthologie sur le domaine public. Mais uniquement quand c'était inévitable, lorsque, poussé dans ses derniers retranchements, il n'hésitait pas, à titre d'exemple, à faire le coup de poing avec un chauffeur poids lourd maghrébins, suivi de la destruction d'un réverbère, ou à faire prendre un bain forcé dans une fontaine glacée à un journaliste un peu trop collant⁹. C'est de lui que Leroy voulait parler en évoquant le lieutenant de Dell'Orso lors de leur entretien. Le divisionnaire menaçait bien à chaque manquement de le rétrograder à la circulation, mais n'avait

jamais mis ses menaces à exécution, conscient que le tandem de flics possédait le plus beau palmarès d'élucidation d'affaires de la Crim'.

Autres faiblesses dans la cuirasse, la fragilité de son estomac et sa superstition de druide. Qui pouvait lui faire faire un détour de plusieurs mètres pour ne pas croiser un chat noir. Ou ne plus jamais toucher à un parapluie qu'on aurait ouvert à l'intérieur. Avec Gio, ils formaient un duo soudé comme les doigts de la main et le lieutenant se serait fait couper un bras pour le commissaire.

— Tu as prévenu les autres ?

— Y z'arrivent. Alors qu'est-ce qu'on a cette fois ?

— Du lourd ! Du très lourd !

— Mais encore ! Qu'esse qu'il a fait, notre frappadingue ?

— On va attendre les autres, j'ai pas envie de répéter vingt fois les mêmes choses. Mais c'est pas triste. Selon toute vraisemblance, un début de série, encore qu'on n'ait que deux meurtres pour l'instant. Keller doit d'ailleurs me faire monter le dossier du premier, une nana bousillée aux Buttes-Chaumont. Sinon...

— Pourquoi, c'est lui qu'enquêtait dessus ?

— Mmmh, tant qu'il n'y avait pas de suspicion de série, oui. Maintenant, Leroy préfère que ce soit nous. Je te dis pas comme l'autre va bondir. On n'est pas près de faire ami-ami tous les deux.

— Faut dire qu'il est con comme un balai, ce pauvre Keller ! Le jour où on récompensera les ânes, il aura le prix Nobel !

Ils furent interrompus par un martèlement de talons dans le couloir.

Maurice porta l'index derrière son oreille, concentré sur le bruit de pas :

— Ah ! Voilà miss bikini !

Il faisait allusion à la propriétaire des talons, Julie Rieux. Allusion à ses tenues souvent bien trop *fashion*, bien trop sexy, pour ne pas dire plus. La brunette aux courbes affriolantes, trentenaire pimpante, *fashionista* invétérée, passait autant de temps dans les magasins de fringues que dans les salles de karaté dont elle était ceinture noire. Julie qui déboulait aussi vite que le lui permettaient ses chaussures aux talons démesurés, accompagnée de Vidal, son *alter ego* avec qui elle partageait, à l'étage inférieur, un bureau grand comme un placard à balais.

Dell'Orso fit signe à Vidal de fermer la porte derrière eux tandis que Julie se dirigeait spontanément vers la machine à café dont Gio venait de faire l'acquisition.

— Attends, ma fille ! Tu sais pas ? Aujourd'hui c'est le Gros qui fait le caoua, plaisanta Dell'Orso. Avec ses petites mimines pleines de grâce et de doigts !

Rieux s'insurgea ! Elle faisait ça le plus volontiers du monde, comme une façon d'entretenir la camaraderie. Et les trois hommes du

groupe appréciaient le geste à sa juste valeur. C'était devenu un rituel. Le café, c'était elle. Mais sans arrière-pensée aucune, sans machisme aucun. Et cependant :

— Ouais, laisse béton pour aujourd'hui. Va falloir qu'on change un peu ça. Sinon, mon ami Jean Dardi qui te fait servir le café dans tous ses polars avec des jupes ras la salle de jeu, va encore se faire traiter de misogyne. Tu sais qu'un de ses manuscrits lui a été refusé, accusé *de malmenier la condition féminine* ?

— Je le crois pas !

— Si si ! Tu veux le nom de l'éditeur ?

Pochet, mort de rire, secouait la tête de désolation :

— C'est trisse quand même de voir ça ! En 2020 ! Bon, dans ces conditions, je vais le faire ce café. Pour une fois, je vais pas clamser ! Mais faudrait pas en prendre l'habitude ! Sans sucre pour tout le monde, je crois, hein ?

Tandis qu'il trifouillait la machine à café, Vidal, l'intello de l'équipe se tenait debout devant le plan de Paris, les mains croisées dans le dos. Lui, c'était le *geek* de service, capable de fouiller dans le disque dur de n'importe quel ordinateur ou de décortiquer la puce de n'importe quel *smartphone* ou tablette. Il avait atterri dans la police sans vraie motivation, juste pour faire plaisir à son père gardien de la paix. Et dans le groupe Dell'Orso, en plus de ses aptitudes en informatique, il faisait merveille dans les recherches sur Internet ou la fabrication de gadgets électroniques plus ou moins sophistiqués, facilitant l'avancée de certaines investigations nécessitant sans son intervention une tonne et demie de parasse.

Il remonta ses lunettes sans monture et s'absorba dans ses pensées, les yeux rivés à la carte. Il était ainsi, terriblement taiseux, semblant en permanence crouler sous le poids de ses réflexions.

— Bon, tout le monde s'assied que je vous fasse un petit topo...

Dell'Orso touilla son café le temps que chacun prenne sa place, fit un rapide tour des présents juste pour s'apercevoir que Pochet lorgnait discrètement – une fois de plus –, vers les cuisses délicieusement bronzées de Julie, découvertes haut par une jupette à la limite de l'indécence. À sa décharge, il faut dire que Denise, la copine de Maurice, concierge revêche, passablement décharnée, les seins en gants de toilette, ne devait pas le faire fantasmer tous les jours. Et puis avec Julie, il n'y avait rien de vicieux ou de pervers, juste un homme qui regarde une belle femme, sans arrière-pensée. Comme le Gros aimait à le dire, *c'est pas parce qu'on est au régime qu'on peut pas regarder le menu* !

Il lui laissa quelques secondes pour se repaître du spectacle jusqu'au moment où Julie, affichant une page vierge de son carnet de notes, parfaitement inconsciente de l'effet qu'elle produisait, changea

de position, le privant de sa récréation.

— T'es de retour parmi nous, Gros ? Je peux commencer ?

Maurice piqua un fard et grommela une réponse inintelligible dans laquelle il était vaguement question de petite culotte, de jupe trop courte, de pauvres hommes frustrés...

— Bon alors, je résume. On a deux meurtres dont il semble que le mode opératoire soit très semblable. Deux jeunes femmes d'à peu près le même âge, vingt-cinq piges. Pour ce que j'en sais. J'attends le dossier concernant la première. Deux jolies filles. Elles sont mortes étranglées puis elles ont été éventrées. Pour le reste, j'attends et le dossier de la première et les rapports définitifs de Daurat et Grinberg.

Pochet, une main dans sa chevelure épaisse, avança une remarque frappée au coin du bon sens :

— C'est marrant, y'a un truc qui m'épate ! Pourquoi c'est toujours les nanas qui déroutent ?

Trois regards qui se tournent vers lui, interrogatifs.

— Et c'est tout ? Tu te réveilles ? Au bout de vingt ans de flicaille ? Statistiquement parlant, tu as raison. C'est un fait. Comme les tueurs en série hommes sont beaucoup plus nombreux que les femmes... La faute à pas de chance. Mais si tu veux compulser les stats, je te conseille de lire les annales de la police, ça te changera de tes bouquins de cul. Pour l'instant on va continuer, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

Le lieutenant avait cédé à une pulsion, sinon, jamais il ne se serait permis d'interrompre Gio pour des broutilles. Il lui fit un signe des deux mains levées par lequel il s'excusait et l'invitait à poursuivre.

— Ça s'est passé la nuit dernière, rue de la Goutte d'Or... La fille habitait au 226. (Dell'Orso remarqua que le Gros freinait des quatre fers pour ne pas proférer une blague raciste dont il avait le secret)... rue de la Goutte d'Or, donc. Et non, Maurice, c'est pas, de fait, plein de bics et de bananias¹⁰, comme tu as coutume de le dire...

— Moi, j'ai rien dit !

— Non, mais tu l'as pensé si fort que j'ai entendu. C'est vrai ou pas ?

— Si vous le dites !

— C'est à hauteur du 20-22. Vous verrez, il y a des poubelles. Devant l'entrée d'un parking souterrain. Le corps de Nadia Delorme a été découvert précisément dans un de ces containers. Pas beau à voir. Pochet et Rieux, vous vous mettez sur l'enquête de voisinage. Voyez si vous trouvez des témoins. Pas évident. Dans ce quartier la nuit, on n'a pas un chat. On n'a pas mis la main sur celui ou ceux qui ont signalé le meurtre. Sans doute des clodos qui dormaient devant l'entrée de l'immeuble.

Julie prenait des notes frénétiquement. Ou plutôt notait toutes les

idées qui lui passaient par la tête en matière d'investigations. Elle demanda tout en mordillant son stylo :

— On a l'heure de la mort ?

— Vers vingt-deux heures.

— C'est quand même très tôt, non ?

C'est Maurice qui lui répondit :

— C'est un quartier ouvrier. Les gens se pieudent tôt. À huit heures, t'as plus un péquenot dehors.

Dell'Orso enchaîna :

— Cela dit, je comprends ce que Julie veut dire. Et elle a raison, il a pris de gros risques. Mais comme toujours ces gars-là disposent d'une chance de cocu. C'est évident, sinon, la plupart du temps, pris par leur délire meurtrier, ils se feraient prendre. Il a dû la suivre patiemment et intervenir au moment le plus propice. De plus, l'endroit est abrité des indiscretions, vous verrez, l'avancée de façade de l'immeuble constitue un coin à l'abri des regards. Mais c'est vrai qu'il aurait pu se faire surprendre à tout moment par un habitant de l'immeuble ou un utilisateur du parking ou je ne sais qui...

Vidal sortit brusquement de sa torpeur pour poser la question qui tue :

— Pourquoi les poubelles ? Elles sont elles aussi hors de vue ?

— Non, accessibles pour les boueux, sur le trottoir, en pleine vue. Geste totalement superflu... si je peux m'exprimer ainsi... peut-être une tentative inutile pour cacher le corps... Pour que l'on ne le retrouve pas... pas tout de suite... De fait, l'alerte n'a été donnée que tôt ce matin. Mais va savoir ce qui se passe dans sa tronche. C'est peut-être une simple mise en scène. Pour accroître encore le caractère ignoble du meurtre. Une manière de se scénariser, de dire : *vous voyez, moi, je suis pire que les autres*. Ou un réflexe de panique au dernier moment s'il a réalisé la gravité de son acte. On verra, on va essayer de comprendre... Bon, donc, vous me fouillez le secteur à la recherche du plus petit indice, du moindre témoignage. Je veux que vous ne loupiez pas un des résidents du coin, le resto arabe, les bars, tout ! Et voyez aussi s'il y a des caméras de surveillance. Et ne perdez pas de temps, prenez avec vous une clé USB et enregistrez tout ce qui pourrait nous intéresser...

Pochet :

— Sans mandat ?

— Ça te fait quel âge maintenant ? Non, je dis ça, c'est par rapport à ta connerie ! On est en flag, Gros, encore pour quelques jours ! Alors, profite ! Lâche-moi avec ta procédure !

— Il nous faudrait du monde. À deux, on en a pour la vie des rats !

— On commence comme ça, on verra par la suite...

— Eh ben ! On n'a pas le cul sorti des ronces !

— Vidal, essaie de faire des agrandissements de la photo d'identité, ça pourra servir à tes petits camarades. Toi, tu te mets sur l'enquête de proximité. Dans ce sac à main, tu as quelques éléments qui te permettront de commencer tes recherches. Je vais aller dans l'appartement, je t'apporterai d'autres trucs. Je veux tout savoir sur son entourage, ses parents, ses amis, son boulot, la banque, son ordi, son téléphone, enfin tout quoi !... Vois si elle a un jules, aussi...

Les trois lieutenants étaient déjà debout, prêts à en découdre.

— On se revoit dans deux jours pour faire un premier point. Des questions ? De toute façon vous connaissez le topo. C'est pareil à chaque fois... Alors, exécution, comme disait Pinochet !

7- Voir « Clivage » du même auteur.

8- Voir « Les sept stigmates » du même auteur.

9- Voir « L'Ogre » du même auteur.

10- Il est à noter que ces termes injurieux ne correspondent en rien aux pensées ni de l'auteur ni de l'éditeur, mais servent uniquement à mieux refléter les profils des personnages

7

C'était un clapier des années 70, à l'architecture stalinienne et à l'état de délabrement avancé. Il ne fallait pas venir dans le quartier pour trouver de l'haussmannien.

La boîte aux lettres dans le hall d'entrée lui avait appris que Nadia Delorme habitait l'appartement 410 et Dell'Orso s'était astreint à monter les quatre étages à pied. C'était devenu systématique depuis qu'il avait arrêté de fumer et repris la musculation sérieusement.

Moquette pelée, papier peint délavé. L'appartement se trouvait au fond du couloir à côté de l'ascenseur. Une loupiote sur deux fonctionnait.

Gio enfila des gants de latex et ouvrit la porte sans difficulté. Tellement plus facile avec la clé. Une fois n'est pas coutume. Il tâtonna pour trouver un interrupteur et referma derrière lui. Il se trouvait dans l'entrée d'un petit appartement propre, d'un blanc immaculé, vraisemblablement refait à neuf, et il en fut agréablement surpris. Avant de commencer à l'inspecter en détail, il en fit rapidement le tour. Un T2 d'une quarantaine de mètres carrés. Un luxe inouï à Paris ! Tout y était en parfait état, la cuisine et son équipement, la salle de bains, les wc et la chambre au vaste lit recouvert de peluches. Partout du mobilier simple, mais de bon goût. Nadia Delorme s'était même équipée d'une climatisation.

Une fouille minutieuse aurait pu prendre des heures, sans rien trouver de probant pour autant, aussi préféra-t-il se fier comme d'habitude à son instinct. Il parcourut succinctement les pièces comme l'entrée, la salle de bains, les wc, laissant l'éclairage allumé au fur et à mesure de sa progression, et s'attarda dans la chambre. Il cherchait un porte-documents, une caisse où Nadia rangerait ses documents personnels – souvent une source de renseignements importante –, et plus généralement un détail qui lui sauterait aux yeux, ouvrant des perspectives d'investigation.

Le placard regorgeait de vêtements tendance, débordait de

chaussures. Une fortune. Par acquit de conscience, il passa une main entre les vêtements et les draps empilés sur les étagères. À part quelques billets de cinquante euros, rien de particulier.

La commode contenait les dessous de Nadia. Il vida deux tiroirs sur le lit et plongea ses mains dans l'amas de dentelles et de broderies. Il l'éparpilla sans n'y voir rien d'anormal. Plus d'une bourgeoise dévergondée aurait pâli d'envie devant les dessous chics et terriblement sexy que Nadia semblait porter de manière régulière. Dell'Orso se fit quand même la réflexion que ces linges intimes dépassaient le stade du simple outil de séduction et qu'ils avaient tout du matériel professionnel. Étrange...

Un coup d'œil rapide sous le lit. Il écarta un rameur poussiéreux pour découvrir là aussi profusion de boîtes de chaussures. La fille aurait pu ouvrir une boutique.

Il se redressa, cherchant l'inspiration en grattant sa barbe de trois jours. Le lit était tiré au cordeau. Une photo d'un couple de quinquas. Sans doute les parents. Une autre d'elle en maillot deux pièces, allongée sur un transat. Un visage aux traits fins, auréolé de longs cheveux blonds, des yeux bleus sublimes, un corps magnifique, un sourire à faire abjurer un pape. Un véritable tanagra ! Pas de photo d'homme. Un poster de paysage enneigé, très zen.

Concentré sur ses pensées, il se dirigea vers les pièces à vivre. Un salon-salle à manger et une cuisine américaine. Pas de vaisselle en souffrance dans l'évier, lave-linge vide, lave-vaisselle idem. Tout était d'une propreté impeccable. Le réfrigérateur contenait bon nombre de produits bio, basses calories ou vegans. Des pots de produits probiotiques lyophilisés. Congélateur avec juste quelques produits de première nécessité. Pas de gourmandises sucrées ou salées. Une adepte de la nourriture saine. La porte du frigo était encombrée de post-it de différentes couleurs ; une liste de courses, trois autres affichant des messages cabalistiques indéchiffrables, un dernier portait un nom, une date et une heure : vraisemblablement un rendez-vous. Le flic nota mentalement le tout pour vérification...

C'est le salon qui comportait le plus de meubles et c'est là qu'il allait passer davantage de temps.

Les murs s'ornaient de tableaux à bas prix. Gio s'arrêta devant un poster suggestif de Nadia, de face, intégralement nue, debout, une main devant le sexe, une autre devant la bouche, la mine horrifiée, comme si elle venait de se faire surprendre à poil par le photographe. La photo n'en révélait ni trop ni trop peu, juste assez pour qu'il s'extasie une nouvelle fois devant le corps splendide.

Ne sachant par où commencer, il embrassa la pièce d'un regard circulaire. Ici également, aucune photo d'homme.

Derrière un vaste canapé en cuir blanc, une bibliothèque

copieusement garnie occupait le pan de mur à côté de la baie vitrée du salon. Beaucoup de format poche. Des romans à l'eau de rose, et de ce qu'il est de bon ton aujourd'hui de nommer de l'anglicisme *feelgood*. Dell'Orso en feuilleta certains, souvent on trouve des trucs intéressants oubliés là par le lecteur. Des polars américains, quelques scandinaves. Delorme n'accordait que très peu ses faveurs aux français. Un petit meuble en pin supportait une télé à écran plat. Rien à l'intérieur qui put offrir à manger au flic, si ce n'est les habituels décodeurs, enregistreurs, *box* Internet.

Dell'Orso remarqua alors un ordinateur portable sur la table basse, voisinant avec une pile de magazines. Il l'ouvrit sans grande conviction. De fait, le PC était éteint et il l'alluma pour s'apercevoir qu'il était protégé par un mot de passe. Il sourit en ouvrant la feuille de papier pliée en quatre posée sur le clavier. Naïve, Nadia Delorme avait consigné tous ses identifiants et codes secrets sur ce simple carré de papier. Du pain béni pour Vidal qui avait désormais porte ouverte sur tous les petits secrets de la jeune femme. Par curiosité, il pianota la première combinaison de chiffres et en quelques secondes, l'ordinateur afficha un fond d'écran et les miniatures du bureau. Il le referma sans insister. Celui-là allait finir au ۳۶.

Encouragé par sa découverte, il passa au buffet-vaisselier. Survolant à la hâte le joyeux bordel de la partie haute – bibelots de pacotille, assiettes décoratives, service de verres en cristal –, il ouvrit un vaste tiroir contenant en vrac des stylos divers et variés, un bloc-notes, des tonnes de prospectus publicitaires – Nadia était adepte de la livraison de repas à domicile –, des fournitures de bureau, des timbres. Une pile d'ordonnances, certaines périmées, qu'elle stockait là depuis des mois. Énigme résolue : le nom du médecin figurant en en-tête était le même que sur le post-it du frigo : elle avait rendez-vous chez son docteur. Le même médicament revenait toujours, un antidépresseur connu de Gio. Encore une malade de la tête, comme lui.

C'est lorsqu'il ouvrit les doubles portes du bas qu'il sentit qu'il avait mis la main sur ce qu'il cherchait : une boîte métallique, identique à celle où lui rangeait ses documents...

Enfermé dans son cocon, il ne percevait plus rien des bruits extérieurs quand des éclats de voix lui parvinrent de l'appartement voisin. Les pleurs apeurés d'un enfant, un chien qui aboyait. Dans l'immeuble vétuste, les cloisons étaient si fines que même chez soi, on n'était jamais vraiment seul.

Dell'Orso s'assit à la table de la salle à manger et ouvrit la valisette : comme espéré, elle contenait des dossiers suspendus : tous les papiers administratifs de la morte, classés par rubriques.

Il passa rapidement sur les factures d'eau, gaz, électricité, Internet. Rien que de très naturel, des notes jalonnant une vie ordinaire. Aucun

rappel ou mise en demeure pour retard. Nadia entassait ses relevés de banque en vrac et il prit soin de les ordonner chronologiquement. Sans rouler sur l'or, elle avait une trésorerie confortable, tournant autour de cinq mille euros en début de mois, après perception d'une somme fixe de deux mille euros. Sans doute son salaire... Elle avait annoté ses divers avis d'imposition, consignait la date à laquelle elle s'en était acquittée ainsi que le moyen de paiement ! Une citoyenne modèle.

C'est dans la case « bulletins de salaire » qu'il trouva substance. Nadia Delorme travaillait comme « hôtesse », ce mot le fit sourire. Dans une boîte de strip-tease, le *Barbarella*, rue André-Antoine. Un coupe-gorge. Le monde de la nuit, encore... De ce que la nuit produisait de pire. Pas loin de chez elle. Deux stations de métro. Dell'Orso connaissait. Plus glauque, on ne faisait pas. Gio se souvint des sous-vêtements plus que coquins de la chambre. En fait d'« hôtesse », Nadia était *gogo-girl*. Une professionnelle de l'aguichage. En contact avec des dizaines de tarés de tous bords, du notable bon teint au voyou de la pire espèce. Tous potentiellement ses assassins...

Les orteils de Pochet, enflés comme des saucisses d'apéritif, manifestaient des velléités d'évasion hors de ses chaussures. Il aurait donné un bras contre une bière bien fraîche et un massage plantaire. Depuis deux heures, il ne comptait plus le nombre d'étages qu'il s'était tapés. Il s'était fait rabrouer à plusieurs reprises, pris tour à tour pour un représentant de commerce, un témoin de Jéhovah missionnaire ou un placier en assurances, avant qu'il ne présente sa carte de police ou que son vis-à-vis ne réalise sa méprise. Dans le quartier, la police était aussi appréciée qu'un éléphant dans un magasin de porcelaine et il ressentait crûment la haine palpable de certains de ses interlocuteurs. Avec Julie, ils avaient décidé de n'explorer que les cent mètres de part et d'autre de la scène de crime. Lui s'occupait des numéros pairs et elle des impairs. Des centaines de personnes à interroger. Souvent en pure perte. Un travail de fourmi dont les résultats, sans une dose de chance monstrueuse, étaient plus qu'aléatoires. D'autant plus qu'à cette heure, les gens travaillaient et étaient souvent absents de chez eux. Que faire ? Les pointer ? Et revenir à une heure différente ? Maurice avait raison, il aurait fallu un bataillon ! D'ailleurs Dell'Orso ne croyait pas vraiment au succès de leurs recherches. Pas du tout, en fait. Mais c'était le passage obligé de toute enquête.

Il se retrouva finalement devant le 226 et eut une idée. La gâche électrique déglinguée le laissa passer sans qu'il n'ait besoin de la bricoler et après un rapide coup d'œil aux boîtes aux lettres, il emprunta l'ascenseur avec délectation. Rendu au quatrième, il arpenta le long couloir, passant devant un logement où les cris d'une femme implorante le firent tiquer, et se retrouva devant le 410.

La porte était ouverte et il la poussa, le visage fendu d'un large sourire.

Dell'Orso achevait son inspection et s'apprêtait à quitter les lieux quand la voix de stentor le fit sursauter :

— Y'a quelqu'un ?

— C'est toi, Gros ? Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Ben, je bosse, mine de rien. Je viens de me taper le début de la rue. C'est maintenant au tour de cet immeuble. Et perce et picace comme je suis, j'étais sûr de vous trouver là ! plaisanta le lieutenant.

Ici, il convient de faire une pause. Et de vous prévenir que Maurice Pochet massacre communément certaines expressions ou mots dont il ignore souvent le sens, mais qu'il trouve agréables à l'oreille, ou dont il aime parsemer ses phrases, comme une démonstration de l'immense culture qu'il croit posséder. Il s'est ainsi érigé en as du contresens, du néologisme ou de la catachrèse.

— Mmmh, ta perspicacité m'époustoufle, en effet ! Tu as trouvé quelque chose ?

— Peau de balle et variétés ! Et vous ?

— Ouais, pas mal, enfin, pour un début, pas mal ! Je sais qu'elle n'avait pas de mec, où elle travaille, que financièrement elle n'était pas à la rue, qu'elle était déprimée comme souvent ces filles et que...

— Ces filles ? Qu'esse vous voulez dire ?

— Que comme notre première victime, celle des Buttes-Chaumont, elle faisait dans le *hard* et que c'est un fait, ces nanas ont très souvent des problèmes psychiques.

De nouveaux cris les firent s'interrompre. À l'intonation de sa voix, il était manifeste que la femme se faisait tabasser. Les hurlements se turent subitement suivis de sanglots étouffés.

— Qu'est-ce qu'y lui met ! remarqua Maurice... Dans le *hard*, vous disiez ?

— Mmmh, elle bossait au *Barbarella*. Sans doute qu'elle y faisait voir son cul...

— Mais ils l'ont pas encore fermé, ce bordel ? C'est pas vrai !

— Faut croire que non. Pourquoi, tu connais ?

— Qui ne connaît pas ! Un club de *strip* à Pigalle, c'est pas ça ?

— C'est ça ! Pas ce qu'il y a de plus reluisant, hein ?

— Ah ! Ça, on peut pas dire que ce soit le Crazy !

— Je préfère pas savoir comment tu connais. Mais c'est bien ton genre de *spot* !

— Ben quoi ! Y'a pas de mal à se faire du bien, non ?

— Salopard ! Pendant que ta vieille se morfond ! En tout cas, va falloir qu'on y fasse un tour.

— Sûr ! Et qui c'est qui va y aller ?

— Devine.

— Vous m'étonnez ! Dès qu'y a moyen de voir de la fesse, c'est vous qui vous y collez !

— Le privilège d'être chef, Gros ! Le privilège d'être chef ! Quand tu seras grand peut-être ! Bon, c'est pas tout ça, je rentre au bureau, j'ai pas mal de trucs à apporter à Vidal. Je te laisse retourner à tes chères affaires ? Fais passer Daurat et ses gars ici, à tout hasard, et fais poser des scellés.

— On aurait pas dû commencer par ça ?

— Eh non, tu vois, on innove !

Dell'Orso empoigna la valisette et l'ordinateur et tout en parlant les deux flics se retrouvèrent dans l'entrée. Pochet disjoncta le compteur, plongeant l'appartement dans le noir.

Ils allaient quitter les lieux quand les cris reprirent de plus belle.

— Merde ! Attends-moi, Gros, j'en ai pour une minute. Tu peux me tenir ça ?...

— Qu'esse... ?

Délésté, Gio frappait déjà énergiquement à la porte voisine, provoquant instantanément un silence de mort. Aucune réaction. Il refrappa longuement, un doigt sur le judas pour obliger les occupants à ouvrir. Derrière le battant, ça chuchotait vivement. Il attendit de longues secondes avant que la porte ne s'entrouvre sur un visage de femme sanguinolent, horriblement tuméfié. La malheureuse portait un gamin dans les bras, agrippé à elle.

Le sang de Dell'Orso ne fit qu'un tour. Il lança suffisamment fort pour être entendu du tortionnaire, la première phrase qui lui passa par la tête :

— Bonjour Madame ! C'est EDF ! Votre mari est là ?

Le gars, un grand costaud rougeaud, visiblement imbibé, devait se tenir derrière la porte, car il réagit aussitôt. À sa manière. Connement. Il bouscula sa moitié et sa progéniture dans le vestibule et la panse en avant, prit sa place, en aboyant. Il dépassait Dell'Orso d'une tête et de vingt kilos.

— Quoi, qu'esse qu'y a ? C'est quoi ce bordel ? Y veut quoi, lui ?

Gio, peu à cheval sur les principes, trouva néanmoins le ton des paroles fort peu amène. Il empoigna la gorge du gueulard, serra suffisamment pour que l'affreux s'étouffe et, sa bouche à dix centimètres de la trogne malsaine, il grinça :

— Police ! Alors, comme ça, monsieur cogne sa nana ? (Il secoua un peu la trogne bouffie) Hein, on cogne sa nana ? Tu me vois bien, là, ducon ? (Il pointait ses yeux de son majeur dirigé sur son visage.) Regarde-moi bien, parce que tu me reverras peut-être un de ces jours. Sûrement, si tu lèves encore une fois la main sur ta femme ! Et ce jour-là, je te jure que je te crève ! On s'est bien compris ?... Oh ! j'ai pas entendu. On s'est bien compris ?

Il poussa violemment le gras-double contre la porte d'entrée puis accompagna ses menaces d'un coup de boule à assommer un bœuf, envoyant valdinguer le balèze. Il perçut nettement le craquement sinistre de la cloison nasale se brisant et eut le temps d'apercevoir le groin éclaté pisser comme une fontaine et les yeux révulsés du bonhomme avant qu'il ne s'affale dans les bras de Morphée, tassé dans l'embrasure.

8

La rue André-Antoine monte de Pigalle à Montmartre. Très étroite, elle est difficilement praticable en voiture. La nuit, sa dernière partie, constituée d'une interminable montée d'escalier en pierre, n'incite pas à la flânerie. Les trois quarts du temps, l'éclairage public y est défectueux et le passage sordide rappelle, à certains égards, certaines venelles de White Chapel, le quartier de Londres où sévissait Jack l'Éventreur. Le côté bon enfant et l'animation de Montmartre de jour y laissent la place à la crainte, pour ne pas dire la peur d'y faire de mauvaises rencontres.

La seule animation du coin se manifeste vers minuit quand quelques ombres l'empruntent, rasant les murs sales. Des voyeurs amateurs de chair fraîche, venus en catimini se rincer l'œil. Destination : le *Barbarella*.

Loin des illuminations du boulevard de Clichy, Dell'Orso avait garé sa voiture plus bas, à cheval sur un trottoir de l'inquiétante rue Véron. Il n'y était pas seul. Une bonne vingtaine de véhicules encombraient la ruelle déserte. Un vrai quartier d'affaires...

Une heure du matin. La pluie avait repris, glaciale et pénétrante.

Il ferma son cuir et remonta son col. Là-bas, le boyau obscur l'attendait. De la main droite, il vérifia la présence de son feu. Ici, à la faveur des ténèbres, on vous trucidait pour un *fix*, alors l'espérance de vie d'un flic est aussi précaire que la parole d'un politique.

Il longea le haut mur de l'église Saint-Jean et se retrouva au pied de la levée de marches glissantes entrecoupée de trois larges paliers. Elle s'étirait sur cent mètres, abrupte, plongée dans la pénombre. Bordée de part et d'autre de façades sinistres, décrépites, quasiment borgnes. Une main courante métallique divisait la largeur en deux parties. Gio s'engagea vaillamment dans la montée luisante de pluie, se bénissant de son entraînement sportif. Le *Barbarella* se méritait. Il arriva au second palier essoufflé comme s'il avait gravi un col des Alpes et se donna une minute pour récupérer.

Comment une boîte avait-elle pu venir se nicher dans un endroit pareil ?

De fait, pour ceux qui cherchaient la discrétion, c'était l'endroit rêvé ! De l'extérieur, rien ne laissait deviner la présence du temple du stupre. L'entrée, une lourde porte cloutée, noire, se trouvait sur la gauche. Seule une timide veilleuse rouge au-dessus de l'ouverture indiquait aux initiés que c'était ici.

Il toqua fermement à la porte et un guichet s'ouvrit aussitôt sur la tête carrée d'un gorille. Un physionomiste. Une musique lointaine montait des entrailles de la Terre. Joe Cocker, encore lui. À croire que partout dans le Monde, pour aider à se foutre à poil, il fallait que ce bon vieux Joe chante son sempiternel *You can leave your hat on* !...

Vu le gabarit de sa tronche, le videur devait être aussi large que haut. Sans un mot, il dévisagea Dell'Orso durant quelques secondes et referma sans autre cérémonie, le laissant dehors sous la pluie battante. Les nasaux fumants, Gio ouvrit son blouson, dégaina, et la seconde fois, il toqua avec le canon de son flingue.

L'autre dut reconnaître le bruit, car il ne se fit pas prier pour rouvrir la lucarne. Mal lui en prit : quand vous vous trouvez nez à nez avec le canon d'un Smith et Wesson .44 Spécial Magnum, vous perdez forcément un peu de vos moyens. C'est ce qui arriva au malabar et cette fois il ouvrit le battant sans sourciller.

Un buffle ! Noir comme l'ébène. Un mètre quatre-vingt-quinze, cent vingt kilos au bas mot, des bras intégralement tatoués, aussi gros que des jambonneaux, découverts par un T-shirt à la limite de la rupture. Nez de boxeur poids lourd, un diamant au lobe de l'oreille droite.

Contrairement à ce qu'on aurait pu penser, il ne se rebiffa pas le moins du monde. Il avait l'habitude, de par son métier, de côtoyer des méchants, et celui qui se tenait dans l'entrée de la boîte devant lui, lui inspirait une crainte irrépressible. Un vrai dur ! Le tatoué était sur le point de parler quand Dell'Orso lui colla son flingue sur le bide et sa carte sur le nez, le faisant loucher.

— Donizetti est là ? Ne parle pas, hoche juste la tête, connard ! Donizetti est là ?

Un flic ? Qui connaissait le boss ? Qui voulait le voir ?

Repris par ses réflexes professionnels, le mastard tenta furtivement de passer un bras par-dessus le comptoir de l'accueil à la recherche du bouton secret donnant l'alerte dans le bordel. Un signal discret qui rallumait toutes les lumières et signifiait aux filles de regagner leur loge d'urgence pour y retrouver une tenue décente, et aux michetons de faire disparaître leur service trois pièces. Pas de doute, Donizetti connaissait la musique (oui, j'ai osé), mais Gio aussi, et la main du molosse en proie à une vive émotion, avait hésité une seconde de trop.

Déjà, le S&W s'était frayé un chemin entre ses incisives et le flic le

regardait d'un œil mauvais, dans lequel toute trace d'humanité avait disparu :

— Amin Dada, j'avertis, si tu touches à ce bouton, on va ramasser ta cervelle sur les murs. Or, je suis sûr que tu es un garçon ordonné et que tu n'aimerais pas ça. Je me trompe ?

L'autre, les yeux roulant dans leur orbite, divergeant sur l'arme de tueur qui obstruait sa bouche, fit non de la tête et déglutit avec peine.

— C'est bien ! J'ai horreur qu'on me contredise ! Alors, écoute bien. Moi, je vais descendre dans le gourbi et toi, tu vas fermer ta gueule, je veux faire la surprise. Si tu m'obliges à remonter, je te coffre pour entrave, pour commencer. Et puis mes potes viendront vérifier si t'es en règle avec tes papiers et tout le toutim ! Pas bon pour toi ! Tu piges ?

Un nouveau grand oui de la tête.

— Je répète, Donizetti est là ? Ta tête, juste ta tête !

Hochement approbatif.

— OK. Tu vois qu'on peut se passer de grands discours pour se comprendre !

Dell'Orso, sans le lâcher des yeux, rengaina son arme, ferma la porte à double tour et empocha la clé.

— Personne n'entre, personne ne sort jusqu'à nouvel ordre. On est d'accord ?

Puis pendant que l'autre massait sa mâchoire endolorie, le commissaire mit son index sur sa bouche pour lui intimer une nouvelle fois le silence et s'engagea dans l'escalier étroit qui menait au sous-sol.

Les murs étaient tendus de satin noir et des torchères façon antique jalonnaient la descente de leur lueur pâlotte. Quelques photos grand format de filles nues dans des positions lascives. Une enseigne lumineuse, des lettres de néons roses : *Barbarella*.

Il descendit ainsi de plusieurs mètres, avec l'impression de se rapprocher de l'Enfer tant la chaleur augmentait au fur et à mesure de son avancée.

Au bas de l'escalier, une grande blonde collectait les effets dont les clients voulaient se défaire. Elle donnait en échange un ticket de reprise, adressait son plus beau sourire et délivrait une banalité aux nouveaux venus. Comme dans toutes les boîtes. Sauf qu'elle était intégralement nue. Enfin, pas tout à fait ! Elle portait avec beaucoup d'élégance une paire de cuissardes blanches et un ravissant petit pompon doré sur chacun de ses tétons. Son mont de Vénus, signe qu'elle prenait soin de sa personne, était minutieusement épilé, façon ticket de métro.

Une tenture épaisse l'isolait de la salle...

Dell'Orso, troublé par sa beauté féline, fut tenté, l'espace d'une

seconde, de lui remettre son arsenal, mais il se ressaisit à temps, se rabroua et écarta le rideau...

Il poussa la porte lourde comme celle d'un coffre-fort et se retrouva dans le vif du sujet.

Cocker avait terminé et une musique syncopée lui sauta au visage. En même temps que le parfum de sexe, la fumée épaisse et la pénombre des lieux.

La déco avait changé. Le podium de *pole dance* se trouvait maintenant au centre de la salle. Une longue fille brune aux yeux révoltés s'y trémoussait langoureusement au son de la mélopée guimauve, mimant maladroitement l'amour par de brusques basculements de son bassin. Elle n'avait plus sur elle qu'un string microscopique et ses gants. À ses pieds, quelques satyres, les yeux à la hauteur de son cul, congestionnés de désir, l'encourageaient en claquant des doigts au rythme de la musique. Fini le temps où l'on glissait des billets dans le slip des nanas ?

Dell'Orso commanda un *Jack Daniel's*, s'accouda au bar face à la danseuse nue et laissa son regard errer sur la salle. Une cave voûtée en pierre, basse de plafond. Entre la fumée omniprésente et l'obscurité, il en distinguait mal le fond. Moquette noire omniprésente. Encore les torchères à la flamme rouge, sortie quelques semaines plus tôt d'un atelier de contrefaçons taiwanais.

Personne en vue. Du noir, du noir, du noir partout...

L'estrade était entourée de boxes privés où l'on pouvait s'isoler en tirant simplement un épais rideau de velours. Des soupirs d'extase, de petits cris de ravissement, des râles de mâles en rut s'en échappaient, ponctuant la sono entêtante.

Sur la table basse de chacun des boxes, à côté de la carte des boissons, les diverses prestations disponibles à l'abri des regards étaient dûment tarifées. La liste des gâteries possibles aurait fait fuir le plus pervers des partouzards. Cela allait du simple strip-tease individuel, masculin ou féminin, à la masturbation, en passant par la fellation ou le cunnilingus, voire plus. Dell'Orso s'était laissé dire que ces plus-là, défiant l'imagination, se déroulaient dans des chambres soigneusement dissimulées quelque part.

Une serveuse approvisionnait infatigablement tout ce beau monde en boissons, serviettes et préservatifs. Elle aussi, comme la barmaid et la réceptionniste, portait l'« uniforme » maison, cuissardes et pompons. Elle aussi était rasée de près.

Dell'Orso se retourna pour tomber nez à nez, si j'ose dire, avec la croupe ravageuse de la préposée au bar. Tournée, sur la pointe des pieds pour atteindre une bouteille haut perchée, elle faisait inconsciemment ressortir les fossettes de ses reins. Bien sûr, il n'était pas venu pour batifoler, mais il ne put s'empêcher de ressentir une

contraction à l'épigastre et tout en sirotant une gorgée de son bourbon, il se fit la réflexion *in petto* que l'envers valait largement l'endroit. Professionnelle jusqu'au bout des ongles, la fille, devant son regard lubrique, bomba le torse, faisant saillir son 95 C de synthèse, et le gratifia d'un sourire à faire bander un mort. Celle-là devait arrondir ses fins de mois en monnayant les charmes de son corps de rêve...

Tout à coup, dans la glace du bar, il aperçut une porte se refermer près de la tenture qui isolait de l'escalier. Il eut le temps de se retourner avant que le rai de lumière qu'elle avait laissé passer ne disparaisse. La curiosité le fit se lever et s'approcher de l'ouverture. De prime abord, il eut du mal à la déceler, noyée dans l'immensité noire. C'est le fond musical en provenant qui le guida. Sur une impulsion, il l'ouvrit et se glissa dans l'entrebâillement, ni vu ni connu.

Il avait devant lui un couloir en moellons bruts, percé de plusieurs portes. Il identifia rapidement celle laissant échapper le filet de musique. Un truc nettement plus violent que Joe Cocker. Plus... sauvage.

Il colla son oreille au battant... Aussi bien que s'il s'y était trouvé, il ressentit une présence humaine. Au-delà de la musique, il entendait des voix susurrées, des rires gênés, des applaudissements discrets. *Qu'est-ce que ces malades de sexe avaient encore inventé ?* Il tourna la poignée avec précaution et s'immisça dans l'espace confiné. Quelques mètres carrés...

Toujours cette odeur de foutre et de cigarette froids. Il s'appuya au battant sans un bruit, le temps que ses yeux s'habituent à l'obscurité relative. Une ampoule nue pendait du plafond, éclairant le centre du réduit où une tête s'agitait à la cadence de la musique... Une rangée compacte de spectateurs intégralement à poil – une vingtaine de personnes –, à un mètre de lui, l'empêchait d'en voir davantage. Ils étaient si focalisés sur le show que sa présence passa inaperçue. Il en devina plusieurs en train de se branler furieusement. Un couple copulait sans vergogne, la femme courbée en avant, grognant sous les coups de boutoir de son amant. Une autre à genoux devant un verrat en rut le pompait avec gourmandise. Ici, la Covid semblait loin...

Il dut se déplacer jusqu'à l'angle de la pièce pour éviter l'obstacle et deviner ce qui les faisait baver ainsi...

La fille qui secouait sa tête en scandant la musique était assise à sa manière sur une table, les genoux relevés contre sa poitrine, les mains en arrière, agrippées au rebord pour maintenir son équilibre. Elle aussi était nue, mais dans la débauche ambiante, il se demanda de prime abord en quoi elle se singularisait pour provoquer ainsi la fièvre des présents... C'est lorsqu'il baissa ses yeux sur son sexe qu'il comprit... Non, il n'avait pas la berlue. La fille, une Asiatique, vraisemblablement mineure, encore qu'il n'en était pas sûr, avait

inséré une cigarette allumée entre ses petites lèvres... et la fumait. Oui, elle la fumait ! Par un contrôle inouï de ses parties intimes, elle parvenait, sans doute en contractant les parois de son vagin par saccades, à tirer des taffes sur la clope et à les relâcher, son sexe fonctionnant comme une bouche ! Et d'après les mégots jonchant le sol, elle n'en était pas à la première blonde !

Le cœur au bord des lèvres, froid comme un iceberg, Dell'Orso réprima une furieuse envie de tirer dans le tas devant tant de perversité. Une chance qu'il ne soit pas venu pour ça. Il inspira profondément, rassembla tout son *self-control* et préféra abandonner les tarés à leur orgasme, se retirant sur la pointe des pieds.

Il regagna le bar au moment où une silhouette familière se matérialisait à ses côtés. Donizetti, le patron, apparu comme par miracle. Il n'avait pas perdu son embonpoint et son teint rubicond. Costard blanc, bagues à chaque doigt, lunettes mastocs. Ne manquait que le Borsalino. Le mafieux l'avait reconnu et tout sourire, le dévisagea un instant pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. Puis la main tendue, il lança, jovial, avec un accent rital inimitable :

— ... Commissaire ?... Commissaire Dell'Orso ? Mais oui, c'est bien lui ! Mais qu'est-ce qui me vaut ?...

Dell'Orso perçut quand même un léger trémolo dans la voix du nervi. On n'est jamais trop jouasse de voir un flic traîner dans son établissement. Surtout un Dell'Orso ! Sa réputation le précédait ! Il s'assit sur le tabouret voisin et tandis que la fille lui servait une bière, il lui fit discrètement signe que la consommation de Gio était pour la boîte.

— Non, Mario, je paye mes consos. On n'est pas milliardaires dans la flicaille, mais on peut encore s'offrir un *scotch*.

— Très bien, commissaire, très bien. Comme vous voulez ! Mais que me vaut l'honneur ? Vous savez, je suis *clean* ! Tout est *safe*, ici ! Et que des clients...

— *Clean, safe*, monsieur a des langues, dis donc ! Quoi, tes clients ? Tu veux qu'on en parle de tes clients ? Le fils Rougier ne vient plus dans ton claque ? Tu sais celui dont le papa est délégué à l'ONU ? Celui qui aime bien les petites vierges. Et le secrétaire d'État, là, comment tu l'appelles ?... Bourgeon ? Celui du commerce extérieur... Il fait plus dans l'exhibitionnisme ? Tu veux que j'aille fouiner un peu dans tes cases de sauvages, là-bas ?

Le proxon leva les mains devant lui en signe d'apaisement. Le bougre était bigrement bien renseigné ! Il avait dû passer un coup de fil à ses collègues de la BRP₁₁ avant de venir !

— Les mœurs, c'est pas votre truc, Dell'Orso, allons ! Et ici, c'est un établissement de...

— Oui, oui, je sais. C'est un véritable couvent de jeunes filles en

fleurs ! Te fatigue pas, Mario, je me fous de ce que tu magouilles dans ton clandé. Moi, je pointe à la Crim' ! Et figure-toi que je viens pour un meurtre.

Le mot fit tomber un voile glacial sur l'atmosphère surchauffée. Sur l'estrade, la strip-teaseuse avait laissé la place à un collègue masculin. Un jeune éphèbe blond qui roulait des yeux énamourés à l'attention d'une partenaire invisible en ondulant de l'arrière-train. Soudain, sans lâcher la barre en inox, il fourragea une seconde dans son slip et en sortit un sexe aux dimensions pharaoniques qu'extatique, il commença à manipuler tout en mordillant sa langue. Malgré l'incommensurable tristesse qu'il inspirait, son numéro devait être attendu, car les premiers spectateurs – des femmes essentiellement, mais pas seulement – ouvrirent les rideaux qui les isolaient, observant avec avidité l'évolution de l'érection hors normes de l'étalon.

Après la première seconde de surprise, l'Italien se racla la gorge et poursuivit :

— Un m... Un meurtre ? Mais ?

— Nadia Delorme, tu connais ?

— Nadia ? Mais que ?...

— Perds cette habitude de pas finir tes phrases. Oui, Nadia Delorme, c'est pas chez toi qu'elle bossait ?

— Oui, elle est hôtesse, mais...

Dell'Orso ricana, le doigt pointant le strip-teaseur :

— Hôtesse comme ce gigolo qui fait jouir les bourgeoises en s'astiquant le poireau ? Tu préfères pas qu'on dise qu'elle montrait son cul ?

— Oui, oui, bon, elle est effeuilleuse (le mot fit sourire Gio), mais vous parlez au passé. Vous voulez dire que... qu'elle est morte ?

— Autant qu'on peut l'être. Depuis la nuit dernière. Tu n'as pas remarqué qu'elle n'est pas venue ce soir ?

— Elle est... était en congés pour une semaine. Mais pourquoi ? Comment c'est arrivé ?

— Oh, l'ami ! Les questions, c'est moi qui les pose si tu veux bien. Tu la faisais marnier depuis combien de temps ?

— Pfff, je sais pas moi. Peut-être un an, faudrait que je regarde.

— Eh ben regarde ! Dis-moi, t'as bien un bureau, non ? Pour compter tout le blé que tu engranges. On va pas passer la nuit à regarder ton cheptel se tortiller, non ?

Trop content de l'éloigner de la salle et de peur qu'il ne croise une des personnalités qui fréquentaient son boui-boui cette nuit-là, le Transalpin sauta sur l'occasion :

— Vous avez raison, suivez-moi, commissaire. On sera plus tranquille. Ursula, mon petit, tu veux bien apporter le verre du commissaire dans mon bureau ?

Avant d'emboîter le pas au voyou, Dell'Orso, jetant un billet sur le comptoir, stoppa la fille d'un geste :

— Ne te dérange pas, Ursula, maintenant que j'ai vu la gueule de ton patron, j'ai plus soif.

Ils se retrouvèrent dans le couloir d'où Gio s'était enfui. La porte desservant la pièce où l'Asiatique fumait de façon si spéciale était maintenant ouverte : l'entracte. La dernière porte donnait sur un cagibi grand comme des toilettes où Donizetti devait compter sa recette journalière. Une simple table et un fauteuil de bureau. Une chaise pour un éventuel visiteur. Spartiate. Dell'Orso attaqua bille en tête :

— Bon, Mario, il est tard et j'ai sommeil. Alors, tu réponds gentiment à mes questions et tout se passera bien. Si tu m'emmerdes, je m'arrange pour que Duclos te rende une petite visite. Tu connais Duclos, des Mœurs ? Lui, tes petites saloperies, c'est son truc. Moi, je te répète que je m'en tape. Je veux juste mettre la main sur le type qui a dessoudé Nadia Delorme. Vu ?...

Il prit le silence du macaroni pour un acquiescement et posa sa première question :

— À ta connaissance, Nadia avait-elle reçu des menaces de mort ?

Donizetti ne lui fit pas le coup du mandat et répondit de bonne grâce :

— Vous me croyez si je vous dis que je n'en ai pas la moindre idée ? Vous savez, je n'ai pas de rapports particuliers avec mes employés. Bonjour, bonsoir et basta. Tant que tout roule, je ne m'occupe pas de leurs affaires. Une fois par semaine, on fait un point sur les problèmes éventuels, on peaufine certains détails et ça tourne ! D'ailleurs, je ne viens pas tous les soirs. Souvent, c'est Franck qui ouvre et ferme la boîte et enferme la recette au coffre avant de partir (il montrait un petit coffre-fort mal dissimulé dans le mur derrière lui). Il sert un peu d'intermédiaire entre les filles et moi. Il sait toujours où me trouver en cas de souci.

— Franck ?

— Le videur...

Tout en parlant, le Rital consultait un registre, celui du personnel sans doute et précisa à Dell'Orso :

— Elle bossait ici depuis janvier. Si, ça va faire un an. Une fille sans histoires. Les clients l'apprécient beaucoup...

— L'appréciaient. C'était quoi sa spécialité à elle ? Elle faisait des ronds de fumée ?

Le taulier ne réagit pas à la remarque. Le nez dans son cahier, il ajouta :

— Je la payais deux mille euros par mois. Un bon salaire pour deux heures de boulot par jour...

— Mmmh... Et les à-côtés ? On en parle des à-côtés ? Me prends pas pour une huître, Mario ! Me dis pas qu'elle tapinait pas un peu aussi, après son numéro. C'est même la principale activité de ton bouge !

Donizetti, sourire en coin, écarta les mains, signifiant que pour lui, ce n'était pas pêcher. Il appuya son geste d'une remarque qu'il avait dû formuler quantité de fois :

— Vous pouvez pas demander aux mecs de reluquer votre menu et de se contenter de l'apéro, sans toucher aux plats que vous proposez !

— Très drôle ! Je te souhaite de rire encore longtemps, Donizetti. Bon, mis à part ça, Delorme t'avait paru préoccupée ces derniers temps ? Je veux dire, tu n'avais rien remarqué de bizarre dans son comportement ?

— Mmmh, non ! Encore que je m'en fous ! Chacun sa merde, j'ai assez de la mienne ! Ce qu'ils font de leur vie ne me regarde pas. Mais vous devriez demander aux autres.

— Elle avait une copine, ou un copain parmi tes autres « désapeurs » ?

— ...

— Rien à signaler dans ta clientèle ?

— Ma clientèle ? Mais je n'ai que des...

— Arrête tes conneries, Mario ! Non, tu n'as pas que des... Tu as le plus beau tas de vicelards de Paris. Et tu le sais. Et beaucoup dans tes fracassés du bulbe ne sont pas des enfants de chœur ! Si tu as des membres attitrés, tu me files la liste.

— Je suis tenu à la plus grande discrétion. C'est cette discrétion qui fait que les clients sont fidèles. Ici, ils peuvent oublier leurs emmerdes tout en buvant tranquillement un verre.

— Mmmh, et en se faisant sucer... Je me tape de ta discrétion. La liste !

— Laissez-les tranquilles, commissaire. Croyez-moi, ils n'ont rien à voir avec votre affaire.

Dell'Orso secoua les clés de l'entrée sous son nez :

— Ça, c'est moi qui vois. Pour l'instant, en tout cas, tout le monde reste avec nous ! La liste !

À contrecœur, Donizetti s'exécuta, lui remettant un document épais comme un Bottin.

Dell'Orso le compulsa en diagonale et sourit en reconnaissant certains noms de personnalités de premier plan.

— Tu reçois tout le gratin, dis-moi !... (Il pointa un nom en particulier) Dugland de la Louze, incroyable ! Lui aussi ? Avec son air con et sa vue basse, on lui donnerait pourtant le bon Dieu sans confession ! Tiens, et lui, là !... Bon, on s'en fout, hein, Mario ? Du moment que personne se plaint ! Tu ne reçois que les membres ?

— Pas seulement. Les membres ont simplement droit à certains avantages...

— Ne me parle pas des avantages, je préfère pas savoir. Tu as combien d'employés ?

— Quatre danseuses, deux danseurs, deux serveuses, la réceptionniste et Franck.

— Y compris les Asiatiques clandestines que tu prostitues dans la pièce secrète ?

— ... ?...

— Oui, celle qui fume les *Marlboro* avec sa chatte, par exemple... Bon, je veux parler à tout ce beau monde. On fait ça ici ?

— Maintenant ? Mais... vous préférez pas attendre la fin du show ? Vous comprenez, c'est...

— Oui, bien sûr, le coupa Dell'Orso. Et la prochaine fois, je prendrai rendez-vous, aussi, si tu veux ! Bon, *bello*, j'ai pas que ça à faire. Tu m'appelles tout le monde. Bouge-toi !

Donizetti s'était couvert d'une sueur malsaine et il décrocha son téléphone à reculons. Il appuya sur un numéro préenregistré et ordonna :

— Ursula, vous venez tous dans mon bureau, tu... Je me fous que le spectacle n'est pas terminé, s'emporta-t-il, tu appelles tous les autres et vous venez ici *fissa*, MERDE !... De... OUI, TOUS les autres, tu arrêtes tout !

Lorsqu'il le reposa, le combiné ne céda pas sous la violence du choc, mais c'était uniquement dû au fait que c'était un modèle de qualité, fabriqué en Allemagne.

En attendant les strip-teaseurs, Dell'Orso se leva et fit quelques pas dans le couloir pour se dégourdir les jambes. Donizetti, scotché à son fauteuil, en profita pour allumer un cigarillo et se noyer dans un nuage de fumée âcre. Il mesurait pleinement la mouise dans laquelle il se trouvait. Lui qui s'appliquait à faire profil bas, se trouvait maintenant dans le collimateur de la Crim' !

Dell'Orso regarda l'heure à sa Breitling. Deux heures. Dans la salle, la musique avait cessé et l'obscurité protectrice avait laissé place à un éclairage violent. Un brouhaha de voix lui parvint. C'était la panique. On se rhabillait précipitamment, les couples légitimes se reformaient à la hâte et on s'évertuait à s'éclipser discrètement. Gio rit en son for intérieur en imaginant leur déception de se voir cloîtrer dans le club, à la merci d'un flic. Même s'il n'appartenait pas à la BRP, c'était très dommageable pour leur anonymat.

Quelques minutes plus tard, un bataillon de jolies filles précédé de deux apollons bodybuildés fit irruption dans le couloir. Tous étaient maintenant banalement vêtus et sans leur maquillage outrancier, on aurait pu les croiser dans la rue sans deviner comment ils gagnaient

leur vie. Le physionomiste suivit peu après.

Le bureau se révéla beaucoup trop petit pour les interroger ensemble dans un premier temps, aussi Dell'Orso décida-t-il de les recevoir un par un. Avec son accord, Donizetti se précipita dans la salle pour tenter de recoller les morceaux avec ses clients du jour.

Le commissaire s'assit dans le fauteuil du patron, ferma la porte et commença son interrogatoire. Comme il s'y attendait, aucun ne lui apporta de renseignement capital. Dans ce milieu nauséabond, on ne s'occupe pas de la misère des autres. On se croise sans se voir et on s'en tient à des relations strictement professionnelles.

Sauf la magnifique Brigitte. Elle s'effondra en larmes quand Gio lui apprit la triste nouvelle et lui apprit qu'elle copinait avec Nadia.

Gio sut la mettre en confiance et la strip-teaseuse s'épancha comme s'il avait ouvert une vanne. Tout en triturant un mouchoir, elle répondit à ses questions de bonne grâce.

Elles se connaissaient depuis six mois environ. Une chic fille. Toujours prête à rendre service. Oui, elles s'invitaient l'une chez l'autre. Nadia venait de meubler son appart' à neuf après y avoir fait passer un peintre. Son seul regret, c'était d'habiter ce quartier minable sans pouvoir prétendre à mieux. Non, elle n'avait pas de mec. Non, à sa connaissance, elle n'avait pas de problèmes particuliers. Non, elle ne se sentait pas menacée. Elle avait plein de projets pour quand elle aurait suffisamment économisé.

Le flic rangeait soigneusement tous ces éléments dans un coin de son cerveau, sans rien noter. Noyé sous le flot de paroles, il se demanda un temps s'il n'allait pas faire passer ses équipiers pour prendre toutes les dépositions des présents. Puis, tout bien considéré, il se ravisa. Ce seraient des tonnes de paperasse pour rien. Et puis il avait désormais une liste qui valait son pesant de cacahuètes ! Non, on allait les cuisiner chez eux, non sans un certain plaisir, un à un, tranquillement.

Il préféra interroger Brigitte en profondeur.

— Brigitte, je sais que dans la clientèle, vous avez souvent des locdus qui s'attachent à vous. Avec qui vous entretenez des relations privilégiées. Une sorte d'amitié si je peux employer ce terme. Nadia avait-elle ce genre d'admirateur ? Je veux dire, pensez-vous à quelqu'un à qui elle aurait tenu plus qu'à un autre ?

— Comme ça, je vois pas. Mais elle avait un tas de fans, vous savez. C'était la plus douée (Dell'Orso se demanda pour quoi). Et elle savait à merveille les faire languir pour mieux les faire banquer ensuite. Elle s'était constitué une réserve de pigeons qu'elle faisait cracher au bassinet chacun leur tour. Mais sans plus, juste pour la fesse ! C'est sûr que certains ne venaient que pour elle. Mais, on en a tous des comme ça. Mais n'allait pas croire, elle faisait ce boulot juste pour le fric, sans plaisir, et comme moi, elle refusait les trucs trop crades.

— Dans l'immédiat, vous ne voyez donc rien qui m'aiderait. C'est bien ça ? Vous êtes sûre que Nadia vous disait tout ? Rien n'aurait pu vous échapper ?

— Non, rien. Et on était proches avec Nadia, on n'avait pas de secrets.

— Bon, je vous donne ma carte. Réfléchissez bien et s'il vous revient un détail, n'hésitez pas à me contacter. De jour comme de nuit. C'est très important. Il faut que je mette la main sur cet assassin au plus tôt.

— Vous me faites flipper, commissaire ! Vous pensez que le tueur serait venu ici ? Que... qu'il y vient encore ?

— Tout est possible. Et je voudrais que vous soyez vigilante. Que vous ne preniez pas de risques inutiles. Au moindre doute, appelez-moi. Peut-être que je vous affole pour rien, je le souhaite de tout cœur, mais faites gaffe.

— Mais vous, vous comptez le choper quand ?

— Comment voulez-vous que je le sache. Ça peut prendre quelques jours, comme plusieurs mois. Ou je peux très bien ne jamais le serrer.

— Jamais ? Ça... ça vous est déjà arrivé ?

— Non, pas pour l'instant. Mais ce qui est sûr, c'est que la série ne fait que commencer. Et que je ne dispose pas de suffisamment d'indices pour le stopper avant qu'il ne tue à nouveau... Or, vous faites partie, *a priori*, de ses cibles privilégiées. Soyez très prudente...

L'« effeuilleuse », la gorge nouée, insista :

— Vous... vous pensez qu'il vient toujours ?

— La probabilité est faible, mais pas inexistante. J'en ai vu d'autres !

Cette nuit-là, Dell'Orso, un goût de cendre dans la bouche, ne parvint pas à s'endormir, tournant et retournant dans son lit. Jusqu'à ce qu'il se lève et se jette sous une douche. L'idée de protéger Brigitte Gordes tournait inlassablement dans sa tête. Une intuition, comme ça, remontant de ses tripes, qui lui soufflait que la fille était en danger. Mais, dans la cité gigantesque, il ne pouvait pas protéger toutes les créatures de la nuit...

9

6 décembre

Les clichés des deux scènes de crime rivalisaient d'horreur. Aucun des détails scabreux n'avait échappé à l'attention des TIC. Contraste épouvantable entre la beauté ravagée de deux jeunes femmes magnifiques et leur laideur dans la mort, horriblement mutilées.

Dell'Orso les fixa un instant, s'interrogeant sur leur utilité, car de mémoire, jamais, dans aucune des nombreuses affaires qu'il avait élucidées, une quelconque photo ne lui avait apporté la lumière. Mais depuis les débuts de la police scientifique, on photographiait les scènes de crime, un bon moyen de fixer pour la postérité le moindre indice dans l'espoir qu'un jour, il se révélerait déterminant.

Il venait d'épingler les vues du premier meurtre après avoir parcouru une première fois rapidement le dossier que lui avait transmis Keller, négligeant celles de l'autopsie... Contrairement aux photos de Nadia Delorme, la fille, coiffée en queue-de-cheval, était habillée « sagement ». Inondé de sang et de viscères, on distinguait encore un survêtement rose fluo une pièce, déchiqueté de l'entrejambe au plexus. Des baskets et une casquette complétaient sa tenue. Une tenue de joggeuse, aux antipodes de ce qu'elle devait porter pour travailler. Une fille splendide, qui n'avait eu qu'un tort elle aussi, celui de croiser la route du sauvage.

Sylvia Frémont. Prostituée, au pied de son immeuble et aux abords immédiats, en *free-lance* d'après les premiers retours d'enquête. Vingt ans. Morte huit jours auparavant. Neutralisée au point électrique avant d'être étranglée avec une corde. Éventrée *post-mortem*. Elle avait été retrouvée en fin d'après-midi par des promeneurs dans une allée du parc des Buttes-Chaumont, sommairement cachée dans des fourrés. Elle était morte depuis plusieurs heures au moment de sa découverte – le légiste situait sa mort vers dix ou onze heures du matin –, le corps restant exposé aux intempéries bien trop longtemps pour en tirer des

éléments instructifs. Aucun ADN, aucune empreinte utilisable. L'IML avait trouvé des traces de lubrifiant de préservatif, mais rien ne laissait préjuger que l'assassin ait eu un rapport sexuel avec elle.

Gio se replongea dans les minutes d'enquête de Keller. Le flic avait bien bossé, ne négligeant rien, mais il était bredouille. La morte avait une vie on ne peut plus banale. Enfin, si l'on passait sous silence la façon dont elle gagnait sa vie. Mais il était courant que des filles jeunes se vendent pour payer leurs études. Et c'était le cas de Sylvia qui poursuivait par ailleurs des études de marketing. Keller avait même établi un mémo sur l'étudiante : elle était en deuxième année, brillante, assidue et avait passé haut la main ses tests de fin de première année. Business High School of Paris. Douze mille euros le billet. Plus le loyer, la bouffe, les loisirs, les fringues et tout le bazar. Se prostituer : un bon moyen de faire du fric rapidement et sans impôts.

Une foultitude de détails rayonnant dans toutes les directions complétait le dossier.

Elle résidait passage Gauthier, à deux pas des Buttes-Chaumont et semblait coutumière de balades dans le parc. Son meurtrier avait dû la suivre ce matin-là, profitant du temps exécrable et de la faible fréquentation pour l'agresser. Dell'Orso ne croyait pas à une rencontre fortuite et aurait parié que le meurtre était prémédité de longue date. Soit l'homme connaissait ses habitudes pour l'avoir suivie à plusieurs reprises... soit il connaissait carrément la fille. Ce qui n'enlevait rien à son formidable culot – Dell'Orso calcula que l'assassinat proprement dit avait dû durer au bas mot cinq à six minutes. Long, très long ! Et en plein jour ! Et si l'on ajoutait un rapport sexuel avec préservatif, autant dire une éternité. En tout cas, le type avait un remarquable sens de l'organisation. Il était intelligent, fin calculateur, ne laissant rien au hasard.

Il referma la pochette de documents et posa son regard sur ses équipiers. Son hochement de tête pensif et ses lèvres pincées en disaient long sur son dépit. Il les tira de leur effarement muet à l'observation des prises de vues insoutenables :

— On n'a décidément pas grand-chose, mademoiselle et messieurs. Si ce n'est deux assassinats au mode opératoire identique. Oui, comme pour Sylvia Frémont, le rapport de Grinberg confirme que Delorme est morte étranglée, après avoir reçu une décharge au poing électrique. Qu'elle a été éventrée post-mortem et que son vagin présentait des traces de lubrifiant. En gros, rien qu'on ne savait déjà. Pas d'hématome vaginal, ce qui laisse penser que s'il se l'est tapée, c'était après l'avoir électrocutée. Daurat, lui, n'a rien. Que dalle. Pas de bol, les deux fois, il tombait des cordes et les scènes de crime étaient noyées de flotte. On attend la toxicologie, mais sans conviction. Pas

gai, hein ? Mais je vois à vos mines réjouies que vous, vous avez du nouveau ! Je me trompe ? On commence par qui ? Allez, par ordre d'apparition, Pochet. On t'écoute.

— Je crains de vous décevoir, patron. La gamine Delorme était complètement transparente. Forcément, avec ses horaires, elle sortait et elle rentrait chez elle quand les autres dorment. Si bien que dans le quartier, à part un ou deux commerçants, on ne se souvient pas d'elle. Pourtant, avec son physique, elle ne passait pas inaperçue. Quant à ses voisins d'immeuble, personne ne la connaît. Mis à part la femme du mec que vous avez cogné qui échangeait à l'occasion quelques mots avec elle.

Rieux entra dans la conversation :

— Vous avez cogné quelqu'un, patron ?

— À peine, mais un décérébré qui frappe sa femme, je pouvais pas rester insensible. C'est que j'ai horreur de ces petites ordures. Tu demanderas à Maurice de te raconter. Mais il a eu de la chance à sa façon, j'étais bien luné ce jour-là, sinon il mangeait de la purée pendant un bon moment. Passons... Continue, Gros.

— Ben, malheureusement, je crois que j'ai terminé avant de commencer. RAS. C'est pas avec les voisins qu'on va apprendre grand-chose. Bon, on sait que ce genre de machin, c'est la routine et qu'on a une chance sur un million de tomber sur le détail qui tue, si j'ose m'exprimer ainsi. On va y retourner pour essayer de tomber sur ceux qu'on a loupés, des fois que...

Une idée traversa la tête du commissaire, comme ça :

— Je crois qu'elle n'a pas de bagnole. Vidal, tu m'arrêtes si je dis des conneries.

Le *geek* compulsa rapidement ses notes.

— Je confirme. Il semble qu'elle se soit débarrassée de la sienne il y a six mois.

— Mmmh, courant à Paris. Ça coûte cher pour ce que ça sert. De plus, ses horaires la privaient de métro, en tout cas pour le retour. Il y a de fortes chances pour qu'elle se soit déplacée en taxi ou en Uber. Peut-être le même chaque soir. Grattez un peu de ce côté. On n'y pense jamais, mais un chauffeur de taxi est super bien placé pour connaître les horaires de quelqu'un, son adresse, ses habitudes et j'en passe. Pratique pour buter quelqu'un.

— Ça va être coton, remarqua Rieux. Mais je vais faire l'impossible.

— Vidal, qu'est-ce que tu as trouvé ? À part qu'elle a vendu sa tire.

— Elle était très fleur bleue. Fréquentait des sites pour célibataires...

— Elle cherchait l'amour ?

— Non, des sites où les gens parlent, échangent, sans forcément que ça n'aboutisse à une rencontre. Des photos de tout et n'importe quoi,

ce genre de conneries ! Facebook et *tutti quanti*. Que du soft, rien de salasse. Pas de porno...

Pochet mit son grain de sel :

— Tu m'étonnes ! Elle y était plongée jusqu'au cou toutes les nuits dans le porno. Et le porno crade en plus ! Rien d'étonnant qu'elle y repique pas chez elle.

Un ange passa, s'attendant à une suite, mais le Gros s'était refermé, comme s'il avait exprimé ses remarques pour lui-même.

— Sur ces considérations d'une haute portée philosophique, Vidal, tu peux continuer...

— Environnement familial un peu compliqué. Son père a disparu alors qu'elle était encore ado. Sa mère picole. Elle a un frère en Allemagne et une sœur décédée d'un cancer. Elle n'entretenait aucun lien avec sa famille. Je n'ai pas décelé de relation amoureuse non plus. *A priori*, une seule véritable amie, une dénommée Brigitte, avec qui elle échangeait des mails et des SMS. Je ne l'ai pas encore tracée, mais je vais m'y employer. Je pense qu'elles bossaient ensemble...

— Laisse tomber, celle-là, je la connais. Je sais où la trouver.

— Quoi, déjà ? se moqua Maurice. Vous auriez pas déjà été traîner du côté du *Barbarella*, vous ?

Dell'Orso sourit à la remarque :

— On ne peut rien te cacher. Un lieu de perdition, tu n'imagines pas ce que je t'ai épargné ! Moi, je ne risque plus rien, je suis blindé, mais toi, avec ta candeur... Et puis, tu sais bien que pour le boulot, j'irais en enfer, s'il le fallait.

— Le commissaire Dell'Orso, fervent adepte des lieux de cul.

— Mais non, mais non. Tu dis ça parce que tu es en colère. Vidal, continue...

— Rien de suspect dans ses mails et ses SMS. J'ai aussi épluché ses fadettes. Pas de menaces. Rien à signaler sur la banque... (Il relut rapidement ses notes pour vérifier n'avoir rien oublié.) Voilà, c'est à peu près tout.

— Aucun numéro ne revient plus souvent que les autres ?

— Si, sa mère.

— Un taxi ? Un Uber ? Je reviens à mon idée de tout à l'heure.

— Pas *a priori*.

— Autant dire que dalle, quoi ! Bon, à mon tour, que je vous raconte. Si vous savez pas où passer votre soirée de réveillon : le *Barbarella*... Un grand classique : strip-tease du plus conventionnel au plus... comment dire... *trash*, insoupçonné, prestations diverses et variées, échangisme. Ça boit, ça reluque, ça baise, ça se mélange. Un refuge pour toute la lie parisienne. Politiques, showbiz, journalistes, avocats et j'en passe. Tiens, à propos, voici la liste des membres, encore qu'ils ne soient pas les seuls admis. Vous allez un peu fouiller

là-dedans, sait-on jamais ! Et on ne se prive pas de faire chier les plus connus, histoire de faire un peu frémir le microcosme ! On est toujours en flagrance, alors profitez, pour une fois qu'on peut se dispenser de paperasse. Vu l'échantillon d'humanité qui y passe, il se pourrait bien que notre homme soit client du bouge. C'est là-bas que j'ai connu la Brigitte. Une grande copine de Delorme. Strip-teaseuse, tapineuse. J'ai le contact, s'il se passe quelque chose à la boîte ou s'il lui revient des trucs, elle m'appelle. Elle ne voit pas de mec louche dans les environs de Delorme, mais ça viendra peut-être. Faut dire que le soir où je l'ai vue, elle était assez perturbée, à juste raison. Le patron aussi va collaborer. Celui-là, il est dans les cartons de Duclos depuis des lustres. Au moindre faux pas, il plonge. Il serait prêt à dénoncer sa mère.

Voyant que la réunion tirait à sa fin, Julie en profita pour sortir une clé USB de sa poche.

— J'ai enregistré à tout hasard les images de la seule caméra de surveillance pas encore vandalisée, à l'angle de Barbès.

— Tu attendais qu'on te torture pour en parler ? C'est le seul truc qu'on a, bordel !

— Vous emballez pas, patron, c'est pas grand-chose. On ne voit rien de ce qui se passe sous le porche. Trop loin. Et la plupart du temps, on aperçoit juste le type de dos quand il jette Nadia dans le container. Sous la pluie et dans la nuit !

Dell'Orso avait inséré la clé dans son PC et lancé la vidéo. Il tourna l'écran vers ses coéquipiers et vint se placer derrière eux...

Julie avait fait le tri et enregistré uniquement le laps de temps qui les intéressait. Les quatre fixaient l'écran comme si un miracle allait avoir lieu sous leurs yeux. Rien, seulement des ombres vacillantes sous le porche. Impuissants, les flics imaginaient sans peine la scène : une fille était en train de se faire étrangler, dépecer dans la plus parfaite indifférence, seule, sans aide possible, dans une ville de plus de deux millions d'âmes. Effroyable !

Le compteur au bas de l'écran les renseigne sur la durée du massacre : quatre minutes treize secondes.

Son massacre terminé, l'homme apparaissait, visiblement inquiet, et scrutait la rue à sa droite, puis sa gauche. Le seul moment où, durant deux secondes fugitives, il faisait face à la caméra. Il semblait hésiter sur la conduite à tenir, jusqu'au moment où il apercevait une batterie de poubelle et soulevait un couvercle. Il disparaissait un instant sous l'avancée de l'immeuble et en ressortait portant le corps de Nadia dans les bras. En un éclair, il précipitait la morte dans un container et le refermait à la hâte. Avant de s'éloigner d'un pas vif...

— Julie, reviens au moment où il se tourne face camera... Stop !... Merde, il est trop loin... beaucoup trop loin... Fais-toi un peu voir,

salopard... C'est un blanc, cheveux poivre et sel, grand, baraqué, mais à part ça !... Fais-en une copie et envoie ta clé à Écully¹², si on peut faire parler cette vidéo, ce sont eux qui le feront. C'est en partie grâce à eux qu'on a gaulé le Tueur au marteau¹³.

Dell'Orso maudissait son impuissance. De penser que leur homme se trouvait à leur portée, que ce serait peut-être la seule fois avant l'épilogue et qu'un rien aurait pu le faire chuter ce soir-là. Sans cette chance insolente dont ils disposent tous. Jusqu'au moment où elle tourne...

— Repasse tout, mais au ralenti.

Avant, arrière, stop, ralenti. Après plusieurs passages, il fallut se rendre à l'évidence : rien ne sortirait de ces images en noir et blanc, trop floues, trop pixélisées. De plus, la pluie et l'éclairage public déficient n'arrangeaient rien.

— Mmmh, bon, on se résume. C'est très maigre pour l'heure. On a deux femmes, jeunes, jolies. Tiens, au fait, regardez si elles se connaissent... Les deux travaillaient dans le cul... Je pense que c'est là le point de départ de notre affaire. Pour moi ce point est primordial. Je suis convaincu que c'est parce qu'elles travaillaient dans le *hot*, qu'elles sont mortes. Pour une raison et dans des circonstances qu'on ignore encore, elles ont croisé notre prédateur. C'est un lien de cause à effet et je vous fous mon billet que la prochaine sera également issue de ce milieu. Une intuition. Ce qui nous fait jamais que quelques milliers de cibles potentielles...

12- Laboratoire de police scientifique d'Écully, spécialisé dans la recherche de traces numériques.

13- Voir « j'ai tué maman » du même auteur.

10

8 décembre

Tout son corps n'était plus que douleur.

Après avoir effectué une série d'abdominaux sans fin et soulevé des tonnes de fonte, il faisait maintenant des pompes, alternativement en appui sur un bras, l'autre replié derrière le dos, à s'en arracher des cris de souffrance tant l'acide lactique brûlait sa chair. Mais, dans le même temps, ayant franchi le seuil de la simple torture physique, les endorphines produites massivement par son cerveau lui procuraient un plaisir quasi sexuel.

Quand il eut extrait de sa carcasse meurtrie les dernières parcelles d'énergie, il se releva, à la limite de l'hypoglycémie, et respira longuement pour reprendre ses esprits, penché en avant, les mains sur les genoux, la bouche grande ouverte à la recherche d'air.

Quelque part, un CD de musique classique égrenait en sourdine les notes d'une sonate.

Dans le petit appartement, il ne sentait pas le froid humide et, le poulx en folie, il ruisselait de sueur. Depuis toujours il prenait un soin maniaque de son corps et s'astreignait à ces exercices de musculation intensifs. Chaque jour, durant de longues heures. Un moment, son corps nu s'afficha sur le miroir en pied et il fut satisfait de ce qu'il y voyait. Ses efforts payaient : le maigre éclairage accentuait en clair-obscur les lignes affûtées de sa musculature.

Il passa avec volupté une serviette sur son visage trempé et se dirigea vers la salle de bains.

« Il me la faut. *Il me la faut... Cette nuit...* »

La glace lui renvoya l'image d'un homme robuste, en pleine possession de ses moyens, en même temps que l'intense lassitude affligeant ses yeux bleu pâle.

Il s'appuya au lavabo, laissant ses idées vagabonder.

Malgré sa réussite professionnelle, la vie n'avait pas été tendre avec

lui et il considérait que globalement, son présent n'était qu'un champ de ruine. Il n'avait plus d'amis, pas de femme, pas d'enfant, ne s'intéressait plus à rien. Un ascète desséché, vide, dépourvu de motivation. Rien ne comptait plus que cette irrépressible pulsion pour le meurtre. Ce besoin d'ôter la vie à ces femmes, comme un exutoire...

Oui, cette nuit, il allait tuer cette petite garce. Mais pas au prix d'un acte inconsidéré. En toutes circonstances, il savait parfaitement demeurer maître de lui et avait mis longtemps à préparer l'opération de ce soir. Ce qui s'était révélé somme toute facile. Avec le temps, il les mettait en confiance et ces petites salopes se confiaient à lui sans retenue. Habilement, il les questionnait et finissait par tout savoir sur elles. Leur emploi du temps, leurs manies, leurs loisirs... Naïves, elles causaient, causaient, inconscientes qu'à un moment donné, elles signaient leur arrêt de mort.

Il déroula mentalement le scénario qu'il avait mis au point pour tuer la fille. Ce soir, il aurait bien plus de temps que les deux fois précédentes. Il allait en profiter pour lui réserver un traitement spécial. Il examina attentivement chaque détail, pesant le pour et le contre. C'était la troisième et à l'instar d'un bon artisan, à présent, il maîtrisait la technique.

« Il me la faut, il me la faut... elle pue le vice. C'est comment déjà, elle ? Cassandra ! Non... Cassandra, c'est la strip-teaseuse. Non, elle, c'est Sabine ! Sabine, la pute. Sabine au cul d'enfer. »

Ce cul qui hantait ses nuits, à son corps défendant, lui qui s'efforçait de rester de marbre. Il s'y voyait déjà et surprit un début d'érection. Malgré son charme indéniable, ses rapports sexuels étaient rares, aucune femme ne trouvant grâce à ses yeux. Soit elles étaient irréprochables et ne l'excitaient pas plus que du mou de veau froid, soit elles suintaient la luxure et le dégoûtaient. Il se contentait alors de se masturber en pensant à elles, fuyant le contact physique. Sabine, elle, c'était différent, il avait eu envie d'elle charnellement sitôt après l'avoir vue. Envie de son corps de rêve, de sa chair, de sa bouche. De sa croupe rebondie...

Il en avait des fourmillements dans les doigts. Pour calmer la tempête qui sévissait dans ses veines, il se jeta sous une douche d'abord bouillante jusqu'à ce que les battements de son cœur s'emportent tant qu'il haleta, puis glaciale. Le choc thermique eut l'effet d'un coup de poing et il gémit sous la morsure.

Sabine. Oui, elle, c'était son type. *Pas de bol, ma fille !* Elle, il allait en profiter pleinement. Pour solde de tout compte. Penser à prendre un préservatif, sans cette barrière prophylactique, il n'aurait jamais introduit son sexe dans son corps impur.

En se séchant énergiquement, il gagna la chambre. L'ordre y régnait en maître et aucun objet ne traînait qui n'eut son utilité immédiate. Il

choisit méticuleusement un pantalon et une chemise assortis, parfaitement repassés. Son péché mignon. Le pressing à l'angle faisait fortune avec lui. Puis des mocassins élégants. Avec son trois-quarts, il aurait pu aller en soirée.

Dans le tiroir de la table de nuit, il déposait son matériel du parfait petit assassin.

Le poing américain. Sans quoi, il n'aurait jamais pu les tuer. C'était un grand timide au fond, et s'il ne les avait pas anesthésiées, il n'aurait jamais pu supporter leur regard empli de détresse au moment où il serrait la corde autour de leur gorge. Et puis lorsqu'il était pris par le temps, c'était commode pour les transformer en deux secondes, sans risque exagéré, en poupées de chiffon à sa merci.

Le lacet. Il n'aurait su dire pourquoi le lacet. Pourquoi ne pas les étrangler de ses mains ? Peut-être une façon de ne pas se retrouver au contact direct de leur peau. Il saisit l'objet léthal et en éprouva la solidité en tirant violemment sur ses extrémités.

Le cutter. Pour les dépecer, les vider, les rendre impropres à la « consommation ». Pour les rendre « inutilisables ».

Les gants de latex et une capote. Plus par hygiène que pour ne pas laisser de traces : il se savait non fiché.

Il était deux heures du matin. Dehors, la pluie de nouveau s'acharnait. Mais, cette fois-ci, il serait à l'abri.

Il avait quinze minutes de voiture. Puis cinq à pied. Il savait tout d'elle. Elle arriverait vers trois heures.

Il coupa le son de la chaîne hifi et vérifia mentalement s'il n'avait rien oublié. Arrangea soigneusement le contenu de ses poches et d'une main, plaqua ses cheveux en arrière. Une manie dont il ne s'était jamais défait.

Enfin, il compléta la ration de croquettes de son chat et remplit son écuelle de lait. Son seul compagnon. Il était dingue des chats. Fou de leur placidité, de leur flegme.

Avant de sortir, il releva son col, éteignit toutes les lumières et claqua la porte.

Il atteignit sa voiture sans avoir rencontré âme qui vive.

Deux heures trente. Dans ce quartier sinistre, désert, temple du sexe à deux balles, les illuminations pléthoriques de Noël et leurs reflets polychromes sur la chaussée grasse avaient quelque chose de pathétique.

Juchée sur des cuissardes rouges compensées aux talons de quinze centimètres, son minishort en lamé or si échancré qu'il découvrait largement ses fesses rebondies, la fille arpentait le bitume, une moue dédaigneuse sur son visage. Elle s'emmitoufla dans le boa qui ceignait ses seins lourds, comprimés dans un bustier une taille trop petit. Il lui

tenait lieu de seul vêtement chaud et elle en huma le parfum avec délices. Ses consœurs avaient plié bagage depuis longtemps, mais elle, s'entêtait.

Pourtant à cette heure, elle était seule sur la place. Les boîtes, bars, restaurants étaient fermés, Covid oblige, et les rares noctambules étaient déjà rentrés chez eux, sauf un trio de touristes japonais qui se dirigeait vers elle. Ils venaient de se faire chauffer à blanc par les danseuses nues d'un bordel clandestin et dès qu'ils l'aperçurent, ils formèrent un cercle autour d'elle et l'agressèrent de leurs remarques égrillardes. L'un des trois se permit de la mitrailler de photos – elle le changeait des putes blafardes de chez lui –, et un second, cinquante kilos tout mouillé, lui pinça même une fesse, accompagnant son geste de sarcasmes dans sa langue gutturale, une main tripotant explicitement son entrejambe. Juste avant qu'il ne reçoive une giclée de bombe lacrymogène et qu'ils ne détalent tous les trois vers leur hôtel pourri, poursuivis par les lazzis de la pute.

Sabine n'en fit pas tout un plat. Elle avait l'habitude et savait se défendre contre les connards trop entreprenants. Transie, elle se rajusta et s'arrêta dans l'encoignure d'une porte. Alluma sa énième cigarette.

Elle se baissa pour caresser un chien efflanqué qui passait par là en rasant les murs. Un court instant, elle fit le parallèle entre l'existence misérable de l'animal et la sienne.

À deux pas de là, son souteneur louait une chambre minable pour une poignée d'euros. Un taudis crasseux qu'elle partageait avec deux « consœurs » au mépris des règles d'hygiène les plus élémentaires. Son bureau en quelque sorte. Elle venait d'y soulager son dixième amant éphémère. Un malade qui l'avait rompue. Elle en gardait encore une douleur lancinante dans tout son être. Mais elle était plutôt satisfaite de sa soirée. Elle n'avait pas fait autant de passes depuis longtemps. La faute au virus. Depuis que cette merde avait la mainmise sur tout, le micheton se faisait rare. Aussi, la pute acceptait maintenant des « prestations » qu'elle refusait auparavant. En fait, elle n'avait pas vraiment le choix, sinon son souteneur était capable du pire. Malgré la conjoncture, en homme d'affaires avisé, soucieux d'amortir son investissement, il exigeait d'elle quasiment le même chiffre qu'avant la pandémie.

Or, on ne plaisante pas avec les Serbes. Des malades sadiques pour qui la vie humaine ne vaut pas un dinar. Elle savait qu'il ne se séparait jamais de son rasoir et n'hésiterait pas à s'en servir si elle se loupait. Il l'avait prévenue et la lueur qu'elle avait discernée dans ses yeux ce jour-là avait achevé de la conforter dans sa crainte pour le géant des Balkans.

Elle l'avait connu lorsqu'il l'avait embauchée comme vendeuse dans

son sex-shop de la rue Fromentin. C'était cinq ans en arrière. À l'époque, sans diplôme et sans emploi, elle n'avait pas les moyens de faire la difficile. Il faut dire aussi qu'elle n'était pas non plus ce qu'il convient d'appeler une oie blanche. Alors, vendre des *sex-toys* et des poupées gonflables à de gros sacs libidineux n'était pas fait pour la choquer.

Mais Goran avait dû se dire que c'était du gâchis de cantonner une aussi belle croupe derrière un comptoir. Si bien qu'il l'avait promue aux cabines de *peep-shows* et que durant les deux années suivantes, sous le pseudo de Divina, elle s'était contorsionnée, nue, en musique, usant dans tous ses orifices des accessoires qu'auparavant elle vendait, devant un public de pervers se branlant frénétiquement derrière une glace sans tain, à quelques centimètres de son corps sublime.

Mais ça ne suffisait pas au maquereau qui, sans se soucier de son avis, l'avait mise sur le trottoir avec ses six autres filles. Depuis, elle constituait l'élément le plus rentable de son bataillon de charme. Et de loin. Sa réputation – ses mensurations de folie et sa dextérité – avait franchi les limites de la grande couronne et, place Blanche, la jeune prostituée était aussi connue que le loup blanc et s'était constitué une clientèle de fidèles venus parfois de plusieurs centaines de kilomètres pour profiter de ses courbes affolantes.

La pluie s'était mise à tomber, accentuant encore l'impression de froid.

La pute bâilla bruyamment, souffla sur ses doigts gourds et consulta sa montre : il était temps de fermer boutique. Elle jeta sa cigarette à peine entamée, ouvrit son parapluie et enfila le boulevard de Clichy. Elle n'habitait pas loin...

C'est le martèlement des talons dans l'escalier qui le tira de ses pensées. Ce ne pouvait être qu'elle.

Avant cette nuit, il l'avait questionnée à plusieurs reprises et un jour, il avait trafiqué la serrure de la porte d'entrée, repéré la cache dans laquelle il planquait depuis trente minutes. Un placard sur le palier, dans lequel se logeaient les compteurs de l'étage. Le dernier, sous les combles. Pratique, l'absence d'ascenseur obligeait les occupants à se signaler en montant l'escalier grinçant. Sa proie habitait seule et l'autre appartement de l'étage était inoccupé depuis une semaine. Elle le lui avait dit au détour d'une conversation à bâtons rompus : sa voisine était en vacances pour quinze jours. Un boulevard...

Les mains gantées, il saisit le poing électrique dans sa poche – il l'avait testé à plusieurs reprises –, et attendit, se forçant au calme.

Il imaginait la progression désespérément lente de la pute rien qu'au bruit de ses talons sur les marches de bois. Maniaque, il les avait

comptées. Soixante.

Quand elle atteignit le palier, son cœur fit un bond dans sa poitrine, cognant fort contre ses côtes.

Plus que quelques secondes...

Un filet de lumière s'infiltra soudain par la porte qu'il avait laissée entrouverte. Sans la voir, il ressentit la présence de la fille se déplaçant dans le couloir. Elle était maintenant à moins d'un mètre de lui et en tendant le bras, il aurait pu la toucher...

Le bruit caractéristique de la clé qu'on introduit dans la serrure, qui repousse le pêne. C'était le moment délicat. Où il ne fallait pas se loucher. Si tout se passait bien, Sabine serait morte dans moins de cinq minutes.

Quand elle poussa sa porte et tâtonna à la recherche de l'interrupteur, il mit à profit ce court laps de temps pour sortir de son placard et se ruer sur sa proie. Sabine sentit, trop tard, une présence derrière elle et tenta de se retourner, mais déjà le poing électrique émettait son grésillement caractéristique tandis que quatre cent mille volts inondaient son cerveau, réduisant ses neurones en clafoutis.

— Bonsoir, ma chérie. Et adieu !

Le bref cri de terreur de la fille se termina en faible gargouillis.

L'agresseur sentit l'odeur de chair brûlée des deux points que l'arme avait laissés sur sa nuque et retint la pute inconsciente pour que le bruit de sa chute passe inaperçu.

Elle semblait dormir, agitée encore de faibles mouvements réflexes. Il la tira dans l'appartement et referma la porte sur elle, donnant le signal du début du long supplice...

Il avait désormais tout son temps. Il vérifia qu'aucun bruit suspect ne troublait le silence de plomb. Mis à part la pluie s'écoulant bruyamment dans le chéneau extérieur, rien. Les honnêtes gens, à mille lieues du drame, dormaient du sommeil du juste.

Il souleva Sabine sur son épaule et avança dans l'appartement. Le salon s'ouvrait devant lui.

Tristoune. La misère transparaissait derrière un voile d'artifices. Un petit sapin pauvrement décoré mangeait tout l'espace. Il sourit, des journalistes de BFM ressassaient inexorablement leurs nouvelles réchauffées sur la télé demeure allumée, son coupé. Ceux-là allaient bientôt parler de lui.

La luminosité de l'écran suffisait à éclairer chichement la petite pièce.

Il jeta le corps inerte sur le canapé miteux et empoigna son lacet. La cible avait conservé ses yeux ouverts, comme si elle voulait regarder la mort en face.

Il se donna quelques instants pour contempler sa beauté encore intacte. Dans la lutte, un bouton du caraco avait cédé, dévoilant

l'orgueilleuse poitrine aux yeux de l'agresseur. Malgré la position grotesque du corps, les seins pointaient fièrement, durs comme du teck, et sa libido s'enflamma, lui donnant aussitôt une puissante érection.

Fou de désir, il enroula frénétiquement la corde autour du cou gracile et serra le plus fort qu'il pût. En quelques secondes, des pétéchies injectèrent les yeux de la mourante et le corps se cambra légèrement. Il maintint la pression jusqu'au moment où le cœur céda après un ultime spasme.

Concentré sur son érection, le tueur fit alors rouler la dépouille sur le tapis, et la plaça sur le ventre. Les sens en feu, il déchira le short et le string avant de les expédier à travers la pièce. Puis, les yeux hagards, il se libéra rapidement. Ce corps sublime à son entière disposition. Il en rêvait depuis si longtemps. Ce soir, il allait faire d'une pierre deux coups : punir cette garce et assouvir un vieux fantasme.

Il enfila le préservatif, l'ajusta avec soin et manualisa un instant son membre turgescent comme pour en éprouver la fermeté. Puis il se laissa tomber à genoux entre les jambes de la morte, écartant dans le même temps les lobes des fesses et violant brutalement la corolle brune. Il fut surpris du peu de résistance qu'il rencontra et se ficha aussi profondément qu'il pût au fond des reins offerts, y demeurant un instant abuté, immobile, savourant l'instant.

Tout son corps tremblait de plaisir, le sang pulsant furieusement à ses tempes.

Il se retira presque entièrement et replongea avec volupté centimètre par centimètre dans la gaine étroite. Recommença longtemps, encore et encore. Jusqu'à ce que le plaisir fût le plus fort. Alors, en quelques allers-retours rapides, les dents serrées à se rompre, il se vida de sa semence, éjaculant en longs soubresauts.

Puis il se releva, enfouit machinalement le préservatif dans sa poche, se rajusta et s'assit sur le canapé. Frottant distraitemment ses mains, fixant le cadavre à ses pieds.

Il suait abondamment et essuya son visage d'un revers de manche. Mit longtemps à reprendre son souffle, les jambes en coton. Ses cheveux trempés collaient à son visage et il les rabattit en arrière des deux mains.

À aucun moment, il n'éprouva de remords. Convaincu qu'il venait une nouvelle fois d'accomplir œuvre utile.

Il fit quelques pas dans le salon en même temps que quelques mouvements d'assouplissement. Tira le rideau de la fenêtre et jeta un œil dans la ruelle enténébrée. Calme plat. S'il avait dû choisir un lieu pour tuer une fille, il n'aurait pas trouvé mieux.

Il ne pleuvait plus. Quatre heures. Il devait se dépêcher avant que

Paris ne s'éveille. Sous peu, dans cette rue étroite, on allait le voir comme une mouche sur du lait.

Inconsciemment, il retrouva le cutter ouvert dans sa main droite, lame déployée. Pour la suite du rituel.

Il revint à sa victime et, du pied, la retourna sur le dos. Il se dit que ses yeux révulsés et sa langue pendante lui donnaient un air comique...

Détruire son appareil génital, empêcher qu'il ne resserve, qu'il ne corrompe encore. Ce ne fut qu'une formalité. D'un geste sûr, il enfouit la lame dans le sexe rasé et d'un puissant coup de poignet, franchit la protubérance de l'os pubien, ouvrant le ventre du mont de Vénus au sternum. L'image de la masse grisâtre des intestins lui sauta au visage.

Ce qui lui donna une idée. Il remisa le cutter sanglant dans sa poche et plongea sa main dans le magma des entrailles encore chaudes...

11

*10 décembre
Sept heures.*

Depuis trente minutes, heure de la première édition, le bandeau « Alerte info » défilait non-stop au bas de l'écran de *Paris-News* :

« *Un tueur en série de la pire espèce sévit dans Paris* »

Bernard Trouet, dents blanches, haleine fraîche, exultait. Longtemps que le journaliste vedette de la chaîne n'avait pas tenu un tel scoop et par là même, l'occasion de dénigrer les forces de police. En particulier, sa bête noire, la Crim' de Dell'Orso, son meilleur ennemi.

Du coup, il avait réuni en plateau tout ce que la chaîne comptait de « spécialistes » des affaires criminelles et de justice, ce qui n'allait pas bien loin, et on avait provisoirement modifié les programmes pour laisser place au *talk-show* impromptu que les événements motivaient.

Ils étaient quatre, en plus de l'animateur. Dominique Thamer, la mémoire, incollable sur les affaires de tueurs en série ayant défrayé la chronique. Jean Roule, chroniqueur judiciaire, l'écumeur des prétoires. Hélène Hélégarsson, historienne judiciaire, et Oscar Rillon, journaliste, éditorialiste au Figaro. Cinq spécimens. Qui allaient accomplir la performance inouïe de parler sans faiblir durant deux bonnes heures pour ne rien dire.

En effet, le slogan de la chaîne aurait pu être : « *On ne sait rien, mais on vous dira tout* ». Car, comme toutes les chaînes d'info en continu, elle était capable de diffuser, entrecoupé de pubs ou d'infos resucées, un seul et même sujet durant vingt-quatre heures, sans sourciller. Juste en changeant l'image de fond et la position des caméras dans le studio.

Pour l'heure, Trouet parlait avec en arrière-plan des véhicules de police, gyrophare tournant, dans une rue anonyme, dans une ville anonyme. Pratique, faute d'images directement dédiées à son sujet.

À son habitude, il jetait de l'huile sur le feu par bassines entières :

« Françaises, Parisiennes, tremblez ! Vous êtes peut-être en sursis. En cette période déjà trouble, une nouvelle terrible menace pèse sur vos vies. Nous venons d'apprendre de source sûre qu'un abominable tueur sévit dans les rues de la capitale depuis plusieurs semaines. Une fois de plus, cette lugubre information nous a, bien entendu, été scrupuleusement cachée par la Brigade criminelle, mais nos journalistes d'investigation sont malgré tout parvenus à la dévoiler à la face du monde. C'est une exclusivité Paris-News. Le tueur en série en serait à sa troisième victime. Trois jeunes femmes. Étranglées, violées. Et ultime détail macabre, éventrées au cutter.

Pour ce que l'on en sait, le « Chirurgien » s'en prend à des marginales, créatures du monde de la nuit, c'est leur seul point commun. On pourra plus tard s'interroger sur ce qui provoque l'apparition épisodique et inéluctable de tels monstres dans notre société déviante.

Toujours est-il qu'à l'approche des fêtes de fin d'année, et en plus de la Covid, nous nous serions bien passés de cette épée de Damoclès sur nos têtes. En effet, traditionnellement, à Noël, pour effectuer leurs dernières emplettes, les gens s'attardent le soir dans les rues, comme autant d'occasions offertes au maniaque de récidiver.

De plus, il est triste de penser que les vies d'un certain nombre de nos concitoyennes soient suspendues à la pseudo pugnacité de la Brigade criminelle et de son chef, le commissaire Dell'Orso dont on sait que ce n'est pas la vertu cardinale.

Nous avons tenté de contacter ce service pour l'organisation d'une conférence de presse en vue d'obtenir de plus amples renseignements, notamment en ce qui concerne les mesures de protection envisagées, mais, fidèle à ses habitudes et farouche ennemi de la liberté d'informer, le commissaire a donné des consignes strictes de mutisme à ses effectifs. Aussi devons-nous une nouvelle fois nous contenter de bribes glanées clandestinement.

Gageons que... bla-bla-bla, bla-bla-bla...

S'ensuivit un débat stérile entre les participants à l'émission, où à leur tour, ils répondaient aux questions de Trouet. Questions sans aucun intérêt, puisque fondées sur du vent. Réponses évasives, car insuffisamment préparées, de pseudo « spécialistes ».

Il n'empêche, sans le moindre état d'âme, on s'apprêtait à spéculer *ad nauseam* sur la personnalité du Chirurgien, son profil psychologique, ses motivations, son but, son mode opératoire. Tout. En saupoudrant de comparaisons avec d'anciennes affaires sans aucun rapport.

L'art consommé de parler pour ne rien dire.

Sept heures trente.

— GIOOO ! DANS MON BUREAU !

Le cri de bête sauvage en provenance de l'étage inférieur fit sursauter Dell'Orso et Bastos assoupi. Dans l'environnement calme de cette fin de nuit, le hurlement était aussi incongru qu'un pet dans une église bondée.

Gio bossait ses dossiers depuis une heure, s'abreuvant de cafés aussi froids qu'insipides. Il aimait se sentir seul dans les combles du 36, avec pour seuls bruits de fond, les gémissements de l'antique structure. Il était venu tôt pour être peinard et leva les yeux au ciel en reconnaissant la voix de Leroy. Ce vieil emmerdeur n'était pas près de le lâcher !

Le flic, après un câlin au persan blanc, éteignit sa lampe de bureau et descendit d'un étage dans la vénérable bâtisse, ne croisant personne, à part une femme de ménage.

Le couloir du boss, plongé dans la pénombre, puait le tabac froid de la veille. Leroy ne s'était pas encore assis et, tandis qu'il se défaisait de son pardessus d'une main, de l'autre, il éparpillait sur son bureau les dossiers que sa secrétaire y avait déposés.

Le sourcil froncé, l'œil noir, il tirait sur sa pipe comme si sa vie en dépendait. Il leva la tête quand son commissaire toqua à la porte et esquissa un sourire. Rarissime. Il se ressaisit aussitôt comme si le geste lui avait échappé et, désignant un fauteuil de sa pipe, bougonna :

— Salut Gio. Dis-moi, c'est quoi ce bordel ? Assieds-toi.

— Vous êtes à la bourre, ce matin, patron. Vous avez vu l'heure ? De quel bordel vous parlez ?

— J'ai pas trop envie de déconner, là, tu vois ? Quel bordel ? Ce matin, je me rase en buvant mon café et qu'est-ce que je vois ? Ces cons de Paris-News qui parlent de notre affaire ! Enfin, « parlent »... Je devrais dire « bavassent », car hormis le fait que quelqu'un les a informés qu'on a un nouveau *serial killer*, tu t'aperçois en cinq secondes, qu'en fait, ils ne savent rien. Cela dit, tu peux leur faire confiance pour foutre la merde. Demain, tous les médias ne parleront que de ça et d'ici quinze jours, c'est la psychose dans Paris. Pile-poil pour Noël ! En plus de cette merde de virus ! On avait bien besoin de ça ! De surcroît, au passage, la Crim' en prend plein la gueule. Toi en particulier !

Dell'Orso fulmina intérieurement, mais n'en montra rien. Trouet ! Encore ! La onzième plaie d'Égypte ! Il fit mine de menacer, conscient que c'était paroles en l'air :

— Celui-là, je vais me le faire ! Ça va pas traîner !

— C'est ça ! Comme à Barcelonnette¹⁴ ! Arrête tes conneries, tu veux ?

— Je rigole, patron ! Cela dit, c'est pas la fin du monde ! Ça leur passera avant que ça me reprenne !

— Que tu dis ! Mais c'est pas le fait qu'ils épiloguent qui m'ennuie,

c'est le fait qu'une fois de plus, on a une fuite. Dans cinq minutes, le directeur va appeler. Je lui dis quoi ?

— Vous lui dites ce que voulez, mais ça vient pas de mon groupe.

— À chaque fois, tu dis ça. Que tu te portes garant de tes gars, je comprends, mais ça vient bien de quelque part.

— Cherchez ailleurs au 36, patron, c'est pas mon groupe, je vous dis.

— Quoi, tu veux dire Keller, alors ?

— Pourquoi pas ? Rien que pour m'emmerder ? On s'en fout, de toute façon. Le principal c'est d'avancer...

— Mmmh, et... tu avances ?

— Pas vraiment. À propos, vous aviez raison, on a bel et bien une série sur les bras.

— Bien sûr, trois ! Tu vois ? Principe absolu : toujours écouter les vieux singes ! Dis-moi, ces filles avaient des points communs ?

— Disons qu'on n'a rien trouvé pour l'instant. À part qu'elles étaient bandantes. Je subodore quelque chose en rapport avec le milieu de la nuit, mais sans plus...

— Tu subodores ? Bien, si tu subodores, je suis soulagé ! Un rapport avec la nuit ? Explique...

— Je sais pas... Il existe un lien entre ces filles. Un lien de cause à effet : le milieu de la nuit.

— Mais encore ?

— C'est parce qu'elles sont dans le *hard* qu'on les tue.

— Un peu léger, non ? Rien d'autre ? Vous ne négligez aucune piste ?

— Pour ne négliger aucune piste, faudrait en avoir, mais là...

— Et ton gus, qu'est-ce que tu as sur lui ? Tu le vois comment ?

— J'ai une vidéo où on l'aperçoit très mal et en ce qui concerne son physique, je n'ai rien d'autre pour l'instant. Sur le plan psychologique, il est intelligent, déterminé, organisé, minutieux – il lui a fallu des heures de préparation, par trois fois.

— Enfin, tu commences à peine, soyons patients ! Mais fais gaffe, m'est avis que le Chirurgien va te donner du fil à retordre ! Et que hélas, la liste des victimes va s'allonger !

— Le Chirurgien, c'est le surnom de notre frappadingue ?

— Du Trouet tout chaud, comme on aime !

Pour une fois, les deux hommes se laissèrent aller à rire de bon cœur tout en gratifiant le journaliste de qualificatifs que la morale réproouve.

Puis le divisionnaire envoya un nuage de fumée à refiler le cancer à un bataillon et remarqua :

— Enfin, que veux-tu, vaut mieux entendre ça que d'être sourd. Cela dit, c'est bien vu, non ? Il se sert d'un bistouri, je crois ? Ou d'un

cutter ? J'aurais tout vu, tout entendu, dans ce métier. Le Chirurgien !... Bon, et sur le troisième meurtre ?

— Sabine Malherbe. Une pute.

— On dit pas « pute », on dit « péripatéticienne ». Alors ?

— Comme d'habitude, pas beau à voir. Ni à sentir. La nana était morte depuis des heures. Il est allé la tuer chez elle, carrément. On ne se refuse rien ! J'attends les résultats du labo. Avec l'espoir qu'ils aient trouvé des trucs, étant donné que cette fois, la scène de crime se trouvait en intérieur. Il semblerait qu'il ait laissé traîner des indices, d'après Daurat. Par acquit de conscience. Je viens d'envoyer Pochet retourner inspecter l'appartement, tranquillement. On m'y a appelé à trois plombs du mat' et j'avais pas trop les yeux en face des trous. En plus, il y avait des gars partout, c'est mauvais pour la concentration.

— Tu préfères pas y retourner toi-même ?

— J'ai toute confiance en Maurice. Et en son intuition. Redoutable ! Sinon, sur la fille, que dire ? Celle-là n'était pas à son compte. On cherche le mac, sans conviction, ce serait trop simple. L'équipe est sur les enquêtes de proximité et de voisinage. On débroussaille.

— Tu es sûr que c'est notre type ?

— Sans aucun doute. Une nouvelle prostituée. La seconde. Une strip-teaseuse. Même mode opératoire... Enfin... avec une légère variante...

— Une variante ?

— Oui, cette fois, il a sectionné l'intestin de la fille et... après l'avoir sorti de son abdomen, il l'a enroulé autour du sapin, comme s'il manquait de guirlandes !

14- Voir « L'ogre » du même auteur.

12

L'énormité du phallus le fit tiquer. À quel usage pouvait-on bien le réserver ? Le *sex-toy* devait atteindre les trente centimètres de long pour un diamètre de cinq ou six. Après tout, il se dit que s'il vibrait et dans des conditions bien particulières, pourquoi pas.

Le Palais des voluptés. Pochet était entré dans la boutique peu après son ouverture et il y était seul. En attendant que quelqu'un se manifeste, alerté par le grelot de l'entrée, il flânait parmi les étals, effaré par ce qu'ils offraient.

De l'extérieur, la vitrine entièrement noire, opaque, ne laissait rien entrevoir du contenu, mais à l'intérieur, c'était un véritable supermarché du sexe.

Des baumes, des élixirs, des pilules, des vidéos, des bouquins, des accessoires barbares d'un usage quelquefois mystérieux, des dessous émoustillants. Un achalandage défiant l'imagination. Une cabine de projection dans laquelle on passait des extraits des films en vente dans le sex-shop. Deux cabines de *peep-show*, quelques mètres carrés comportant une estrade sur laquelle une gonzesse ou un mec ou les deux à la fois, se désapient en gémissant, tout en prenant des poses plus ou moins obscènes pour le plus grand plaisir de trouduc s'astiquant le poireau derrière une glace.

Tout pour booster la libido défaillante de stakhanovistes du cul, toujours à l'affût de la moindre nouveauté. Maurice, lui qui n'avait nul besoin de ces supplétifs pour honorer convenablement Denise, considérait ces tarés, comme potentiellement aussi dangereux que les criminels qu'il traquait jour et nuit.

— Bonjour, Monsieur. Vous, avez trouvé bonheur ?

Le Gros se retourna, surpris. La question était émise par un costaud à l'accent slave à couper au couteau, apparu derrière lui.

Le policier dévisagea un instant son interlocuteur avant de répondre, sidéré par le bestiau qui lui faisait face. L'homme se tenait debout derrière sa caisse. Une brute au crâne rasé, à l'exception d'un

catogan de cheveux noirs comme le jais, sourcils épais couvrant des yeux dénués de toute humanité, nez épaté, cicatrices à la Seal. Deux mètres, une carrure d'haltérophile, cent kilos de muscles. Comme si le type voulait pallier ce qu'il ne possédait pas en intelligence par de la force brute. Un regard à vous glacer les sangs. Le genre de mec qui plaisait à Pochet. Un adversaire à sa mesure, lui qui pouvait dévisser la tête d'un taureau à mains nues.

Duclos, le commissaire de la BRP, lui avait désigné le Serbe comme le barbot de Sabine Malherbe – la place Blanche, c'était son spot –, et indiqué qu'il pourrait le cueillir à son sex-shop de la rue Fromentin. Un commerce tout ce qu'il y avait de plus légal. Sa couverture, en quelque sorte. En mohair. Tout en le prévenant de se tenir à carreau, le proxon, comme beaucoup de ses congénères, étant un violent.

Devant son mutisme, le géant continua :

— Je, excuse, je, pas bien au courant. Vendeuse va arriver.

Pochet s'ébroua et montra sa carte. Au passage, on n'est jamais trop prudent, il s'était arrangé pour que le balèze aperçoive son Beretta 92 Parabellum, lové dans son holster de ceinture.

— Non, non, je suis pas acheteur. Me tape de la vendeuse. C'est vous que je viens voir. Goran Bladenic ?

— C'est moi. Police ? Chez moi ? Vous, avez mandat ?

La première question que posent les truands qui veulent s'esquiver. Momentanément.

— Non, je n'ai pas de mandat. Pas la peine. Je viens juste pour discuter. De la mort de Sabine Malherbe. Vous...

La voix rocailleuse du maquereau claqua :

— Pas mandat, pas discuter. Je, pas aimer police !

Pochet sentit le sang se ruer dans ses artères. Il se retint avec peine de choper le *big block* par le collet et préféra le rassurer, en y mettant le plus de civilité possible, mis à part le tutoiement qu'il ne put réprimer :

— Tu, pas aimer police ? Nooon, c'est pas possible ! Remarque, ça tombe bien, je suis pas venu pour faire l'amour avec toi.

Le taulier fanfaronna :

— Vous, rigolo. Vous, dépêcher, moi beaucoup travail.

— Sabine ? Tu vois de qui je veux parler ?

Le Serbe, bien décidé à lui compliquer la tâche, affirma, péremptoire :

— Qui, Sabine ? Je, pas connaître Sabine !

— OK, je vois ! Monsieur me prend pour une truffe. Bon, écoute-moi bien, Goran. Aux Mœurs, t'es plus connu que Michael Jackson. Tu connais le commissaire Duclos ? C'est un vieux pote. N'essaie pas de me rouler dans la farine. On sait tout de toi, même la marque de ton dentifrice. Perso, je me tape que tu sois un enfoiré de mac, c'est pas

mon problème. Je suis à la Crim' et j'enquête sur une affaire de tueur en série. Alors, ou tu réponds gentiment à mes questions ou je te promets que tu vas avoir tant d'emmerdes que tu vas finir par te carapater fissa dans ton pays pourri ! *Capice* ?... Alors, je reprends. Sabine, ta pute... au fait, tu sais qu'elle est morte, au moins ?

Maurice remarqua que Bladenic avait pâli. Ou il était un comédien hors pair, ou, d'évidence, il ignorait tout du sort de sa « protégée ». Sa pâleur subite signifiait que dans son cerveau de petite frappe, le scénario du pire commençait à se mettre en place. Tabasser des filles, les défigurer au rasoir, les prostituer, c'était vénial à ses yeux. Mais quand on parlait de meurtre, en série de surcroît, on passait dans une autre dimension.

— M... morte ?

— Ouais, canée, si tu préfères. Décédée, quoi ! Et si je te raconte comment, tu vas dégueuler sur ta belle moquette, mon Goran ! Bref, j'ai besoin de renseignements. Juste quelques renseignements ! Tu vois ce que je veux dire. C'est pas bien méchant... Tu la connaissais depuis combien de temps ? Et ne me raconte pas de salades !

Le Serbe, comme pour donner plus de poids au contenu de sa réponse, ouvrit un tiroir et en tira un registre corné qu'il consulta sous l'œil amusé du lieutenant.

— Sabine... (Il fit semblant de chercher.) Cinq ans... Je, mis elle vendeuse ici, au début...

— Ah, parce que monsieur tient un registre du personnel, en plus ! Comme un bon petit chef d'entreprise. T'as mis quoi, comme profession pour Malherbe ? Prostipute ? Bon, allez, accouche. Qu'est-ce qui clochait dans sa vie ? Elle ne t'avait jamais fait part qu'un ou plusieurs clients lui posaient problème, par exemple ?

Le proxénète nia de la tête.

— Non, Sabine, pas problèmes. Clients très contents. C'est fille qui gagne beaucoup. Toujours. Sabine, très bonne technique !

— Ouais, mais ça n'empêche pas qu'elle ait pu croiser un dingue. Tu vois pas ?

— Elle, rien dire. Je, pas savoir...

— Bon, on sait qu'elle avait un mac, mais est-ce qu'elle avait un mec ?

— Je, pas croire. Je...

Le mastard s'interromptit lorsque le grelot tinta pour la seconde fois. Il consulta le demi-kilo d'or qui lui servait de montre et jura entre ses dents.

Dans son dos, quelqu'un était entré et essuyait ses pieds. Pochet se retourna et écarquilla les yeux de surprise.

Un grand échassier noir. Une gothique. Sur ses boots cloutées aux épaisses semelles crantées, elle devait mesurer un mètre quatre-vingts.

Bas résille, jupette plissée, boléro étriqué, mitaines, cheveux courts, maquillage outrancier. Noirs. Une tonne de bagues tête-de-mort, tatoos, piercings, un diamant dans l'aile du nez. Pas vraiment belle, mais une lueur salace dans le regard pour compenser. Cinquante kilos de pur *sex-appeal*. D'une voix de petite fille, elle bredouilla :

— Excuse-moi, Goran, je suis en retard. Bonjour Monsieur.

— Toi toujours retard ! Monsieur police. Pose questions.

S'adressant à Pochet, il lui désigna la nouvelle venue :

— Commissaire, ça est Valérie, vendeuse. Nouvelle.

La moue dédaigneuse que la brune adressa à Pochet en disait long sur l'affection qu'elle témoignait aux flics.

Maurice, les mains moites, fit le maximum pour dissimuler son trouble et s'adressa à elle :

— Valérie, vous connaissiez Sabine, vous ?

Tout dans le regard de la fille indiquait qu'elle avait le QI d'un lombric. Elle fit un énorme effort de concentration pour s'extirper des vapeurs du joint qu'elle tétait, avant de répondre sans la moindre hésitation :

— Sabine ? C'est qui ? Ch'uis là depuis quinze jours, moi. Sabine, connais pas.

Le Serbe prit le relais :

— Non, commissaire. Elle, pas connaître. Vrai. Va faire ménage, Valérie. Laisse je, tranquille avec commissaire.

Docile, Vampirella tira une taffe de sa clope et tourna les fesses. Au passage, Goran lui claqua la croupe, en signe de possession. Elle se retourna et lui lança un regard énamouré. Celle-là ne devait pas astiquer que le magasin. Une seconde, elle simula l'indignation en se massant l'arrière-train puis se mit en devoir de faire la poussière sur les rayonnages.

Si concentrée que quand elle se pencha en avant, elle tira tant sur sa courte jupe que Maurice put constater que contrairement au reste de sa tenue, son slip n'était pas noir. Pour la simple raison qu'elle n'en portait pas. Il fit un effort sur lui-même pour décoller de la vision fugitive, se gratta la gorge et reprit, non sans mal :

— Bon, Milosevic, on continue entre gens de bonne compagnie, alors ?

— Bonne compagnie ? C'est quoi, bonne compagnie ?

— Laisse béton ! Qu'est-ce que tu faisais dans la nuit du huit au neuf ?

Le tatoué réfléchit un instant. Pochet imaginait les rouages fatigués de son cerveau cliqueter. Il caressa ses longs cheveux, l'air concentré, puis affirma :

— Je, dormir. Je, passer voir filles place Blanche et je, couché dix heures. Je, toujours couché dix heures.

— Tu me racontes pas de conneries, hein, Goran ? Tu sais ce que ça peut te coûter un faux témoignage dans une affaire de meurtres ? Obstruction à une enquête de police et tout le bordel ?! Tu as un témoin ?

— Pourquoi, je, suspect ? Vous, croire je, tuer Sabine ? Je...

— Dans une enquête, tout le monde est suspect, y compris ma mère !

Valérie qui laissait traîner ses oreilles coupa la conversation :

— Vous faites chier, les flics, avec vos questions ! Foutez-lui la paix ! Il était au pieu avec moi, là. Ça va comme ça ? Et je l'ai sucé toute la nuit, voilà ! On n'a pas à s'en cacher, Goran, merde !

Pochet était sur le point de la brusquer quand il se ravisa. La gamine lui inspirait plus de peine qu'autre chose. Une vingtaine d'années. Et déjà maquée. Elle aurait pu être sa fille ! Il la fixa, espérant déceler une lueur de vérité dans ses yeux las. Puis, paternaliste, il radoucit sa voix et lui dit gentiment :

— C'est noté, Valérie. C'est noté... Je te crois, tu vois. Et je te plains... Et je vais te donner un bon conseil : tire-toi de ce merdier pendant qu'il est encore temps ! File vite !

Ces quelques mots eurent le don de troubler la vendeuse et fugitivement, le lieutenant vit perler une larme au coin de ses yeux. Elle eut du mal à avaler et n'eut pas la force de répondre. Se contenta de hausser les épaules et partit en se mouchant vers le fond du magasin.

Pochet mesura pleinement l'état de détresse dans lequel elle se trouvait : le fumier lui avait mis le grappin dessus et sans doute déjà, commencé à l'asservir. De ce fait, il se dit que le témoignage de la gamine ne pesait pas lourd, peut-être dicté par la terreur. Les poings serrés, il se tourna vers le Serbe.

— Bon, mon Goran, tu as *a priori* un alibi, mais sache qu'on va t'avoir à l'œil et qu'il est probable que je revienne un de ces quatre, juste comme ça, sois-en sûr. En attendant, tiens-toi à carreau. Et un dernier truc... (Il fouilla dans la poche de son blouson et en sortit une photo couleur.) Tu vois cette nana ?...

Bladenic visiblement soulagé, avait repris du poil de la bête et il se fendit d'un large sourire, exhibant deux canines en platine :

— Jolie fille. Oui, très jolie. C'est pour embauche ? Je, bien m'occuper d'elle...

La phrase de trop. Là, il touchait au sacré et Pochet vit rouge. Il ne laissa pas le temps au Serbe d'en dire plus.

— Espèce d'enflure !

De ses serres d'acier, il empoigna Bladenic par le catogan et avant que le maquereau ne réagisse, cogna sa tête sur le comptoir, avec une violence inouïe. La force d'une presse hydraulique. Il entendit

nettement le nez se briser, mais ne se démonta pas. Le géant eut juste le temps de baragouiner quelques mots, sans doute orduriers, en serbe, avant qu'il ne reparte pour le second service. Nouveau coup de boule violent sur le meuble. Cette fois, ce sont les incisives supérieures qui cédèrent.

Pochet le libéra de sa poigne et le maousse glissa lentement contre le mur où il demeura vautré. Une large tache de sang s'élargissait sur son T-shirt blanc. Généreux, Maurice attendit qu'il se refasse une santé et lui tendit même un mouchoir pour se tamponner. L'autre pissait le sang et son visage tumescent, enfin, ce qu'il en restait tenait plus de la pizza que de la face humaine. En quelques secondes, il doubla de volume.

Au fond du magasin, Valérie, transformée en statue de sel, malaxait ses mains, sans pouvoir prononcer le moindre mot. Ce flic hirsute, débraillé, pas rasé depuis huit jours, lui faisait peur maintenant. Une brute froide. Capable sans ciller de mater son colosse de patron.

Le mac respirait comme un soufflet de forge et alternait les insultes avec les gémissements de douleur. Il crachait autant de salive et d'émail que d'hémoglobine et en attendant qu'il se reprenne, Pochet compta négligemment les morceaux de dents disséminés sur le comptoir.

— Ça va mieux, mon Goran ? On peut causer, maintenant ?... (Hochement de tête.) Alors, je reprends ! Je te demandais si tu voyais cette nana. Regarde-la bien... Je veux que tu graves son visage dans ta caboche... Elle va apparaître ce soir, place Blanche, au côté de tes filles... Tu veilleras à ce que tout se passe bien !... Regarde-la, je te dis ! (Il esquissa le geste de lever la main pour le cogner et le truand tourna précipitamment la tête vers le cliché.)

— ... p... place Blanche ?

— Mmmh, comme tu dis. Mais celle-là, tu n'y touches pas. Même pas avec une fleur. Si...

— Ve, pas faire mal aux filles, vamaï !

Ses lèvres éclatées nuisaient beaucoup à son élocution et il cracha à nouveau. Malgré le dégoût qu'inspirait le personnage, son nez de travers lui donnait un air comique.

— Bien sûr que tu leur fais pas de mal ! Sauf quand tu en taillades une au rasoir, hein, mon Goran ?

Tout en parlant, Pochet avait saisi son Beretta et le posa sur le comptoir.

— Cette nana, c'est comme ma fille, tu vois ? Une collègue de boulot ! Et tu vois ce flingue ? C'est du 9 millimètres. Mon patron, lui, préfère le .44, tu sais, ces machins américains ? Question de goût ! Moi, mon truc, c'est le Beretta, c'est plus discret. Et plus léger. Mais attention ! Efficace, hein ? Tu me suis ?

L'affreux acquiesça mécaniquement. Il aurait pu lui demander de se convertir au bouddhisme qu'il se serait rué au Népal en courant.

Pochet en vint à la conclusion :

— Oh, bien sûr, c'est pas grand-chose du 9 millimètres, mais si tu touches à un cheveu de cette nana, je te promets que je te le fous dans la bouche et que j'appuie sur la détente jusqu'à ce que le chargeur soit vide. Seize balles dans ta sale tronche de pédé, t'imagines ? De la cervelle plein les murs ! Beurk ! Remarque, après ça, t'auras plus jamais de problèmes de dentiste !... On s'est compris ?... (Il le poussa du pied) Oh, Goran, j'ai pas entendu ! On s'est compris ?...

— Si, si, compris ! clama le Serbe, la tête penchée en arrière pour éponger ses narines.

— Eh ben, voilà ! Tu vois quand tu veux ? Bon, c'est pas tout ça mais j'ai encore à faire ! Salut !... Et n'oublie pas ce que je t'ai dit...

Le flic mit tout ce qu'il avait de menaçant dans son regard et sortit en claquant la porte du *Palais des voluptés*. À sa manière. C'est-à-dire que sous le choc, le vitrage se pulvérisa, s'épandant dans la rue.

Un rayon de soleil perçait à ce moment-là. La lumière après la noirceur...

Après quelques pas, le lieutenant s'arrêta en secouant la tête. Il se ravisa et revint en arrière. Lorsqu'il rouvrit la porte du claque, Valérie, agenouillée, faisait tout, tant bien que mal, pour revigorer son patron et les deux lui jetèrent un regard apeuré. Il posa le cliché sur une pile de livres de cul en précisant :

— Tiens, l'affreux, je te laisse la photo. Pour que t'aies pas d'excuse. Et ne vends pas la mèche surtout, si on te pose des questions, tu diras que c'est une fille à toi. Tu sais que si tu joues au con, je reviens te dire bonjour.

13

Il n'eut que le boulevard de Clichy à traverser. Lui qui abhorrait la marche bénit la fille d'habiter Cité du Midi. Une ruelle piétonne en légère déclivité se terminant en cul-de-sac. Une centaine de mètres fleuris dans les deux sens. Sous le soleil de ce milieu de matinée, l'endroit avait un charme suranné qu'il se surprit à apprécier. Comparé au capharnaüm de la rue des Batignolles où il créchait, c'était un îlot de calme. Paris comptait un grand nombre de ces cités. Des impasses piétonnes disséminées un peu partout dans la mégapole, loin du tumulte, offrant à de rares privilégiés le charme de la campagne, à prix souvent abordable.

Par contre, ça caillait dur. Et Maurice avait horreur de la froidure. Ça lui donnait presque de l'urticaire ! Un lézard ! Une couleuvre ! Il eut une pensée fugace pour une enquête qui les avait conduits, Gio et lui, dans la vallée de l'Ubaye¹⁵. Cette fois-là, il avait bien cru crever de froid. Il avait même failli se piquer à l'antigel pour éviter que son sang ne gèle dans ses veines !

Sabine Malherbe habitait au 1, quasiment au début du passage, en face des anciens Bains-douches de Pigalle.

Maurice s'apprêtait à sonner au hasard à l'interphone pour qu'on lui ouvre quand s'appuyant au battant, il constata que ce dernier pivotait sans résistance : la gâche électrique était déglinguée.

Il fit la moue devant les boîtes aux lettres lorsque après avoir repéré le nom de Malherbe, il réalisa qu'il allait devoir se taper trois étages à pied.

Il s'engagea résolument dans l'escalier faiblement éclairé par des néons hors d'âge, s'allumant automatiquement à son arrivée. Les marches se mirent à agoniser sous ses deux cents livres et il se dit que le scénario du meurtre qu'ils avaient imaginé avec Dell'Orso tenait la route : le sk avait dû attendre la fille en haut de la cage, tenu au courant de sa progression par le boucan d'enfer.

Arrivé au dernier, il soufflait comme un soufflet de forge et un

début d'hypoglycémie brouillait sa vue. Il s'appuya au mur d'une main et de l'autre, sortit une barre chocolatée de sa poche. Deux appartements. Celui de Sabine était celui du fond. Juste à côté d'un placard technique mal fermé. La planque idéale...

Dell'Orso l'avait chargé de venir procéder à une fouille drastique du logement, persuadé que lors de sa visite très tardive et succincte du 9 dernier, effectuée sous forte dose de caféine, des indices déterminants avaient dû lui échapper. Il devait également, autant que possible, collationner les témoignages des voisins immédiats.

Il rompit les scellés avec la dextérité et la délicatesse d'un prestidigitateur, tourna la clé qu'il avait failli oublier et pénétra dans le vestibule...

« Les salauds ! Ah ! *Les putains de sagouins !* »

Le cri du cœur à la vue de l'état de l'appartement. Toutes les ampoules étaient encore allumées et les types du labo, comme à chaque fois qu'ils passaient quelque part, avaient marqué les lieux de leur empreinte. Indélébile, l'empreinte. Pochet songeur, enfila des gants, plus par habitude que par réelle nécessité, et fit un tour sommaire du propriétaire. Un T2 miteux, quoique propre. Salon-salle à manger-cuisine, chambrette, bains, wc. Par-delà le remugle de la mort qu'il connaissait si bien, une vague odeur de pisse et de merde. Tenace. Ameublement disparate, à deux francs six sous. Décoration à l'avenant : des posters, des photos – à première vue, pas un seul mec –, un tableau en piteux état, mauvaise copie d'une toile de maître que la morte avait dû chiner. Une plante artificielle rachitique se morfondait dans un coin.

En tout trente mètres carrés habitables, à tout casser. La prostitution sous la férule d'un proxon ne nourrit pas sa femme !

Mis à part le bordel laissé par le labo, l'appart' était tiré au cordeau, très bien tenu. Comme chez toutes les nanas, c'était la salle de bains, la pièce la plus cossue : un chouette miroir, des tonnes de produits de beauté, de parfums, du linge de prix.

Il ne mit que deux minutes pour faire un tour complet. Le temps qu'il lui fallut pour être édifié. Un saccage ! Du révélateur d'empreintes partout, un bric-à-brac invraisemblable étalé au sol sur l'ensemble de l'appartement – en principe, la fouille pour le repérage d'indices est dévolue aux flics chargés de l'enquête et non aux TIC, mais il se trouve toujours un connard pour fouiner à droite et à gauche à la recherche de sensationnel –, des résidus de Blue Star¹⁶ en abondance dans le salon.

Une immense flaque de sang achevait de coaguler, là où la fille avait vécu le martyre. Le chemin du tueur depuis le corps jusqu'au sapin de Noël était ponctué de taches espacées de quelques centimètres. Maurice imagina le furieux, son butin sanglant dans les

maines, arrangeant artistiquement les boyaux de Sabine Malherbe sur les branches de l'arbre.

« Un taré de première ! »

Sur la table de la salle à manger, un monceau de feuilles éparses attira son attention, manifestement toute la vie de Sabine, examinée à la hâte. Ce qui rythme la vie de tout un chacun : relevés de banque, factures, courrier, fisc, publicités diverses et variées. La jeune femme ne prenait pas le temps de stocker son barda dans une caisse dédiée (il s'en étonna) et entassait le tout à la va-vite sur un coin de la table. Le flic s'assit et parcourut rapidement les documents se promettant de les ramener au 36 à l'attention de Julie et Vidal...

Il y attachait beaucoup d'importance. Sa longue expérience lui avait appris que souvent, des éléments déterminants pour une enquête, des secrets intimes sont là, ils vous crèvent les yeux, discrètement enfouis dans les lieux les plus anodins, mais vous ne les voyez pas. En vieux roublard Pochet savait tout ça. Prenez le réfrigérateur, par exemple. Ou la poubelle, une mine de trésors, la poubelle ! Ou l'armoire à pharmacie ! Ou le...

Son portable vibrat dans sa poche et interrompit ses réflexions. Il l'extirpa nerveusement de sa poche arrière en grognant. Reconnut le numéro appelant : le beau gosse aux yeux saphir, la terreur de ces dames.

— C'est vous ?... Oui, patron (soupir).

— Gros, comment ça se passe ?

— Bien, comment voulez-vous que ça se passe ? Ça manque un peu d'ambiance, si vous voyez ce que je veux dire, mais à part ça...

— Tu as trouvé des trucs valables ?

— Oh ! Minute, papillon ! Je viens d'arriver ! Je m'imprègne pour le moment, je hume...

— Tu ramènes les trucs importants, style relevés de banque, factures, portable, ordi. Tu...

— Ah bon ? Tiens donc, ça me serait pas venu à l'idée ! Vous me prenez pour un perdreau de l'année, patron ? Impatient, comme d'habitude, hein ? Ça s'appelle pas Dell'Orso pour rien, vous savez madame ? Cool Raoul, on va y arriver !

— Ouais, sauf qu'on pédale dans la semoule ! J'ai décortiqué son sac à main. Rien. Vidal est sur son smartphone et son ordi et pour l'instant, il n'est pas très enthousiaste. Retourne-moi cette piaule, mais trouve quelque chose. On a que dalle, bordel !

— Retourner la piaule ? Super ! Ah, si vous le voyez comme ça et si vous me laissez le champ libre, c'est bien possible que je vous la réduise en allumettes, la piaule, alors ne tentez pas trop le diable, vous me connaissez ! Remarquez, un peu plus, un peu moins. Si vous voyez dans l'état que les TIC l'ont laissée !

— Arrête tes conneries, Maurice. Tu sais très bien ce que je veux dire. Du tact et de la mesure, plaisanta Dell’Orso.

— La devise de la boîte ! Du tact et de la mesure. Du Leroy tout craché ! Bon, patron, sans vous vexer, faut que j’y retourne.

Et il raccrocha avant que le commissaire ne puisse répondre.

Quelque part, dans l’immeuble, un des locataires, pris d’une violente quinte de toux, toussait à cracher ses amygdales, sans pouvoir s’arrêter. Un candidat au sanatorium...

On disait réfrigérateur, poubelle, armoire à pharmacie.

Le frigo... La gamine ne devait pas consacrer beaucoup de temps à préparer sa bouffe. Surgelés à tous les étages, des plats de traiteur, du chinois du coin. Et du Coca, des litres de Coca. *Light*... Ah ! Quand même une boutanche de rouge entamée. Dans le frigo, sacrilège ! Bordeaux Saint-Émilion Premier cru. Du vin de connaisseur.

Mmmh, se faisait pas chier ! Du pinard qu’on partage avec un homme, ça ! Du qu’on achète même spécialement pour recevoir un mec !...

Sinon, des fruits, des produits laitiers, pauvres en matière grasse, eux aussi.

Faisait attention à sa ligne.

Il se déplaça jusque devant une photo représentant Sabine enlacée avec une autre femme, genre chaudasse assumée, riant aux éclats. Il jugea le cliché en connaisseur, appréciant la beauté de la défunte à sa juste valeur.

Canon ! Remarque, dans son métier, vaut mieux ! Elle aurait pu faire un malheur dans le cinéma, c’tte gonzesse. Comment elle a fait son compte pour se retrouver prostipute ?

Il parcourut attentivement les pense-bêtes placardés sur la façade du meuble : liste de courses, pub, une facture de restaurant, cartes de visite, un billet de dix euros (?!), un ou deux *post-it* griffonnés de signes mystérieux, sans doute des rendez-vous... Pas passionnant...

Le contenu de l’armoire à pharmacie gisait en grande partie dans le lavabo de la salle de bains. Pommades (il préféra ne pas s’appesantir sur leur destination), antalgiques, pansements, une plaquette de pilules contraceptives – valait mieux, des préservatifs polychromes... Bof !

Sabine lisait, ou plutôt ingurgitait pléthore de polars, des scandinaves en majorité – ces trucs souvent soporifiques au possible –, témoin les nombreuses piles qui essaïmaient l’appartement. Réflexe de tout bon flic qui se respecte, il les feuilleta en diagonale... Rien.

Pochet se donna une minute de répit et en grattant énergiquement sa tignasse, revint vers la cuisine.

Pas de bol, la poubelle était vide. Comme l’évier... Tout était d’une propreté clinique.

Tel les wc dans l’entrée. Un parfum de désodorisant de bon aloi. Ici

aussi, des bouquins... Il jeta un œil dehors par le fenestron donnant sur une cour intérieure et pesta : cette merde de temps avait encore changé ! Avec un peu de chance, il allait neiger !

J'halluci...

— Y'a quelqu'un ?

Il sursauta, d'autant que derrière lui, la porte d'entrée venait de s'ouvrir sur une voix féminine, le tirant brutalement de ses pensées.

Une tête blonde coiffée d'une queue-de-cheval approximative, tombant jusqu'aux reins, apparut dans l'entrebâillement tandis que le battant achevait de s'ouvrir.

— V... vous êtes de la police ?

Avant qu'il ait pu répondre, la fille, la trentaine resplendissante, s'était introduite dans le logement, avait refermé la porte sur elle et resserré les pans de la robe de chambre dont elle était à peine vêtue. Comme si ses formes avaient pu à son insu jaillir du vêtement. Pochet demeura interdit devant l'apparition. Sous l'effet de la surprise, il n'avait toujours pas été capable de prononcer le moindre mot.

Il y a des jours comme ça, où le bon Dieu vous envoie un message de sympathie. Vous vous y attendez pas et soudain votre journée s'illumine. Aujourd'hui, c'était son tour.

Elle avait effectivement raison de prendre garde que rien ne dépasse car, son 95 ou 100 B – qui, il en était sûr, ne devait rien au silicone –, ses hanches de pondeuse et ses fesses callipyges menaçaient à tout moment de reprendre leur liberté.

Il réalisa qu'il avait devant lui, en chair et en os, la fille figurant avec Sabine sur la photo du salon.

L'allumeuse se pinça le nez. Le toisa de haut en bas et devant l'accoutrement improbable de Maurice, comme pour s'en persuader, réitéra :

— Qu'est-ce que ça chlingue ! V... vous êtes de la police ? répéta-t-elle, de la suite dans les idées. On m'avait dit que quelqu'un viendrait. Je peux vous aider ?

La bimbo n'était pas encore habillée, mais déjà maquillée comme la Reine de Saba et d'après le regard effronté qu'elle lançait au lieutenant congestionné, elle était prête à vraiment y mettre du sien. Du coup, Maurice se demanda s'il la sautait tout de suite ou s'il attendait un peu. Mais peut-être fantasmait-il !

La vache, celle-là, tu y ferais bien un enfant !

Il toussota en s'ébrouant et s'enquit :

— Bonjour Madame. Ouais, je suis de la police. Lieutenant Pochet, Brigade criminelle. Et vous êtes ?...

— Marjorie, la voisine. C'est moi qui ai appelé Police-Secours. La pauvre Sabine ! J'en suis toute retournée.

C'est ça, continue avec tes allusions, tu vas voir comment moi, je vais te

retourner !

— J'étais en congé, mais je suis rentrée trois jours plus tôt que prévu. J'avais loué par Airbnb. L'arnaque ! Un taudis, je vous dis pas ! Mais ça va pas se passer comme...

— Oui, bon, et alors ? Vous avez prévenu les flics, c'est bien. Je me fous un peu de vos vacances, là, tel que vous me voyez. Dites-moi plutôt comment ça s'est passé. Je veux dire, qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille ? Vous avez entendu du bruit ? Vous avez vu quelque chose ? Quelqu'un ?

— Non, personne, faut dire que je suis rentrée tard dans la nuit. Je sais pas, moi, il devait être deux heures. J'étais crevée, vous avez déjà pris le Nantes-Paris ?

— Mmmh, ma foi, non. Et puis ?

— Ben, la puanteur, tiens ! Quand je suis passée devant sa porte ! Ils m'ont dit qu'elle était morte depuis un bail, vous voulez un dessin ? Ça commençait à cocoter grave ! Alors, j'ai téléphoné.

— Super ! Mais venez donc vous asseoir...

Il l'accompagna obligeamment jusqu'au salon, une main glissée négligemment derrière son dos.

— Vous étiez copines et ça, ça m'intéresse. Vous allez me dire tout ce que vous savez de sa vie.

Marjorie tortilla des fesses jusqu'au canapé Ikea et s'y laissa tomber, croisant si haut les cuisses que la lisière d'un bas *stay-up* apparût sans qu'elle n'y prête attention (*prémédité* ?). Pas farouche pour un sou en tout cas ! Elle alluma une *Marlboro* et pompa dessus avec l'énergie du désespoir. Soucieuse des convenances, elle tendit le paquet à Pochet qui refusa de la main :

— Je vous écoute, Marjorie. Vous permettez que je vous appelle Marjorie ?

Elle était prête selon toute vraisemblance à lui permettre un tas d'autres choses. Mais elle revint au sujet qui les intéressait :

— Bah ! Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise. (Elle avait abandonné sa clope au coin de ses lèvres et fermé un œil pour le préserver de la fumée.) Je suppose que vous savez qu'elle se prostituait, non ?

— Ouais, ça, on sait ! On est en train de s'occuper de cet aspect des choses. Mais elle, sa vie, ses problèmes, ses fréquentations... Je veux tout savoir. Tenez, par exemple, j'ai pas vu une seule photo de mec ici. Elle avait un jules, ou pas ?

— Ah, ça, je confirme ! Elle avait un mec. (Maurice se fit la réflexion que le type était passé entre les mailles du filet de Vidal, en charge de l'enquête de proximité.) Elle en était folle d'ailleurs. Il venait souvent chez elle, dès qu'ils en avaient l'occasion. Mais n'allez pas croire qu'elle les collectionnait, hein ? En dehors du taf, Sabine

était sérieuse.

— Non, non, non, je ne crois rien ! Alors ? Ce gus, vous connaissez son nom ? Ou au moins son prénom ? Il doit bien y avoir une photo de lui qui traîne par ici, merde. Je vais chercher.

— Vous trouverez que dalle ! Elle voulait absolument tenir leur liaison super secrète. Le gars est marié pour ce que j'en sais. Il est beau comme un dieu, paraît-il. Enfin, d'après elle !

— Marié... mmmh... Tu parles d'un indice. Et ce mystérieux Apollo, vous l'avez vu, vous ? À quoi il ressemble ?

— Vous rigolez ! Elle le cachait, je vous dis ! Mystère total. Même avec moi. D'autant plus que le type était flic !

— Hein ? Un flic ? Nom de Dieu ! Un f... un flic ?

— Mmmh, et gradé, en plus ! Un commissaire, je crois ! Ou un commandant, je sais plus !

Évidemment, le flic en question ne tenait sans doute pas à ébruiter le fait qu'il frayait avec une pute. Outre qu'il était marié, cela expliquait la discrétion de Sabine.

Là, il tenait quelque chose. Il faudrait coûte que coûte retrouver ce gars-là. Et le cuisiner.

Le Gros se rapprocha de la nympho, appuya une fesse sur la table et donna le maximum de solennité à ses paroles :

— Marjorie, écoutez-moi bien. Il faut que vous réfléchissiez (*mission impossible* ?)... Concernant ce flic, il faut me donner des précisions, n'importe quoi. Le moindre détail peut m'aider. Vous...

— Ben, comme ça, je vois pas... Puisque je vous dis que je l'ai jamais vu. Ni lui ni sa photo. Et elle en parlait très peu, vous savez. Tout ce que je sais, c'est qu'il était trognon, à part ça...

Maurice déglutit avec peine : de là où il se trouvait, il avait une vue plongeante sur le sillon profond de ses seins lourds. Un truc à faire se damner un archimandrite ! Des fourmis dans les mains, il s'efforça de garder son calme. Cette conne ne savait rien. Il inspira mentalement, lui tendit un bristol et se retint de la secouer :

— Marjorie, je vous donne ma carte. Et je vous demande de vous creuser les méninges. Il va vous revenir des trucs, putain, c'est pas possible autrement ! À ce moment-là, vous m'appellez ! N'importe quand. Je me fais bien comprendre ?

Ils continuèrent leur entretien durant une bonne demi-heure, Maurice évoquant tous les points qui lui passaient par la tête, sans aucun résultat. Les deux nanas étaient copines, mais Sabine, obsédée par son culte du secret, avait savamment cloisonné sa vie privée, ne laissant filtrer que des bribes d'information concernant son amant.

Puis Marjorie retourna chez elle et le Gros, déçu comme pas possible, mais pas peu fier d'avoir tenu tête à ses bas instincts, s'apprêtait à fouiller le peu de meubles présents dans le T2.

Quand, contre toute attente, la porte qui venait à peine de se refermer, se rouvrit. Sur le sourire radieux de la bombasse, toute poitrine dehors.

— Je crois qu'il m'est revenu un truc...

Le cœur de Pochet fit un bond dans sa poitrine.

— Oui ?...

La fille acheva d'entrer, referma la porte, remit en place une mèche rebelle et laissa tomber :

— Je sais pas si ça va beaucoup vous aider, mais...

Maurice se retint cette fois de lui serrer la gorge. Avec une patience qu'il ne reconnut pas, il supplia presque :

— C'est moi qui verrai, Marjorie. Dites-moi tout, mon petit !

— Ben, c'est les yeux ! Elle était tombée amoureuse de ses yeux. Elle était littéralement fascinée par ses yeux bleus...

15- Voir « l'Ogre », du même auteur.

16- Le Blue Star est un révélateur de sang sous forme liquide. Pulvérisé sur d'anciennes traces d'hémoglobine, même nettoyées et donc invisibles à l'œil, il indique infailliblement la présence de sang sur une scène de crime.

14

Rue Puget, vingt-trois heures, le même jour.

Comme l'avait craint Pochet un peu plus tôt, il s'était mis à neiger. Dans la ruelle malfamée, un mince tapis de poudreuse commençait à transformer le sol en patinoire et le froid rude obligeait les filles dénudées à se rencogner dans les embrasures de portes. Mais la température et les intempéries n'avaient pas découragé les fervents adeptes de coïts tarifés. De fait, quelques ombres solitaires erraient déjà sur le trottoir d'en face, à la recherche de la proie idéale.

— Tu prends combien ?

La pute, la minijupe à ras la touffe, l'œil charbonneux, se retourna et à la vue de l'homme qui l'avait abordée, afficha un sourire de connivence :

— Trente euros la pipe, cent euros l'amour.

— Et pour la totale ?

— Tu veux la totale ? La totale, c'est cinq cents euros, mon Jojo !

Bien qu'il fût un habitué de longue date des lieux, Maître Geoffroy Lefol-Delapine, un ténor du barreau de Paris, en voulait bien plus qu'une simple fellation ou une pénétration dans un vagin trop souvent visité, et il aimait observer le même cérémonial à chacune de ses venues. La même entrée en matière. Une sorte de rituel entre lui et la fille – Barbara, toujours la même –, qui jouait le jeu avec malice : le plaisir du baveux commençait dès la prise de contact avec la prostituée. Et déjà, à ce moment-là, à l'évocation de ce qu'elle allait lui faire subir, il ressentait les premiers picotements du plaisir au tréfonds de son slip. C'est que Jojo, comme le surnommait affectueusement Barbara, était sado-maso jusqu'à la moelle. Et lui et quelques-uns de ses collègues du barreau savaient que cette fille était une experte en la matière et n'avait pas son pareil pour les faire grimper aux rideaux.

Elle œuvrait dans une petite chambre louée par Bladenic au dernier niveau de l'immeuble du coin, au-dessus du Café de Cuba.

La « totale » consistait à attacher le client intégralement à poil, allongé sur un ustensile style cheval d'arçons, et à le flageller au sang tout en enfouissant divers objets de tailles variables dans son fondement. Et qui aurait deviné à la Cour d'Assises de Paris que derrière sa façade austère, rien ne provoquait plus l'extase de maître Lefol-Delapine, que le moment où Barbara lui assénait d'une main des coups de cravache savamment dosés et dans le même temps, de l'autre, lui enfonçait brutalement jusqu'à la garde un gode monstrueux dans l'anus, en secouant l'instrument sans ménagements. De plaisir, Jojo beuglait alors comme un veau à l'abattoir. Et le bougre en redemandait. Ainsi, lorsqu'il était très en forme, les couilles comprimées dans un *cokring*, il pouvait jouir jusqu'à trois fois consécutivement. Il ne la suppliait d'arrêter qu'au moment où ses muqueuses anales et intestinales le brûlaient tant qu'il en aurait du mal à s'asseoir et à déféquer pendant plusieurs jours. Jusqu'à ce que, soulagé par les anti-inflammatoires, il revienne mettre à contribution son esclave du sexe préférée.

Dans la rue Puget, sur les six filles réparties le long des façades sales, toutes des « employées » de Bladenic, elles étaient deux à posséder ces talents. Deux qui avaient fait de ce coin à deux pas du Moulin-Rouge, un *spot* connu de tous les pervers du Tout-Paris. Une affaire en or pour le proxénète.

Ce soir-là, comme par hasard, était apparue une septième fille. Une nouvelle. Le Serbe – il porterait longtemps les stigmates de son entrevue avec Maurice – avait préparé le terrain et elle fut accueillie avec bienveillance par ses sœurs de misère. Elles avaient fait rapidement connaissance et après quelques questions habilement déguisées, la débutante avait pris soin de se poster près de celle qui semblait le mieux connaître Sabine Malherbe.

Pour attirer le chaland et mieux se fondre dans la masse, coiffée au carré, teinte en bleu, elle était vêtue seulement d'un string doré, d'un mini blouson noir en simili-fourrure découvrant son nombril et de cuissardes blanches, ses formes sublimes faisant le reste. Elle avait déjà fait l'objet de quelques sollicitations, mais les avait repoussées sans se trahir, annonçant sciemment des tarifs exorbitants pour l'endroit. Mais elle ne pourrait tenir longtemps ainsi sans que cela semble suspect...

Minuit. Il neigeait toujours, les flocons voletant tristement dans les halos jaunâtres des candélabres. Les deux restaurants de la rue commençaient gentiment à fermer, et d'où elle était, elle pouvait voir que les noctambules se faisaient rares sous les illuminations de la place Blanche.

La fille sentit sa gorge se serrer. C'était à chaque fois pareil : les festivités de Noël lui filaient le bourdon. Un vieux truc, des souvenirs

moches qu'elle traînait depuis son enfance. Et cette nuit, le contraste entre cette rue sordide, mal éclairée, puante, ces filles de joie lasses et la brillance violente de la place Blanche, accentuait encore son *blues*. C'était le moment de parler avec quelqu'un ou elle allait chialer.

Elle alluma une nouvelle blonde pour se donner une contenance, se gardant bien de tirer dessus (elle n'avait jamais fumé de sa vie) et lança à Patricia :

— Pas grand monde, ce soir, hein ?

L'autre lui adressa un sourire résigné et remonta son écharpe :

— T'inquiète, ça va venir. En principe, ici, ça commence vraiment à la fermeture des restos. Quand ils ont bien bouffé, ils viennent se faire sucer. Le digestif !

Rires.

Le rideau de neige s'était épaissi, réduisant la vue à quelques mètres, mais paradoxalement, le froid se faisait moins âpre.

En attendant le futur micheton, elles papotèrent sur tout et sur rien. Subrepticement, la nouvelle attira Patricia sur son terrain :

— Vous avez de bons clients, sinon ? Tu connaissais Sabine ? On m'a dit qu'elle faisait des ravages...

— Je te vois venir. Mais te casse pas la nénéte, Julie, on sait toutes que t'es flic, Goran nous a mis au parfum ! On s'en fout, pourvu que tu serres l'enculé qui a buté Sabine. Alors, si je peux t'aider, c'est volontiers. Tu poses tes questions sans chercher à m'embrouiller...

Julie tiqua lorsqu'elle apprit que sa couverture était carbonisée. Connard de Bladenic, terrorisé par Pochet, pour s'attirer ses bonnes grâces, il avait maladroitement vendu la mèche !

La pute alluma une blonde et, appuyée au mur, relâcha la fumée par le nez. Elle continua :

— On en a plein les miches de tous ces tarés qui nous tournent autour. Et je parle pas de ceux qui viennent tirer leur crampe ! Non, ceux-là ne sont pas dangereux. Ils viennent juste chercher à bon compte ce que bobonne refuse de leur faire. Ils tirent leur coup, payent et se cassent. Pas dangereux pour un sou. C'est pas des détraqués, tu vois ce que je veux dire ? Juste des mecs un peu chauds des burnes. C'est pas comme ceux qui viennent uniquement pour mater et se branler dans un coin. Ceux-là sont vraiment dangereux. De vrais malades ! Je te fous mon billet que c'est un de ces locdus qui lui a fait sa fête, à Sabine. Faut que tu le chopas fissa, Julie ! C'est ton vrai prénom, au fait, Julie ?

— Julie Rieux, je suis lieutenant à la Crim'. Et accessoirement une femme. Alors, tu peux compter sur moi pour faire le maximum. Parle-moi des clients qui reviennent souvent. Est-ce que Sabine en avait ? Un type qui lui aurait semblé louche. Vous en parliez ensemble ?

— Bien sûr. Tu sais, nous les putes, on se serre les coudes. Et on

tchatche beaucoup. Forcément, on a beaucoup de temps libre. Alors, ça discute et ça fume. T'en veux une, au fait ?

Elle rit tristement, allumant une autre clope et poursuivit :

— Des fidèles, on en a toutes, plus ou moins. Cela dit, j'ai pas l'impression que Sabine avait des problèmes avec un julot en particulier, elle me l'aurait dit.

— Ça m'arrange pas tout ça. Et toi, dans le quartier, tu n'as jamais remarqué un gus suspect ? Enfin, je veux dire... Un qui se démarquerait des autres, tu vois ce que je veux dire ?

De l'animation, au bout de la rue. Elle n'entendit pas la réponse, mais plutôt les gloussements venant de plus haut. Les putes hélaient un baraqué qui descendait devant elles, en provenance de la rue Coustou. L'homme brun, du cuir des pieds à la tête, indifférent à leurs encouragements, se dirigea droit vers Rieux. Les deux tinrent un bref conciliabule puis s'éclipsèrent vers la voiture que le costaud avait garée dans un coin sombre, à une centaine de mètres. Rien d'inhabituel en apparence, les putes ayant coutume de soulager rapidement les plus pressés sur la banquette arrière. De fait, le couple prit place dans une 405 qui avait connu des jours meilleurs, disparaissant partiellement à la vue des rares passants encore dehors.

— Dis-moi, Julie, tu crois pas que tu es allée un peu loin en matière de tenue ?

— C'est pour faire un max couleur locale, patron ! Je veux assurer sur ce coup-là, de manière que si notre dingue se pointe, il m'aborde à coup sûr.

— T'es cinglée ! Non, mais tu t'es vue ? Tu pouvais pas mettre autre chose qu'un string ?

— Ben, quoi ? J'ai trouvé que ça dans mon tiroir. Et puis je l'avais pas porté depuis longtemps !

Désarmante de naïveté ! Totalelement inconsciente de l'effet qu'elle produisait sur les mâles !

Gio lui livrait une guerre sans merci pour la maintenir dans les clous, pour qu'elle assagisse enfin ses fringues. En vain ! Quelquefois, il se voyait dans l'impossibilité de lui confier certaines missions sous peine de la voir se faire violer par le premier malandrin venu, l'autorisant à peine à venir au 36.

Il secoua la tête en détaillant sa dégaine :

— Remarque, j'ai connu des fois où, au bureau, t'étais à peine plus sapée !

Les deux flics rirent de bon cœur, une manière de faire retomber un peu la tension.

C'est elle qui en avait eu l'idée. Devant le néant de leurs éléments matériels, elle avait proposé de jouer la chèvre, se partageant entre les

trois lieux où travaillaient les trois victimes. Ça ou peigner la girafe !

Elle avait décidé de passer alternativement, un soir dans les environs de la place Blanche, un soir au Barbarella et un soir dans le passage Gauthier. S'immerger dans le cloaque. Bien sûr, il y avait une chance sur des millions de tomber sur le Chirurgien qui serait venu là se dégorger les roupettes. Ne possédant par ailleurs, aucun détail concernant son physique, il aurait fallu de surcroît que le tueur en série crie son identité à qui voulait l'entendre. Elle mesurait pleinement la vacuité de sa tentative, mais elle aurait fait n'importe quoi plutôt que de se croiser les bras.

Au préalable, ils avaient longtemps pesé le pour et le contre

— Tu sais que si Leroy apprend ça, il me tue ! avait dit Gio en ramenant ses cheveux en arrière.

Au-delà des emmerdements susceptibles de lui tomber dessus, Dell'Orso était mort de trouille pour elle. Raison pour laquelle cette nuit, n'y tenant plus, il s'était levé, habillé, et avait foncé rue Coustou. S'il s'était écouté, il aurait passé la nuit dans sa voiture, jumelles en main, pour la surveiller.

— Tu as conscience du danger, quand même ? Tu as ton feu au moins ?

Pour toute réponse, la fliquette fouilla dans son baise-en-ville et en sortit son Sig-Sauer, le maintenant entre le pouce et l'index.

— Ça suffira, vous croyez ? C'est que du .22 mais pour plomber ce fils de...

Dell'Orso sourit :

— Fils de qui ?... Fais gaffe à ce que tu dis, ces dames sont susceptibles ! OK ! C'est bien pour le flingue. Et si tu n'as pas le temps de le sortir de ton sac ?

— Dans ce cas, il a intérêt à savoir se battre. Je fais pas du karaté depuis vingt ans pour rien.

— Et ta couverture ? Ça tient ?

— Plus de couverture, je travaille sans filet !

— Comment ça, sans filet ? Les filles savent que tu es flic ? Mais comment ?...

— Bladenic...

— Ah ! Le con !

— Maurice nous l'a traumatisé. Il ferait n'importe quoi pour lui plaire ! Mais il est aussi futé qu'une moule !

— Non, mais t'imagines ? Un flic dans ce quartier ? Avec les racailles qui traînent !

— Les filles la boucleront. Elles m'ont à la bonne.

— C'est un peu comme si tu portais ton badge collé au milieu du front. Je le crois pas ! On déconne à plein tube, là !

— Bon, c'est tout, patron ? Vous allez me porter la poisse. De toute

façon, pour le moment, vous avez une meilleure idée ?

Dell'Orso éluda la question, tout à son idée fixe :

— Je sais pas si je vais pas mettre sur le coup quelques flics équipés de radio, pour intervenir en cas de problème...

— Pas question. Le gars nous a prouvé qu'il est malin, ne l'oubliez pas. S'il se pointe, il va sentir l'embrouille !

Dell'Orso déroula ses objections encore pendant de longues minutes puis ouvrit la portière et sortit dans le froid, en proie à un dilemme cornélien. Du sans filet. Jamais il n'avait travaillé avec autant de désinvolture et pourtant Dieu sait qu'il en usait et en abusait. Mais mettre la frêle Julie en première ligne ! Il en était presque à souhaiter que leur cible ne se manifeste pas. Les mains dans les poches, le trouillomètre à zéro, il lança à Rieux qui l'avait rejoint :

— Bon, je vais rester encore deux minutes. Faut que je réfléchisse. Je vais boire un coup plus bas. Si tu changes d'avis, je serai au Cuba.

Patricia avait raison, la rue Puget s'animait maintenant d'une faune interlope. Les « consommateurs ». Plus haut, Barbara avait regagné son poste, après avoir consciencieusement apaisé l'éruption d'hormones de son avocat.

— Tiens, te revoilà, ma Julie ? C'était qui ce gars ?

— Mon chef.

— Beau mec.

— À propos, Patricia, on cherche l'amant de Sabine. D'après ce qu'on sait, elle avait un régulier. Tu étais au courant ? Tu le connais ?

— Ah ! Le mec de Sabine ! L'énigme ! Son jardin secret ! Son refuge ! Nan, connais pas ! Juste je sais qu'il avait des yeux sublimes...

15

12 décembre

— ... pour finir, il l'a éviscérée. Et il a terminé de décorer l'arbre de Noël. À sa façon. Mais ça, tu le sais déjà.

— Tu me rassures, toubib, manquait plus qu'il lui ait fait ça vivante !

Dell'Orso, son portable collé à l'oreille, marchait lentement dans son salon. Intégralement à poil, chauffage poussé à fond, son grand plaisir.

Grinberg l'avait attrapé dans sa salle de bains en plein décrassage. Il avait décidé de consacrer quelques heures de ce dimanche matin à soigner sa personne. Ensuite, direction le 36. Ses équipiers devaient déjà y être.

Il appuya un coude à la baie vitrée donnant sur Paris. La vue à couper le souffle depuis le dernier étage de l'immeuble avait pour vertu de l'apaiser dans ses périodes de trop forte tension. Même si la capitale se révélait être un nid de décérébrés dotés de la pire noirceur.

Le légiste poursuivait. Gio lui avait demandé de lui faire son rapport au plus tôt, quels que soient l'heure et le jour. Il parlait depuis deux bonnes minutes dans l'oreille du flic quand celui-ci réagit, comme piqué par un scorpion. Perdu dans la contemplation des toits environnants, il n'avait pas saisi de prime abord l'énormité de ce que l'autre venait de lui révéler. Il changea son portable d'oreille et cria presque :

— Quoi ? Attends une minute, tu peux répéter ?

— Oh, commissaire ! Si tu n'écoutes pas, pas la peine que je bosse pour toi un dimanche ! Alors, je répète : juste avant ça, il l'avait sodomisée ! *Post-mortem* !

— ...

— Ma biche, t'es toujours là ?

— Ouais, je t'entends... Comment tu sais qu'il l'a fourrée post-

mortem ?

— Ce genre de détail fait beaucoup avancer ton enquête ?... Le sphincter était resté en grande partie ouvert... ce qui prouve que le corps n'était plus en vie ! Tu veux d'autres détails de ce genre ?

— Non, ça va aller... C'est pas vrai... assassin, tortionnaire, violeur, nécrophile ! Nom de Dieu, sacré spécimen ! Tu as du sperme ?

— Non, il devait avoir un préservatif, je n'ai que des traces de lubrifiant. Très nettes.

— Comment tu sais...

— Que c'est lui ? Fraîches, les traces, très récentes !

— On n'a pas la capote ?

— Je l'ignore. Tu verras avec Daurat. Ça, c'est plutôt son truc.

— Dis-moi, j'y pense, tu ne crois pas que le gars a des connaissances en anatomie ? Je veux dire, rien ne t'a sauté aux yeux dans sa façon de les éventrer ?

— Pas spécialement. Sa découpe n'est pas particulièrement soignée, non. Plutôt du travail de boucher, je dirais même. Non, si je te donne un cutter, tu es capable de faire aussi bien.

Dell'Orso savait lui avoir pourri sa journée. Maladroitement, il s'excusa :

— Bon, je te remercie pour ton appel, Jacques. (Il ne l'appelait par son prénom que quand il avait gros à se faire pardonner.) Je te retiens pas plus longtemps. Passe un bon dimanche quand même. À plus.

Le légiste raccrocha en l'agonissant d'injures bénignes. Peu coutumier du fait, il fallait qu'il soit vraiment à cran.

Dell'Orso retourna à la salle de bains accompagné de ses trois chattes louvoyant entre ses jambes, avides de tendresse. Sophie, Lili et Nana. Ses trois grâces. Il en était raide dingue. Depuis qu'il s'était séparé de Sylviane, les seuls êtres vivants, en dehors de Rosa, à partager sa vie privée. Trois boules de poils qui passaient leur temps à se bâfrer et à dormir. Surtout depuis que la nouvelle moquette, une laine peignée épaisse comme le Bottin, offrait aux félins autant de refuges un peu partout dans l'appartement.

Il passa par la cuisine, s'offrit une canette et revint à ses ablutions, la tête farcie de ce que venait de lui révéler Grinberg.

Il posa les deux mains sur le lavabo et se rapprocha du miroir. Visage mangé par une barbe de trois jours. Plutôt plus... *assassin, tortionnaire, violeur, nécrophile...* Poches sous les yeux. Les insomnies, ce travail stressant au possible, les doses massives d'adrénaline dont il se shootait quasi quotidiennement.

Il lorgna la plaquette de benzodiazépines dont il tentait en vain de se sevrer. Autant demander à un *junkie* de renoncer à la dope. Avec ces petites pilules roses, il parvenait à dormir bon an mal an trois ou quatre heures par nuit. Sans elles, ç'aurait été la catastrophe. Fort

heureusement, ces derniers temps, sa bipolarité lui foutait une paix royale. Depuis qu'il avait failli se foutre en l'air deux ans auparavant¹⁷, il avait réussi tant bien que mal à se maîtriser et à éviter les trop fréquents plongeurs au fond du gouffre. Il avait bien de petites alertes passagères qu'il arrivait à vaincre, mais rien de bien sérieux.

Pourvu que ça dure !... Hein, ma grosse ? Pourvu que ça dure !... Sinon, que dire ? Oui, va falloir quand même te décider à te faire couper les cheveux, on dirait la ministre du Travail, là, comment tu l'appelles ?... Assassin, tortionnaire, violeur, nécrophile...

Par coquetterie, il arracha un des cheveux blancs, de plus en plus nombreux, qui parsemaient inexorablement sa tignasse depuis quelques années. Pas brillant.

Il avala une gorgée de bière et fit jouer ses pecs sans lâcher la bouteille. Durs comme du béton, juste assez gonflés maintenant pour déformer avantageusement ses vêtements. Un des rares trucs qu'il réussissait à préserver du vieillissement. Au prix d'efforts soutenus dans une salle de musculation. Il n'en était pas peu fier. Encore du boulot pour les abdos, mais dans un jean un peu serré, ça passait. Cinquante balais et un corps pour ainsi dire impeccable. Qui provoquait l'émoi chez plus d'une minette croisant sa route. Avec, pour parfaire le tableau du Rital conquérant, des yeux bleus dans lesquels les geluches se noyaient.

Obnubilé par son enquête, il ressassait toujours les dernières paroles du légiste quand il entreprit de se raser. C'était pour lui, contrairement à beaucoup d'hommes qui le considéraient comme une corvée, un moment de détente. Il rajeunit de dix ans en dix minutes et s'aspergea d'un après-rasage de marque. Son péché mignon. Utiliser peu de produits cosmétiques mais pas de la daube. Il ne crachait pas non plus épisodiquement, sur quelques soins du visage. Quand son boulot de dingue lui laissait le loisir de chouchouter sa personne.

... Sodomisée post-mortem !... ses tripes sur l'arbre de Noël !... déjà trois nanas !... Un des pires que... Putain, c'est quoi encore ? Ils se sont tous passé le mot ou quoi ? Pour une fois que je me lave !...

Son portable vibrait quelque part. Il lui fallut près d'une minute avant de le localiser sur la table basse du salon. Daurat ! Toute la flicaille parisienne débarquait à l'improviste !

— Oui, Daurat ? Bonjour. Du neuf ?

— Bonjour, Dell'Orso. Oui, du neuf, sinon, je ne me serais pas permis...

D'emblée, Gio sentit de la gêne dans la voix du scientifique.

— Vous pouvez tout vous permettre, capitaine, du moment que c'est pour la bonne cause. Et puis, ça vaudra pour quand c'est moi qui vous appelle chez vous, au grand dam de madame. Alors, qu'avez-vous d'intéressant ?

— Cette fois, il nous a gâtés. En plus, à la différence des deux premières scènes de crime, celle-ci se situait en intérieur. J'ai des empreintes sur la poignée de la porte d'entrée et de l'ADN sur les gants qu'il a jetés avant de sortir. Une vraie collection d'indices.

— Super ! La chance tourne peut-être ! Pour l'ADN, du sang sur les gants, vous disiez ?

— Oui, plus deux cheveux trouvés sur le cadavre.

— Super ! Au fait, vous avez trouvé un préservatif ?

— Non, il a dû l'emporter...

— Alors, ce taré emporte son condom et laisse traîner des gants ensanglantés ? Bonjour la cohérence !

— Mmmh, bizarre... Mais, vous savez, je pense qu'il est très perturbé et qu'au moment où il massacre ces filles, il n'a plus l'usage de toute sa raison. Il a pu mettre le préservatif dans une poche par inadvertance. Idem pour les gants, de l'inattention. De plus, pour se comporter de manière aussi irréfléchie, je pense qu'il se croit non fiché.

— Se croit ? Comment ça, « se croit » ? Il est fiché ?

— Eh oui ! Enfin, c'est un peu compliqué... Disons que l'ADN qu'on a trouvé est connu au FNAEG¹⁸...

— Sûr ? Nom de Dieu, on le tient, alors ! Et c'est qui ce connard ?

— Là, j'ai un problème... Un gros problème...

— Un prob... Merde, Daurat, arrêtez de parler par énigmes. Depuis le début, je vous sens gêné aux entournures. C'est quoi le problème ?

— C'est que l'ADN qu'on a trouvé correspond à... au vôtre ! C'est le vôtre ! Voilà mon problème !

17- Voir « l'Ogre » du même auteur.

18- Fichier national automatisé des empreintes génétiques.

16

Dell'Orso demeura figé par la surprise de longues secondes. Il posa la main qui tenait son smartphone sur le canapé et réfléchit à s'en faire péter les neurones.

Il entendait Daurat au loin, questionnant timidement :

— Commissaire, vous êtes toujours là ? Commissaire ?...

Le flic reprit la communication, l'adrénaline à son maximum. Il voyait confusément de lourds nuages s'accumuler à l'horizon :

— C'est quoi, ces conneries ? Vous n'avez pas pu vous tromper ?

— Impossible ! Le labo à qui j'ai confié l'analyse est réputé pour son sérieux. Et à ce degré de séquences communes, l'erreur n'est pas envisageable. Surtout sur deux échantillons distincts.

Gio se passa la main sur le visage, appuyant exagérément :

— Vous êtes en train de me dire que vous avez trouvé des cheveux et du sang à moi sur une scène de crime et que vous êtes sûr à cent pour cent ?

— Pratiquement, avec une marge d'erreur, comme dans toute analyse, de l'ordre de moins d'un pour dix mille.

— Pour le sang, je vois pas, mais pour les cheveux, vous savez bien que je suis venu ce soir-là. Et je me suis penché sur la morte pendant quelques minutes. Sans charlotte. Il est possible que deux de mes cheveux soient tombés sur elle à ce moment-là... longtemps que j'avais pas fait le con !

— Non, quand vous êtes arrivé, Dell'Orso, nous avons terminé la collecte de traces. Et par conséquent nos prélèvements ont eu lieu avant votre entrée sur la scène de crime. Souvenez-vous, nous étions en train de remballer. Sinon, je ne vous aurais pas laissé approcher la victime sans bonnet.

— Mmmh... Exact... J'hallucine ! Dites-moi que je rêve ! Je dois être en train de devenir fou.

— Je peux vous poser une question, commissaire ?

— Mmmh...

— Comment se fait-il que vous soyez fiché ?

— Vous savez bien que tous les flics susceptibles de se retrouver sur une scène de crime le sont. Pour éviter toute confusion. Mais en ce qui me concerne, ça remonte à loin. Une vieille histoire. C'était en 95.

— Depuis 95, oui, c'est ce que je voulais dire...

— J'étais encore bleu-bite. Une de mes premières grosses affaires. Comme un con, j'ai pollué une scène de crime par manque de précautions. C'est la raison pour laquelle je suis au FNAEG. J'ai failli me faire virer à l'époque.

— Je vois. Je l'ignorais...

— Je ne m'en vante pas. Une connerie de jeunesse.

Daurat devait se ronger les ongles jusqu'au coude. Il appréciait beaucoup Dell'Orso et se trouvait dans une position très inconfortable. Sans méchanceté aucune, il précisa :

— J'ai mis le divisionnaire Leroy au courant. Je ne pouvais pas faire autrement. Vous comprenez...

Dell'Orso, la tronche en feu, raccrocha distraitemment, coupant les excuses de Daurat, encore abasourdi par sa conversation avec le chef de la Brigade scientifique. À cet instant précis, un bip long l'informa qu'il avait un SMS. Leroy ! Le bougre n'avait pas mis longtemps à réagir ! Le défilé du 36 se poursuivait ! Il ignora le message du grand pont, préférant s'entretenir du problème de vive voix.

La canette de bière avait vécu. Sans regarder l'heure, il attrapa la bouteille de *Jack Daniel's* abandonné là la veille et en tэта au goulot une solide lampée. Il toussa sous la brûlure de l'alcool fort, manquant s'étrangler.

Dans l'appartement luxueux, meublé contemporain, les notes du concerto N°3 de Rachmaninov s'égrenaient en musique de fond. Sa tanière...

À quelques mètres, Nana l'observait, assise dans la cuisine. Il eut l'impression de lire dans ses yeux une réprobation teintée de chagrin. Il était ainsi, si proche de ses félins qu'il leur attribuait des facultés humaines, leur parlait comme à des enfants, observait sans cesse leur comportement, à l'affût de la moindre anomalie. Un vieux gâteux ! Et au diable les esprits chagrins qui se foutaient de lui dans son dos !

— Nana, qu'est-ce que tu penses de ce merdier, toi ? Tu t'en fous ?

Le truc le turlupinait. Un truc de fou. Son ADN sur une scène de crime chaude bouillante ! À se taper la tête contre les murs. Des hypothèses toutes plus délirantes les unes que les autres se mirent à tourner dans sa tête. Un maelström.

Il revoyait nettement les images de la scène de crime, lui agenouillé, tête nue, encore ! Sa lampe entre les dents, absorbé dans l'examen du cadavre, l'équipe de Daurat sur le point de quitter les lieux, Grinberg qui lui avait dit au revoir de loin, l'épouvantable

spectacle d'une fille magnifique, massacrée chez elle, réduite à l'état de charogne puante.

Tout en sirotant consciencieusement le *Jack's*, il grattait négligemment son torse, les yeux fixes. Ce faisant, il scrutait son mur de la mort sans s'en rendre compte. C'est ainsi que Rosa, sa femme de ménage avait nommé le panneau de contreplaqué derrière la table de la salle à manger. Une plaque sur laquelle il avait pour habitude de coller toutes les photos de scènes de crime des affaires en cours. Une galerie des horreurs. Des images dépassant l'entendement, du sang par litres entiers, des chairs boursouflées, des tripes. Bien au-delà dans le *gore* de tout ce que le cinéma du genre pouvait offrir. Bien que tout son être s'y refuse, la veille, Rosa avait tourné la tête une seconde de trop vers les clichés et à la vue des trois victimes du Chirurgien, elle avait poussé un cri venu d'une autre galaxie, sous les sarcasmes de Gio. À deux doigts de défaillir, elle l'avait copieusement injurié, lui que par ailleurs elle aimait comme un fils et, vexée comme un pou de sa couardise, s'était enfermée dans la cuisine.

L'alcool l'anesthésiait peu à peu, floutant ses sensations. Il suait maintenant à grosses gouttes sans s'en rendre compte.

Il lui fallut encore quelques gorgées de bourbon avant qu'il ne se décide à retourner dans la salle de bains.

Il termina sa toilette sans conviction. Le plaisir qu'il y prenait habituellement était définitivement gâché. Douche, brossage des dents, un nuage d'*Hugo Boss*, puis il passa des vêtements propres dans la chambre, enfila ses *Weston* rutilantes (merci Rosa). Pas du luxe, son froc et sa chemise commençaient à sentir le bouc. La bonne glissait toujours quelques gouttes d'huile essentielle de citron dans l'armoire et à chaque fois, il humait la délicate fragrance avec délices. Du pur bonheur !

Il revint dans la salle de bains et se coiffa avec soin. Puis, il nettoya scrupuleusement la brosse à cheveux. Rosa avait une sainte horreur d'y découvrir des cheveux oubliés.

C'est alors qu'il eut le déclic.

17

— Des flics aux yeux bleus, je vous en sors des milliers, patron ! Prenez Marly, tenez, aux Stups, il est flic et il a les yeux bleus.

Aussitôt que possible Dell'Orso s'était rendu au Quai des Orfèvres où il savait, sans lire son SMS, que le divisionnaire l'attendait. Le boss de la Crim' y passait la plupart de ses week-ends, été comme hiver, de l'aube au crépuscule. Incrusté comme un Bernard-l'ermite à sa coquille ! Gio projetait même, un jour, de fouiller son placard où il était sûr de mettre la main sur un sac de couchage. De fait, il avait trouvé Leroy dans son bureau monacal, à la propreté clinique, disparaissant derrière une pile de dossiers multicolores.

— Mmmh, mais il est blond, lui. Et pas fiché, que je sache. Quant au mec de la petite Malherbe, il a les cheveux poivre et sel...

— Comme moi, c'est ça ?

— Arrête tes conneries ! On va pas passer la semaine sur ce truc. Ni moi ni Daurat ne pensons une seconde que tu puisses être impliqué dans cette affaire. On cherche juste à comprendre.

Dell'Orso esquissa un sourire las :

— Merci ! C'est trop ! Ça me touche ! Cela dit, faute de mieux, on le cherche, ce flic aimant la fesse, mais j'ai eu une bien meilleure idée.

— Qui est ?

— Fergal !

— Fergal ? Ben, voyons ! Et tu t'es écorché les méninges pour me sortir ça ? Tu ne vas quand même pas lui faire endosser tous les crimes de la Terre, si ?

— Oui, Fergal, n'oubliez pas qu'il court toujours ! Et que sa haine pour moi doit être intacte. Si vous avez deux secondes, je vous explique.

— J'ai tout mon temps. Tu penses bien que l'affaire est suffisamment importante pour que j'écoute tes arguments avec la plus grande attention. Je n'ose pas penser aux articles de presse si ça venait à s'ébruiter. Je vois d'ici les manchettes à la Une ! N'ayons pas peur

des mots : *le commissaire Giovanni Dell'Orso, l'as de la Crim', soupçonné d'un triple meurtre !* Rien que ça ! Des suicides en perspective... Mais je t'écoute. Si tu me parles de Fergal, c'est que tu as une bonne raison...

Cyril Fergal, le matricide. La bête noire de Gio¹⁹. Ce dernier l'avait envoyé à l'ombre pour plus de vingt ans. Ça fait partie des choses que l'on n'oublie pas et depuis, le tueur en série, mû par sa rancœur, lui en voulait personnellement. Deux ans auparavant, évadé de Fresnes, il avait perpétré quatre meurtres abominables en essayant de faire porter le chapeau à Dell'Orso, avant de s'en prendre à la propre femme du commissaire. Après une poursuite d'anthologie dans le métro, Gio l'avait blessé par balle, convaincu qu'il avait débarrassé l'humanité d'un bubon. Il le revoyait plongeant dans les flots déchaînés et disparaissant à sa vue quelques secondes plus tard. Pas de bol, le psychopathe s'en était tiré et s'était même payé le luxe, quelques semaines après, d'appeler Gio pour le narguer. Bien entendu, l'enquête pour le neutraliser continuait, dans le plus grand secret, mais Dell'Orso en avait été dessaisi, trop impliqué qu'il était. D'autant que les bœufs²⁰, loin d'être convaincus par ses justifications sur son soi-disant état de légitime défense, se posaient toujours des questions.

Pour l'heure, aucun indice ne permettait d'espérer mettre prochainement la main sur le *serial killer*.

— Vous vous souvenez certainement que cet empaffé est venu chez moi...

Il interrogea Leroy du regard :

— Continue, continue. Je t'écoute...

— Il a fouiné dans tout l'appart', dans mon PC, m'a laissé une clé USB. Je le crois assez tordu pour avoir pris de mes cheveux sur la brosse dans ma salle de bains, ce jour-là !

— Et d'après toi, il aurait déposé ces cheveux chez Malherbe ? Il a de la suite dans les idées, dis-moi. Ça remonte à quand cette affaire²¹ ? Un an ? Il a la rancune tenace, ton gars.

— Là-dessus, je n'ai aucun doute. En tout cas, il court toujours... Et donc, la menace perdure !

Une pierre dans le jardin de Leroy. Dell'Orso savait par la bande que le groupe Marcon auquel le divisionnaire avait confié l'enquête ramait lamentablement. Et ça le rendait malade. Il n'avait jamais révélé le fond de sa pensée à son chef, mais pour lui, le compte n'était pas soldé. À la vue des sévices barbares qu'il avait fait subir à Sylviane – il en portait encore les cicatrices à l'âme –, Gio avait conçu des projets bien précis pour le psychopathe. Et ne pourrait considérer le solde de tout compte réalisé qu'une fois que Fergal mangerait les pissenlits par la racine. Si possible après d'atroces souffrances. En ce qui le concernait, envers et contre tout, envers et contre tous, il ne pourrait être apaisé qu'une fois vengé. Ce qui n'était que partie

remise.

Le divisionnaire se contrôla avec une maîtrise remarquable et saisit compulsivement sa pipe, son Cavendish et bourra l'une avec l'autre durant de longues secondes. Sa manière à lui de réfléchir. Ensuite, il l'alluma avec un soin maniaque et tira plusieurs bouffées.

— Ça vous dérange pas si je fume pas, patron ?

— Me snobe pas, commissaire ! Tu as fumé pendant combien d'années avant d'arrêter ?

Compatissant, il se leva néanmoins pour entrouvrir sa fenêtre, faisant pénétrer un air glacial dans le bureau. Dell'Orso ne mourrait pas du cancer, mais d'une congestion pulmonaire.

— Et Fergal serait donc le Chirurgien ?

— Je le pense. Très fort. Mais pour l'instant, ce n'est qu'une hypothèse parmi d'autres. Par contre, ses empreintes à lui sont fichées et ce ne sont pas celles que l'on a trouvées sur la poignée de porte de Malherbe.

— Mmmh, problème, non ?

— Exact, problème, un sac de nœuds carrément !

— Et corollaire de tes divagations, il totaliserait aujourd'hui sept meurtres. Mon compte est bon ? On s'y perd ! Remarque, les victimes sont sensiblement du même type, jeunes, jolies... Et il aurait donc radicalement changé son mode opératoire ? C'est probable pour toi ?

— Oui, là, rien d'extraordinaire. On a déjà vu ça.

— Et pour le sang découvert sur les gants ? Qui est supposé être le tien, donc...

— Là, je sèche... Mais je trouverai...

— Ça ne colle pas ! Trop tiré par les cheveux, si j'ose dire. Non, décidément je vois mal un *sk* disparaître complètement des radars pendant un an, puis réapparaître avec toujours son idée fixe de te faire plonger... Et c'est ce *modus operandi* qui me gêne !

Plongé dans un silence lourd de sous-entendus, il tordit sa moustache hirsute si fort qu'il découvrit une partie de ses dents du haut, Dell'Orso imaginait cliqueter les rouages fumants de son cerveau.

La porte du bureau était restée ouverte – Gio avait prévu que le boss, fidèle à son addiction, allait l'enfumer comme un hareng –, et mis à part les grincements de structure, aucun bruit ne parvenait jusqu'à eux, comme si la bâtisse séculaire avait mis à profit le jour du Seigneur pour s'assoupir.

Après un laps de temps insupportable, Leroy se leva et se planta devant sa fenêtre, avec vue imprenable sur la Seine. Et sur l'entrée du 36. Il pesta :

— Viens voir, Gio. Regarde-moi ces connards ! Depuis des jours, ils n'ont pas bronché ! Des charognards qui n'attendent qu'un détail

croustillant pour vendre du papier. Il ne faut absolument pas qu'ils aient vent de ce... développement. Sous aucun prétexte. Tu te rends bien compte du bordel ?

Il parlait des grappes de journalistes agglutinées devant la cour, dans la neige, grelottant de froid, se nourrissant de sandwiches et de café insipide.

Dell'Orso ressentit à cet instant le poids qui pesait sur ses épaules et le colossal scandale qu'il avait plus que jamais le devoir d'avorter.

Leroy partit pour un marathon dans la pièce et tout en tétant frénétiquement, sauta du coq à l'âne :

— Sinon, quoi d'autre ? Dis-moi que tu avances. Qu'est-ce que tu as ?

— Rien, nada, que dalle ! Rien, rien, rien ! Enquêtes de voisinage, de proximité, rien. Les empreintes sur la poignée de porte ne sont pas répertoriées. Les études de fadettes, des ordis, des portables n'ont rien donné. On a même retrouvé les deux clodos qui ont découvert le corps de Delorme dans la poubelle. Ils étaient bourrés comme des Polonais et ne se souviennent de rien.

— Les caméras de surveillance ?

— On a un petit truc, rue de la Goutte d'Or, mais pas satisfaisant. Des images floues, inexploitable. Ça me servira peut-être plus tard.

— Les clients du Barbarella ? Faut me les faire cracher, ces trouducs !

— Croyez bien qu'on s'en prive pas, patron. Mais je ne pense pas que l'un d'eux ait quoi que ce soit à voir avec nos meurtres...

Leroy se tut, tout à ses réflexions. Si la bouffarde ne prit pas feu dans les secondes qui suivirent, c'est sans doute qu'elle était faite d'une excellente bruyère, car le bureau se transforma lui, en tabagie. Le divisionnaire torturait le tuyau de sa pipe, en proie à un dilemme si épais que Dell'Orso le prit en pitié. Connaissant le divisionnaire comme s'il l'avait fait, il savait qu'il se trouvait dans une situation on ne peut plus délicate. De fait, le boss ne tarda pas à se décider à lui en parler et le résultat de ses cogitations claqua comme un coup de fouet :

— Vois-tu, j'ai un problème... Ou plutôt deux !

— Vous aussi ? Tout le monde a des problèmes, alors ?

— Tu crois vraiment que c'est le moment de plaisanter ? Problème numéro un : ce malade que tu ne parviens pas à serrer, Fergal qui soudainement s'immisce dans l'affaire. Ou pas. Tu comprends, cette affaire devient terriblement compliquée, inextricable. Si tu n'obtiens pas des résultats dans les jours qui suivent, ça va être la panique en haut lieu... Et inutile de rire, que tu le veuilles ou non, nous avons des comptes à leur rendre. Enfin, surtout moi !

Dell'Orso, pressentant que la discussion allait virer au stérile, se

leva, enfila son cuir et regarda le patron dans les yeux :

— Je vais l'avoir, chef. Je vais l'avoir. J'en fais une question d'honneur.

— Je me méfie toujours quand le commissaire Dell'Orso évoque une question d'honneur. Tu sais bien que je te fais confiance, Gio... malgré ce désagréable... rebondissement. Alors, ne va pas déconner comme tu le fais trop souvent. D'ailleurs, j'en viens au problème numéro deux.

On y était ! Depuis le début de leur entrevue, Gio attendait la chute. Il se dirigea vers la porte et s'y encadra. L'autre poursuivit :

— Problème numéro deux : Fergal, c'est l'enquête du groupe Marcon. Est-ce que si c'est vraiment ton cinglé, je ne devrais pas te dessaisir de ce dossier ? Ça, c'est une bonne question !

— Me dessaisir ? Ça devient une habitude, ou quoi ? Moi, je ne cherche pas Fergal, patron, vous savez bien, je cherche le Chirurgien.

Et il sortit en claquant la porte.

19- Voir « j'ai tué maman » du même auteur

20- Surnom donné aux policiers de L'Inspection Générale des Services, la police des polices, chargés d'enquêter sur les soupçons d'irrégularités commises par un fonctionnaire de police dans l'exercice de ses fonctions.

21- Voir « j'ai tué maman » du même auteur.

18

13 décembre

Dès l'ouverture des bureaux, Dell'Orso s'était rendu aux services techniques de la Ville, rue de l'Échiquier. Il avait besoin de précisions sur le parcours emprunté par le torrent dans lequel il pensait que Fergal s'était noyé²².

Le parcours du combattant. Il lui fallut se rendre à différents niveaux du bâtiment, toquer à un nombre incalculable de portes, gravir quantité de marches, arpenter des kilomètres de couloir. C'est au moment où il allait dégainer pour se farcir un des innombrables fonctionnaires indifférents à sa requête, qu'il tomba sur la bonne personne.

Crâne chauve, ventru, bésicles sur le bout du nez, vieille roulée éteinte au coin des lèvres. Encore un dinosaure. Qui préférerait manifestement d'après les tonnes de plans roulés encombrant son bureau, les bons vieux documents papier aux données numérisées qu'on leur demandait de manipuler sur des ordis datant de l'Éocène.

Barthez, c'était son nom, d'après le plexi posé sur son bureau, s'approchait de la retraite et se faisait chier comme un rat mort dans un bureau obscur du dernier étage. Depuis plus de dix ans, date à laquelle on l'y avait enfermé, ses jambes fatiguées ne lui permettant plus d'aller sur le terrain. Il avait mis cette décennie à profit pour étudier les plans immenses du réseau d'assainissement parisien. Et il les connaissait maintenant sur le bout des doigts !

Il ne lui fallut pas plus de dix secondes pour montrer à Dell'Orso où se situait précisément l'endroit où il avait tiré sur Fergal, aux tréfonds de la Terre. Son index jauni de la nicotine de ses roulées se déplaçait sur le plan au 10.000^e avec une aisance et une célérité inouïes. Il apprit à Gio que le bouillonnement sauvage dans lequel le tueur en série avait sombré était en réalité constitué de plusieurs affluents des eaux de stations d'épuration de la capitale. Et que ces eaux

d'épuration, libérées de toute matière fécale et désinfectées (scepticisme du flic) se jetaient, une fois leur calme retrouvé, dans le canal de l'Ourcq. Lequel canal, se dirigeant vers le nord de la ville, prenait ensuite le nom de canal Saint-Denis, du nom de la ville éponyme. Sur ses trois derniers kilomètres, le cours d'eau plongeait et cheminait sous terre avant de se jeter dans la Seine à la lisière du chef-lieu du 9-3.

Saint-Denis de triste réputation. Saint-Denis qui faisait la Une des tabloïds plus souvent qu'à son tour.

Aux dires du vieux, le confluent avait été aménagé par un ouvrage d'art, accessible, et malgré une grille de protection censée en interdire l'accès, le lieu était devenu le point de rencontre de toute la racaille de la ville. Les services municipaux de l'assainissement y trouvaient régulièrement des centaines de seringues souillées, de capotes, de tampons périodiques et de temps en temps un camé mort d'une overdose.

La distance entre le point où Fergal avait été avalé par les eaux tumultueuses et la sortie à Saint-Denis représentait environ dix kilomètres. Dix kilomètres de dangers, de pièges mortels, d'obstacles. Qu'un homme en parfaite condition physique aurait eu du mal à franchir. Alors, comment le prédateur, blessé d'une balle de .44 en pleine poitrine, avait-il pu en réchapper ?...

Ici, il espérait trouver un début d'explication...

Un escalier raide comme la justice donnait accès à la berge de Seine, où le confluent avait été aménagé. Un ouvrage d'art en forme de gigantesque ovoïde conduisait les effluents jusque dans le fleuve.

Le policier était convaincu que le fil du mystère prenait naissance ici. En tout cas, si l'enquête sur Fergal lui avait été confiée, c'était l'endroit où il se serait rendu en premier.

La gigantesque bouche enténébrée était condamnée par une grille aux barreaux épais, rongés par la rouille. Perplexe, Dell'Orso examinait les lieux sans conviction quand il détecta une partie amovible dans le barreaudage : une sorte de portillon donnant accès à l'intérieur du boyau. Le cadenas qui sécurisait habituellement l'ouverture gisait au sol, totalement démantibulé. Le battant n'était que repoussé, laissant le libre accès.

Gio ouvrit le portillon dans un grincement de fin du monde et dirigea le faisceau de sa lampe dans l'ouverture. La Maglite de forte puissance ne lui permettait de voir qu'à quelques mètres, tant l'obscurité était épaisse...

Un flot continu, sombre comme de la poix, de l'équivalent d'une rivière moyenne, se déversait sans violence dans la Seine. Sa couleur et son odeur auraient fait sauter au plafond les associations écolos.

Sur la gauche une banquette en béton de deux mètres de large constituait la seule possibilité de se déplacer au sec tout le long du tronçon couvert.

Le vieux Barthez lui avait indiqué la présence de barques à fond plat disséminées sur le parcours, à l'usage des égoutiers en charge de l'entretien et du nettoyage. Il eut beau écarquiller les yeux, il n'en vit pas et se décida avec une certaine appréhension à s'engager à pied dans le tunnel cyclopéen.

Qu'allait-il trouver dans les profondeurs de la Terre ?

22- Voir « J'ai tué maman », du même auteur.

19

Il avança prudemment sur une centaine de mètres avec le sentiment de pénétrer en Enfer. Encore que l'Enfer devait être plus bruyant. A *contrario*, dans le tunnel, hormis le bruissement feutré de l'eau, le silence était total, menaçant, angoissant. Très vite, il ne ressentit plus le froid piquant du dehors, la chaleur humide augmentant sensiblement au fur et à mesure de son avancée.

Le remugle intolérable de charogne, de merde et de moisissure l'assaillit violemment et il toussa à plusieurs reprises.

La voûte entièrement recouverte de plantes cryptogamiques était parsemée de points lumineux jaunâtres, à l'instar des tunnels du métro, mais la plupart avaient rendu l'âme et il adressa une prière muette au Ciel pour que sa torche ne le trahisse pas. Il avait progressé de plusieurs centaines de mètres et, sans éclairage, il n'était pas certain d'être capable de ressortir sans prendre un bain involontaire dans le cloaque liquide.

De loin en loin la lueur de sa lampe surprenait des yeux rouges, immobiles dans le noir. Les rats. Gros comme des autobus qui s'enfuyaient à son approche en signifiant leur mauvaise humeur par des couinements aigus. Ses seuls compagnons avec les araignées.

Pour rompre la monotonie, le tube bifurqua sur la droite et Dell'Orso découvrit un élargissement aménagé dans la paroi de béton. Un local de rangement pour les équipes de la Ville. Une barque à fond plat était posée à sec au fond de la cavité. Le vieux le lui avait dit : une fois terminé leur labeur harassant, les gars la tiraient au sec pour éviter qu'elle ne soit entraînée par le courant.

Il aperçut une loupote et après quelques tâtonnements parvint à l'allumer. Parcourut des yeux l'espace restreint et sursauta, portant instinctivement la main à son .44 : il n'était pas seul. Des gémissements de protestation montaient d'un angle de la cavité.

Voilà pourquoi le cadenas avait été fracturé. Barthez l'avait prévenu qu'il pouvait y faire de mauvaises rencontres et conjuré de ne

pas s'aventurer dans ce coupe-gorge. C'était sans compter sur sa tête de mule et l'assurance que lui procuraient son physique de lutteur et son armement digne d'un petit porte-avion.

Le flic dirigea sa lampe vers le bruit et crut être victime d'hallucination. Ils étaient une douzaine au moins, hommes et femmes, tassés les uns contre les autres, insensibles aux émanations méphitiques. Dramatiquement jeunes. Les moins *stones* protégeaient leurs yeux de la lumière trop violente tandis que les autres râlaient de plaisir. Des *junkies*. L'un d'eux, sans défaire son garrot, avait conservé sa seringue piquée dans une veine. Le sol en était jonché. D'après ce qu'il put en voir, ils devaient vivre (?) là, s'y camer, peut-être y mourir. Un monde parallèle, invisible de la surface, pour le plus grand confort de la bien-pensance.

Une fille squelettique, le visage émacié, les yeux injectés de sang, s'accrocha au bas de son pantalon, le suppliant de lui fournir un *fix*. Elle paraissait sans doute vingt ans de plus que son âge, mais elle aurait pu être sa fille. Pris au dépourvu, Dell'Orso lui glissa un billet dans la main, sans doute pas un service à lui rendre ; si tant est que les autres ne le lui volent pas, elle allait foncer le fourguer chez le plus proche *dealer*. Mais comment rester insensible à cette misère, à cette souffrance ?

Il se maudit de son impuissance et, comme pour fuir le tableau macabre, tira rapidement la barque à flots et grimpa dedans. Elle était propulsée par un petit moteur électrique hors-bord et démarra en silence, avançant lentement. À la proue, un ingénieux dispositif vertical était destiné à couper les herbes aquatiques qui envahissaient en permanence le canal et à draguer le fond à la recherche des tonnes d'immondices que les gens venaient y jeter.

Il franchit un passage où le ciel de la voûte abritait des centaines de chauves-souris, suspendues tête en bas, en attendant le soir. Il dépassa d'autres barques amarrées à la banquette, prêtes à prendre la relève. Toujours le silence, mis à part le ronronnement du moteur et cet air lourd, oppressant. Il avait perdu la notion du temps quand soudain, il aperçut au loin la lumière du jour. Il avait parcouru les trois kilomètres couverts et allait bientôt se retrouver au jour, en plein Paris, là où le cours d'eau s'appelait canal de l'Ourcq.

Il ralentit au maximum et se laissa dériver sur les derniers mètres...

Bien lui en prit, car l'entrée du passage couvert était protégée par une sorte de herse, les pointes dirigées vers le haut, destinée à stopper les plus gros objets flottants comme des branchages, et il aurait pu se fracasser dessus. Un passage sur la droite, spécialement aménagé, suffisamment large, permettait d'y glisser la barque et de poursuivre son chemin.

Il fut heureux de retrouver le ciel, même si celui-ci charriait encore

de lourds nuages de neige... Surpris par le contraste de température, il remonta le col de son cuir, rentrant la tête dans les épaules.

Le canal de l'Ourcq était inaccessible sur la plupart de son tracé, encadré de hauts quais de béton. Aucun escalier, échelle, chemin d'accès, rien. Il remit son moteur en route et continua de remonter le courant sous les yeux sidérés des rares promeneurs qui le surplombaient : un original voguant impunément en barque sur les eaux interdites.

L'original navigua encore une trentaine de minutes jusqu'au moment où il atteignit l'embouchure. Il amarra son embarcation à un des anneaux scellés dans la paroi et sauta sur le rebord de béton longeant le trou béant. Cette fois, des poteaux espacés seulement d'une trentaine de centimètres – un homme de constitution moyenne aurait pu s'y faufiler – séparaient l'extérieur de ce qu'il qualifia de chambre de décantation, Chambre de décantation dans laquelle les ouvriers devaient accéder par l'amont. Il balaya de sa lampe la gigantesque cavité et tenta de comprendre le principe de fonctionnement du dispositif particulièrement ingénieux : les effluents dans lesquels Fergal avait été englouti se déversaient dans une sorte de bassin circulaire de la taille de plusieurs piscines olympiques où ils perdaient toute leur vigueur avant de s'engager dans l'embouchure et de se déverser paisiblement dans le canal de l'Ourcq.

Édifié, il reprit place dans sa barque, la détacha et repartit en sens inverse. Une balade somme toute pas inutile : tout bien considéré, malgré les innombrables pièges que recelait le parcours, et avec une chance indécente, on pouvait, aidé par le courant et en économisant ses forces en faisant la planche par exemple, franchir les dix kilomètres, même sans assistance.

C'était tordu comme raisonnement, mais pas totalement invraisemblable. Fergal pouvait donc avoir survécu et s'être fondu dans le paysage.

Cependant, grièvement blessé – Dell'Orso à défaut de l'avoir tué, était sûr de l'avoir touché –, il avait dû laisser des traces de son parcours. Forcément. On ne se soigne pas d'une blessure par balle de .44 comme d'une simple coupure. Et on ne rencontrait des toubibs ripoux capables d'extraire un tel projectile que dans les films de gangsters.

Les faits dataient d'un an, autant dire hier, et les dossiers n'étaient sûrement pas encore archivés. Du pain béni !

Le flic appela Vidal pour le mettre sans plus tarder sur le coup avec pour mission d'interroger tous les postes de police du secteur – sans grand espoir, si Fergal avait donné signe de vie, la Crim' aurait forcément été informée en son temps –, et surtout les hôpitaux.

20

La fille avait quand même très peur et souhaitait de tout cœur que sa fanfaronnade ne lui joue pas de mauvais tour. Mais qu'est-ce qu'elle savourait son plaisir ! Le plaisir de l'interdit, l'adrénaline liée au danger !

En fait, elle était venue pour conjurer le sort et la menace diffuse qui, tout son être le lui criait, pesait sur elle. Et aussi pour se sentir belle, se sentir femme. Enfin ! Une vraie femme, jeune et jolie, désirable, que les mecs reluquaient depuis une heure, se retournant sur son passage. Pas un simple objet de désir comme la strip-teaseuse du Barbarella, qui se faisait baiser par Johnny, chaque nuit, en public, sous les regards concupiscents des affamés de fesse. Rien qu'à l'évocation de son partenaire de scène, elle eut la nausée. Johnny, à la lippe molle, pédé comme un phoque. Mais comédien né ! Capable de bander quand, où et pendant autant de temps que bon lui semblait, et d'enfiler son gros sexe dans n'importe quel orifice, à la demande ! Beurk !

À bout, elle avait posé trois jours de congé pour se changer les idées, se laver de l'opprobre. Depuis que ce flic, le beau commissaire – comment s'appelait-il déjà ? elle avait sa carte dans son sac –, l'avait mise en garde après l'assassinat de sa copine, elle vivait sur des charbons ardents.

Le marché, rue Mouffetard. Il lui semblait que ça faisait une éternité qu'elle n'y avait pas mis les pieds. Elle se gelait, l'humidité était à son comble, mais pour rien au monde n'aurait cédé sa place en terrasse du Bistrot 88. Les mains serrées sur un café brûlant, elle profitait de sa place de choix, toujours la même, pour passer en revue la foule qui la frôlait. Untel lui semblait trop grand, unetelle trop grosse, celui-là était beau comme un dieu... Et encore, aujourd'hui elle était seule, donc plutôt gentille, car avec Nadia, elles passaient des heures à se moquer méchamment des imperfections des gens. Réelles ou imaginaires. De vraies garces !

Les sons, les odeurs, les couleurs...

Dell'Orso ! Il s'appelait Dell'Orso ! Wouah, ces yeux ! Le salaud ! Il avait foutu la merde dans sa vie, avec ses insinuations, ses non-dits : *...vous faites partie, a priori, de ses cibles privilégiées. Soyez très prudente...* Résultat, maintenant, elle angoissait grave.

Au début, elle avait soigneusement occulté le péril latent, puis peu à peu, cette phrase avait pris le pas sur toutes ses autres pensées jusqu'à devenir obsessionnelle. Elle ne parvenait qu'à de rares moments à l'oublier, au prix de gros efforts sur elle-même, comme à l'instant. Mais le soulagement était toujours de courte durée.

Dell'Orso ! Tout à fait son type. S'il la voyait là, avec ce tueur qui se baladait dans Paris, il l'aurait fessée ! Miam ! Fessée par un flic du 36 !

Elle tenta vainement de se rassurer avec des arguments à deux balles, minimisant les faits : réellement, combien y avait-il de chances pour que l'assassin s'intéresse à elle ? Une sur un million ? Aucune ?

Elle tira sur sa blonde en souriant. Elle avait sans doute plus de chance de mourir du cancer.

Elle dévisagea malgré tout les passants comme si l'homme avait pu surgir devant elle à tout moment. Cette fois, elle s'attardait sur les expressions des visages et plusieurs lui apparurent comme louches. Sans doute le fruit de son imagination.

Tu es ridicule, ma chérie ! Admettons que ce soit lui, tiens, le grand brun, là. Tu le crois assez con pour s'attaquer à toi en plein jour, devant des centaines de personnes ?

Un coup d'œil à sa Rolex. Bon, c'était pas tout, mais si elle voulait manger à midi, il fallait qu'elle fasse des courses. Elle écrasa son mégot, resserra son cache-nez et se leva.

Oups ! Elle allait oublier les sacs de fringues qu'elle venait d'acheter ! Elle y avait laissé la moitié de son salaire. Son armoire débordait, mais elle ne pouvait s'en passer.

Un peu plus haut, elle avait ses habitudes. Des fruits et légumes, de la viande d'une qualité exceptionnelle. Des fleurs magnifiques.

Allumeuse en diable, elle remonta la rue sans se presser, comme pour faire durer le plaisir, consciente que ses fesses pulpeuses dont elle exagérait l'ondulation, attiraient les regards des mâles comme un aimant.

Sa silhouette élancée dépassait tout le monde d'une tête. Facile pour un suiveur de ne pas la perdre ! Un bonjour à droite, une plaisanterie à gauche, elle connaissait la plupart des forains. Mais le cœur n'y était pas. Depuis qu'elle avait quitté la terrasse du café pour s'immerger dans la cohue, une sourde angoisse comprimait sa poitrine, confinant à la panique.

Il lui tardait maintenant de plonger dans la rue du Pot de Fer.

Quelques mètres dans la paisible ruelle piétonne et elle serait chez elle, à l'abri, loin de la foule. Double tour de clé, rideaux tirés... Et elle allait annuler son rendez-vous de ce soir avec Béa. Aucune envie de sortir à la nuit, de se taper le métro, ses tarés, ses excités de tout poil ! Triste à admettre, mais tant que le malade ne serait pas sous les verrous, sa vie ne serait plus comme avant !

Plus que deux minutes !

Bouge ton cul ! Sa gorge, comprimée par l'angoisse, lui faisait mal à hurler. Elle en aurait pleuré. Elle ne répondait plus aux sollicitations des marchands, ne voyait plus rien, n'entendait plus rien, toute à sa fuite.

Plus que quelques secondes ! Malgré l'alerte sanitaire et la température exécrationnelle, dans sa rue, à cette heure, les terrasses de restaurant débordaient. Des rires, des interjections dans toutes les langues du monde, dans des effluves de graillon omniprésents. Une vraie Tour de Babel. Confusément, elle réalisa que depuis quelques jours, elle n'appartenait plus à ce monde. Que sa terreur l'en avait isolée.

Elle y était presque...

Soudain, elle s'immobilisa, une coulée glaciaire le long de son épine dorsale. Si brutalement que plusieurs personnes la bousculèrent. Elle se retourna, guettant le moindre signe suspect. Elle L'imaginait partout, les visages autour d'elle dansant la sarabande.

Le Chirurgien. IL était là. Un sixième sens, infaillible, son instinct, son intuition ne la trompaient pas ! Elle savait : dissimulé quelque part, depuis plusieurs jours, IL la suivait. IL LA TRAQUAIT.

Elle franchit les derniers mètres en courant, renversa une table mal rangée sous les protestations indignées, s'engouffra dans son entrée.

Dans l'affolement, une seule idée surnageait. Dell'Orso... Il lui avait donné sa carte ! Vite !

... vous faites partie, a priori, de ses cibles privilégiées. Soyez très prudente...

21

Les dalles funéraires s'alignaient sagement à perte de vue, concentrées en parcelles géométriques. Par endroits, la neige avait formé des plaques refusant de fondre, dures comme de la glace. Des allées d'ormes impeccablement taillées, pleurant leur ennui, apportaient la seule touche de vie dans la masse noire de granit.

Le grondement sourd du périphérique bordant la nécropole couvrait tous les autres bruits.

Ciel plombé, froid polaire, arbres décharnés, épitaphes rabâchées. Déprimant, lugubre ! De quoi nourrir un peu plus son aversion naturelle pour les cimetières. Il n'y mettait jamais les pieds, enfin pas depuis longtemps. Conneries ! Tout un chichi pour quelqu'un que de son vivant on avait souvent ignoré. Il préférait de loin, quand un de ses potes cassait sa pipe, se prendre une bonne cuite à sa santé et conserver son image dans son cœur. Et puis, il y avait sa superstition aussi. Pochet ne l'aurait jamais avoué, même sous la torture, mais la vue de toutes ces tombes, avec ce qu'il y avait en dessous, le rendait un peu nerveux. D'ailleurs depuis qu'il était entré, il avait bien pris garde de n'entrer en contact avec aucune des sépultures. Et il évitait soigneusement de lire les noms des locataires du lieu de peur de rencontrer quelqu'un de ses connaissances qui lui aurait été hostile de son vivant. Des fois que le mec ait l'idée saugrenue de le tirer par les pieds !

Aujourd'hui, une fois n'est pas coutume, il était venu pour le boulot. Arrivé une heure avant les funérailles, il avait rapidement repéré la fosse qui attendait la dépouille de Sabine Malherbe et depuis errait comme une âme en peine, évitant avec soin le verglas et les flaques d'eau.

Il avait le fol espoir que le Jules de la strip-teaseuse, le mystérieux flic adultère aux yeux bleus et aux cheveux grisonnants, s'y montrerait. Après tout, nul n'est à l'abri d'un coup de bol ! Personne n'était au courant et il se sentait quand même un peu ridicule, certain

que Dell'Orso aurait désapprouvé sa démarche.

Il en avait ras le bonnet de marcher ! Il retourna à sa vieille bagnole un peu plus bas, s'assit à l'arrière, un vieux truc de flic pour passer inaperçu, et dépiauta une barre chocolatée. La dernière se jura-t-il. Longtemps qu'il n'avait pas fait de planque, plus de son âge !

Il n'eut pas longtemps à attendre. Quelques minutes et deux Mars plus tard, le corbillard se pointa au coin de la rue et se dirigea lentement vers la sépulture, aussitôt suivi par les propriétaires de la dizaine de voitures garées tant bien que mal dans la petite rue.

Maurice rejoignit la cachette que lui offrait un vieux chêne et observa la scène. Réflexe de flic, il mit une main sur sa bouche pour ne pas être trahi par les volutes blanches de sa respiration.

Le curé, surgi de nulle part, commençait déjà son office. D'où il était, Pochet n'entendait pas ses paroles et il valait mieux : il aurait bien pu faire une crise d'urticaire. Par contre, il avait une vue imprenable sur les présents à la petite cérémonie. Frigorifiés, tous vêtus de noir, lunettes sombres, ils auraient donné le cafard au plus irréductible des bringueurs.

Deux filles se serraient l'une contre l'autre, en pleine crise de larmes, consolées par un troisième larron dont les manières efféminées ne laissaient aucun doute sur ses préférences sexuelles : sans doute des collègues de « travail ». Il reconnut la voisine de palier, celle qui aurait bien voulu profiter de son corps d'éphèbe. Celle grâce à qui il se trouvait là. Un couple de personnes âgées, les parents, digne dans leur douleur, se tenaient au bord du trou, agrippés l'un à l'autre.

Hormis les parents de la défunte, que des quadras et pas l'ombre d'un cheveu poivre et sel. Le curé dégoisa durant cinq bonnes minutes avant de se taire et bénir le cercueil de son goupillon. Ce fut le signal pour les croque-morts qui s'en saisirent et le descendirent dans la fosse avec componction, affichant la même tronche que s'ils enterraient leur propre mère.

Les parents Malherbe se recueillirent longtemps devant la dépouille de leur fille, sans le moindre pleur, puis se placèrent sur le côté, dans l'attente des condoléances. Avant de se retirer, chacun se signa au-dessus de la bière, y jeta une rose blanche et adressa quelques mots de consolation aux deux petits vieux effondrés.

Le corbillard s'éloigna de la tombe sous une bruine glaciale et, hormis son père et sa mère, Sabine se retrouva seule parmi les morts.

Pochet, déçu malgré tout, allait lui-même partir quand un détail, un mouvement à la limite de son champ de vision, attira son attention. Concentré sur les obsèques, il n'avait rien remarqué, mais un homme s'éloignait, marchant rapidement. Ne tenant pas à se faire remarquer, il avait certainement suivi la cérémonie de loin, caché derrière un arbre. Le col relevé de son manteau et son chapeau masquaient mal

ses cheveux longs rejetés en arrière. Maurice réagit au quart de tour et lui emboîta le pas, réduisant rapidement l'écart qui les séparait.

L'homme, alerté pas le crissement du gravier sous les chaussures du lieutenant, lança un regard furtif par-dessus son épaule et accéléra.

Le lieutenant fit quelques pas en courant et se rapprocha encore :

— S'il vous plaît ! Police ! On a deux mots à se dire ! Stop !

L'homme fit la sourde oreille et allongea le pas.

— Nom de... Police ! Stop, j'ai dit ! Je le répèterai pas !

Le suspect, comme figé par la surprise, s'immobilisa au milieu de l'allée, et sortit les mains de ses poches.

Pochet sans la moindre hésitation, dégaina aussitôt son Beretta.

— Tu mets tes mains sur la tête et tu te retournes, l'ami. Et tu joues pas au con !

— Maurice ? Mais qu'est-ce que tu fous là ?

L'homme ôta ses lunettes tout en se retournant et baissa ses mains. Grand, costaud, yeux bleus, cheveux gris ondulés, il sourit tandis que Pochet plissait les yeux et scrutait son visage. La voix ne lui était pas étrangère.

— Lanvin, de l'antigang, merde ! Tu me remets pas ?

Maurice leva les yeux au ciel et rengaina en secouant la tête. Ça remontait à vingt ans. À eux deux, il avait failli déclencher la guerre des polices ! L'autre avait pas mal changé, mais avait toujours sa gueule de crapule. Le commandant Lanvin, l'antigang et ses magouilles ! Bien sûr qu'il se souvenait !

— Lanvin, mais... Si je m'attendais... tu fais les enterrements, maintenant ?

— Ah, m'en parle pas ! C'est pas trop mon truc, mais on était... comment dire... très proches avec Sabine...

Pochet se frappa le front de la main. En un éclair, il se rendit compte que la piste de l'amant diabolique venait de s'évanouir :

— Alors, c'est toi le flic qui se tapait la petite ? Mon salaud ! Et c'était sérieux ?

— Pour elle, pas pour moi. Enfin si, j'y tenais, mais juste comme ça, tu vois.

— Quel con ! Une pute ! Un flic ! Non, mais je rêve ! Remarque, t'as pas changé, t'as toujours eu le don pour te foutre dans la merde !

— M'en parle pas. Une connerie ! Juste pour tirer sa crampe. Mais c'était une bonne fille, Sabine. Et au lit, un super coup !

Maurice ricana en secouant la tête :

— Tu m'étonnes ! Comme qui dirait une pro, non ?

— Ne déconne pas avec ça ! Non, je te jure, en dehors du boulot, c'était une nana bien ! Quand je pense comment elle est morte, j'en suis malade.

— Comment t'es au courant ?

— Je suis flic, mon vieux. De la maison ! C'est toi qui es sur l'affaire ?

— Le groupe Dell'Orso, ouais !

— Faut que tu le serres, cet enculé ! Et que tu me le confies quelques minutes, histoire que je lui fasse passer l'envie de...

Le gros n'était pas contre l'idée, mais toujours la procédure :

— Si c'était possible, crois bien que j'en connais un ou deux qui s'en chargeraient ! Mais hélas !

Il consulta sa montre. Deux heures carbonisées pour rien !

— Bon, ben, Lanvin, on va dire qu'on s'est pas vus, hein ? Et qu'on s'est pas causé ! Je vais me rentrer !

Il termina sur une pique :

— Bonjour à ta femme, hein ?

Les deux policiers se donnèrent une poignée de main vigoureuse et une tape sur l'épaule :

— Ça m'a fait plaisir de te revoir, tiens ! Mais blague à part, tu t'écrases, hein, Maurice ? Ma femme... si elle l'apprenait... enfin, tu me comprends !

22

L'homme que la presse surnommait le Chirurgien avait tenté d'obtenir le renseignement en la questionnant habilement, mais en vain. Son adresse. Il en avait besoin. C'était somme toute très pratique d'aller directement chez les filles pour les tracter et à condition de bien préparer son coup, quasi sans risque. Chez Malherbe, tout s'était déroulé comme sur du velours. Il fallait simplement bien choisir son moment et ne pas se louper. En fait, tout était dans le poing électrique, son meilleur allié. L'appliquer au bon endroit avec le bon tempo et le plus dur était fait.

Il n'avait pas vu sa cible depuis un mois quand, lors de leur dernière entrevue, l'avant-veille, elle s'était présentée comme sur un plateau. C'est ce jour-là qu'il avait décidé de l'ajouter à son tableau de chasse. C'est elle qui l'avait emmené à cette conclusion. Quand elle lui avait avoué avoir peur du tueur, du monstre qui avait massacré sa copine Nadia. Tout bien considéré, elle aussi méritait de mourir. Cette petite salope aux yeux noyés de sperme, qui vendait son cul contre espèces sonnantes et trébuchantes. Il avait continué à écouter ses jérémiades, déjà ailleurs, son cerveau énumérant les sévices qu'il allait lui faire subir.

Dès qu'il connaîtrait son adresse, ce ne serait plus qu'une question de jours. Mais impossible de lui faire cracher le morceau sans susciter sa méfiance. Aussi la suivait-il depuis des heures. Elle l'avait traîné dans le métro, puis sur plusieurs grands boulevards, avait dévalisé un grand nombre de boutiques, et encore du métro avant de se poser dans le quartier.

Tandis qu'elle se pavanait à la terrasse du Bistrot 88, lui la guettait à travers les vitres dépolies du Petit Bistrot, un peu plus bas. Sans prendre pour autant de précautions particulières. Il avait toutefois rasé totalement sa barbe, portait des lunettes noires et une casquette à large visière, bien que la foule des badauds constitue sa meilleure protection. Il avait réglé son café aussitôt servi, prêt à sortir dès que la

filles se lèverait.

Ce qu'elle ne tarda pas à faire. Chargée comme un baudet, elle remonta la rue Mouffetard, superbe plante vénéneuse dont la queue-de-cheval oscillait au rythme de sa marche.

L'homme alluma une cigarette, sa main protégeant la flamme de son briquet et s'amusa du comportement des queutards qu'elle croisait, morts de faim, les mains tremblantes de désir. Lui allait profiter de son corps de rêve, bientôt et gratis !

C'est vrai que tu es très belle, ma chérie ! Tu as vu tous ces cons qui bavent sur ton passage ? Je te jure qu'on va bien s'amuser tous les deux !

La jeune femme s'attarda plus qu'il ne l'aurait voulu chez le primeur et pour se donner une contenance, il se retourna vers la vitrine d'un tabac. Comme sa proie, il était extrêmement stressé – il se savait recherché comme l'ennemi public N° 1 –, avec la désagréable impression qu'à cet instant précis la foule était truffée de flics et que tous leurs regards convergeaient vers sa nuque.

La fille, campée sur des talons de vingt centimètres, moulée dans un corsaire une taille trop petit et un perfecto offrant ses seins sur un plateau, prenait tout son temps. Parmi les anonymes, elle se détachait comme une fleur sur la neige.

L'homme piétinait nerveusement, tentant de dompter sa fébrilité quand ses yeux se posèrent sur un présentoir à journaux. La presse, que la Covid ne nourrissait plus, avait trouvé un nouveau sujet d'articles : lui, ses méfaits. Partout, il faisait la Une. Il saisit un exemplaire du Figaro. Même le canard politique s'y mettait, et sans perdre de vue le reflet de la fille dans la vitrine, parcourut la manchette en diagonale. Son dernier meurtre remontait à cinq jours, mais il alimentait toujours l'attention des journalistes à sensation. Il ne regardait jamais la télévision, mais imagina le flot d'inepties que les chaînes en continu devaient colporter.

... le Chirurgical a encore frappé... psychose... le monstre terrorise la capitale... police impuissante... encore combien de victimes avant que... mutilations atroces... le milieu du sexe...

La fille poursuivait son chemin. Il rangea précipitamment la feuille de chou, secrètement flatté que l'on parle autant de lui et reprit sa filature. L'excitation du danger faisait cogner son cœur dans sa poitrine. Il se doutait bien que sans qu'il n'y paraisse, l'étau devait se resserrer inexorablement autour de lui, que les flics bien qu'encore loin, se rapprochaient un peu plus à chacun de ses crimes. Ne surtout pas les sous-estimer ! De toute évidence, pour cette affaire, ils devaient disposer de moyens très importants et peaufiner jour après jour la souricière dans laquelle ils tenteraient un jour de le coincer. Quel pied !

L'un suivant l'autre, ils approchaient du bout de la rue...

Allez, Brigitte ! Montre-moi où tu habites, ma chérie !

Après avoir allumé les trois quarts du quartier, elle avait bifurqué à gauche, dans la rue du Pot de Fer. Rue piétonne. Des restos des deux côtés au début, vides après minuit, puis des immeubles de logement.

Le Chirurgien lui laissa prendre un peu d'avance. Si elle se retournait, elle le verrait et ici, il ne risquait plus de la perdre. Encore que pour elle il était méconnaissable.

Soudain, sans crier gare, la fille stoppa net et se retourna dans le même geste. Il eut le temps de lire la panique dans ses yeux avant de se baisser, faisant mine de lacer sa chaussure. La garce se méfiait ! Tel un animal traqué, un sixième sens l'avait avertie d'une présence !

Cette salope se doute de quelque chose. Tu vas devoir jouer serré !

Il se perdit un instant dans la lecture d'un menu, lorgnant sa proie du coin de l'œil, échafaudant déjà un embryon de scénario.

Puis Brigitte Gordes reprit sa marche. Parvenue au milieu de la rue, visiblement perturbée, elle farfouilla dans son sac, en sortit un énorme trousseau de clés, ouvrit une porte cochère et pénétra dans un immeuble de belle facture.

Bingo ! Le 11 bis, à côté du bar à bières.

Eh ben voilà ! Tu vois quand tu veux ? À très bientôt, ma chérie !

23

— Tu as quelque chose pour moi ?

À son retour au Quai, après une douche express et un sandwich sur le pouce, Dell’Orso, avant même de gagner son bureau, s’était arrêté à l’étage inférieur.

Vidal n’avait pas chômé. Trois heures ne s’étaient pas écoulées depuis que Gio l’avait mis sur la piste de Fergal. Mais pour lui, il n’y avait rien que de très normal. Avec un téléphone et un PC, il était capable de retourner le pays en un rien de temps. Lui, le terrain, ce n’était pas sa tasse de thé, par contre, il excellait dans le travail de bureau. Sans se formaliser, il ôta ses lunettes sans monture et acquiesça :

— J’ai commencé par les commissariats puisque par définition, les hôpitaux sont tenus au secret professionnel et que vous connaissant, j’avais pas trop de temps à perdre en vaines palabres. Il y en a cinq dans le 19^e. À l’époque des faits, aucun n’a mentionné de cadavre inconnu dans ses registres. Par contre, j’ai peut-être un truc, rue de Nantes.

— C’est toujours Delsart, le commissaire ? On se connaît, ça sera plus facile. C’est quoi ton truc ?

— Un téléphone. L’hôpital Jean Jaurès a soigné un gus, sans papiers, gravement blessé durant trois semaines. Un jour, le type a disparu comme par enchantement, en oubliant son portable. Le cellulaire a atterri au commissariat, c’est la procédure. Et comme ils en recueillent des tonnes, il a dû terminer aux archives sans autre forme de procès. La date correspondrait, ça mérite de vérifier.

— Un portable ? Mmmh. Je m’en occupe, mais c’est maigrichon ! Rien d’autre ?

— Pas pour l’instant, mais je continue.

— Tu as des nouvelles de Julie ?

— Elle est en repérage autour des Buttes-Chaumont. Où on a trouvé le corps de Sylvia Frémont. Je crois qu’elle compte aller y patrouiller

ce soir.

— C'est une idée fixe, décidément ! Elle, on peut dire que quand elle a une idée en tête, elle l'a pas au cul ! Elle a du concret ?

— Pas à ma connaissance. Faut dire qu'il lui faudrait une chance de cocu pour tomber pile sur notre enfoiré. Mais, c'est Rieux, incapable de rester au bureau.

— Je lui laisse encore une semaine. Ensuite on arrête les frais, trop dangereux. Et le Gros ?

— Il s'est tiré en fin de matinée. Plus revu depuis. Il s'accroche aux basques du mec de Sabine Malherbe, je crois.

— Temps perdu ! On va un peu recadrer tout ça, on s'éparpille, là ! Bon, j'appelle Delsart...

Avant de partir, il fit un crochet par l'ancre de Pochet. Ce que d'aucuns auraient appelé un bureau, mais qui s'apparentait plus au dépôt d'un marchand des Puces. En cherchant bien, et j'exagère à peine, on y aurait trouvé tout le nécessaire pour se monter en ménage, refaire le moteur d'une bagnole ou s'équiper pour un trek dans l'Himalaya. Dell'Orso ouvrit le tiroir du haut, celui qu'il savait vierge de tout relief de nourriture et de piège à souris, et farfouilla dans le fouillis qui l'encombraient. Il ne mit pas longtemps à dégoter un vieux portrait-robot de Fergal que son groupe avait utilisé en son temps. Il le défroissa tant bien que mal, referma son cuir et fonça à sa voiture.

37, rue de Nantes. De l'extérieur, rien ou pas grand-chose n'indiquait que l'on se trouvait devant un commissariat. À peine une pancarte minuscule à côté de la porte d'entrée. Toutes les ouvertures donnant sur la rue étaient protégées par des barreaux et des vitrages opaques armés. Il fallait, au risque de geler sur pied, décliner son identité dans un visiophone avant que la gâche électrique ne soit déverrouillée. Dell'Orso sentit les boules lui remonter jusqu'au cerveau : 2022, dorénavant, ce n'étaient plus les voyous qui se planquaient, mais les flics !

— Vous voulez bien prévenir le commissaire Delsart que le commissaire Dell'Orso est arrivé ?

Surpris, le planton du commissariat de la rue de Nantes rangea précipitamment sa revue porno et releva le nez. Son visage s'empourpra et ses yeux papillotèrent. Un commissaire ! Un coup à se retrouver à la circulation ! Dans l'affolement, le pinot renversa son café froid sur le registre des mains courantes et fit valser le combiné de son téléphone.

Une main se posa sur l'épaule de Gio pendant qu'une voix puissante lançait :

— Qui le demande ? Il est là, le commissaire Delsart ! Je t'attends ! Comment tu vas, mon Giovanni ?

Gio se retourna hilare et fit mine de donner un coup de poing dans le ventre de son ami. Même école, même promo, même galère. Delsart était passé dans presque tous les services prestigieux de la flicaille parisienne avant de se retrouver au commissariat du 19^e, après une affaire qui avait mal tourné. La bavure qui efface en quelques secondes des années de bons et loyaux services. Et la mise au placard sans sommation.

Les deux hommes s'étreignirent.

— Salut Roger. Ben, tu vois, on se maintient. Et toi, toujours la pêche ?

Delsart s'écarta de lui et scruta Gio des pieds à la tête :

— Toujours beau gosse, hein ? Sacré Giovanni !

Il était un des rares à l'appeler par son prénom entier, sans doute par souci de se singulariser. Dell'Orso avait tant l'habitude de son diminutif que quand les gens l'appelaient autrement, il lui arrivait parfois de ne pas répondre, croyant qu'ils s'adressaient à un autre.

Il roula des mécaniques et fit mine de se recoiffer :

— Beau gosse, tu trouves ? Avec quelques balais en plus et quelques cheveux en moins, mais bon, que veux-tu ! T'es pas mal non plus, mon salaud ! C'est les minettes, ça !

— On se débrouille ! T'es venu chercher ton portable ? On a déconné sur ce coup-là ! Mais qu'est-ce qu'il faut faire ! Ici, les flics ne sont pas aussi... réactifs qu'à la Crim', si tu vois ce que je veux dire. Nous, les histoires de tueur en série, on les voit qu'à la télé.

— Pas grave ! L'essentiel c'est que vous l'ayez gardé. Je suppose qu'on vous en apporte des dizaines, non ?

— Tu l'as dit ! Mais mon gars aurait dû tilter, merde ! C'est pas tous les jours que le proprio est blessé par balle et qu'il disparaît sans prévenir. Bon, je te paye le coup ! On traverse la rue et je te donne l'objet.

Authentique zinc, nappes à carreaux, carafes Pernod et chaises Thonet, le troquet était un repaire de flics. Dix au mètre carré. Tous les soiffards du commissariat d'en face y prenaient leur pause ou venaient y croûter le midi.

Delsart tendit à Gio un appareil à carte prépayée, un vieux *Nokia* des familles, sans appareil photo, dans un état proche de l'épave, qui de plus, avait dû séjourner plus ou moins longtemps dans l'eau.

Assis à la table du fond de salle, ils papotèrent du bon vieux temps, le temps de descendre deux bières, puis Dell'Orso s'absorba dans l'examen du portable. Déchargé, comme de bien entendu, donc inexploitable en l'état. Un vieux truc affligé de blessures plus ou moins profondes.

Il l'ouvrit. La carte à puce n'avait pas été ôtée. Tout laissait à penser qu'effectivement son propriétaire l'avait oublié. À moins qu'il

n'ait jugé qu'il ne présentait rien de compromettant pour lui.

Delsart semblait navré pour Gio. Il fit la moue et commenta :

— On a ce truc depuis septembre 2020, tu te rends compte ? Je l'ai tiré des scellés au milieu d'un bazar pas possible. À l'époque, si j'avais imaginé une seconde qu'il avait pu appartenir à ton Fergal, tu penses bien... Parce que tu le cherches toujours, cézigue, hein ?

— Plus ou moins. Mais pas vraiment. Enfin... Leroy m'a dessaisi, mais je vais peut-être reprendre du service !

— Conflit d'intérêts, hein, c'est ça ?

— C'est ça, ma poule ! Mais avec les nouveaux développements de l'affaire, je désespère pas de... Enfin, qui vivra verra. En attendant, on va faire parler ce téléphone. Se pencher sur les derniers numéros appelés et appelants, en espérant qu'il nous apprenne des choses.

— Tu me tiens au courant, Giovanni ? Ça me ferait plaisir que tu le serres !

Une barre de béton et de verre. À la différence de Pochet, lui, c'étaient les hôpitaux qui lui filaient le bourdon. Il n'y serait venu pour rien au monde, même pour une simple appendicite. Les bruits, les blouses blanches, le désinfectant, l'éther... Et les seringues ? Et les malades ? Tout, mais pas ça ! Sans doute une des nombreuses répercussions de sa bipolarité. À l'évocation de certains noms – cancer, Alzheimer, Parkinson, AVC –, son encéphale tourmenté lui faisait ressentir une improbable poussée de fièvre ! Il voulait bien avaler des pilules, seule concession à sa sournoise maladie, mais à l'air libre ! Loin des grabataires, loin des mourants, loin des...

Hôpital Jean Jaurès.

Dell'Orso franchit la porte coulissante, se languissant déjà d'en ressortir.

Vidal avait préparé le terrain et annoncé sa venue impromptue. Le chirurgien qui avait signé la décharge pour le *Nokia* s'appelait Schneider. La préposée à l'accueil lui apprit que pour l'heure le médecin était en visite dans les chambres. On l'avait prévenu qu'un policier désirait lui poser des questions dans le cadre d'une enquête criminelle. Minimum trente minutes d'attente. Largement le temps d'attraper des boutons ! D'ailleurs, ça le grattait déjà !

Il préféra donner son numéro à la secrétaire, s'approvisionner en café dans le hall et sortir s'aérer dans la rue...

Quand on le rappela, une blouse blanche faisait nerveusement les cent pas dans le hall. Jupe noire serrée, dix centimètres sous le genou, escarpins à talons mais pas trop, chemisier ras du cou, chignon, lunettes. Le chirurgien était une chirurgienne. Elle se dirigea d'un pas décidé vers Dell'Orso comme si elle allait le frapper. Main tendue comme un mec, regard sévère, lèvres minces, sans maquillage.

Aucun bijou hormis une alliance. Il existait donc un monsieur Schneider. Pauvre monsieur Schneider, celle-là ne devait pas couiner au lit tous les soirs ! Sauf si elle cachait bien son jeu !

Froide comme la banquise, elle s'adressa au policier comme à un cafard sorti de sous un lit :

— Vous êtes le commissaire Dell'Orso ? Je n'ai pas beaucoup de temps à vous accorder. J'ai du travail !

D'entrée, les hostilités !

— Ben voyons ! Et moi, présentement, je fais des pâtés de sable ! Mais ne vous tracassez pas, simplement quelques questions. Ça ne prendra pas plus de cinq minutes !

— Suivez-moi dans mon bureau, je vous prie. Des questions ? Quel genre ? Vous savez bien que...

Dell'Orso prit aussitôt la mouche :

— Oui, je sais, le secret professionnel ! Ce putain de secret professionnel derrière lequel on se cache trop souvent. Je connais. On me la fait à chaque fois. Pendant ce temps, les criminels continuent de courir !

Miss Glaçon s'assit, la trogne renfrognée, et se mit à malaxer un stylo. Elle appuya sur l'interphone et jeta un ordre :

— Claire ? Qu'on ne me dérange pas pendant dix minutes !

Elle avait manifestement dans l'idée de prendre le contrôle de la conversation, car elle prévint :

— Je n'aime pas votre ton, commissaire. Il faudra peut-être que vous reveniez avec un mandat en bonne et due forme. Je ne sais si...

— Désolé pour le ton, mais j'en ai qu'un en magasin. Va falloir vous en contenter. Quant au mandat, je suis en flagrance et je peux m'en passer. Je vous répète, juste quelques questions, histoire de conforter mon hypothèse et on se quitte bons amis.

Schneider fronça les sourcils. Elle avait affaire à un dur. Vexée dans son amour-propre, elle biaisa :

— Mmmh, je vois. Que voulez-vous savoir ?

Gio avait sorti le portrait-robot de Fergal de sa poche révoluer et le déplia sous les yeux de la chirurgienne :

— Reconnaissez-vous cet homme ?

Schneider se concentra sur la photo de mauvaise qualité et fit la moue. Dell'Orso l'encouragea :

— Les portraits-robots n'apportent souvent pas grand-chose, mais pour avoir été confronté à ce suspect personnellement, je trouve celui-ci particulièrement ressemblant. Regardez-le bien. En outre, les faits sont récents, fin mai début juin 2020, ça va vous revenir.

— Les faits ? Quels faits ?

— Je pense que vous avez accueilli ce type à cette époque et que vous l'avez soigné. Peut-être sous X. Sans doute sous X. On pourrait

discuter de l'opportunité, voire de la légalité d'une telle décision, mais c'est de l'histoire ancienne. Sauf que vous avez empêché connement l'arrestation d'un maniaque multirécidiviste. Qui a peut-être remis ça depuis. Lourde, très lourde responsabilité.

— Si vous le dites ! Mais vous ne pouvez pas comprendre. Notre responsabilité est de sauver des vies, pas d'envoyer les gens à l'échafaud. Au-delà de toute autre considération.

Gio faillit s'étrangler devant tant de cynisme :

— Admettons. Pas le temps d'épiloguer. Et un jour, il a disparu subitement, en oubliant son téléphone portable. Ça vous revient ?...

Il devança ses commentaires pour préciser :

— C'est vous qui avez signé la décharge pour le téléphone. Qui peut le plus peut le moins ! Donc tout laisse à penser qu'il s'agissait d'un de vos patients. C'est la procédure, non ?

Devant sa mauvaise volonté apparente et l'air buté qu'elle montrait, il jeta un œil à sa montre, signifiant que le temps passait et précisa :

— Voyons, Docteur, un effort, c'est pas tous les jours que vous recevez des patients blessés par balle.

Il vit à son changement d'attitude qu'elle se souvenait très bien, mais elle n'était pas encore totalement vaincue.

Dell'Orso dégaina son Smith et Wesson .44 au canon de 4 pouces, sortit une cartouche du barillet et la tint entre deux doigts :

— Ce mec m'a échappé de peu et vu les circonstances, je suis prêt à parier qu'il n'avait pas songé à prendre ses papiers²³. Et voici la balle que vous avez dû extraire de sa carcasse. Environ vingt grammes de plomb durci. Il devait avoir un orifice d'entrée grand comme une soucoupe. Et pas mal d'autres dégâts. Vous voyez toujours pas ?

À la vue de l'énorme projectile, Schneider, pourtant habituée à manipuler de la viande saignante, avait verdi. Elle ne voyait pas tous les jours un objet létal aussi terrifiant. Elle reporta son regard sur le portrait-robot en inclinant pensivement la tête :

— Qu'est-ce que vous lui reprochiez ?

— Oh, pas grand-chose à l'époque, juste quatre assassinats commis dans des conditions abominables. Auxquels je rajoute trois victimes supplémentaires, massacrées, depuis moins d'un mois. Ça suffit ou vous voulez des détails ?...

— Mon Dieu ! Comment...

— Pour des raisons personnelles, j'ai un vieux compte à régler avec lui et je le retrouverai de toute façon, avec ou sans votre aide. J'irais le chercher même en enfer ! Alors, je vous repose la question, reconnaissez-vous cet homme ?...

L'énumération des exactions du *serial killer* avait eu raison des dernières réticences de la chirurgienne. Aussi, des années de déontologie stupide venaient de voler en éclats et Schneider acquiesça

d'un hochement de tête. Dans un souffle, elle confirma :
— Oui, c'est bien lui...
Les choses sérieuses pouvaient commencer !

23- Voir « j'ai tué maman » du même auteur.

24

— T'étais où hier après-midi ? Je t'ai appelé.

Le gros piqua un fard et bredouilla :

— Hier après-midi ?... Un truc perso, j'avais coupé mon portable.

Petit matin blême. Une heure trente de route depuis Paris. Ils étaient partis de bonne heure pour éviter les embouteillages de banlieue et ils avaient déjà parcouru près de cent kilomètres, le bitume défilant monotonement sous leurs roues. Dans ces cas-là, on meuble.

Dell'Orso, les yeux fixés sur la route, ne s'aperçut pas de l'embarras de Pochet et pour s'occuper, accéléra brutalement, du moins, autant que le permettait la guimbarde poussive qu'on leur avait allouée. Il monta jusqu'à cent cinquante et prit la file de gauche, doublant une succession de camions.

— Vous êtes pressé, patron ? Vous avez peur que Fergal se barre avant qu'on arrive ? Au fait, vous êtes sûr que c'est lui ?

— Sûr, non. On n'est jamais sûr, mais j'ai de fortes présomptions. Tu te souviens que quand Vidal a fouillé dans son ordi, il a vu de nombreuses traces de recherches sur Internet, concernant un poing électrique ?

— Exact ! Un peu léger quand même, non ?

— Mmmh, mais ça, plus ça, plus ça, à la fin ça fait beaucoup.

— Mmmh... Et vous croyez qu'il nous attend bien sagement ?

— Peu de chances, mais on pourra peut-être grappiller des trucs, qui sait. J'espère plus qu'à Jean-Jaurès parce que là-bas, c'était peu de balle et variétés ! En tout cas, mieux vaut se tenir prêts. (Il avait soulevé son blouson, dévoilant son S&W.)

Le silence retomba dans l'habitacle, chacun perdu dans ses pensées...

Ils se rendaient à Lorrez-le-Bocage, en Seine-et-Marne. Vidal avait bossé une grande partie de la nuit et miraculeusement réussi à mettre en route le portable supposé de Fergal et parmi les derniers numéros

appelés, l'un d'eux revenait souvent. Celui d'une maison de repos. C'était au début de l'hiver 2020. Le tueur avait dû chercher une maison de convalescence pour récupérer de sa terrible blessure et parlementer longtemps avant d'y obtenir une place. C'était un miracle s'il s'y trouvait encore, mais Dell'Orso ne voulait sous aucun prétexte se reprocher de ne pas avoir agi sans délai. Aussi, sans prendre le temps de demander à l'opérateur le contenu des communications concernées, il avait décidé de se rendre illico dans le petit bled à une trentaine de kilomètres de Nemours, pendant que Vidal s'efforçait d'identifier les autres correspondants. Ils n'avaient pas prévenu de leur venue.

— Sinon, comment va Denise²⁴ ?

Le lieutenant sembla étonné de la question. Connaissant Gio, il savait qu'il se tapait de Denise comme de sa première dent. Il trouva néanmoins gentil que le boss s'enquière de la santé de sa moitié.

— Aussi bien que possible ! Vous savez, les vieilles carnes, c'est costaud !

Dell'Orso le détailla un instant, avant de lancer en rigolant :

— En tout cas, t'as jamais eu tes fringues aussi bien repassées que depuis que t'es à la colle avec elle !

— Ouais, c'est une perle. Maniaque comme pas deux. Et elle vous fait une bouffe du diable. Non, une bonne gonzesse. Et au pieu, elle tire encore son épingle du jeu...

— Super ! Content que t'aies trouvé la perle rare. D'autant que pour se fader un gabarit comme toi, faut en plus qu'elle soit très patiente !

Ils continuèrent à se chambrer pendant vingt bornes puis prirent la sortie de Nemours et s'enfoncèrent au milieu des champs à perte de vue. Du blé, des vaches, du blé, des vaches, sur des centaines d'hectares. Les prés donnaient l'impression de respirer, suants de la rosée accumulée durant la nuit. Un soleil pâlichon s'acharnait maintenant à percer les nuages, rendant la vue un peu moins déprimante.

Depuis peu, Dell'Orso savait se servir du GPS de son téléphone et il s'en bénit, car rapidement, il se rendit compte que sans lui, il se serait paumé.

Neuf heures trente. Ils stoppèrent finalement devant un portail en fer forgé, surmonté d'un panonceau : *Pension des Oiseaux*.

Un haut mur périphérique en pierres protégeait l'institution des regards.

Pochet descendit de voiture, sonna et prononça quelques mots, provoquant aussitôt l'ouverture automatique du portail.

À tout hasard, Dell'Orso chaussa des lunettes de soleil enveloppantes et coiffa un chapeau à larges bords : Fergal le connaissait et ne l'avait sûrement pas oublié.

Ils s'engagèrent dans une allée bordée de platanes serpentant au milieu de pelouses tondues de près, de massifs polychromes, de bassins. Pour déboucher au détour d'un virage sur une somptueuse bâtisse dont le style n'était pas sans rappeler à Gio les demeures victoriennes de certaines régions d'Angleterre. Toits de bardeaux très pointus, ouvertures oblongues à meneaux, façades de briques, pureté des lignes.

Dell'Orso se gara discrètement au parking visiteurs et les deux hommes se dirigèrent vers le perron.

Quelques « malades » déambulaient dans le parc immense, d'autres, assis sur des bancs, discutaient ou lisaient. Quelques blouses blanches. Calme de bon aloi. Comment imaginer qu'un tueur de la pire espèce ait pu se glisser parmi ces paisibles villégiateurs ?

Dans l'entrée, une petite boulotte boutonneuse officiait derrière un comptoir d'où n'émergeaient que son front et ses nattes brunes. À leur demande, elle prévint le directeur que deux policiers désiraient lui parler. Non, ils n'avaient pas rendez-vous... Après quelques palabres, elle leur indiqua son bureau, au fond d'un couloir décoré d'œuvres d'art d'un goût douteux.

L'homme les attendait sur le pas de sa porte, main tendue. Grand échalas onctueux, alopécique, regard fuyant, poignée de main humide, allez savoir pourquoi, il fut d'emblée antipathique à Pochet.

Il les invita à s'asseoir et pompa sur un cigare infect, noyant la pièce dans un nuage de fumée pestilentiel.

Gio lui présenta le Gros renfrogné puis déplia le portrait-robot de Fergal en même temps qu'il lui mettait sa carte sur le nez. Même réaction ou presque que la veille à l'hôpital. Quasiment un réflexe : pour le principe, on freinait des quatre fers pour donner des renseignements à la police, au nom de sacro-saints codes de confidentialité.

— Vous auriez dû prévenir, Messieurs ! Vous comprenez, nous sommes très pris. Et la confidentialité...

Échange de paroles stériles, temps perdu, agacement... Dell'Orso fumait, Pochet fulminait...

Le petit manège du directeur dura quelques minutes jusqu'à ce qu'à l'approche du quart d'heure, Maurice n'y tenant plus, se penche par-dessus le bureau, saisisse le gringalet par la cravate et le tire à lui violemment. Affranchi des contraintes procédurales inhérentes au Code de Procédure, il se lâchait lorsqu'ils étaient dans le délai de flagrance. Gio connaissant son adjoint et ses méthodes quelquefois *borderline*, fit mine d'admirer ses ongles et le laissa poursuivre. On ne dépasserait pas les limites de l'admissible et ils allaient gagner beaucoup de temps.

— Oh, mais c'est quoi, ça ? L'a pas fini de nous emmerder, le

dirlo ? Y veut quoi le dirlo ? Y sait pas le dirlo que le temps c'est de l'argent ? Y veut que je m'énervé ? Que je le chahute un peu ? Hein ? Non ? Alors y va me faire le plaisir de zieuter c'te topo et fissa !

Et il le repoussa brutalement dans son fauteuil, en lui plaquant la feuille sur le visage.

L'autre suffoquait de surprise. Campé derrière sa petite parcelle de pouvoir, il n'imaginait pas une seconde que l'on puisse le traiter de la sorte. Il décolla l'affichette restée collée à son front, arrangea sa cravate et allait se saisir de son horrible cigare quand Pochet envoya le cendrier valser à trois mètres. Sa pomme d'Adam jouait au yoyo. Dans son idée, les flics de la trempe de Maurice, mi-brute, mi-nounours, n'existaient qu'au cinéma. Un vrai dur dont le regard vous transperçait.

— Je... je...

— Quand t'auras fini de bégayer ! Tu le connais ou pas, ce pékin ?

— Oui, je... c'est monsieur D... c'est monsieur Dell'Orso !

Il rougit jusqu'aux oreilles comme s'il venait de prononcer une obscénité.

Ahurissement de Maurice, peinant à poursuivre. À ce moment, Gio reprit la main. Il ôta ses lunettes et regarda le directeur avec son regard le plus bienveillant. Mais il ne savait pas trop bien s'en servir et l'autre n'en menait toujours pas large :

— Monsieur le directeur, excusez la manière un peu cavalière dont mon adjoint vous a traité et reprenez-vous. Comment avez-vous dit ?

— Oui, c'est bien monsieur Dell'Orso. Le même nom que sur votre badge. Cyril Dell'Orso ! Tenez, regardez...

Il raviva l'écran de son ordinateur, pianota quelques touches et tourna l'appareil vers les deux policiers. Ils avaient sous les yeux une fiche d'admission : effectivement, le pensionnaire s'était inscrit sous le nom de Dell'Orso !

Pochet partit d'un rire tonitruant, plié en deux dans son fauteuil. Entre deux saccades, il parvint péniblement à articuler :

— Y'a pas à dire, c'est un bon notre mec, hein, patron ? Il s'est inscrit sous votre nom, je le crois pas ! Se fout de notre gueule à plein tube ! Ah, le con !

Et il repartit de plus belle, les yeux noyés de larmes.

Le commissaire, lui, trouvait ça moyennement drôle. Le problème Fergal ressurgissait dans sa vie avec une acuité nouvelle. Il passa sa main sur son visage. Il ne faisait aucun doute que Fergal faisait une fixation. Qu'il avait focalisé sa haine sur lui et ne le lâcherait plus. Dell'Orso ne craignait pas pour lui mais avant tout pour Sylviane. Le fou pouvait à nouveau s'en prendre à elle à tout moment. Comment l'éviter ? En lui octroyant une protection vingt-quatre heures sur vingt-quatre ? Il savait qu'on le lui refuserait, trop cher. Pour une

menace hypothétique en plus ! Ou devait-il éliminer la cause du problème ? Définitivement ?

À la vue de la tête de Gio, le rire de Pochet se bloqua dans sa gorge. Lui savait. Il se souvenait encore de la rage de son boss lorsque Fergal lui avait glissé entre les doigts et ce qu'il avait lu dans ces yeux ce jour-là, l'avait édifié. Depuis, il connaissait d'avance l'issue d'une éventuelle confrontation entre Fergal et Dell'Orso et sa présence aujourd'hui n'était pas fortuite. Il avait prétexté vouloir sortir un peu de la grisaille parisienne et s'était discrètement invité à la virée de Gio. Pour éviter que ce dernier n'en vienne à des extrémités fâcheuses.

La fiche faisait apparaître que Fergal était entré le 8 septembre 2020 pour disparaître mystérieusement le 3 juin 2021. Neuf mois dorloté aux frais de la princesse. L'ennemi public numéro un de l'époque, incognito, s'engraissait peinard à quelques kilomètres de Paris et de la Crim'.

— Je suppose qu'ici aussi, vous ne demandez pas de papiers à vos patients ?

— Non, commissaire. Nous sommes une association caritative subventionnée par l'État. Par essence, notre métier consiste à porter secours, gratuitement et sans distinction de sexe, de religion ou de couleur de peau. Seule nous intéresse l'affection dont souffre notre malade.

— Et vous vous contentez de ça ? Vous voyez arriver un type la gueule enfarinée, avec des cicatrices de trente centimètres, sans papiers, et il vous vient pas à l'idée de le signaler aux flics ? On croit rêver !

— Non, nous ne...

— Vous me faites chier avec votre secret professionnel ! Vous ne lisez jamais les journaux ? Vous savez qui est votre pseudo Dell'Orso ? Un assassin ! Multirécidiviste ! Un *serial killer* ! Et à l'heure où on parle, il est dehors, prêt à remettre ça !

L'échalas se gratta la gorge et se tortilla dans son fauteuil, très mal à l'aise. Son teint cireux avait viré au vert. Il balbutia :

— Bien sûr dans ces conditions... J'aurais sans doute dû...

Le Gros prit la relève :

— Et ouais, t'aurais dû ! Mais t'es trop con ! Tu mériterais qu'on te mette en examen pour entrave à une enquête de police, tiens ! Et quand il s'est envolé... enfin, je veux dire, tu as du biscuit à nous donner ? T'as une idée où il s'est tiré ?

— Non, mais j'y pense, vous devriez voir avec Jacky et Michel. Ils...

— Tiens donc ! Jacky et Michel, hein ?

— Oui, ils étaient inséparables. S'il a parlé, eux doivent savoir !

— Eh ben, voilà, tu vois quand tu veux ! Et ils sont toujours là ces

deux zigues, depuis le temps ?

— Bien sûr (sous-entendu, sinon, je ne t'en aurais pas parlé, gros tas !). Les employés, kinés, filles de salle, cuistots tournent beaucoup chez nous, mais ces deux sont indéboulonnables !

— Ils ont souscrit un abonnement ou quoi ? Et on peut les trouver où ces deux messieurs ?

Le directeur jeta un œil à la pendule murale. Onze heures.

— Avant de manger, ils jouent aux cartes dans la salle de loisirs. Invariablement. Vous ne pouvez pas les manquer : ils ont leur table attitrée près de la cheminée !

L'un était aussi petit et large que l'autre était grand et maigre. Septuagénaires, déplumés comme le cul d'un babouin, moustache, rides et taches de vieillesse. Ils s'engueulaient tels des chiffonniers comme si leur vie dépendait de l'issue de la partie.

Clope trempée au coin de la bouche, couperose aux joues, œuf colonial – le fruit d'une longue addiction à la bibine –, l'archétype de ceux qui avaient trouvé l'astuce pour vivre *ad vitam aeternam* aux crochets de la République ! Renseignements pris, ils végétaient dans la pension depuis plus de cinq ans. Vive la France !

Pochet s'approcha des deux rebuts cinquantenaires, et portant son index à son front, demanda, très amène :

— Bonjour Messieurs ! Nous avons bien affaire à messieurs Jacky et Michel ?

Les deux glandeurs levèrent les yeux de leur jeu et le plus petit par la taille, faisant preuve d'une grande perspicacité, lança, sans répondre à la question :

— Tiens, tu sais pas Michel ? On a la visite des cognes²⁵ !

D'autant plus remarquable que personne ne les avait prévenus de leur venue. Jacky était donc un gros malin. Voyant l'air surpris de Dell'Orso devant tant de sagacité, le Gros asséna un de ses aphorismes favoris :

— Hé oui, patron, la flicaille, c'est comme les harengs, tu te défais jamais de l'odeur !

Puis il se retint de calotter le petit râblé et lui répondit sur le ton de la plaisanterie :

— Tu sais quoi, le nabot ? Souhaite que le cogne te cogne pas, des fois que ça lui prenne ! En attendant, moi et mon chef, on va vous poser quelques questions sur ce type...

Pour appuyer ses paroles, il avait levé un des battoirs qui lui servent de mains tout en étalant de l'autre le portrait-robot sur la table. Voyant que les choses étaient rentrées dans l'ordre, il poursuivit :

— Cyril ! Vous le reconnaissez, non ? Votre pote ! On nous a dit

que vous étiez comme cul et chemise !

— Cyril ? Ben qu'esse qu'y l'a donc fait ?

— Décidément vous ne recevez pas les nouvelles, ici, hein ? C'est un assassin ! Voilà ce qu'il a fait ! Et nous, on lui court après ! Alors, si vous avez des renseignements, on vous écoute ! Par exemple, si vous savez où il s'est carapaté, vous voyez ?

Les deux compères, sidérés, se regardaient sans pouvoir en sortir une. C'est Jacky, toujours lui, qui fit le premier preuve d'initiative :

— Un assassin ! Ben, celle-là, ça me la coupe ! Michel, toi ?...

— Comme ça, ça me vient pas... Il était discret, le Cyril. Parlait pas beaucoup. La preuve, on n'aurait jamais pu deviner... qu'y tuait des gens !

— Des femmes, pour être plus précis.

— Des femmes ? Nom de Dieu ! Michel, toi ?...

— Ah, là, chuis moins surpris, voyez. Y cachait pas qu'y pouvait pas les blairer, les gonzesses. Dès qu'il en voyait une : *Regardez-moi cette salope ! Regardez-moi cette pute !* Sans arrêt ! Et avec des yeux ! Ouais, maintenant que vous le dites, mmmh, c'est sûr qu'il aimait pas les nanas !

— Et pourtant l'était pas pédé, hein ? Non, non ! Pas pédé ! Michel, toi ?...

Dell'Orso se dit *in petto* qu'il avait fait le déplacement pour rien, mais, maigre consolation, il savourait pleinement la confrontation entre les trois phénomènes. Il les laissa échanger, riant sous cape.

— Qu'il aimait pas les femmes, on sait. Mais sinon ? Creusez-vous un peu la cervelle, bordel ! Ça vous changera. Il ne parlait jamais, je sais pas moi, d'amis, de relations qu'il aurait eues en dehors d'ici ?

— ... non, discret que j'veus dit. Jamais de visites, jamais de courrier. L'avait même pas de téléphone ! Un vrai sauvage ! Michel, toi ?...

— De but en blanc, si je vous demande où vous pensez qu'y se serait tiré, vous diriez quoi ?

Réponse unanime et non concertée :

— Paris !

— Tiens donc ! Et pourquoi Paris ? C'est vaste, Paris ! Où à Paris ?

— Ça je pourrais pas dire, mais y parlait souvent de Paris, comme quoi il aimait bien la ville et tout et tout ! Michel, t...

Soudain excédé, Maurice ferma les yeux et grogna, poings serrés :

— Nom de Dieu, Jacky, tu sais que tu commences à me soûler, toi, avec tes « Michel toi » par-ci, tes « Michel toi » par-là ! Si tu dis encore une fois « Michel toi », je crois que je vais te casser toutes les dents de devant !

Opportunément, ledit Michel trouva rapidement la parade pour faire retomber la pression et éviter à son ami une longue série de

rendez-vous chez le dentiste :

— Ouais, et tu te souviens, Jacky, qu'y disait toujours qu'un type l'avait une ardoise en suspens avec lui : *Entre nous, il reste encore un gros passif*, qui disait toujours ! *Et on va remédier à ça avant longtemps !* Pas, Jacky ?

— Une ardoise ?

— Ouais, une ardoise ! Même que le type, c'était un cogne, tiens, au fait ! Pas, Jacky ?

24- Voir *Clivage*, du même auteur.

25- *Policiers*, en argot.

25

Les embouteillages du périphérique l'avaient mis énormément en retard. La neige. Qui s'était à nouveau invitée à la partie. Ça roulait au ralenti dans cinq centimètres de gadoue liquide, s'évertuant à se frayer un chemin sans se foutre en l'air. De mémoire de Parisien, on n'avait pas vu ce type de phénomène météorologique – averses de neige quasi quotidiennes –, depuis longtemps.

On l'avait prévenu que la fille, visiblement très perturbée, voulait le voir à tout prix et qu'elle ne quitterait le Quai qu'une fois lui avoir parlé.

Dell'Orso gara sa voiture à la volée et se rua dans le hall, abandonnant Maurice. Il lui avait laissé sa carte et demandé de prendre contact avec lui au moindre doute, à la moindre menace. Si elle insistait tant, c'est qu'elle allait peut-être lui fournir un élément primordial pour son enquête.

Il la chercha des yeux en ouvrant son cuir, mit un peu d'ordre dans sa coiffure en reprenant son souffle.

Impossible à louper. Tenue de combat : fringues plus courtes ou plus étroites que la normale, maquillage appuyé, bijoux, lunettes de star... Un phare dans la brume. Elle était assise sur un banc dans le hall d'accueil, triturant nerveusement un mouchoir. Elle se leva comme mue par un ressort quand elle l'aperçut. Et se précipita vers le commissaire.

Dell'Orso sut d'emblée : elle mourrait de peur. Et la peur la rendait encore plus belle que dans son souvenir.

Pochet qui regagnait son bureau, frôla Gio et lui murmura :

— Une belle gonzesse à l'horizon et Dell'Orso cavale comme un malade, hein, patron ?

C'est vrai qu'elle était à croquer. Devant sa terreur patente, Dell'Orso eut pitié d'elle.

— Brigitte, je suis désolé. Je suis venu aussitôt que j'ai pu. Il y a longtemps que vous êtes là ? Venez, on va s'asseoir...

Pour toute réponse la strip-teaseuse se moucha en confirmant de la tête. Il passa un bras autour de ses épaules et la guida jusqu'à une salle de réunion inoccupée. Dans l'état où elle se trouvait, il n'était pas certain qu'elle aurait pu monter le légendaire escalier jusqu'à son bureau.

Il déblaya un monceau de gobelets à café vides, repoussa deux cendriers débordant de mégots, l'installa et décrocha le téléphone intérieur :

— Martin ?... oui, Dell'Orso !... Oui, tu peux nous apporter deux cafés serrés ? (La fille acquiesça mollement à son interrogation muette...) Oui, en salle 2. Merci, Martin.

Tout en parlant, il la regardait à la dérobée et fut sidéré par son état de panique.

— Brigitte, essayez de vous calmer un peu, vous tremblez comme une feuille. Vous m'avez l'air totalement affolée. Ici, vous ne risquez rien. Dites-moi ce qui vous préoccupe.

Elle le fixa droit dans les yeux, hagarde, et cria plus qu'elle ne parla :

— IL M'A SUIVIE ! Je suis sûre que c'était lui ! IL M'A SUIVIE !

— Oh, oh, oh ! Attendez, attendez ! Vous allez...

Il s'interrompit pour laisser entrer le planton avec leurs deux cafés.

— Sucre ? Buvez votre café et reprenez-vous, Brigitte. On a tout notre temps... Je suis là, il ne peut plus rien vous arriver (*salopard, te foutre de la gueule d'une pauvre fille terrorisée*).

Brigitte avala une gorgée brûlante de café noir, les mains tremblantes, tentant désespérément de se calmer. Gio lui laissa le temps de le terminer avant de reprendre son interrogatoire. Quand elle eut repris la maîtrise d'elle-même, elle ôta ses lunettes, tourna vers lui ses beaux yeux verts striés de sang et respira profondément.

— Excusez-moi, je... On peut continuer maintenant.

— Ça va mieux ? Qui vous a suivie, Brigitte ?

— Le Chirurgien !

— Le Ch... Écoutez, ne l'appellez pas comme ça. C'est juste un surnom que ces cons de journalistes ont inventé pour alimenter un peu plus la psychose. On va l'appeler le suspect, si vous voulez bien.

— Oui, bon, le fumier qui a assassiné Nadia, si vous préférez ! En tout cas, c'était lui !

— Brigitte, personnellement, je n'ai pas la moindre idée de ce à quoi il ressemble, à l'heure actuelle. Et vous, vous l'auriez donc vu, c'est bien ça ?

— Me prenez pas pour une conne, commissaire ! Bien sûr que je n'ai vu personne, mais c'était lui et il me suivait, faites-moi confiance !

— Bon, OK. Comment pouvez-vous être aussi catégorique ?

— L'intuition ! Je le ressens au fond de moi, je suis en danger.

C'était hier... Je faisais mon marché. Rue Mouffetard. Et puis, c'était comme... comme si ma tête subitement s'était trouvée prise dans un étau... des bourdonnements d'oreilles... tous mes sens me criaient qu'il était derrière moi... je me suis arrêtée au milieu de la rue... j'ai regardé... Il était là, partout... dans chaque silhouette, chaque visage !

— Je vois... Mais c'est vague, Brigitte. Trop vague. Comprenez-moi, je ne mets pas votre parole en doute, mais moi, il me faut du concret, pas seulement des impressions, même si elles paraissent fondées...

— Il m'en veut, j'en suis sûre ! Il prend des repères pour me... C'est comme ça qu'il a dû s'y prendre avec Nadia. La suivre pour choisir le meilleur moment pour...

Le pire, c'était qu'elle avait probablement raison. Dell'Orso se souvint quand Sylviane, de la même manière, lui avait fait part de ses doutes. Son intuition ne l'avait pas trompée. Peu après, Fergal lui avait tendu un piège où elle aurait pu laisser sa vie²⁶.

— Mmmh, vous savez, ce marché est si fréquenté que l'on peut angoisser, fantasmer. Tout ce monde, cette foule, tout autour de vous... Dans le contexte, c'est possible...

— Non, non, non, ne cherchez pas. C'était lui, je vous dis !

— Admettons. Et vous êtes rentrée chez vous, ensuite ?

Elle hocha tristement la tête, réalisant la portée de la question qui aurait pu paraître anodine :

— Oui, j'étais à deux pas et dans l'affolement je n'ai pas réfléchi. Mais je sais pourquoi vous me demandez ça !... Il... il connaît mon adresse maintenant, c'est ça, hein ?

Dell'Orso préféra se réfugier dans le silence. Il but son café tiède d'un trait et réfléchit à s'en faire sauter les plombs.

Dans le couloir, ça courait, ça gueulait, les téléphones grelottaient sans cesse. Derrière les vitres en verre martelé, des ombres furtives vaquaient à de mystérieuses tâches. La routine...

Dell'Orso ressortit la feuille écornée du portrait-robot :

— Je pense qu'avec le temps qui s'est écoulé depuis l'autre jour, vous pourriez maintenant m'aider. En faisant appel à votre mémoire. Peut-être qu'à tête reposée, vous avez réfléchi. Que quelque chose vous est revenu. Réfléchissez bien... Regardez ce visage... Est-ce qu'il vous parle ?

Gordes scruta le portrait de longues secondes puis afficha un timide sourire et secoua la tête, l'air désolé :

— Jamais vu... Non, je vois pas...

— Vous ne voyez pas ? Élargissez le spectre, ne vous cantonnez pas au Barbarella. Il n'est pas assez con pour s'y montrer. Vos amis, à vous et Nadia, les parents, des relations communes, n'importe qui qui vous aurait approchées... Je dirais qu'*a priori*, le type vous connaît. Il chasse dans votre milieu, les filles de... Enfin, on se comprend !

— Les poufs, vous voulez dire ? Les putes, quoi ! Ça va mieux en le disant, non ?

— Mmmh, si vous voulez. Je ne voulais pas vous vexer.

— D'après vous, ce serait un client ?

— Pas obligatoirement ! Je commence un peu à connaître la psychologie de ces gus. D'après son mode opératoire, vous, les prostituées, le dégoûtez plutôt qu'autre chose. De par vos façons de faire, votre vulgarité ostensible, le métier que vous exercez, et par voie de conséquence les actes sexuels auxquels vous vous livrez. Si c'est celui que je soupçonne, il a eu un gros problème avec sa mère quand il était enfant... qu'il reporte sur les femmes faciles, en général. En procédant de la sorte, il vous punit, vous élimine de la société. Et il vous rend... inutilisables. Dans son cerveau malade, il ferait presque œuvre utile !

— Vous avez un suspect, alors ?

— J'ai deux affaires qui se télescopent et ce n'est pas encore tout à fait clair. Une longue histoire... Je m'emploie à démêler tous les fils, mais pour l'instant, je n'ai aucune certitude.

— Et vous disiez qu'il nous connaît ?

— Mmmh, mais ce n'est pas obligatoirement quelqu'un du premier cercle. Ça peut être quelqu'un que vous croisez sans même y prêter attention, que les trois victimes ont croisé, que ses prochaines victimes croiseront... Quelqu'un d'insoupçonnable, malheureusement !

— Prochaines victimes, vous dites ?

— Oui Brigitte, les prochaines. Vous m'avez l'air d'une fille solide. On va pas se cacher derrière la ficelle. Bien sûr qu'il va récidiver. Tant que je l'aurai pas serré, il va récidiver. Et si c'est Fergal, le connaissant, on n'est pas au bout de l'horreur.

— Fergal ? C'est son nom ?

— Oui, pas un tendre, mais ça reste strictement entre nous. Je vous en ai trop dit. Si je vous révélais la façon dont il s'y prend, croyez-moi, vous...

La fille, les yeux agrandis par la terreur, supplia :

— Il faut me protéger, commissaire ! On protège bien des hommes politiques, des réfugiés, des... Ch'ais pas, moi ! Alors pourquoi pas moi ?

— Parce qu'en France, sauf cas vraiment exceptionnel, il n'existe pas de programme de protection des témoins, contrairement aux États-Unis, par exemple. On me refusera ma demande devant le peu d'éléments tangibles que nous avons. Vous comprenez, il s'agit de simples prémonitions, pas de faits avérés. Mais au fait, vous, je ne vous ai jamais demandé si vous aviez un amant ?

— ... Un amant ?... Bizarre comme question ! J'ai une amante, oui... Je suis bi... Laura... Elle bosse au Crazy... Pourquoi vous me

posez cette question à brûle-pourpoint ?

— Si je voulais faire de l'humour noir, je dirais que c'est plus facile de la poser à une vivante qu'à une morte.

— Effectivement, vous êtes très drôle !

— Non, excusez-moi, je suis très con !

— Vous voulez d'autres détails sur ma vie privée ?

— Ça ira... Laura bosse au Crazy ?...

La strip-teaseuse prit conscience que sa compagne était elle aussi une cible potentielle. Un coude sur la table, elle mit sa main devant ses yeux et inspira profondément en secouant la tête, au comble du désespoir.

— Je vais vous donner un bon conseil, Brigitte. Prenez Laura avec vous et foutez le camp, le temps que je le stoppe !

— Mais non ! On ne peut pas se le permettre... le boulot... Surtout Laura, elle va perdre sa place. Et puis, c'est les flics qui vont nous verser nos salaires ?

— Au minimum, prenez des jours de congé. Tout de suite. Et quittez Paris. Planquez-vous chez n'importe qui, des amis, des parents, mais loin de cette merde ! Et en attendant, ne répondez pas au téléphone, restez chez vous enfermée à double tour et n'ouvrez à personne.

— Impossible, je vous dis ! Tenez, prenez ce soir, par exemple, Martine est malade. Si je ne vais pas bosser, le spectacle est à l'eau. Mario va me t...

— Vous tuer, oui ! Remarquez, lui ou mon suspect, hein ? Mais je vais l'appeler, Donizetti. Et lui dire que s'il vous emmerde, je lui ferme son claque ! Provisoirement, il n'a qu'à se foutre à poil et tailler des pipes lui-même ! Rassurez-vous, il ne peut rien me refuser, je le tiens par les couilles.

Brigitte le regarda par en dessous. Les derniers mots de Gio avaient réussi à lui extirper un pâle sourire. Bref, car Dell'Orso poursuivit impitoyablement. Pour mieux la convaincre, il enfonça un peu plus le clou :

— Brigitte, si vous ne m'écoutez pas, autant signer tout de suite votre arrêt de mort...

26

Il regagna son bureau, le moral dans les godasses, sans répondre aux nombreux saluts de ses collègues. Dans l'interminable escalier, c'était l'heure de pointe, mais tout à son problème, il arriva sous les combles sans s'en rendre compte.

Il claqua sa porte et se laissa tomber dans son fauteuil, lumière éteinte. La nuit était tombée très tôt et la seule faible lueur dans la pièce provenait de sa fenêtre de toit.

Le silence et le clair-obscur l'aidaient à réfléchir. Il faisait vraiment face à un cas de conscience, pire, une torture morale : il venait peut-être de parler avec la prochaine victime du Chirurgien. Et de la laisser sans protection le rendait fou. De surcroît, le cas de Laura le taraudait. La danseuse du Crazy pouvait très bien également servir de cible au prédateur. Elle en remplissait tous les critères. D'un autre côté, il ne pouvait pas couvrir toutes les filles de Paris. Il lui aurait fallu une armée qu'il n'avait pas. Loin de là. Et il ne possédait pas encore suffisamment de matière pour, le cas échéant, demander à Leroy des effectifs supplémentaires.

Le regard dans le vague, il mit en marche la machine à idée. Le problème, c'est que ce soir, elle était en panne. Bastos sauta sur le bureau, en quête de câlins, mais même lui ne parvint pas à dérider Gio.

Dans ces cas-là, plutôt que de devenir fou, le flic se livrait à des recherches routinières. De celles qui ne servent qu'une fois sur cent mille, mais que tout bon flic se doit de mener.

Il consulta sa pendule murale. Dix-huit heures trente. Tous les fonctionnaires de base étaient déjà couchés, mais pas l'homme auquel il pensait.

Le SALVAC. Un outil remarquable mais lourd au possible. D'ordinaire, on avait besoin d'imprimés de requête en quinze exemplaires et on recevait un compte-rendu de recherches au bout d'un mois avec du bol. Mais Dell'Orso y connaissait Simmons de

longue date. Ils étaient tous deux dans la police depuis des lustres et chacun, le meilleur dans son domaine. Sur ce coup-là, on n'y avait pas encore eu recours, mais mieux valait tard que jamais. Il se servait si peu souvent du SALVAC, qu'il se demanda si son pote y bossait toujours. Il chercha son numéro direct dans la mémoire de son téléphone et lança l'appel en priant le Ciel.

Miracle, on décrocha à la troisième sonnerie. Il s'attendait si peu à ce qu'on lui réponde qu'il sursauta.

— SALVAC. Simmons. Je vous écoute !

— Oh, t'es toujours là, toi, vieille peau ? Dell'Orso, Criminelle !

— ... D... Dell'Orso ? C'est pas vrai ! Mais qu'esse tu deviens ? Ça fait un bail, dis donc ! J'ai de tes nouvelles que par les infos. Qu'esse tu me dis de beau ?

— Toujours au boulot. Toujours avec mes cinglés. Et toi, ça boume ?

— Ça se maintient. Cette chimio me bousille plus que mon cancer, mais si je peux tenir encore quelques années, je prends !

— Désolé, j'ignorais !

— Te bile pas, c'est rien !

— Et tu serais pas mieux chez toi, à te reposer ?

— Tu veux me faire crever avant la date, ou quoi ? Non, j'aurais l'impression de ne plus faire partie des vivants.

— C'est pas trop dur, je veux dire, physiquement ?

— J'ai adapté mes horaires. Je bosse quasi à mi-temps, trois jours par semaine, histoire d'occuper le ciboulot, sinon, y'a des fois où tu te ferais sauter la caisse. Bon, je suppose que tu m'as pas appelé pour que je te cause de mon crabe ? Dis-moi tout !

— J'ai trois assassinats sur les bras. Et pas des plus jolis-jolis. Un massacre !

— Remarque, j'ai rarement vu un mec tuer avec des fleurs, hein ? Allez, raconte !

Dell'Orso le briefa rapidement, tandis que l'informaticien pianotait frénétiquement sur son clavier. Quand il eut terminé son résumé de l'affaire, Simmons ricana :

— Encore un beau bébé ! C'est Jack L'Éventreur que tu cherches. Par contre, lui, je l'ai pas en magasin, il est mort et enterré depuis longtemps !

— Mon type est bien pire. L'autre, c'était du pipi de chat à côté !

— Et on se la fait comme d'hab, sans papelards ?

— Tu me connais !

— T'as raison, moi aussi ça m'emmerde ! Surtout maintenant ! Mais ça reste entre nous. Je suis à deux doigts de casser ma pipe, et s'ils me chopent, j'ai pas envie qu'ils emmerdent ma femme avec une retraite tronquée. Tu veux que je remonte jusqu'à quand ?

- Aussi loin que tu peux.
- Je pourrai pas faire grand-chose avant 2005. C'est à partir de ce moment-là que le SALVAC est devenu vraiment performant.
- C'est déjà pas mal. Regarde ce que tu as.
- Pendant qu'on causait, j'ai rentré quelques mots-clés, la bécane mouline... Ben tiens, tu vois ! 2005... Tu as de quoi noter ?...
- Envoie.
- 2005. Brésil. São Paulo. Maria de Pereira... Mmmh, Poing électrique, étranglement, éviscération... Pas de viol.
- Brésil ? Pourquoi pas Ouagadougou ? Tu n'as rien de plus près, en France ?
- Non, bah, tu sais, l'éviscération, c'est pas un truc qu'on trouve tous les jours. C'est dégueulasse, faut dire ! Non, nous, en France, nos *serial killers* ont de la retenue, ils assassinent mais restent propres...
- Si je te suis bien, « éviscération » ne revient pas plus souvent que ça dans tes stats ?
- Non, mon poteau ! Comme je te l'ai dit. J'ai de rares cas, mais sans tout le bazar qui va avec. Je reviens à notre Maria. Elle avait quarante-cinq ans. J'ai une mauvaise photo : jolie femme, un peu délurée, mais la classe ! Épouse d'un patron de presse.
- De l'ADN, des empreintes ?
- Houlà, non ! Tu sais la police scientifique, c'est un peu l'apanage des pays riches. Surtout il y a vingt ans. Là-bas, les *Cariocas*²⁷, même de nos jours, ils en sont encore à l'âge de pierre, alors en 2005 !
- C'est intéressant, mais il y a vingt ans, au Brésil... C'est très loin, non ?
- Attends, j'ai autre chose. 2009. On se rapproche. Tiens encore au Brésil. Rio. Irène Dos Santos. Cinquante ans. Cheffe d'entreprise. Un gros truc dans le bâtiment. Mariée, deux filles... Belle nana, et des yeux à réveiller un mort. Le genre cougar comme on dit, tu vois ? Poing électrique, strangulation... ah, et elle aussi, on l'a ouverte comme une huître. Pas de violences sexuelles.
- ... des femmes mûres, belles, friquées, mais on est loin de mon profil type, très loin.
- Ouais, mais tu as le *modus operandi* quand même !
- Mmmh... Le *modus operandi*... Mmmh, je sais pas... Mais le Brésil... il y a presque vingt-cinq ans... puis un arrêt inexpliqué. Tu y crois, toi ?
- Perso, je ne m'étonne plus de rien. On a vu des *sk* changer de cibles, changer de mode opératoire, s'arrêter puis reprendre ou s'arrêter à tout jamais. C'est en cela que le SALVAC n'est pas la panacée. Il faut faire la part des choses, analyser les données brutes, les disséquer. Mais attends, c'est pas fini. 2009 toujours. Campos. Ingrid Neves. Quarante-huit ans. Tiens, femme politique ! Mariée, trois

garçons. Encore un canon, du genre pas timide, tu vois ? Tout y est ! Ah, et celle-là, elle avait du sperme dans l'anus, mais nos excellents confrères brésiliens n'ont pas été foutus de déterminer si elle se l'était pris avant de mourir ou pas. Autrement dit, elle avait très bien pu s'envoyer en l'air avec un julot et se faire buter à la suite. On efface donc ce point. Nul et non avvenu !

Les neurones de Dell'Orso cliquetaient à en rougir. Confusément, il pressentait que ces meurtres perpétrés à l'autre bout du Monde, bien que séparés des siens d'un quart de siècle et avec des victimes totalement dissemblables aux siennes, mais avec un mode opératoire somme toute très singulier, laissaient présager une concordance.

— Tu croyais que c'était terminé, Dell'Orso ? Que nenni ! Figure-toi que j'en ai encore deux ! La quatrième de ces dames s'appelait Dolorès Ramos. ٢٠١٠. Belo Horizonte. Les villes sont toutes dans un cercle relativement restreint autour de Rio, note bien. J'ai affiché une carte du pays. Quarante-huit ans. Mariée à un producteur de films de cul, tiens donc ! Sans enfant. Magnifique. Un physique de cinéma. Peut-être une ancienne star du porno. Excuse-moi, mais tu sais quoi ? Toutes ces nanas m'avaient l'air d'être d'étincelantes salopes, si tu veux mon avis !

— Ne blasphème pas, Simmons ! D'abord, on dit pas « salopes », on dit « cochonnes » !

— Tiens, pas de poing électrique, ce coup-là. Traumatisme crânien, il a dû l'assommer. Étranglement, éviscération. Oh... surprise... on a retrouvé ses tripes dans la poubelle de la rue. On innove ! Cavité buccale renfermant du sperme. La totale. Tu vois, Dell'Orso, ce jour-là, il s'est dit qu'il avait envie de se soulager, alors il a pris la bouche de la dame. Pourquoi pas ?

— Tu veux que je te dise un truc, Simmons ? Dans un pays aussi vaste que le Brésil, accoutumé à la violence, avec une police corrompue un max, je te fous mon billet que cette série est passée inaperçue ! C'est ça le plus dingue ! Le gars a pu prendre sa retraite comme un bon petit artisan du crime. Ni vu ni connu, je t'embrouille !

— Fort possible. D'autant que mon dernier cas remonte à 2011. Après 2011, silence radio. Plus rien. Probable que le mec court toujours.

— Parle-moi de ton dernier cas.

— Brésil. São Paulo à nouveau. Amanda Torres. Cinquante ans. Veuve. Millionnaire. Son mari avait un labo pharmaceutique. Un fils. Même schéma, poing électrique, étranglement, éviscération. Pas de rapport sexuel.

— Ça fait cinq quand même ! Première remarque, si c'est lui bien sûr, on peut dire que la cadence augmente. De cinq en six ans, il serait passé à trois en deux semaines. C'est du stakhanovisme ! Donc des

femmes riches, belles, dans la fleur de l'âge, pas de...

La porte du bureau s'ouvrit soudain sans que personne n'ait frappé au préalable. Dell'Orso resta le combiné en l'air. Il plissa les yeux le temps que l'intrus avance dans la pièce. Et demeura bouche bée de surprise. Il ne s'attendait certainement pas à cette visite.

Sans préalable, le commissaire Keller tira une chaise et s'assit en face de lui, l'air mauvais.

— Simmons, je te quitte, j'ai du monde. Merci pour tout. Je te rappellerai...

— N'hésite pas, Dell'Orso, ça me fait plaisir. Et si ça peut aider.

— Pas de lézard. Et soigne-toi !

Il raccrocha, songeur, encore bouleversé par la nouvelle de la maladie de son ami et se prépara mentalement à l'affrontement.

L'autre ne venait certainement pas pour bavarder aimablement. D'ailleurs de mémoire, il n'avait jamais franchi sa porte.

Dell'Orso se massa le visage des deux mains, pressentant un moment pénible. Puis il rangea les dossiers de ses affaires dans un tiroir avant de demander d'une voix lasse :

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi, l'Alsacien ?

— Ne m'appelle pas comme ça ! Est-ce que je t'appelle le Rital, moi ?

— Monsieur est susceptible ? Tu préfères le gros Keller ?... Je te donne trois secondes pour me dire ce que tu veux. Ensuite, je te balance par la fenêtre !

— Tu te crois où, ducon ? Au Far West ?... C'est quoi cette histoire d'ADN ?

Dell'Orso tomba des nues. Il ouvrit de grands yeux et du menton, invita le flic à poursuivre.

— Oui, le bruit court qu'on a trouvé ton ADN sur la dernière scène de crime... T'es au courant, non ? Tu m'expliques ?

— Que je t'explique quoi ? Tu savais pas ? Je suis un horrible *serial killer* ! Je tue des nanas depuis des décennies, mais personne ne m'a jamais chopé ! Tu veux me foutre au gnouf ? Laisse les bruits courir, ma grosse ! Si tu veux des nouvelles sûres, adresse-toi à ton supérieur hiérarchique, c'est-à-dire Leroy ! Maintenant tu dégages, il est tard et j'ai encore pas mal de boulot.

— Pas de fumée sans feu, tu sais pas ?! Pas de fumée sans feu ! Tu connais le dicton. Te loupe pas, Dell'Orso, je t'ai à l'œil !

— Ah, parce que dans ta petite tronche, tu as quand même un doute sur ma culpabilité, c'est ça ? Allez, casse-toi, je t'ai assez vu !

Il s'était levé derrière son bureau, signifiant que l'entrevue était terminée.

— Ah, et Keller, tu fous plus jamais les pieds ici, compris ? C'est réservé aux gens intelligents !

— On se reverra, Dell’Orso. On se reverra, je te promets. Et cette fois, ce sera pas aussi sympa qu’aujourd’hui !

La porte claqua avec violence et Bastos, lové paresseusement sur le clic-clac, s’enfuit en grognant.

Gio se rassit, sonné. Si Keller avait eu vent de ce détail scabreux, il était possible que beaucoup d’autres au 36 soient au courant. Fâcheux ! Très fâcheux ! Mais comment le lascar s’était-il procuré l’info ? Peu de personnes étaient officiellement au courant. Mais avec ce fouille-merde...

Il s’ébroua et revint à son affaire et à son échange avec Simmons...

Toujours dans le noir – pendant l’altercation la lumière était demeurée éteinte –, il fit le point sur les éléments nouveaux qu’il venait de glaner. Il tritura en tous sens les caractéristiques des mortes, en vue de comparer avec les victimes parisiennes sans trouver le moindre point commun. Rien à voir avec le milieu du sexe, ni de près, ni de loin.

2011. Fin du feuilleton brésilien. Interruption de plus de dix années.

Son instinct de flic lui dictait que les affaires étaient liées, mais il ne voyait pas du tout pourquoi.

Oui, il pressentait bien une corrélation, mais il y avait un hic. Et de taille, de quoi se taper la tête contre les murs : dans les années 2005 à 2011, Fergal était en taule.

27

16 décembre

Une heure quinze. Ligne 2 du métro.

La rame est partie de porte Dauphine vingt minutes plus tôt. Au fur et à mesure de sa progression, le nombre de ses passagers diminue. Quand, dans le crissement de ses roues métalliques, elle entre dans la station Pigalle, long serpent de métal et de verre, ils ne sont déjà plus qu'une trentaine.

Arrêt. Les portes s'ouvrent en chuintant.

Dix personnes descendent, six personnes montent. En silence. Ici, on ne se parle pas, sauf pour s'engueuler.

Ça sent la sueur et la pisse. C'est gras, sale, et inhospitalier.

Sur le quai violemment éclairé, un clodo vocifère, un litre de rouge et un chien galeux à ses pieds. Derrière lui, une affiche 4x3 vante les mérites de montres de luxe. C'est Noël, on se fait des cadeaux. Lui s'en branle !

Sonnerie. Les portes se ferment. Maintenant les deux wagons de tête sont vides...

Le convoi plonge à nouveau dans le noir, les usagers tuent le temps comme ils peuvent. Certains somnolent, brinquebalés sans ménagement, d'autres sont rivés à l'écran de leur smartphone. Tous rêvent de leur lit...

Dehors, beaucoup des lampions de Noël s'éteignent. Les dernières enseignes ferment leurs portes. On plie, pour ce soir, la fête est finie.

Anvers. Livide comme un bloc opératoire. Crasseuse, déserte, morne...

Barbès, la Chapelle, Stalingrad, Jaurès. Les stations aériennes s'enchaînent. À la vue des lumières de la nuit, le temps passe plus vite, même si le quartier n'est pas folichon. Quelques minutes sous le crachin et on replonge dans les ténèbres... Explosion de bruits, plaintes métalliques, air suffocant.

Une heure vingt-deux. Belleville. Le désert. Ça descend. Personne ne monte. Quelques secondes d'attente. Sonnerie. On repart.

Père-Lachaise. Maintenant toutes les voitures sont vides, à l'exception de la dernière. Ils sont encore cinq.

Le grand boutonneux qui matait les jambes de sa voisine se lève, s'approche de la porte et s'agrippe à la barre de maintien. La fille rêve, les yeux mi-clos, la bouche ouverte. Il descend à Philippe-Auguste. En longeant le wagon pour la sortie, il jette un dernier coup d'œil aux cuisses inconsciemment offertes. Cette nuit, celui-là va se branler en songeant à son fantasme éphémère.

Une heure vingt-huit. Alexandre-Dumas. Un couple descend, bâille et se prend le bras pour gagner rapidement l'escalier.

Il ne reste que la jolie brune. Qui cligne des yeux, consulte sa montre, s'étire, faisant saillir son opulente poitrine. Elle et un grand costaud, assis deux rangs derrière. Casquette rabattue sur ses yeux azur, barbe drue, gants.

Ils sont tous les deux montés à Pigalle...

Le train repart, proche de son terminus.

C'est alors que l'homme, costaud, cheveux gris, se lève et dépasse la fille. Il rongea son frein en attendant une opportunité. Juste le temps que le train fasse quelques mètres, disparaisse de la station, et soudain, entre Alexandre-Dumas et Avron, il tire l'alarme, provoquant l'arrêt de la rame sur quelques mètres. Un grand déchirement de métal, des gerbes d'étincelles et le convoi s'immobilise dans la fumée. Le tunnel enténébré plonge alors dans un épais silence seulement troublé par la ventilation intérieure de la voiture. Au poste de commande, ce doit être l'affolement général. Par chance, à cette heure, l'effectif est réduit à sa plus simple expression. Le temps qu'ils réalisent et il aurait terminé son affaire. Le chauffeur aussi doit se demander ce qu'il se passe. Il ne va pas tarder à venir voir. Deux ou trois minutes tout au plus !

Le tout n'a duré que quelques secondes et la brune engourdie de sommeil n'a pas encore réalisé. Elle regarde autour d'elle se demandant où elle se trouve. C'est seulement quand l'homme se tourne vers elle, le regard mauvais, qu'elle sent le danger et s'ébroue en criant :

— ... Vous ?... Mais... NOOON ! AU SECOURS !

28

Deux heures quarante-cinq.

Le quai et toute la station – couloirs, escaliers, quais – grouillaient de pinots. Bien que la rame fût demeurée éclairée, la Brigade scientifique installait de puissants projecteurs et s'équipait comme des cosmonautes pour un vol orbital.

Depuis plus d'une heure, l'infortuné Marcel avait le cœur au bord des lèvres. Et il ne parvenait pas à étouffer une rage froide. Quarante ans de conduite dans le métro ! Il en avait vu de toutes les couleurs ! Tellement qu'il aurait pu écrire un livre aussi long que « Guerre et paix » ! Au moment de la retraite, il avait remplié, un peu pour continuer à percevoir un salaire et beaucoup pour ne pas se taper bobonne toute la sainte journée. Depuis deux ans, il prenait tout avec philosophie, persuadé qu'à son âge, il ne pouvait plus rien lui arriver qui modifierait fondamentalement le cours de sa vie. C'est bien simple, il était blasé, Lecornu (non, ne vous moquez pas, il avait suffisamment souffert de son patronyme), croyant avoir tout vu ! Mais là ! Il en tremblait encore de terreur contenue ! Et cette brûlure dans le cou ! Et cette raideur dans tous ses membres ! Et le palpitant qui voulait pas se calmer, lui qui portait un *pacemaker* depuis dix ans ! Si c'était ça dorénavant le boulot, il allait leur foutre sa démission dans l'heure !

Assis sur un banc de la station, il attendait que les flics de la Crim' viennent prendre sa déposition alors qu'il aurait dû se trouver dans son pieu, bien au chaud avec Berthe. Au lieu de ça, il était le seul témoin d'un assassinat ! Il regarda sa montre, mais qu'est-ce qu'ils foutaient ?...

Quand Dardet l'avait appelé, Dell'Orso sirotait un café-gnole à deux pas de chez lui, rue Burq. Incapable de dormir, il était sorti marcher un peu rue Lepic jusqu'au moment où l'enseignante décrépite du bistrot avait attiré son regard. Le policier ne dormait quasiment plus, obsédé

par Rieux qui, chaque nuit, risquait sa vie dans les bas-fonds.

Le boui-boui de Benhamou était ouvert non-stop. On pouvait y manger et boire à toute heure parmi la fripouille parisienne à qui le troquet servait de QG. Dell'Orso les connaissait pour la plupart, du menu fretin, des demi-sel, et blaguait avec eux sans arrière-pensée. Tous savaient qu'il était flic, que Benhamou était indic et tout se passait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Le temps de récupérer sa tire, il traversait Paris nord-sud à une vitesse frôlant l'indécence. Conduisant d'une main, il avait prévenu le Gros de l'attendre en bas de chez lui. Quand Pochet dormait, un séisme de magnitude sept aurait pu se produire, il n'aurait pas bougé un cil. Le téléphone avait sonné de longues secondes avant qu'il ne décroche et Gio, à deux doigts de raccrocher, l'avait définitivement réveillé d'une engueulade bien sentie.

Vingt minutes plus tard, il se garait en voltige rue de Montreuil, devant l'impasse Morlet. Une tonne de souvenirs²⁸ : trois ans auparavant, c'est ici que Maurice avait fait la connaissance de Denise, gardienne d'immeuble, c'est ici que dans ledit immeuble, appartement 502, dans une pile de linge, ils avaient retrouvé l'appareil génital au complet d'une des victimes du tueur en série qu'il pourchassait alors, ici enfin, que le groupe Dell'Orso avait adopté Bastos, le persan blanc répondant encore à l'époque au doux nom de Puce.

Le Gros, ébouriffé, pas rasé, faisait le pied de grue sur le trottoir, en train d'enfiler une veste, une chaussure mal lacée, un pan de sa chemise sortant par sa braguette. Ils étaient si près de la scène de crime qu'ils auraient pu s'y rendre à pied.

La place de la Nation comptait un fourgon de flics tous les dix mètres, gyrophares tournant. Les halos bleus intermittents se reflétant sur la chaussée mouillée faisaient oublier les illuminations hétéroclites et ajoutaient au glauque de l'endroit. Le giratoire était interdit d'accès et les journalistes nombreux, apparus comme par miracle, étaient tenus à l'écart derrière des cordons de rubalise.

Durant le trajet, Dell'Orso avait briefé Pochet des rares éléments dont il disposait : une fille, encore tiède, tuée dans une voiture de la ligne 2. De nouveau un bain de sang. Le chauffeur de la rame les attendait pour leur livrer sa version des faits. Les escaliers, les couloirs jusqu'à la scène de crime étaient balisés de bleus, disposés régulièrement tout au long du parcours, comme les lampions d'une guirlande.

La rame avait été acheminée jusqu'à son terminus et attendait patiemment les forces de police.

Après un trajet sans fin dans les couloirs lugubres, les deux flics s'engagèrent sur le quai de Nation, tout en enfilant des gants. Dell'Orso n'avait plus mis les pieds dans le métro depuis son odyssée à

la poursuite de Fergal, des mois en arrière²⁹. Ils reconnurent Daurat, du labo, dispensant des ordres à ses troupes. Le scientifique les aperçut et sortit de la voiture avec sa mine des mauvais jours. Il les attendit devant les portes coulissantes et manifestement d'une humeur de chien, avant même de les saluer, doucha leur enthousiasme :

— Un wagon de métro ! Autant dire la foire aux traces biologiques ! Comment voulez-vous que l'on s'y retrouve ?

— Salut Daurat ! On se voit toujours dans des endroits et à des heures impossibles, décidément, hein ?

Dell'Orso allait entrer dans la rame quand Daurat le retint :

— Non, non, non, commissaire ! N'entrez pas encore. Pour le moment, regardez par les vitres, si vous voulez. L'endroit est très restreint et j'ai de la merde, des tripes, du sang partout. Même du dégueulis, une fois n'est pas coutume ! Alors, on risque d'être à l'étroit. Mais rassurez-vous, on n'en a pas pour longtemps ! C'est beaucoup trop pollué, on va rien trouver ! D'ailleurs, je vais laisser mes gars seuls. Je préfère mettre une équipe là où a eu lieu l'agression, entre Alexandre-Dumas et Avron. C'est là que le convoi a été stoppé et que le tueur est vraisemblablement descendu sur les voies pour s'échapper. En tout cas, si on trouve des trucs, ce sera là-bas ! En attendant, je vous donne le sac à main de la fille. Vous avez également le conducteur, le mec qui fume sur le banc. Le pauvre vieux est sidéré, il aura du mal à se remettre de ce qu'il a vu. Je vous laisse, on se tient au courant ! Vous voyez avec Dassin.

Marcel Lecornu, la mine renfrognée, le teint cireux de ceux qui, telles des taupes, passent la majorité de leur temps loin de la lumière du jour, leva un œil torve quand Dell'Orso s'arrêta devant lui. De prime abord, on ne voyait de lui que son appendice nasal, une truffe violacée hypertrophiée. Encore un qui ne buvait pas que du lait !

— Maurice, vois ce que tu peux tirer du sac à main pendant que je discute avec monsieur. Bonjour Monsieur. Commissaire Dell'Orso, Brigade criminelle. Monsieur ?...

Il tendit sa carte professionnelle et serra la main moite que lui tendait l'employé de la RATP.

— Lecornu... Marcel Lecornu...

Dell'Orso constata avec satisfaction que Pochet n'avait pas entendu, le meilleur moyen d'éviter une de ses vanes pourries.

— Nom de Dieu, c'est mai'nant que vous arrivez ? Deux heures que chuis là, je veux dire. Pas que ça à foutre. Nom de Dieu de bordel de merde, si j'aurais su... Si c'est pas malheureux de voir des trucs pareils à mon âge !

— Monsieur Lecornu, commencez par vous calmer. Je me doute que ce que vous avez vu est très traumatisant, mais je dois vous poser

malgré tout quelques questions. On va tâcher de faire vite, ensuite je vous ferai reconduire chez vous.

— Pas la peine, j'habite rue Jaucourt, j'y vais à pincés.

— Très bien. Alors, prenons les choses dans l'ordre où elles se sont déroulées. Je vous laisse commencer votre récit et je vous questionnerai au fur et à mesure. Prenez votre temps et ne négligez aucun détail, même infime.

— Ben, on s'est trouvés bloqués juste après qu'on était sortis d'Alexandre-Dumas. Quelqu'un a tiré l'alarme et le train s'est arrêté aussitôt.

— Bien. Quand le train stoppe ainsi, suite à une alarme, qu'est-ce qui se passe ?

— Ben, tous les voyants du poste de pilotage s'affolent, vous avez tout de suite le central qui vous appelle. Qui vous demande le pourquoi du comment. Quand y'a un contrôleur, y va voir, mais à c'te heure, j'étais seul, tout le monde pionce !

— C'était le dernier convoi ? Il était quelle heure, d'après vous ? À peu près ?

— Dernier métro, oui. Il était une heure trente. Pas à peu près, je veux dire ! En quarante ans de carrière, jamais en retard, Lecornu. Même que mon chef, Monsieur Lagaule, y dit toujours : « *Lecornu c'est du pointu* ».

— ... ?!... Mmmh, qu'est-ce que vous faites dans ces cas-là ?

— Ben, je remonte le train pour savoir quel est le problème. Ça arrive souvent, des soûlards, des gamins qui veulent s'amuser, je sais moi ? Toutes les voitures étaient vides...

— Mmmh, sauf la dernière !

— M'en parlez pas ! Quand j'ai regardé par la vitre de communication, j'ai tout de suite vu qu'y avait un truc pas catholique... d'abord, j'ai cru qu'y avait pus personne... puis j'ai vu les cheveux qui dépassaient dans la travée... les cheveux de la fille, je veux dire... J'ai cru qu'elle dormait. Ou que c'était une camée. Ça arrive, faut que je les vire à coups de pompe dans l'cul, quasiment ! Et c'est quand j'ai ouvert la porte que ce fumier...

Il porta la main à sa nuque avec une grimace de douleur.

— Sur le coup, j'ai cru que le palpitant s'arrêtait, crénom ! Je pouvais pas bouger, j'ai dû tomber comme une masse...

Dell'Orso examina les deux points sombres, là où la peau du chauffeur avait été brûlée par les électrodes du *Taser*.

— Vous avez reçu une décharge de poing électrique, Monsieur Lecornu. La très forte décharge électrique paralyse les muscles et provoque l'évanouissement immédiat. Vous...

— Tieeens ! Encore une qui n'avait pas froid dans le slip ! Je me disais aussi !

Gio s'interrompt pour lancer un regard interrogatif à son second. Lequel brandissait une carte de visite et lui en lut une partie :

— Patron, figurez-vous que notre macab s'appelait Jouissia ! « *Jouissia, vraie blonde. Soirées privées, escort, strip-tease. Aucune limite sauf votre imagination* ». Jouissia ! Un nom pareil, ça annonce la couleur, non ? Je vais le dire à Denise : ma chérie, dorénavant, je vais t'appeler Jouissia, ça stimule Paupol comme jamais !!!

— Gros, tu permets que je continue ? On verra ça plus tard. Qu'est-ce qu'on disait, Monsieur Lecornu ? Oui, et donc, quand vous vous êtes réveillé ?

— Ben, je me suis assis, je veux dire. Je me suis appuyé à la porte et j'ai tenté de remettre les yeux en face des trous. Ça tournait comme je vous dis pas !

— Et vous étiez seul avec la morte.

— Ben oui. Le gars avait pété une vitre et l'avait foutu le camp sur les voies. Nom de Dieu, c'est l'odeur qui m'a complètement réveillé. C'te puanteur ! Alors, je me suis levé et c'est là que... Ben, c'est là que j'ai vu, quoi !

— Mmmh, je me doute de ce que vous avez vu. Inutile de me donner des détails, je ne vais pas tarder à voir par moi-même. Et donc, vous avez appelé votre poste de commandement pour donner l'alerte ?

— Ben, non, j'ai dégueulé, vous êtes beau, vous ! J'aurais voulu vous y voir !

— OK, je crois qu'on a fait le tour. Je vous envoie un agent pour lui donner vos coordonnées. Ce sera tout. Ça va aller ? Voulez-vous qu'on appelle un médecin ?

— Non, non, la bourgeoise m'attend, faut que j'y aille !

— Vous rentrez à pied, donc ?

— Bah oui, Jeannot est toujours ouvert. En passant, je vais m'envoyer un muscadet pour me remettre. Et pis lui raconter, va pas me croire !...

— Messieurs, je vous salue ! La vache, ça emboucane ici !

Le légiste, les yeux en berne, souleva son chapeau et le présenta à tous les présents. Sa façon à lui de les saluer.

— Gio, toujours en première ligne, hein ? Je m'excuse, j'ai fait aussi vite que j'ai pu, mais j'habite pas la porte d'à côté, tu sais bien. Bon, qu'est-ce qu'on a, cette fois ?

— Salut Grinberg, on n'a pas encore eu la chance de voir la scène de crime. Vu l'exiguïté, on laisse Dassin et ses gars terminer avant d'entrer.

— Rien qu'à l'odeur, j'ai déjà une vague idée ! Bon, j'enfile ma tenue !

Dans l'attente, Dell'Orso se rabattit sur Pochet. Le Gros s'était assis et avait étalé le contenu du sac à main sur le banc. Il tenait une carte

rosâtre en piteux état qu'il tentait de déchiffrer. Titre de séjour.

— Ivana Pit... Pitkovska. 19, rue des Ormeaux. Née en 2001. Nom de D... Une gamine. Ukrainienne. Permis de séjour permanent. Ah bon ? En plus, il m'a l'air authentique. Vous voyez, patron, que ça sert d'avoir un beau cul. Je m'épuise à vous le dire. J'aime bien la profession déclarée : relations publiques...

Gio scrutait les objets épars sur le banc quand son attention se porta sur un carnet répertoire noir. Des dizaines de noms et de numéros de téléphone. Accompagnés de chiffres à plusieurs zéros.

— Patron, je vous parie que tous ces pédés étaient ses clients et les chiffres, les tarifs qu'elle leur demandait. Pour chacun, elle devait avoir une prestation et un prix bien définis. J'ai bouffé l'autre jour avec Duclos, des Mœurs, paraîtrait que les Ukrainiennes pullulent dans Paris, un vol d'étourneaux. Elles sont spécialistes de ce genre de prestations, les soirées, voire les nuits de cul et pour l'instant, la plupart bossent sans mac. Pour mille euros, vous leur faites ce que vous voulez. Ça va de la tournante au sado-maso le plus crade... Elles prennent tout, les types seuls comme les groupes. Duclos m'a raconté le coup d'une équipe de foot qui fêtait la troisième mi-temps... Enfin !... On va un peu fouiner dans ce répertoire, non ? Notre mec se cache peut-être au milieu de ces tordus. D'autant que j'ai vu quelques patrons de Nîmes que je vais me faire un plaisir d'emmerder !

— Patronymes, tu veux dire ?

— Bof, peu importe, l'essentiel, c'est le résultat, non ? Vous avez...

Leur attention fut attirée par l'équipe du labo qui quittait le wagon. Dassin retirait sa charlotte et ses gants, visiblement déçu du résultat de ses investigations. Trois autres TIC avaient terminé de se dévêtir et repliaient le matériel à l'exception des projecteurs. Un seul était encore à l'intérieur, de dos, faisant crépiter les derniers flashs de prises de vues. Les quatre hommes étaient verts de dégoût. Incapables de prononcer le moindre mot, ils se dépêchaient de remballer pour quitter les lieux comme s'ils avaient rencontré le Diable.

— Rien ? questionna Dell'Orso.

— Trop pollué, vous pensez bien ! Putain, quel foutoir ! C'est l'horreur ! Vingt ans de boîte, et j'ai jamais vu une telle boucherie ! On s'est focalisé sur le siège où se trouve la fille, mais sans certitude. J'ai des tonnes de traces, des cheveux, de la salive, des poils et j'en passe ! Ne comptez pas trop sur nous sur ce coup !

— Préservatif ?

— Non, s'il s'en est servi, il l'a emporté.

— Des empreintes sur la poignée de l'alarme ?

— Pas bonnes ! C'est d'une saleté repoussante, ce truc ! On commence à avoir les premières mouches, la mort est récente. Le toubib vous dira mieux que moi. Bon, vous pouvez y aller...

Grinberg n'avait pas attendu le feu vert. Il avait ouvert sa valise métallique et une lampe torche en main, se penchait déjà sur la morte. Aussi à l'aise que dans une partie de bridge. Quand ils franchirent le seuil du wagon, la peste s'accrut encore.

La fille se trouvait sur une des dernières banquettes, affalée, la tête pendant dans la travée.

C'est tout ce que les deux flics pouvaient voir, le passage étant obstrué par le légiste, aussi se contentèrent-ils, dans un premier temps, de faire un état sommaire des lieux.

Ils s'avancèrent dans l'espace habituellement dévolu aux passagers désirant descendre et quand Pochet vit Gio sauter tout à coup par-dessus un obstacle qui encombrait la circulation, les yeux écarquillés, il se demanda s'il rêvait : un long ruban noirâtre s'étirait d'un bout à l'autre du wagon, terminé par un amas informe contre la paroi de communication.

Il leur fallut trois secondes pour identifier l'objet, mettre leur main devant leur bouche et à Pochet pour asperger de dégueulis les vitres de la voiture. *In extremis*, sinon, c'était Dell'Orso qui prenait.

— Merde, Maurice ! Tu crois qu'on n'en a pas assez ?

Les intestins ! Le long viscère abdominal traversait tout le wagon et comme sa longueur était trop importante, le tueur, une fois déroulée de quelques mètres, avait abandonné le restant en tas contre la porte du fond.

Appuyé des mains sur ses genoux, le Gros râlait d'horreur, un filet de bave s'écoulant de sa bouche. Pourtant, lui aussi avait vu pas mal d'abominations, mais celle-ci dépassait le supportable. Tout en s'efforçant de reprendre son souffle, il égrenait en sourdine un chapelet de jurons.

Gio ne l'avait jamais vu en l'état. Le concubinage l'avait attendri !

Au moment où Grinberg se relevait pour masser ses reins, le commissaire l'interrogea :

— Tu as des choses intéressantes ?

Le légiste prit le temps de ranger soigneusement un écouvillon dans un tube à scellés et dodelina de la tête :

— Je crois qu'on peut dire ça comme ça ! C'est notre homme, assurément ! Poing électrique, strangulation, éviscération et, et, et ?... Rapport anal *post-mortem* ! Mais cette fois (il brandissait le tube de verre), cette fois, *ta-tan* ! j'ai du sperme, Messieurs !

— Du sperme ? Tu penses que c'est le sien ? Comment...

— Oui, c'est le sperme du tueur, il s'en est écoulé une petite partie du rectum. Un accident ! Il se savait pris par le temps, tout au plus trente minutes avant que la sécurité du métro ne débarque, et il s'est sans doute un peu précipité, et s'il avait une capote, elle a dû se rompre. Encore quelques minutes et je vous laisse le champ libre.

Les deux flics prirent leur mal en patience en ressortant sur le quai se gaver d'air, comme si là, il était moins fétide.

Ils n'attendirent pas longtemps. Grinberg, sa valise à bout de bras sortit du wagon comme si de rien n'était. Il jeta son équipement stérile, enfila son loden et coiffa soigneusement son chapeau. S'informa de l'heure, leva les yeux au ciel et le plus calmement du monde, prit congé :

— Elle est morte il y a peu, elle est encore chaude. 35 degrés. Je préciserai, je fais transporter le corps à l'IML pour terminer l'examen. (Il fit signe aux deux ambulanciers qui fumaient dans leur coin.) Je lance une recherche d'ADN dès que le jour sera levé et je vous tiens au courant pour la suite. Messieurs, je me sauve, on se voit pour l'autopsie !

— Tu sais pas, Gros, je vais y aller seul, ce coup-là. Pas envie que tu me gerbes dessus. Et c'est inutile d'être deux. Continue ta fouille du sac à main.

Dell'Orso s'engagea dans l'allée qui menait au cadavre, prenant soin de ne pas marcher sur les tripes gluantes. En quelques minutes, les mouches prévenues Dieu sait comment du festin, s'étaient pointées par dizaines, un peu comme les journalaux. Elles voletaient avec entêtement autour et dans les entrailles de la morte en voie de putréfaction et trop nombreuses, le cognaient nerveusement à son approche.

Un déchet, un détritux, une charogne. Au milieu des fluides corporels dont elle s'était vidée, sang, excréments, urine. Comme si elle était passée dans un broyeur. Plus rien à voir avec un être humain. La fille était grossièrement étalée sur la dernière banquette. Son visage violacé et sa langue tuméfiée témoignaient de la façon dont elle était morte. Elle avait les yeux ouverts, exorbités – témoins de son calvaire – et fixait Gio. Elle avait dû être magnifique. Les vêtements sexy qu'elle portait, réduits en lambeaux, ne dissimulaient pas son abdomen béant et ce qui s'en échappait. Une de ses jambes pendait dans l'espace entre deux sièges et l'autre était relevée impudiquement sur la banquette, révélant son intimité.

Dell'Orso voulut refermer les paupières de la morte, mais elles étaient figées par le début de rigidité cadavérique. Il se recula d'un mètre, les mâchoires crispées, et se recueillit quelques secondes avant de la quitter.

Je vais l'avoir, Ivana. Je vais l'avoir. Je te promets. Quoi qu'il m'en coûte !

Quand il sortit de la voiture, à sa vue, Pochet se figea et ravala la plaisanterie qu'il voulait lâcher pour détendre l'atmosphère : il avait repris du poil de la bête et son naturel rustaud revenait au galop.

Debout devant lui, sans un mot, Dell'Orso vacillant, inspirait

profondément et essuyait d'un revers de manche les larmes qu'il n'avait pu retenir...

28- Voir « *Clivage* », du même auteur.

29- Voir « *J'ai tué maman* », du même auteur.

29

Quai des Orfèvres. Six heures trente.

Qu'est-ce que ces quatre filles pouvaient-elles bien avoir en commun ?

Depuis une heure, les quatre dossiers étaient alignés sur son bureau.

Dans l'impossibilité totale de dormir, il avait préféré aller direct au 36. La perquise chez Pitkovska n'avait pas donné grand-chose.

Le fixe était débranché, le portable éteint et la porte fermée à clé. À ce stade de l'enquête, il éprouvait le besoin de faire le point. Il positionna une nouvelle feuille sur le tableau d'affichage et se plongea dans un long épluchage du peu d'éléments dont il disposait. Absent. Il était absent jusqu'à nouvel ordre et ne sortirait de cette pièce qu'une fois qu'il aurait répondu à la question qui l'obsédait. Il divisa la feuille en quatre parties égales et commença à écrire.

Sylvia Frémont. Vingt ans. Prostituée *free-lance*. Habitant passage Gauthier, 19^e. Tuée non loin de chez elle, dans le parc des Buttes-Chaumont.

Nadia Delorme. Vingt-deux ans. Strip-teaseuse, prostituée. Habitant rue de la Goutte d'or, 18^e. Tuée dans la même rue.

Sabine Malherbe. Vingt-trois ans. Strip-teaseuse. Habitant Cité du Midi, 18^e. Tuée à son domicile. Baisait avec Lanvin, le flic de l'antigang.

Ivana Pitkovska. Vingt et un ans. *Escort-girl* et plus. La seule étrangère. Habitant rue des Ormeaux, 20^e. Tuée dans un wagon du métro de la ligne 2. Systématiquement, son groupe investiguerait sur ses proches, ses relations, chercherait si elle n'avait vraiment pas de mac. Pochet se pencherait sur le contenu de son carnet répertoire.

Il s'arrêta un instant pour regarder leurs photos. Pour l'instant, ne disposant pas encore de celles d'Ivana, il se contenta des clichés qu'il avait saisis avec son portable.

Quatre magnifiques femmes, jeunes, fauchées à la fleur de l'âge.

Ivana l'avait particulièrement touché, de par le fait qu'elle venait d'Ukraine, pays qu'elle avait dû quitter pleine d'illusions et de projets d'avenir, qu'elle était très jeune et déjà immergée dans la fange de la mégapole. Sans doute à son corps défendant. Jusqu'à ce jour maudit où elle avait croisé son assassin...

Toutes les quatre vivaient de l'exploitation de leur corps. C'était d'évidence pour Dell'Orso, le nœud du problème. Pour les trois premières, il s'était déjà entretenu de ce point avec Leroy et ses équipiers, mais jusque-là, son raisonnement achoppait. Il lui manquait encore l'élément qui ferait le lien entre le métier des filles et le sadique qui les avait massacrées. Avec en toile de fond, la certitude précaire que le psychopathe lui-même constituait le seul point commun entre elles : toutes les quatre le connaissaient. Déduction bien tenue encore, restant à démontrer, juste une vague construction de l'esprit qu'il restait à confirmer.

Les enquêtes de voisinage déjà effectuées s'étaient avérées stériles. Vidal mettant à profit ses connaissances en informatique avait passé de longues heures à mettre au point une sorte de mini-programme informatique permettant de recouper les éléments recueillis concernant les relations des filles, leurs rares amis, leurs parents. En vain. Dans ces milieux, on est souvent étranger à la capitale et on fréquente très peu, le champ des possibles étant de ce fait réduit à peau de chagrin. L'exploration des ordinateurs et des portables n'avait rien donné non plus. Des vies ordinaires, n'eussent été leurs métiers.

Les caméras de surveillance de la rue de la Goutte d'Or avaient été très chiches d'informations. Comme celles de Nation. Celles de la voiture de métro étaient déglinguées et abandonnées en l'état faute de budget.

Le profil psychologique que Dell'Orso avait établi malgré ses connaissances embryonnaires en psychologie seyait à merveille à Fergal. La chance inouïe dont sa cible jouissait allait également dans le sens du tueur en série. La chance, avoir échappé à la mort, blessé d'une balle de .44, prouvait qu'il en avait. Seul le peu d'empreintes recueillies jusqu'alors, non fichées au FAED, l'exonérait.

Par contre, le coup de théâtre de l'ADN de Dell'Orso l'impliquait. Qui d'autre que lui aurait pu se procurer des cheveux de Gio ? Mais il était manifestement totalement étranger aux meurtres commis au Brésil. De même, le mode opératoire différent laissait planer un doute abyssal...

Par contre, par contre, par contre... Et si, et si, et si... Un embrouillamini maousse costaud.

Résultat, il s'était chopé une migraine de premier choix et se massa les tempes avec une grimace de douleur. Il pouvait sentir les

pulsations de son cœur sous ses doigts et une fine suée ourlait sa lèvre supérieure. Le manque de sommeil, le surmenage, la mauvaise alimentation... Et pour compléter le tableau, en dépit de son entêtement à vouloir booster le dossier, il n'avait pas progressé d'un pouce.

Sept heures moins des bricoles. Il était quasi seul dans les murs du 36, mis à part les fonctionnaires affectés aux tâches de nuit. Une vingtaine de personnes dont certaines devaient courir les rues...

D'ailleurs, n'était-il pas tout simplement seul dans la vie tout court ?... Aïe, on y était ! Grosse fatigue ! Le *blues* du samedi soir !

Dans ces cas-là, il le savait, mieux valait ne pas insister. Avant qu'il ne soit trop tard ! Quelle que soit l'heure, maison, trois gélules de Zamudol et une cuite carabinée. Son ami Jack l'attendait, plein de bonnes intentions. Ensuite dodo, peut-être...

30

Au même moment. Rue de la Goutte d'Or.

— Est-ce que je pourrais avoir un café, s'il vous plaît ? Noir et sans sucre.

Le snack était vide hormis elle et le taulier. Ce dernier, une baraque tatouée jusqu'aux oreilles, coupe en brosse, releva la tête de son magazine porno et toisa la jeune femme, étonné de la voir là. Concentré sur les fesses et les nichons des beautés de papier glacé, il ne l'avait pas entendue entrer. Il la dévisagea un instant et en fin connaisseur, il sut tout de suite à qui il avait affaire :

— Bien sûr, ma poule ! Dis donc, tu m'as l'air gelée ! Tiens, je t'ai à la bonne, je te l'offre ton café !

Il brutalisa son percolateur avec des gestes de sauvage et lui apporta le noir à sa table. Avec sans doute une arrière-pensée, tout en lorgnant son décolleté provocant, il se mit en tête d'engager la conversation :

— T'as bien bossé, cette nuit ? Le micheton se fait rare, non ?

Après sa vacation sur le trottoir, elle avait traîné de bar en boîte, jusqu'à l'aube naissante, avec une volonté têtue, une insomnie féroce et un espoir intact. Elle avait finalement atterri dans le bouge à bout de forces. Elle portait encore sa tenue de « travail ». Et forcément quand on se déguise en pute, on est prise pour une pute !

Elle connaissait le boulevard Barbès par cœur, se l'étant tapé en long, en large et en travers. C'était la seconde fois qu'elle y venait. Et désormais, elle y allait franco, ne cachant plus le fait qu'elle était flic. En temps normal, la police n'était pas en odeur de sainteté dans le quartier, mais avec la terrible menace qui planait, les prostituées l'accueillaient avec bienveillance, trop heureuses de l'aider dans ses recherches, dans la mesure de leurs faibles moyens. Pendant le temps qu'elles passaient à languir, le Chirurgien était le sujet qui monopolisait leurs conversations et la peur, insidieuse, occupait

maintenant tous les esprits.

Rieux avait passé des heures à questionner, observer, repérer, raisonner...

Elles étaient des dizaines à l'heure de pointe, dans les embrasures de portes, les bars, les sex-shops, pas toutes de la première jeunesse, apostrophant le quidam, exhibant leurs atours, vantant leur savoir-faire, proposant leurs tarifs. Des blanches, des noires, des jaunes !

Malgré ses efforts acharnés, cette nuit, elle avait de nouveau fait chou blanc. Dell'Orso avait raison, c'était prendre des risques inconsidérés pour un résultat plus qu'aléatoire, mais elle ne lâchait pas, sachant que la chance tournait au moment où on s'y attendait le moins.

Elle était crevée et avant de se rentrer, avait gagné le bistrot grec, histoire de se réchauffer un peu et de mettre de l'ordre dans ses idées avec un café noir comme l'enfer.

Maquillée et attifée comme elle l'était, le gars ne l'avait pas reconnue, bien qu'elle l'ait déjà questionné lors de l'enquête de voisinage de Nadia Delorme. D'ailleurs, il poursuivait :

— Ouais, paraît que ça devient de plus en plus dur. Surtout avec les filles de l'Est qui cassent les prix ! Remarque, gaulée comme t'es, tu sais que tu ferais un malheur chez moi, chérie ? Entraîneuse ! Pardon, commerciale ! Attention ! Payée à la com ! Non, je blague pas, on peut voir si ça t'intéresse.

Elle le voyait venir à des kilomètres et n'eut pas la force de lui répondre. Elle laissa son regard divaguer, humant avec délices les effluves d'arabica, la tasse au bord des lèvres chauffant ses mains.

Dans un angle, une télé diffusait Paris-News, le énième passage de l'édition de la nuit. Le journaliste paraissait aussi fatigué que s'il s'était effectivement tapé quatre heures d'antenne à rabâcher inlassablement les mêmes infos resucées. Quand tout à coup, un bandeau défilant, fond rouge, lettres blanches, apparut au bas de l'écran : *Alerte info*. Le journaliste épuisé laissa place à une blondasse à la moue tout droit sortie d'un magazine coquin. Manifestement ravie de l'annonce qu'elle allait faire, elle exhiba toutes ses dents et sur fond d'images d'archives entama son laïus. Un long marathon, car sur Paris-News, on savait se montrer prolix pendant des heures sur des sujets aussi ténus que la vie des daphnies dans le Marais poitevin. On devait les former pour ça.

Rieux bondit quand subitement elle aperçut le visage de Gio plein écran.

— Vous pouvez monter le son, s'il vous plaît ?

Le tatoué avait regagné son porno, dépité, et la tête appuyée sur une main, ne leva même pas le nez pour appuyer sur la télécommande.

— ... à tous ! Info exclusive Paris-News, ce matin très tôt, le triste assassin que nous surnommons le Chirurgien a commis son quatrième forfait, dans une rame du métro.

Pour l'heure, nous ne disposons pas de précisions sur l'identité de la victime, mais nos reporters sur le terrain s'y emploient. L'information est d'autant plus inquiétante que les services de la Crim' semblent quelque peu perturbés dans leurs efforts à stopper le maniaque dans sa cavale meurtrière. Pour ne pas...

Pendant que Julie se demandait comment l'info avait pu fuiter si vite, le barman, tiré de ses images cochonnes, en profita pour vider son fiel :

— Quoi, quatre ? La vache ! Mais s'emmerde pas le mec ! Et les flics ? Sont où les flics ?

— ... la Brigade criminelle. Une bombe qui, n'en doutons pas, va quelque peu mettre à mal le préjugé favorable dont bénéficie cette institution policière. En effet, nous venons d'apprendre de source sûre qu'un des commissaires du célèbre Quai des Orfèvres serait personnellement impliqué dans la vague d'assassinats qui endeuillent la capitale. Et c'est une exclusivité Paris-News, ce policier ne nous est pas inconnu. Je veux nommer le commissaire Dell'Orso !...

Julie se redressa sur son siège, intriguée. Quand on disait Dell'Orso, elle était concernée au premier chef ! Elle tendit l'oreille, faisant péniblement le tri entre le son de la télé et les barrissements du barman.

— Tiens, encore un ripou de flic ! M'étonne pas ! Avec Macron, que des pédés, les flics !

— ... Je tiens à préciser que bien que nous n'ayons jamais entretenu de rapports cordiaux avec cet officier de police, ce flash info n'est nullement motivé par l'animosité qu'il montre à notre égard. Cependant, nous considérons les faits dont nous venons de prendre connaissance comme suffisamment graves pour en informer nos téléspectateurs...

— Bla-bla-bla ! Tu nous la craches ton info, oui ou merde ? Oh, la blonde, qu'est-ce qu'y l'a maquillé, ton commissaire Del' Machin ?

— Je m'interromps pour saluer Dominique Thamer, notre consultant, spécialiste des tueurs en série, qui nous rejoint en plateau malgré l'heure indue. Merci Dominique d'avoir répondu à notre invitation. Nous reprenons...

— Oh, mais je vais la niquer, c'te conne ! Oh, t'accouche ou quoi ?

— ... de notre bulletin spécial. De source sûre, donc, le commissaire Dell'Orso semble mouillé jusqu'au cou dans l'affaire du Chirurgien. Le fonctionnaire de police a été confondu par le plus imparable des outils dont dispose la police scientifique, son ADN...

— Son DN ? L'enculé ! Attends, je le crois pas ! Un chef flic, serial killer ? Pincez-moi ! Dites-moi que je rêve, là !

— ... commissaire qui a toujours fait montre d'un mépris sidéral à l'égard des médias et de notre chaîne en particulier, parviendra-t-il à expliquer le fait que son ADN ait été trouvé sur une des scènes de crime ? Dominique Thamer, selon vous, l'ADN constitue-t-il réellement une preuve irréfutable ?

— Absolument, à près de cent pour cent. Pour faire simple, c'est une méthode d'investigation relativement récente, qui met en évidence le code génétique de chaque individu. Ce code est unique pour chacun de nous et ne peut être confondu avec aucun autre. Mais pour que ce fantastique arsenal scientifique puisse servir à confondre un meurtrier, encore faut-il que son ADN soit enregistré au Fichier national. Vous comprendrez donc que...

— Mmmh, l'est cuit, le perdreau ! Son DN, putain ! Eh ben, dis donc, y'a du souci à se faire ! Si la flicaille se met à flinguer !

— ... notre connaissance, le policier, au demeurant, au brillant passé professionnel, n'a toujours pas été démis de ses fonctions ! Le monde à l'envers ! Parisiennes, par...

Sur l'écran, la blonde continuait de bavasser. Nul doute que l'info allait circuler en boucle encore toute une partie de la journée et du lendemain.

Entre les commentaires creux de la journaliste et les réactions plates du patron, Rieux s'amusait comme une folle. L'idée d'envoyer un SMS à Dell'Orso lui effleura l'esprit une seconde puis elle n'osa finalement pas, imaginant sa fureur lorsqu'il prendrait connaissance de ce tas d'inepties. Pas tant à cause de ce que déblatérerait la chaîne info – il en avait l'habitude –, mais plutôt par le fait que quelqu'un au 36 avait manifestement cafté ! De quoi lui donner des envies de meurtre !

Sept heures trente ! Il était temps de s'abandonner quelques heures à Morphée. Elle irait au bureau plus tard. Mais avant, elle allait encore s'amuser un peu. Elle rejoignit le comptoir de sa démarche la plus chaloupée possible, les yeux effrontément rivés dans ceux du tatoué et dans le même temps posa sa carte de police et deux euros sur le zinc.

L'autre lorgna le document et faillit s'en étrangler de surprise.

Quand elle passa la porte, tortillant outrageusement du cul, muet de saisissement, il n'en était toujours pas revenu !

Mais, ce matin, Julie n'avait pas été la seule à rire des déboires de Gio.

Quelque part dans Paris, Fergal aussi rigolait bien. Quand les infos laissèrent place à la publicité, il bâilla et éteignit son poste...

31

19 décembre

— Allo, pat... Allo, patron ? C'est Maurice !

— Ouais, je sais. Salut. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Je viens d'avoir Brisard au téléphone, du groupe Keller. Il m'a appelé pour me prévenir...

— Te prévenir de quoi ? Oh, mets bas, bordel !

— Keller prépare un truc contre vous, patron ! Leroy le freine, mais y s'en tamponne ! Il en a parlé à ses gars, et comme Brisard nous a à la bonne, y m'a mis au parfum.

— Un truc contre moi ? C'est quoi cette blague ? Il doit rêver de moi la nuit ! T'inquiète, ça lui passera !

— Non, patron, cette fois y'a du grabuge ! Il parle de vous coffrer. Brisard a pas voulu m'en dire plus, mais vous devriez voir avec le divisionnaire.

— C'est encore cette histoire d'ADN ? Bon, ça commence à me gonfler grave. Mais grave de chez grave ! OK, merci du tuyau, Gros ! Je vois ça...

Dell'Orso fumant, reposa le combiné avec toute la délicatesse dont il était capable à ce moment précis. C'est-à-dire avec suffisamment de virulence pour le pulvériser. Il respira à fond par le nez tout en ramenant sa tignasse en arrière, puis, sans une ni deux, se leva et quitta son bureau. Il ne mit que quelques secondes à descendre d'un étage, enfile le long couloir et frapper à la porte de Leroy.

Sans attendre de réponse, il ouvrit. Pour se trouver face à un bureau vide. Leroy discutait avec sa secrétaire dans la pièce d'à côté. Tous deux prirent une mine effarée en voyant l'air contrarié qu'il affichait.

Leroy par contre s'attendait à sa visite et sans tergiverser l'invita à le suivre. Il savait que dans l'état où il se trouvait, son commissaire n'était pas à un esclandre près ! Il s'assit et lui fit signe de la main de

l'imiter. Il attaqua bille en tête :

— Gio, on est dans la merde... C'est plus que...

— Et vous comptez sur votre roquet de Keller pour vous en sortir, c'est ça ?

— Quoi ? Attends, attends, mélange pas tout. Et il me semble que tu n'es pas au courant des derniers développements. Remarque, pour une fois que Grinberg se retient d'ouvrir sa grande gueule, on va pas se plaindre !

— Grinberg ? Que... qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans ? Vous pouvez m'expliquer ?

— Je lui ai donné l'ordre exprès de me repasser les résultats de sa recherche d'ADN en premier. À moi et à personne d'autre. Et j'ai bien fait, je pense. Je t'en aurais parlé, mais je ne suis au courant que depuis peu et tu m'as pris de vitesse.

Dell'Orso ressentit soudain une énorme catastrophe débouler. À tout berzingue ! Un tsunami ! Grinberg et sa recherche ADN ! Quand Leroy mettait ainsi des gants pour lui parler, c'est qu'il était vraiment face à un choix cornélien. Le commissaire décida de percer l'abcès au plus vite :

— Et que vient foutre Keller, là-dedans ?

— Bon sang ! Alors, tu sais ?... Il est intenable. Je lui ai pourtant demandé d'y aller mollo. Entre collègues...

— Entre collègues ? Putain, patron, je comprends que dalle ! Vous...

— Bon, j'explique ! Grinberg m'a appelé chez moi, tard dans la nuit pour m'informer des analyses ADN... Et les résultats sont indiscutables, c'est le labo central qui les a émis. On connaît tous leur fiabilité. Le sperme qu'il a collecté dans le wagon du métro... sur Pitkovska... ils ont identifié son... enfin, on sait à qui il appartient.

— Oui, et ?...

— Le sperme est le tien !

Boum ! Quand un truc pareil vous tombe sur la tête, mieux vaut avoir un casque lourd !

Gio sentit les poils de ses bras se hérissier. Il était dans la nasse ! Jamais il ne parviendrait à convaincre de son innocence le bataillon de fonctionnaires bornés qui s'occuperait de l'affaire. Mais Leroy ? Sans poser la question, il reçut la réponse. Tandis qu'il reprenait ses esprits, le divisionnaire poursuivit :

— Alors, on se pose un instant, je t'explique comment je vois les choses. Rassieds-toi, s'il te plaît ! Pour une raison que j'ignore, par deux fois, on a trouvé ton ADN sur une scène de crime et ça fait beaucoup. Sache que pas une seconde, je ne crois à ta culpabilité, mais avoue que c'est confondant ! Est-ce que pour le sperme, tu as une idée ? Pour les cheveux, je veux bien, mais le sperme ?

— Je vous remercie de votre confiance, patron, mais comme ça, je vois pas ! Mettez-vous à ma place ! Je débarque ! C'est fou ! À devenir cinglé ! Le seul truc que je peux vous dire, c'est que je sais encore où je laisse traîner ma queue. Et que je n'ai jamais baisé cette fille ! Et qu'enfin j'ai une attirance modérée pour les cadavres.

— Tu penses toujours à Fergal ? Comment s'y serait-il pris ?

— Je ne sais plus à qui je pense ! J'ai besoin de digérer l'info pour le moment. Mais je vais trouver, vous pouvez y compter !

— Justement non.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que j'ai des supérieurs, une hiérarchie, un directeur et j'en passe. Et j'ai des comptes à rendre, moi ! Et que décemment, je ne pouvais pas ne pas te dessaisir...

— Je... mon groupe est dessaisi ?

— D'évidence ! Je sais, je sais ce que tu vas me dire ! Ne fais pas semblant de ne pas comprendre ! On est dans une merde noire, je te répète, d'autant que la presse s'en mêle. Ton nom est aujourd'hui cité en place publique. C'est devenu intolérable. Et encore ils ne savent pas tout !

— Oui et qui a bavé à votre avis ?

— On verra ça plus tard, on a plus urgent !

— Mais qui va... ?

— Keller, c'est Keller qui reprend l'enquête. Je ne pouvais pas faire autrement. Je lui ai déjà retiré le dossier de Sylvia Frémont. Si je ne lui donnais pas cette enquête, il aurait pu croire que je lui en voulais personnellement. C'est un bon flic, un peu extrémiste, mais qui a toute ma confiance, il ira au bout.

— Extrémiste, vous dites ? Vous êtes au courant qu'il veut me coffrer, ce con ?

— Il n'a pas tout compris alors, mais je vais lui préciser. D'un autre côté, je ne peux pas lui maintenir trop la bride, tu comprends ? Tu as une idée de l'ambiguïté de ma situation ? Entre Keller que je dirige tant bien que mal et ma conviction de ton innocence ? Toi avec qui je suis en train de parler pendant que mon commissaire cherche à te gauler ?

— Et moi, qu'est-ce que je deviens dans tout ça ? Je vais faire les vols à la roulotte ?

— Je t'ai mis en disponibilité pour un laps de temps indéfini. En espérant que l'on aboutisse vite ! La situation est explosive, je ne peux pas faire autrement. Et c'est un moindre mal, crois-moi ! Bon sang de bonsoir, c'est pas croyable ! Tu te rends compte du scandale ? Le 36 en a essuyé, mais des comme ça !

— Mmmh, et donc, je suis en repos forcé, c'est ça ?

— Oui, et je te demande de ne pas faire de barouf, au nom de notre

amitié. Prends tes affaires et fais-toi oublier quelque temps. Compte sur moi pour faire au plus vite.

L'espace de quelques secondes, Dell'Orso fut incapable de la moindre réaction. Sonné. Ou plutôt KO. Il s'était souvent retrouvé dans des situations délicates, desquelles il s'était toujours tiré. Mais jamais il n'avait endossé le rôle de principal suspect dans une quadruple affaire de meurtres en série. Il sentit une bouffée de chaleur prendre possession de tout son être quand il réalisa qu'en fait c'était bel et bien lui, Giovanni Dell'Orso, qui était dans la mouise. Submergé de mouise ! Et que bientôt, il pourrait se retrouver dans un cachot, comme un vulgaire criminel.

— Vous voulez mon flingue et mon badge ?

— On ne va pas aller jusque-là ! Disons qu'on va rester flou sur ce point. J'en prends la responsabilité. Mais jusqu'à nouvel ordre, tu les laisses à la maison dans ton coffre.

Le divisionnaire se leva, les épaules voûtées, et contourna son bureau. Il n'avait pas allumé sa pipe. Rarissime, le signe de sa perturbation. Il posa la main sur l'épaule de Gio et l'accompagna jusqu'à la porte :

— Allez Gio, on fait comme on a dit ? Et téléphone-moi régulièrement, je te tiendrai au courant. Au fait, tu m'as pas dit. Je peux compter sur toi pour te tenir à carreau ?

— Absolument pas ! Mais alors absolument pas. Navré ! Bonne journée, patron !

Et il regagna sa tanière, des bourdonnements dans les oreilles. On le mettait sur la touche, lui, le commissaire Dell'Orso. Du temporaire qui risquait, suivant la tournure que prendraient les événements, de devenir définitif. Ses états de service ne comptaient plus, rien ne traumatisant plus l'Administration que l'opprobre. Une affaire de vol de drogue dans les locaux du 36 avait défrayé la chronique en son temps et les hiérarques ne s'en étaient toujours pas remis. Alors, un commissaire soupçonné d'assassinats ! Dans ces cas-là, il fallait étouffer, bétonner, tuer la rumeur dans l'œuf.

Il alluma le plafonnier du bureau, exsangue. Ne sachant par quel bout commencer ! Certaines paroles de Leroy dansaient la farandole dans sa tête : *« les résultats sont indiscutables... indiscutables... indiscutables... le sperme c'est le tien... le tien... le tien... »*

Il embrassa la pièce d'un regard nostalgique. Tout ici lui rappelait sa carrière, des petits riens, des photos, des bibelots, une médaille, des journaux relatant ses exploits. Il allait devoir tirer un trait sur tout ça...

Fergal ou pas Fergal ?... Ne prêtait-il pas un peu trop de crédit au *serial killer* ? Comment s'y serait-il pris pour le sperme ? Une complice ? Parmi les rares femmes qu'il baisait ? Une femme que

Fergal aurait poussée dans ses bras et qui aurait recueilli son sperme ? On était en plein délire ! Et pourtant !

Retenant péniblement l'émotion qui lui serrait la gorge, il ouvrit le tiroir supérieur de son bureau. C'est là qu'il déposait le peu d'objets auxquels il tenait. Dans cinq minutes, *exit* le commissaire vedette du 36 ! Nul doute que la rumeur avait déjà fait le tour des étages et il allait partir comme un malpropre au milieu des regards blessants comme des rasoirs. Des deux mains, il sortit le fourbi qu'il entassait là depuis vingt-cinq ans et le déposa devant lui.

Les yeux ailleurs, il commençait à examiner les objets un à un quand sa porte s'ouvrit violemment et alla s'écraser contre la cloison.

Il suspendit son geste et redescendit sur terre.

Keller ! Les yeux hors de la tête, fulminant. Le bras le long du corps, prolongé d'un Glock.

Sans un mot les deux hommes s'observèrent un instant. Puis c'est Gio qui réagit le premier :

— Keller, tu es en train de faire une énorme connerie.

— C'est mon problème, Dell'Orso ! J'assume ! Tu vas te lever bien gentiment les mains derrière le dos que je te passe les pinces. Et pas de conneries ! Je t'avais prévenu qu'on se reverrait et que ce serait moins sympa !

— Les pinces ! Non, mais tu délires !

— Discute pas !

— Leroy t'a pas dit de...

— J'emmerde Leroy ! Je suis blindé sur ce coup ! J'ai une enquête, quatre meurtres et un suspect tout désigné, point ! Avec la moitié moins de charges, on arrêterait n'importe qui. Alors, parce que tu es le commissaire Dell'Orso, je devrais te laisser courir ? Je te fous en examen, ensuite on voit. Si Leroy veut pas que je te serre, il n'a qu'à me l'écrire noir sur blanc !

— Toujours aussi borné, hein, l'Alsacien ? Je te reconnais bien, là. Au fait, Paris-News, c'est toi ?

— T'occupe de Paris-News ! Tu vas au gnouf en attendant mieux, t'auras le temps de réfléchir.

— T'es vraiment trop con, mon pauvre vieux ! Tu te souviens de la réplique d'Audiard : « *Si les cons volaient, tu serais chef d'escadrille !* »

De rage, Keller releva son arme, arma la chambre et pointa droit sur le front de Gio. Son teint avait viré au cramoisi, une grosse veine palpitant sur son front.

— Ah, parce qu'en plus tu n'hésiterais pas à tirer ? Tu sais que tu es en train de braquer un flic, là ?

— Pas un flic, un suspect dans une affaire de meurtres ! Alors, je répète. Tu te lèves et tu te tournes lentement. M'oblige pas à...

Dell'Orso sentit que l'autre ne plaisantait pas. L'arme tremblait

dans sa main et Gio connaissait suffisamment les armes à feu pour savoir qu'une pression infinitésimale sur la queue de détente suffisait à faire partir le coup.

Il savait par ailleurs que Keller était capable de réactions inconsidérées qui lui avaient valu quelques déboires par le passé. Un violent refoulé !

Il se leva lentement et se dégagea de son bureau, les mains derrière le dos. Par précaution, Keller avait mis le bureau entre eux deux.

Le problème, c'est que quand vous voulez passer les menottes à quelqu'un, vous devez à un moment ou un autre vous rapprocher de lui. C'est ce qui perdit Keller.

Sans lâcher son arme, il avait seulement serré un bracelet quand Dell'Orso lui asséna un coup de tête en arrière en pleine face. Un coup de tête à défoncer une porte en chêne massif. L'Alsacien recula de trois mètres sous l'impact et s'arrêta contre le mur du fond. Son Glock avait voltigé à travers la pièce et son nez explosé pissait le sang. Il s'évanouit avant de toucher terre, le menton sur la poitrine, des étoiles plein la tête.

Gio n'hésita qu'une demi-seconde. Il venait de franchir le Rubicon. Il trouva la clé des menottes dans la poche de Keller, se libéra et défit la cravate de son *alter ego*. Il s'en servit pour l'attacher grossièrement à un radiateur. Ici, il pouvait toujours gueuler, on n'était pas près de l'entendre. Ce qui lui laissait de précieuses minutes pour s'enfuir.

Il sortit rapidement dans le couloir et fonça vers l'extérieur. Un espace de temps très long à vivre avec la désagréable impression que tous les regards convergeaient vers lui.

Quand il passa la porte du hall d'entrée, il eut un pincement au cœur, il venait de basculer dans la clandestinité...

32

Vingt-deux heures trente. Rue des Ormeaux.

Quelque chose l'avait laissé sur sa faim lors de sa perquise chez Ivana Pitkovska. Ils n'avaient rien trouvé de pertinent, mais il était convaincu qu'ils avaient laissé passer un détail d'importance. Et souvent le Diable se cache dans les détails. Il avait donc décidé de revenir fouiner dans le vaste trois pièces de l'Ukrainienne.

Sauf que depuis sa première visite, son statut avait changé : de chasseur, il était devenu gibier. Très pénible expérience. Il devait donc prendre un luxe de précautions dont il n'était pas coutumier.

Vêtu de sombre, et avant d'entrer au 19, il planquait depuis plusieurs minutes dans le square des Ormeaux, immobile derrière une haie de cyprès.

La rue était déserte, faiblement éclairée. Il sécha la goutte qui perlait à son nez et remonta son col pour la dixième fois. Quel boulot !

Sans savoir *a priori* où il allait passer la nuit, il venait d'abandonner son domicile douillet de la rue Lepic, non sans y être passé en catastrophe pour laisser quelques consignes à Rosa concernant ses trois chattes, prendre quelques affaires et son ordinateur. Il savait qu'il était pressé par le temps, talonné par le redoutable Keller qui devait tisser une vaste toile d'araignée pour le piéger et que désormais, la puissance d'investigation du 36 était devenue sa pire ennemie.

La seule solution pour stopper le processus avant qu'il ne dérape : serrer le Chirurgien au plus tôt. Et cela en solo, alors qu'officiellement il n'était plus sur l'enquête ! Enfin, il ne doutait pas un seul instant qu'il lui reste quand même trois alliés de poids en la personne de ses équipiers.

Dans la première boutique venue, il avait acheté deux portables à carte prépayée – dont un qui lui servirait à communiquer avec Pochet, sans crainte d'être écoutés –, gardant son *smartphone* scrupuleusement éteint, sa puce GPS étant le meilleur moyen pour les flics de le tracer.

Quand il fut certain que les lieux étaient sûrs, il quitta sa cachette et enfila la rue déserte en rasant les murs. De rares appartements étaient encore éclairés, dans le quartier on se levait tôt. Le 19 était à cinquante mètres. Un vieil immeuble haussmannien en parfait état de conservation. Trois niveaux d'habitation. Vieille combine, il sonna simultanément à plusieurs touches de l'interphone pour se faire ouvrir la porte cochère. La gâche électrique se déclencha comme il l'espérait dans un concert de voix inquiètes. Après un coup d'œil en arrière, il se glissa dans le hall et s'immobilisa dans le noir le temps que ses yeux accommodent...

Tout respirait le luxe de bon aloi. Le marbre du sol, le tapis rouge dans la montée d'escalier, la grille d'ascenseur richement décorée, les deux statues de part et d'autre de la porte d'entrée, le tableau de petit maître...

Des bribes sonores lui parvenaient de manière diffuse, télévisions, éternuement, éclats de voix... Un chien jappant inopinément réprimandé par son maître. L'immeuble n'était pas un modèle d'insonorisation.

Ivana habitait au premier. Dell'Orso s'y rendit par l'escalier, le tapis étouffant le bruit de ses pas. À son arrivée sur le palier, l'éclairage s'alluma automatiquement. Moquette rouge vif, boiseries au mur, papier peint aux motifs exubérants, bonne odeur d'encaustique.

C'était le moment délicat. Si un voisin de palier sortait maintenant, il verrait le flic banni se comporter comme un cambrioleur, arracher les scellés et glisser sa carte bleue dans la feuillure de la porte. Il batailla pas mal, mais le pêne finit par céder dans un claquement résigné. Il avait la chance que la *call-girl* n'ait pas équipé son appartement d'une multitude de verrous. La porte se referma sur lui comme le couvercle d'un cercueil.

Une faible lueur parvenait de dehors à travers les rideaux mal tirés et il trouva tout de suite l'interrupteur. Le luxe de l'intérieur lui sauta à nouveau au visage. Trahissant le niveau de ressources de son occupante. *Call-girl* oui, mais de très haut vol. Il ne put s'empêcher d'apprécier une fois encore la qualité de l'aménagement : mobilier de designer, moquette épaisse, blanche, des œuvres d'art de contrefaçon, mais de bonne facture. À côté de la télé à écran plat occupant tout un pan de mur, la cheminée à éthanol brûlait encore, en séparation entre la salle à manger et le salon.

Il s'avança jusqu'au centre de la pièce et s'immobilisa, les mains croisées dans ses cheveux. Par où commencer ? L'essentiel des objets susceptibles de révéler des informations avait été saisi et emporté au 36, mais il pressentait que ce n'était pas là qu'il fallait chercher. D'ailleurs, maintenant, il aurait eu du mal !... Non, c'était ailleurs, il y avait quelque part dans la baraque un ou plusieurs éléments qui

crevaient tant les yeux qu'on ne les remarquait plus...

Il déambula distraitement dans l'ensemble de l'immense appartement, déplaça quelques objets sans importance, scruta chaque mur alternativement comme si la vérité avait pu en jaillir...

Dans une des chambres, le matelas avait été retourné et gisait par terre. Le dressing ouvert regorgeait de vêtements coûteux. Des dizaines de tenues toutes plus ostentatoires les unes que les autres. Des marques : *Gauthier, Dolce et Gabanna, Versace*. Une fortune ! Le flic s'appuya contre la porte et balaya la pièce du regard...

L'inspiration ne venait pas, aucun déclic, aucune idée.

La salle de bains n'était isolée de la chambre principale que par un meneau élevé juste derrière le lit *king size*. Là aussi, profusion de luxe : baignoire hydro-massante, carrelage de prix, kilim au sol, produits de beauté de marque, parfums haut de gamme...

Il passa rapidement dans la seconde chambre et sa salle d'eau.

Il s'entêtait, persuadé que l'opportunité ne se représenterait pas. Revint dans le salon, s'arrêta sous la voûte à l'entrée de la cuisine. Il n'avait pas jugé utile de faire passer les Tic et tout était resté figé comme si l'occupante allait revenir incessamment. Par contre, le ménage laissait à désirer. Une tasse retournée sur l'évier, des reliefs de petit-déjeuner sur la table, un couteau à beurre sale, un magazine ouvert. Il ouvrit tous les tiroirs, le réfrigérateur. Sans conviction, ils l'avaient déjà fait ! Mais c'était précisément dans un des gestes qu'ils avaient déjà accomplis que devait se situer l'indice qui leur avait échappé. Un détail tellement anodin qu'ils n'y avaient pas prêté attention. Pochet avec qui il avait procédé à la fouille était particulièrement doué pour l'exercice, mais pas infailible.

Ce n'était pas dans cette pièce...

Il se retrouva comme par enchantement dans le salon et s'assit sur le canapé de cuir blanc. Son flair l'attirait inexorablement dans cette pièce.

La cheminée, sans approvisionnement, venait de s'éteindre. Faute de mieux, son mental dériva et partit sur l'évaluation approximative de la surface habitable. Très vaste, comme chez lui. De quoi loger une douzaine de personnes ! Et peut-être plus !

Il était entré depuis une heure et ses yeux le piquaient. Il émit un bâillement à se décrocher la mâchoire. Inconsciemment, il avait posé ses pieds sur la table basse. Le cendrier de cristal était vide. Vu l'état du reste de la piaule, il jugea qu'Ivanna ne devait pas fumer. La pile de magazines attira à nouveau son attention... Les magazines...

Ses yeux ne parvenaient pas à décoller des périodiques, comme attirés par un aimant. Il se pencha en avant et les déplaça un à un. Des revues de mode, de décoration, deux Match... Il stoppa sur un Vogue dont il ne put déchiffrer la couverture, écrite dans une langue

étrangère... Le numéro 338 datait de janvier 2010. Pas tout jeune. Qu'est-ce qu'un bouquin aussi vieux foutait là ? Il sentit son palpitant s'emballer ! Il tenait quelque chose. Il se souvenait parfaitement d'avoir dépiauté cette satanée pile de bouquins la première fois. Mais sans y attacher plus d'importance que ça. Toutefois, son rapide survol avait néanmoins imprégné ses rétines d'un détail incongru : le texte était, d'après ses connaissances rudimentaires en langues étrangères, rédigé en portugais. Pourquoi ce truc revêtait-il une soudaine importance ? Il détailla plus amplement la photo de Une, se demandant ce qu'il cherchait. Il était en pilotage automatique, uniquement guidé par son instinct... Un homme posait au centre de la page, lunettes sombres, vêtu de blanc, barbe soigneusement taillée, encadré de deux brunes sculpturales qu'il tenait par la taille. Le trio riait aux éclats... Il parcourut le texte accompagnant la photo : il comportait un renvoi à l'intérieur où un reportage était consacré à celui dont on retrouvait à plusieurs reprises le nom à consonance française : Marc Ronnet... Médecin, *medico* en portugais...

Incapable de comprendre le sens du texte, il revint à la couverture et eut soudain l'impression d'avaler une bouffée d'oxygène pur : le O de Vogue contenait la mention « Brasil », écrite en rouge. Le Brésil ! Le Salvac ! Les cinq meurtres commis entre 2005 et 2011 ! Ce magazine constituait, avec pas mal de si et de bol, le seul lien infime entre Ivana et le Brésil. Entre une victime du Chirurgien et le Brésil ? Entre une victime du Chirurgien et le tueur en série insaisissable qui avait sévi au Brésil ?

Un coup de klaxon dans la rue le ramena sur terre brutalement. Comme au sortir d'un rêve, il s'ébroua et regarda sa Breitling : minuit !

Il avait assez traîné ici ! Dans la plus totale illégalité ! Il se leva, rafla le magazine et s'apprêtait à partir quand il perçut un chuchotis étouffé dans le couloir. Devant la porte d'Ivana. D'emblée il sentit le danger et porta instinctivement sa main à son aisselle. Son S&W ne s'y trouvait évidemment pas, car il avait interdiction de le porter.

Pris de court, il se rua dans les wc. Glissa la revue à même la peau de son ventre, ferma précipitamment son blouson, et ouvrit le fenestron. Le contraste entre la lumière crue du dedans et l'obscurité du dehors l'aveugla un bref instant. Puis, il distingua une cour intérieure et un toit plat, un mètre plus bas. Dans ses cordes ! Sans l'ombre d'une hésitation, il fonça tête la première et se contorsionna jusqu'à ce que son corps passe l'obstacle de l'ouverture. Au moment où il se laissait tomber et se réceptionnait en roulade sur le toit terrasse, il entendit un cri dans l'entrée :

— Police ! Stop ou je tire !

Keller ! Les scellés brisés sur la porte l'avaient averti d'une présence

possible dans l'appartement !

Dell'Orso déta la comme un lapin, se tordant les chevilles dans l'épaisse couche de graviers qui protégeaient le toit. Il n'avait une seconde avant que... Moins que ça...

Il n'eut que le temps de plonger derrière un bloc de souches de cheminées quand un coup de feu éclata. La balle miaula à hauteur de ses oreilles et pulvérisa un mitron, le couvrant d'éclats de terre cuite. L'Alsacien n'y allait pas de main morte. Et il tirait pour tuer, pas pour stopper ! Il hasarda un œil hors de son abri précaire et vit le flic – tiens, il avait le nez plâtré ! – se tortiller dans l'ouverture des wc pour sauter sur le toit. Heureusement sa corpulence l'handicapait. Gio vit une silhouette s'agiter derrière son ennemi, l'encourageant à se dépêcher. Ils étaient deux. Par acquit de conscience, ils étaient sans doute venus effectuer leur propre visite des lieux. Des insomniaques comme lui sans doute !

Dell'Orso mit à profit ce temps de battement pour se relever et, dans l'obscurité complice, sauter de toit en toit. Il faillit cent fois glisser sur les pentes humides de rosée, se rattrapa en catastrophe, se coupa à une arête d'acrotère. Ses jambes répondaient à l'exercice violent qu'il leur imposait en se gorgeant d'acide lactique. Une crampe au mollet le fit grimacer, mais il résista à la souffrance. Avancer, encore ! Vite !

Au loin, enfin parvenu sur le toit, Keller s'égosillait à l'aveugle dans l'espoir vain que le fuyard allait stopper. Une seconde détonation claqua dans la nuit. La balle siffla loin au-dessus des toits. Ses poursuivants, frustrés, tiraient au jugé, tout en courant. Quand il eut mis suffisamment de distance entre lui et les deux flics, il s'arrêta et regarda autour de lui. Il respirait comme un soufflet de forge et son ancienne blessure par balle se rappelait à son bon souvenir...

Il y avait bien une cour à sa gauche, plongée dans le noir, mais très loin, et il avait toujours eu horreur du vide. Il hésita jusqu'au moment où il entendit le souffle court et les pas de ses adversaires pataugeant dans le gravier du toit. La chance ne se renouvellerait peut-être pas. Il se concentra une seconde, adressa une prière muette au Ciel et sauta, jambes fléchies pour s'assurer la meilleure réception possible. Il eut l'agréable surprise d'avoir surestimé la hauteur et il atterrit sans casse. Trempé d'une sueur malsaine, invisible, il s'enfonça dans la nuit noire, et souleva la première fenêtre de toit venue...

Un palier, une volée de marches ! Le salut !

Deux minutes plus tard, au grand effarement d'un clodo avachi dans le hall de l'immeuble, il sortait rue Auger, certes un peu poussiéreux, en guenilles, mais le corps à peu près intact, à près de deux cents mètres de son point de départ.

Une heure trente. Rue des Fontaines du Temple.

Marizza alluma la dernière cigarette de son paquet. Mal partout. Le froid conjugué à la station debout sur des talons vertigineux qui tétanisaient ses mollets, les mille petits pas contenus pas la minijupe hyper moulante, ses amants d'un soir qui, à force de profiter de son corps de toutes les manières, l'avaient rompu.

Elle frissonna. Plus de peur que de froid. Seule dans la rue plongée dans les ténèbres, elle se savait vulnérable. Elle ne faisait pas la pute depuis très longtemps, mais suffisamment pour avoir une idée de la bassesse humaine. Et de tout ce que la nuit draine de racaille. Si bien qu'à chaque fois que des phares surgissaient à l'entrée de la rue, elle ne pouvait réprimer un petit pincement au cœur. Elle avait une clientèle d'habitues et refusait quasiment à tout coup, les inconnus de passage. Aussi, tant que le véhicule ne s'arrêtait pas à sa hauteur et qu'elle n'en identifiait pas le conducteur, elle ne desserrait pas sa main sur la dérisoire bombe lacrymogène dont elle ne séparait jamais.

Surtout depuis que la terrible menace du tueur de prostituées planait sur la ville.

Au mépris du danger, dès sa venue en France, elle avait pris le parti de s'affranchir d'un proxénète, au risque de sa vie et au détriment de la protection illusoire qu'il était censé lui apporter. Ainsi chaque soir, c'est avec la boule au ventre qu'elle venait proposer ses charmes aux morfales de tout poil.

C'est une amie d'enfance, une pute de Saint-Denis, qui lui avait chanté les louanges de ce beau pays de liberté (?), de cette ville magnifique dont elle rêvait enfant en s'extasiant sur les photos de ses manuels scolaires.

Elle ne s'était pas aventurée dans la jungle urbaine de gaîté de cœur, mais pour subvenir aux besoins de la famille restée au pays et avait quitté sa Bulgarie natale à dix-neuf ans. Elle tapinait depuis cinq

ans et chaque mois, envoyait religieusement un chèque à ses parents, une façon pour elle de se laver partiellement du stupre.

Une cloche sonna deux coups, au loin. Plus un chat depuis une bonne heure.

Avec son mètre quatre-vingts et ses cheveux rouges coupés au carré, luisant comme une étoile, elle ne passait pas inaperçue, phare au milieu d'un océan de débauche.

En tirant la dernière taffe, elle soupesa son sac. Cette nuit, tout en sacrifiant un peu plus de son âme, elle avait bien gagné sa vie. Ce qui ne la rassurait pas : c'était l'heure où la vermine s'attaquait aux filles comme elle pour les dépouiller de leur recette.

Elle jeta sa clope d'une pichenette et s'apprêtait à lever le camp quand une voiture s'engagea en haut de la rue et stoppa à cheval sur le trottoir. La seconde suivante, les phares s'éteignaient...

Elle sut d'emblée que ce n'était pas un client... Non, ou alors, un maboul. Qui s'astiquait tout en lorgnant aux jumelles sur ses fesses et ses seins largement dénudés. Il y en avait tous les soirs, de plus en plus d'ailleurs. Des malades qui pouvaient se révéler dangereux. Elle ne comptait plus les histoires qu'elle entendait à ce sujet. Elle aurait dû s'enfuir, mais la trouille la paralysait, tel un animal pris par le faisceau lumineux d'un véhicule...

Ses clients ne se comportaient pas de la sorte, s'arrêtaient vitre ouverte pour se faire connaître et, au fait de ses tarifs, l'embarquaient illico, sans un mot de trop.

Elle se rencogna dans l'embrasure de porte la plus proche s'efforçant de se fondre dans le noir et se retint de respirer pour contenir les volutes de vapeurs qui la trahissaient. Il faut croire qu'elle n'était pas suffisamment dissimulée, car le gros insecte noir ne bougeait toujours pas.

Elle pesta intérieurement contre les services municipaux qui laissaient la venelle à l'abandon, privée d'éclairage public sur sa plus grande partie.

Sans perdre l'ombre menaçante de vue, de crainte d'être attaquée à l'improviste, elle tenta de pousser la porte. Rien. À tâtons, elle chercha la poignée. Rien. Pour compléter le tableau, toutes les sonnettes avaient rendu l'âme.

Elle jeta un œil vers l'autre extrémité de la ruelle. Personne. Que des façades noires et mornes, tristes comme la mort. Et la brume s'épaississant à l'approche du matin...

Quand elle se retourna vers la menace, son poulx s'envola et son chemisier se colla à sa peau en une seconde : la voiture venait vers elle au ralenti, phares éteints... Elle cessa de respirer, figée sur la progression lente du véhicule. Des secondes interminables où mille scénarii défilèrent dans sa tête.

Le Chirurgien...

Elle avait même oublié de saisir sa lacrymo, appuyée de toutes ses forces au battant à travers lequel elle aurait voulu passer...

Quand la voiture stoppa à sa hauteur et que la vitre passerager s'abaissa lentement, elle crut défaillir.

— Marizza, monte ! Vite !

— ...

— Marizza, c'est moi ! Fais vite ! N'aie pas peur !

La fille avait reconnu la voix. Elle s'avança et se baissa pour scruter l'intérieur de la voiture, plissa les yeux, libérée d'un coup du poids qui oppressait sa poitrine :

— G... Gio ? Mais... Tu fais très peur !

Une agréable sensation titilla l'épigastre de Dell'Orso. Il ne l'avait pas vue depuis un bail, mais elle n'avait pas perdu son inimitable accent de l'Est, charmant et incroyablement sexy, ainsi que son phrasé chaotique.

— Oui, c'est Gio. Dépêche-toi ! Je suis poursuivi. Avant de m'approcher, je voulais m'assurer que tout était *safe*. Désolé pour la truille.

Elle s'assit, ferma la portière, tournée vers le chauffeur, toujours pas revenue de sa surprise. Et tandis que Dell'Orso démarrait en rallumant ses phares, elle commença la liste des mille questions qui l'assaillaient :

— Mais qu'est-ce que toi fais là ?

— J'ai des soucis. Je t'expliquerai.

— Soucis. C'est quoi, soucis ?

— De graves emmerdes, si tu préfères !

— Mais ta main ! Tu blessé ?

— Ouais, mais c'est rien, t'en fais pas ! J'aurais pu me prendre une ou deux balles dans le buffet.

— Emmerdes ? Qu'est-ce que tu encore fait ? C'est macs bulgares qui veulent mal à toi ?

Ils se connaissaient depuis trois ans. Gio l'avait tirée des griffes de la pègre de son pays, des sauvages, adeptes du coupe-chou, qui voulaient lui mettre le grappin dessus. Mais qui se faisaient dans la culotte face à un grand flic costaud qui appuyait en outre ses sommations avec un obusier de calibre .44 et des yeux dans lesquels on lisait une détermination sans faille. Depuis ce jour, comme par miracle, Marizza disposait d'une paix royale.

Ils faisaient l'amour de loin en loin, Gio apparaissant dans la vie de la pute lorsque le spleen était trop fort. Comme d'autres auraient fait une bouffe, sans aucune arrière-pensée. Le petit studio de la jeune femme était devenu au fil du temps le pied-à-terre du flic pour les soirs de détresse.

— Non, Marizza, pas les Bulgares, les flics.

— Quoi ? Flics ? Mais tu flic, non ?

— Je suis suspect de meurtre. L'affaire du Chirurgien... C'est une longue histoire. Je te raconterai.

— Quoi ? Le Chirurgien, toi ? Elle partit d'un rire de gorge nerveux. Mais, c'est folie ! Tu innocent, je sais !

Dell'Orso lui pinça la joue en souriant de sa fraîcheur :

— Oui, c'est folie, Marizza, mais en attendant, je suis crevé et j'ai besoin d'une planque. Je peux venir chez toi ?

21 décembre

Les portraits de Dell'Orso fleurissaient tout au long de la rue Lepic.

Keller avait dégotté dans un vieux Parisien une photo couleur de son meilleur ennemi, l'avait fait tirer à quelques centaines d'exemplaires, accompagnée d'un texte exhortant la population à contacter la police au plus tôt afin de lui fournir tout renseignement susceptible de faciliter l'arrestation de l'ennemi public numéro un. S'il avait pu rajouter la mention « *Reward* » et promettre une forte prime comme dans certains westerns, nul doute qu'il ne s'en serait pas privé.

Le commissaire avait mobilisé le maximum de monde – flics de son groupe ou d'autres groupes, détachés pour l'occasion, stagiaires –, pour tracter et interroger dans le quartier de résidence de Gio. Et dès l'aube, huit hommes dont lui-même distribuaient des clichés du suspect. Cinq remontaient la rue et trois dont Keller, la descendaient. Des jours d'un travail titanesque. De plus, il était prévu qu'une nuée de pinots en inonde Paris. Le tract serait également diffusé dans la presse et sur les ondes.

Keller mesurait pleinement l'inanité de sa démarche, car pour arrêter un roublard comme Dell'Orso, vingt-cinq ans de flicaille, rompu à toutes les ruses de brigand, il lui faudrait autre chose qu'une simple campagne d'affichage. Et en même temps, au regard de deux ou trois choses *borderline* qu'il projetait de faire, il devrait faire gaffe à son cul, car un Dell'Orso poussé dans ses derniers retranchements, lâché comme un fauve traqué dans la ville, était capable de tout.

Par radio, il rameuta les deux hommes de son groupe, répartis alentour :

— Fossier et Tixier, on se retrouve devant le 61 bis !

Il avait choisi sciemment de garder ces deux lascars avec lui, connaissant leur animosité pour Dell'Orso. Ils allaient pouvoir cracher leur fiel...

Dans le même temps, une équipe de trois hommes s'installaient au 82, rue de Bagnole. Pile en face de la villa Godin, une impasse piétonne, privée et superbement fleurie, blottie contre le cimetière du Père-Lachaise. Sylviane, l'épouse de Gio, y avait emménagé depuis peu.

Keller s'était démené et avait obtenu dans un délai record tous les mandats nécessaires, y compris celui qui lui permettait de réquisitionner un appartement inoccupé au huitième étage de l'immeuble. Les trois hommes s'y relaieraient nuit et jour, équipés de puissantes jumelles et d'un matériel d'écoute sophistiqué : à tout moment, ils pourraient entendre et enregistrer en temps réel le contenu des conversations téléphoniques de Sylviane, le matériel se déclenchant à la voix.

Des heures de planque, sans se laver, se raser ou se changer, dans une odeur *sui generis* infecte, à manger des sandwiches rassis, boire de la mauvaise bière, discuter de conneries insipides et dormir sur un lit de camp.

Keller avait été formel : ils avaient ordre bien évidemment de coffrer Dell'Orso s'il se pointait, mais également, et la décision lui coûtait, d'emmener Sylviane pour interrogatoire au 36 en cas du moindre comportement suspect. Autant prendre Dell'Orso pour un enfant de chœur, mais en mettant en place ces mesures coercitives sévères, Keller assouvissait un peu de la haine qu'il avait accumulée...

Dans sa tête, c'était limpide et l'ADN le confortait dans ses certitudes, il allait avoir cet horrible salaud, dût-il mettre Paris à feu et à sang ! Il le fallait absolument !

Le 61 bis rue Lepic est un des plus beaux immeubles de la rue. En parfait état de conservation, il alterne la brique et la pierre meulière, s'orne de riches décors moulurés, de balcons soutenus par de somptueux corbeaux finement sculptés. Les garde-corps de fer forgé habilement ouvragés lui apportent une touche de délicatesse incomparable et sa porte d'entrée massive flanquée de dentelles de pierre, le cossu supplémentaire.

C'est là que Keller et ses sbires s'apprêtaient à commettre le sacrilège suprême !

— S'emmerde pas ce salaud-là ! lança le commissaire en levant la tête pour jauger la hauteur de la construction. Rue Lepic !

Il bloqua une plainte de douleur et le souffle coupé, porta précipitamment la main au plâtre qu'il portait sur son nez cassé. Contre l'avis des médecins, il n'avait pas pris de jours d'arrêt et quand il levait ou abaissait la tête, de sourds élancements irradiaient sous son crâne.

— C'est là qu'y crèche ?

Keller prit quelques inspirations pour calmer son rythme cardiaque et répondit d'une voix cassée :

— Au dernier. Paraît qu'il a la moitié de l'étage. Un héritage !

Les trois flics se faufilèrent à la suite d'une vieille dame qui rentrait de promener son chien. À leur vue, elle s'arrêta, outrée, et les dévisagea. Ici, on n'entrait pas comme des sauvages, sans taper au préalable le code secret. Et puis ces trois-là avaient de drôles de têtes ! Faut dire que Keller, avec son plâtre et les ecchymoses déformant son visage, n'inspirait pas une franche confiance. Quant aux deux autres, ce n'était guère mieux. Des gredins !

La voyant venir, le commissaire lui fit presque avaler sa carte de police et, sans un mot appuya, sur le bouton d'appel de l'ascenseur, lequel ouvrit ses portes, les invitant à entrer.

Les goujats ! Ils ne lui avaient même pas demandé si elle voulait monter, les abandonnant dans l'entrée, elle et son chien. Des policiers, en plus ! Dans son immeuble ! Ah, décidément, elle avait du mal avec la police ! Heureusement qu'il y avait ce commissaire Dell'Orso, là-haut, qui lui, contrairement à ces zozos-là, était d'une correction et d'une politesse exemplaires ! Et puis, quel bel homme ! Madame Joncours de la Morlaye se promit qu'à la première occasion, elle allait raconter sa mésaventure à sa bonne amie, madame d'Estaing. Et aussi au colonel Prigeant, tiens, le militaire retraité à qui elle aimait bien confier ses petits tracasseries quotidiennes.

L'ascenseur s'arrêta dans un chuintement feutré et ouvrit ses portes sur le palier du dernier.

Ils foulèrent avec plaisir la moquette généreuse du couloir jusqu'à la porte de Gio. Keller était bien informé, il partageait en effet l'étage avec un seul autre occupant.

Un serrurier convoqué pour forcer la serrure les attendait devant l'entrée. Au moment de lui donner l'ordre de percer le barillet, malgré lui, Keller éprouva un désagréable pincement au cœur. Il empruntait un chemin sans retour...

Les quatre hommes sursautèrent quand la porte s'ouvrit soudain sur une petite bonne femme, pas plus d'un mètre cinquante, chignon poivre et sel, l'air pas commode. Elle les scruta comme s'ils débarquaient d'une autre planète.

— C'est bien ici l'appartement du commissaire Dell'Orso ?

Ni bonjour, ni merde !

Rosa fit la moue – ceux-là apportaient le malheur –, et planta ses yeux dans ceux du gros qui lui avait posé la question :

— Bonjour, monsieur ! Vous êtes ?

Une tonne de mépris et d'autorité dans la voix.

— Je suis la police ! Et je vais fouiller l'appartement.

Il fit mine de s'avancer et crut que Rosa allait lui sauter à la gorge.

Elle s'étrangla de stupeur et se planta devant la porte :

— Fouiller ? Pas question ! Y'allais partir, yé ferme ! Et puis vous avez l'autorisation de Monsieur Dell'Orso ?

Les trois flics partirent d'un rire tonitruant. Un peu coincé, mais sincère.

Plein de tact, Fossier prit Rosa par les épaules et l'écarta sans ménagement :

— Vous avez entendu, commissaire, la Portugaise veut pas qu'on entre ! On fait comment ?

— Yé sait pas ! pouffa Tixier. On va p't-êt' pas y aller, alors, si Linda de Souza veut pas !

Keller mit fin à la séance de foutage de gueule qui s'annonçait en brandissant un document :

— Vous voyez ça ? C'est un mandat du juge en bonne et due forme, alors on va pas y aller par quatre chemins, la vieille. Pas trop le temps ! Je vous autorise à rester pour refermer après notre départ, mais c'est tout ce que je peux faire.

Il ajouta, conscient que la bonne n'avait rien à lui apprendre :

— Et bien contente encore que je ne recueille pas votre déposition. Ce qui ne m'empêchera pas à l'occasion de vous poser quelques questions. Et maintenant, si madame veut bien nous excuser !

Sans plus attendre, les trois flics se retrouvèrent dans le vestibule, Rosa sur leurs talons. L'appartement leur apparaissait dans son immensité. Ils en avaient pour des plombs !

Sans prêter attention à Rosa qui enrageait en piétinant sur place, Keller enfila des gants et fit signe à ses hommes d'en faire autant et de l'attendre. Il parcourut rapidement le vaste appartement, sidéré par le luxe qui l'entourait. Murs patinés, moquette, tapis, plafonds tendus, éclairage diffus, climatisation... Rien à voir avec la cage à lapins miteuse qu'il occupait à Sarcelles. Dégoûté, il revint donner ses ordres :

— Fossier, tu prends la chambre de Dell'Orso et la salle de bains attenante, Tixier, les deux autres chambres, l'autre salle de bains et les wc invités. Moi je me tape le salon, la salle à manger et la cuisine. On se bouge, c'est immense ici.

Et les trois vandales entamèrent la transformation en champ de bataille de l'appartement scrupuleusement tenu par Gio et sa femme de ménage.

Keller, amusé des cris d'orfraie de Rosa quand Fossier répandit le contenu de l'armoire à pharmacie dans le lavabo, commença à parcourir rapidement les pochettes de vinyles de musique classique que Dell'Orso accumulait depuis des années. Des milliers. Des raretés chinées souvent à prix d'or, des œuvres des plus grands compositeurs dirigés par la fine fleur des chefs d'orchestre contemporains. Une

fortune en matière d'œuvre d'art que Gio manipulait avec des gants de feutre. La plupart des noms lui étaient étrangers, lui dont la culture musicale se limitait à Marcel Amont et Annie Cordy. Au bout de dix minutes, irrité plus par les connaissances encyclopédiques de Gio en matière symphonique que par le fait de ne rien trouver, il renversa d'un geste brusque le meuble-étagères supportant les précieux microsillons. Et ironisa tout en foulant aux pieds l'amas des irremplaçables 33 tours :

— Oh, qu'est-ce que je suis maladroit ! Tous ces disques par terre ! Et moi qui leur marche dessus ! Mon Dieu, quel gâchis ! Décidément, faut que je me contrôle !

Alertée par le vacarme, Rosa accourut et se figea à l'entrée du salon. Elle porta ses mains à sa bouche, atterrée par le massacre et des larmes apparurent à ses yeux.

— Vous êtes fou ! Les disques de Monsieur ! C'est sa vie !

En pleurant, elle se précipita, à genoux, pour minimiser les irréremédiables dégâts.

Insensible à sa souffrance, Keller passa à la bibliothèque. Là, c'était moins précieux. L'essentiel des volumes consistait en ouvrages de criminologie, de police scientifique, plus quelques dizaines de romans d'espionnage, parmi les plus grandes plumes du genre, et des ouvrages de vulgarisation sur les animaux. À la vue des livres entassés pêle-mêle, on devinait que l'occupant des lieux, quoique fin mélomane, n'était pas un lecteur assidu. Le flic feuilletait en diagonale des ouvrages choisis au hasard et les abandonnait par terre, ajoutant à la confusion de la pièce. Il termina en retournant les tableaux accrochés partout dans le salon, sans prendre la peine de les remettre de niveau. Des productions de peu de valeur, toutes issues de la place du Tertre où Gio adorait flâner. Par méchanceté, il en défonça deux à coups de poing.

Puis lassé, il se rendit dans la cuisine, ouvrit le frigo, saisit une canette, la décapsula et en avala une longue rasade. En rotant d'aise, il s'extasia cette fois sur l'équipement de la pièce. Un ameublement et de l'électroménager d'un grand cuisiniste allemand.

Bière en main, il revint dans le salon, s'affala dans le sofa de cuir et secoua la tête, lèvres serrées, passablement découragé. Termina sa bibine, jeta la canette sur le tapis persan et palpa avec appréhension son visage intégralement tuméfié. La douleur ne l'avait pas quitté.

Il savait qu'il ne trouverait rien. Il traquait un flic. Le meilleur qu'il lui eut été donné de côtoyer. Lequel n'avait rien laissé au hasard, faisant disparaître son PC et son téléphone, emportant avec lui tout ce qui pouvait lui nuire. Il ne fallait certainement pas compter sur lui pour commettre une de ces erreurs qui trahissaient les criminels.

Il avait été le roi des cons, il aurait dû lui tendre un piège ici,

certain qu'il y passerait tôt ou tard. Mais comment prévoir que l'autre allait lui casser la tronche et s'enfuir ? S'il avait été plus malin, Dell'Orso serait incarcéré, en préventive, mis en examen pour meurtres. Et lui, Keller, la coqueluche des médias, celui qui aurait mis fin au périple sanglant du Chirurgien.

Dans les chambres, les deux lieutenants, encouragés par le comportement de leur chef, s'en donnaient à cœur joie. Le contenu de toutes les armoires, mélangé à la literie retournée, gisait à terre. Avec les vêtements de Gio que Rosa avait l'habitude de ranger soigneusement dans son dressing.

Jusque-là, le saccage ne concernait que des biens matériels, mais soudain, il vira au drame. Les trois chattes, dès qu'elles avaient décelé la présence des trois intrus, s'étaient réfugiées à leur habitude dans la chambre de Dell'Orso et quand Fossier se pencha pour inspecter sous le lit, il poussa un cri de surprise en apercevant les trois félins terrorisés, serrés les uns contre les autres. Ce fut le signal de la fuite éperdue dans l'appartement. Une véritable panique quand Sophie, Lili et Nana, à la recherche d'une nouvelle planque, tombaient alternativement sur l'un des trois flics répartis dans le logement.

C'est Lili, la plus âgée, qui eut le plus mauvais sort. Totalement désemparée, elle voulut se cacher sous le vaisselier de la salle à manger, mais dut pour cela croiser le chemin de Keller. Lequel la cueillit d'un formidable coup de pied, l'envoyant valdinguer à plusieurs mètres. Le malheureux animal émit une déchirante plainte de douleur et disparut en boitant bas, le bassin de travers.

Rosa qui n'avait rien perdu de la scène poussa un cri de parturiente. Elle adorait les chattes de Dell'Orso et devant la douleur manifeste de Lili, elle s'accrocha au bras du flic, plantant ses ongles dans sa chair. Entre la colère et l'indignation, son accent s'était épaissi :

— Espècé dé salaud ! Vous l'avez blessée ! Vous auriez pou la touer ! Yé loui dirai, Monsieur vous touera pour ça !

Keller, hilare, la repoussa violemment sur le canapé où elle demeura prostrée :

— Oh ! C'est bon, la vieille ! Tout ça pour un greffier ? Tu peux pas la mettre en sourdine ? Dis-lui à monsieur, dis-lui que Keller serait content de le rencontrer ! Ouais, ça serait bien, tiens !

Le silence retomba, uniquement rompu par les grognements de dépit de l'un ou de l'autre et les sanglots étouffés de la femme de ménage cherchant à mettre la main sur la chatte estropiée. Les trois hommes venaient de passer deux heures à fouiner et le bilan était nul. L'appartement ressemblait désormais à un camp de SDF, comme ravagé par le passage d'un ouragan.

Quand...

— Patron, regardez ce truc ! Dans sa table de chevet ! Qu'est-ce que ça fout là, ça ?

Fossier tenait triomphalement en main le prospectus aguicheur d'une boîte de strip-tease. Bien mince indice, mais avec beaucoup d'imagination, il pouvait à tout le moins ouvrir la voie au doute...

— Le *Barbarella* ! La troisième qu'il a dessoudée, elle faisait pas du strip au *Barbarella* ?

35

Le coursier d'UPS toqua au carreau de la concierge et recula d'un pas.

À l'intérieur, le temps était à l'orage. Une voix aiguë de femme se disputait avec une voix d'homme éraillée. La voix aiguë se dirigea vers la porte et une femme à l'expression hagarde ouvrit, une main remettant de l'ordre dans les rouleaux de sa mise en plis.

— Madame Moreau ?

— Oui, c'est moi. C'était pour quoi ?

— J'ai un colis pour vous. Juste une petite signature ici.

Denise n'eut pas le temps de s'étonner que le livreur lui avait déjà glissé le paquet dans les mains et s'échappait comme un voleur. Elle soupesa l'objet et en chercha l'expéditeur. Rien. Seule la mention « *Distribution par porteur spécial* » et son adresse figuraient sur une des faces.

Elle revint s'asseoir dans la cuisine et dépiauta le colis en questionnant son compagnon :

— Tu as commandé quelque chose, toi, Maurice ?... Qu'est-ce que c'est que ce machin ?... Un portable ?... Et un Vogue en espagnol ? Tu...

Le visage de Pochet se fendit d'un large sourire :

— Fais donc voir ?... Pas en espagnol, Denise ! En portugais !

Un puits de science !

— Oh, espagnol ou portugais, c'est bien pareil !

— Pas du tout. Ça fait toute la différence, au contraire. Le portugais, c'est le Brésil ! Et le Brésil... Mais laisse, Denise ! C'est pour moi !

Il saisit le portable et en ôta l'élastique qui l'entourait, emprisonnant un billet de quelques mots : « *Allume le portable, je t'appelle dans dix minutes* ».

— Sacré Dell'Orso ! Il est incroyable ! Je savais bien qu'il renoncerait pas ! Denise, tiens, refais-moi donc un café pour la paye !

— C'est Gio ? Mais qu'est-ce qu'il te veut ? Il t'envoie des colis maintenant ?

— T'inquiète, ma chérie ! Je t'expliquerai !...

Comme prévu, le portable vibra sur la table alors que le Gros achevait son petit-déjeuner.

— Salut Maurice, comment va ?

Comme si de rien n'était ! Le bougre avait toutes les polices de France au cul et il lui demandait si lui allait bien. Incorrigible !

— Patron ? Mais putain, où vous êtes ? C'est la révolution au ۳۶ ! Ce con de Keller en a chopé de l'urticaire ! Au fait, le pif, c'est vous ? La vache, ce que vous lui avez mis ! Il a la gueule violacée, l'Alsacien ! Celui-là, vous pouvez lui faire confiance, y vous réserve un chat de sa chatte ! Bon, je cause, je cause, mais vous m'appellez pas pour parler de Keller, je subodore, si ?

— Tu subodores bien ! Écoute-moi attentivement : je veux gauler notre salopard dans les meilleurs délais, c'est la seule façon de mettre un terme à toute cette merde. Alors...

— Vous, le gauler ? Mais, patron, on est dessaisis, et vous, vous...

— Je m'en tape ! Mais j'ai besoin de vous trois sur ce coup. Déjà toi. Tu marches avec moi ou non ?

— Avec vous ? Ah ! Pasque vous en auriez douté ? Vous allez encore me mettre dans le caca, mais j'ai l'habitude. Qui vous voulez que je bute, cette fois ?

— Quel ânon ! Non, tu vas buter personne, tu vas juste te servir des outils dont tu disposes au 36 et je me charge du reste.

— Patron, vous allez pas faire une connerie ?

— Te bile pas, Gros ! Tu verras, quand je l'aurai serré, je serai à nouveau le plus beau, le plus fort ! Et on oubliera très vite mes écarts, si écarts il y a ! Bon, je commence par le début. Ce téléphone va nous servir à communiquer. Garde-le toujours sur toi, allumé. Il est intraversable. J'ai le même. Inutile d'essayer de te souvenir du numéro, tu vas attraper une entorse de synapses. C'est moi qui t'appelle.

— OK, OK, mais faudra bien qu'on se voit à un moment ou à un autre, sinon comment voulez-vous...

— On va se voir, mais il faudra que tu fasses des ruptures de filature, tu es sûrement surveillé !

— C'est pas un souci. Je sens que je vais m'amuser comme un petit fou ! Bon, et le magazine, c'est pour quoi ?

— Trois choses concernant le Vogue : un, il faut qu'on trouve comment ce magazine vieux de plus de dix ans s'est retrouvé chez Ivana Pitkovska. Deux, tu me fais traduire la couverture et le reportage intérieur relatif à cette couverture. Trois, faites des recherches sur ce Marc Ronnet. Voyez s'il existe un toubib ou quelqu'un à ce nom, en France.

— Et tout ça, en douce ? Comment...

— Démerde-toi, mon vieux ! Démerde-toi ! C'est peut-être rien, mais c'est le seul lien qu'on ait entre une des victimes du Chirurgien et le Brésil. Peut-être que je me plante complètement, mais ça vaut le coup d'essayer !

— Je vois pas comment on va faire, sans attirer l'attention, mais on va tenter le coup.

— OK, c'est bien, tu vois quand tu veux ? Ah, j'oubliais, vois avec Julie si cette tronche ne lui dit rien. Il s'est peut-être fait refaire le portrait, mais on n'est pas sûrs. Elle a traîné pas mal dans les bas quartiers, sait-on jamais. Questionne un peu Marcon aussi, c'est un pote. C'est lui qui enquête sur Fergal officiellement. Vois s'il a quelque chose. Dis-lui que je suis dans la merde. S'il peut m'aider, il le fera. Rendez-vous ce soir chez Momo, je t'offre le couscous.

— C'te gargote ? Vous avez rien de plus crade ?

— Tu aurais préféré la Tour d'Argent ? Ou le *Fouquet's*, peut-être ? Chez Momo, l'avantage c'est que dans l'arrière-salle, c'est discret, juste ce qu'il me faut ! Même si on attrape des morpions !

— Tu m'étonnes ! Y'a que des salopes de bics !

— Ah, commence pas avec tes conneries ! Et méfie-toi de Keller, c'est un vicieux. Et apporte la traduc' !

— Ce soir ? On n'aura jamais le temps, patron ! Surtout en faisant ça en loucedé !

— Mais si, mais si ! T'as qu'à te bouger ! T'es où là ? Encore chez toi ? À huit plombes du mat' ? Remue-toi un peu le cul ! Allez, à ce soir. Tu as tout pigé ? Alors, on dit vingt heures ! Bises à Denise !

Le commissaire raccrocha et prit une profonde inspiration. Maintenant, il fallait affronter la tempête, l'ouragan force 12. Ce ne serait pas la première fois qu'il lui posait un lapin, mais cette fois, en plus, il devait la mettre au courant de la mélasse dans laquelle il s'était fourré.

À sa montre, il était huit heures dix. Elle n'était pas encore partie au boulot...

— Allo ?...

— Salut Sylou, c'est moi... Comment vas-tu ?

— Gio ? Je... je vais bien, mais tu es bien matinal. Quelque chose ne va pas ? D'habitude, c'est plutôt le soir que tu m'appelles... Quand le gros coup de blues te tombe dessus. Tu n'es pas bien ?

— Si, si. Tout va bien.

— Je n'ai pas reconnu ton numéro. Tu en as changé ?

— Oui. Enfin, non... Mais pour le moment, je vais t'appeler avec ce portable.

— Tiens donc ! Bon, pourquoi pas ? Et à part ça ?

— Ben, je voulais te prévenir le plus tôt possible.

— Me prévenir ? Me prévenir de quoi ?... Attends, attends, ne me dis pas que...

— Eh si !

— Ne me dis pas que tu annules le réveillon de Noël ?

— Comment tu as deviné ? Écoute, je...

— Ah, non, pas le soir de Noël, Gio ! Tu peux pas me faire ça ! Surtout trois jours seulement avant !

Premières rafales, vagues gigantesques près des côtes, les toits les plus fragiles sont soumis à rude épreuve.

— Je suis anéanti, Sylou, mais je ne peux pas faire autrement, je t'assure.

— Bien sûr, tu es anéanti, mais tu le fais quand même ! C'est pas vrai ! Tu sais que tu m'as déjà fait le coup l'année dernière ? Et c'est encore à cause de ton boulot, je présume ?

— C'est-à-dire, oui et non !

— Gioooo ! Me prends pas pour une conne. Et tu m'avais promis un gastronomique ! Pour une fois qu'on pouvait manger en a...

Battements de cœur précipités.

— En amoureux, c'est ça que tu allais dire, Sylviane ?

— ... Peu importe ! C'est pas le moment !... Je le crois pas ! Tu sais quoi ? Je vais demander à Dunicourt s'il est libre, tiens ! Lui au moins, on peut compter sur lui ! On va bien bouffer et puis ensuite, qui sait ? Peut-être qu'on finira au lit ! Il paraît que c'est un as !

Dell'Orso mit la main sur son portable pour le cas où il ne pourrait réprimer le fou rire qui l'assaillait. Dunicourt ! L'avocat du gotha parisien ! Un bellâtre qui traînait ses guêtres dans tous les dîners en ville. Il revit le visage poupin du baveux, encadré de cheveux filasse trop longs et ses manières précieuses. Dunicourt, dont la pédérasie notoire n'était un secret pour personne. C'était peut-être un as, mais pas pour les nanas ! Pauvre Sylviane, en matière de prouesses sexuelles, elle devrait chercher encore un peu ! Il joua quand même le jeu. S'il n'y avait que ça pour la calmer !

— Ah, non, pas ce con, Sylou ! Prends-toi plutôt un eunuque. Dunicourt, le roi de la pédale ! Tu veux qu'on dise que la femme du commissaire Dell'Orso...

— Quoi, la femme du commissaire ?

— Non, rien ! Rien ! Mais que je te dise : j'annule parce que je ne veux pas te mettre dans la panade. Je suis dans une très mauvaise passe et je ne veux pas t'en mêler.

— Panade ? Mauvaise passe ? Oh, t'arrêtes quand de parler par devinettes ?

— Tu es certainement sur écoutes et suivie. Je ne peux pas prendre ce risque. Ils veulent ma peau... J'ai dû me mettre en cavale.

— De quoi, de quoi ? Écoutes ? Ta peau ? Cavale ? Mais, c'est quoi

ces bêtises ?

— Crois-moi sur parole. Tu ne les vois pas, mais ils sont là. Ils ne te lâchent pas, des fois que je sois assez con pour me pointer chez toi ! D'ailleurs, permets que je les salue en passant, puisqu'ils entendent ce qu'on se dit ! Keller ? Le commissaire Dell'Orso te salue bien ! Ça va le nez ?

— Mais qui ça, « ils » ? Keller ?

— Keller et son équipe. C'est lui qui a hérité de l'affaire et il s'est mis dans la tronche que je suis le Chirurgien. Tu en as entendu parler, non ? Tu regardes la télé ?

— Jamais, mais faudrait habiter sur Mars pour ne pas être au courant, on ne parle que de ça ! Et de tes exploits, ajouta-t-elle, de l'ironie dans la voix. Mais qu'est-ce que tu viens faire là-dedans ?

— Tout m'accuse, en fait. Une longue histoire ! C'est compliqué, très compliqué.

— Keller ? Mais je croyais que vous étiez copains, non ?

— Oui, oui, comme chien et chat, tu vois à peu près ? Et tu sais très bien pourquoi.

— Mais c'est de l'histoire ancienne, tout ça !

— Disons qu'il a la rancune tenace. Un vrai con !

— Alors, tu te planques comme un criminel ? Toi ?

— Tout à fait. Mais je te promets que je vais arranger ça. Je te demande juste quelques jours...

— Toi et tes combines. Un jour, ça finira mal, et tu le sais !... Quel boulot ! Tu y as déjà laissé ton ménage et j'ai failli y laisser ma vie³⁰, tu veux y laisser la tienne ?

Boum dans les gencives ! Mais elle avait raison. Il s'en était fallu de peu pour qu'il se retrouve veuf ! Ce boulot de merde l'avait sucé jusqu'à la moelle et ne semblait pas près de s'en satisfaire. Mais autant demander à un virtuose de renoncer à la musique.

Sylviane, comme à chaque fois qu'il avait des problèmes, le prit en pitié et c'est un peu radoucie qu'elle demanda :

— Je peux t'aider, au moins ?

— Je crains que non. Rosa s'occupe de l'appartement, je suis tranquille de ce côté. Ah, un truc ! Ne me contacte jamais sur ce numéro, je préfère. C'est un téléphone dont je me sers uniquement pour appeler. En plus si tu m'appelles, ils vont t'emmerder.

— Eh ben ! Te voilà bien ! Dell'Orso fuyard. Obligé de se terroriser comme un malpropre ! Celle-là, tu me la copieras ! Mais qu'est-ce que tu comptes faire exactement ?

— Sans rentrer dans les détails, mettre la main sur le Chirurgien. Pas d'autre choix pour tout remettre à sa place !

— Mais... tout seul ? Enfin, je veux dire, sans la Crim' ?

— Pas tout à fait seul. J'ai quelques atouts dans ma manche.

— Mais tu as des pistes ?

La question qui fâche. Fergal. Le nom qu'il ne fallait surtout pas prononcer sous peine de réveiller de vieux traumatismes.

— Mmmh... J'ai deux ou trois trucs, mais il faut que j'éclaircisse encore certains détails... Mmmh... C'est trop imprécis...

Mais Sylviane n'était pas dupe :

— Gio ?... Je te connais bien, quand tu restes vague comme ça, c'est que tu as un problème. C'est quoi ton problème, Gio ?... Attends, attends !... Nooon !... Me dis pas que... Fergal ?

— Absolument pas. Ne va pas te mettre des idées en tête...

Les secondes de silence qui suivirent suffirent à conforter Sylviane dans ses doutes. L'intuition féminine. Une alarme jaillie du tréfonds de sa conscience. Son bourreau était de retour !

Dell'Orso se retrouva seul avec des bips résonnant sinistrement dans son crâne.

30- Voir « j'ai tué maman » du même auteur.

Depuis le début d'après-midi, les bourrasques de neige succédaient aux bourrasques de neige et rapidement Paris disparut sous un épais tapis neigeux. Un bordel monstre ne tarda pas à s'installer, les services techniques se trouvant rapidement débordés.

La nuit tomba très tôt et la capitale sombra sous un lourd voile opaque. Malgré le radoucissement de la température, les rues se vidèrent bien avant l'habitude.

Hormis certains quartiers qui demeuraient illuminés à l'approche des fêtes, les zones en périphérie des boulevards plongèrent dans la désolation. Telle la venelle où ils s'étaient donné rendez-vous.

Car dans la rue d'Oran, la bien-nommée, point de décorations de Noël. Et pour cause, ici, tout est arabe, ou presque. L'épicerie : arabe. La boucherie : arabe. Le primeur, les bars, la quincaillerie : arabe ! Et puis, il y a le caboulot de Momo, bien planqué sous l'arche du bout de la rue, là où elle croise la rue Léon. Il ne s'est pas cassé la tronche, le berbère, pour nommer sa cantine. « *Chez Momo* », tout simplement. Pourquoi se compliquer la vie ? Faut dire que lui et le *merchandising*, lui et le *marketing* !

Mais c'était inutile ! Depuis trente ans, il faisait le meilleur couscous du haut de Barbès et drainait tout ce que Paname comptait de petites crapules amatrices d'une bonne semoule. Huit tables, pas plus ! Et encore, deux étaient dissimulées dans l'arrière-salle, derrière une porte discrète à côté des chiottes. Réservées aux meilleurs clients. Enfin, à ceux avec qui il vaut mieux être en bons termes ! Les vrais méchants, ceux qui se baladent avec un calibre sous l'aisselle, ceux qui manient le cran d'arrêt comme d'autres un Opinel, et quelques flics. De ceux qui peuvent vous éviter beaucoup de tracasseries. Surtout et y compris quand vous dealez un peu, ou quand vous prêtez la chambre de votre premier étage – moyennant une petite compensation –, à une pute nécessiteuse.

Le temps exécrable avait fait fuir les clients et la salle était vide à

l'exception de deux *chibanis* tapant le carton devant un thé à la menthe brûlant. Ceux-là faisaient partie du décor, descendant des litres de thé, jamais la moindre goutte d'alcool – certes, il en avait, soigneusement planqué derrière le comptoir, mais uniquement pour les très bons clients –, jouant aux cartes pendant des heures en échangeant trois phrases par jour.

Dans sa cuisine, Momo était un peu fébrile. Dell'Orso lui avait réservé le coin secret pour deux personnes. On n'accueille pas des condés dans son respectable établissement sans une certaine appréhension. Il avait d'abord tiqué en se demandant pourquoi le flic de la Crim' voulait se cacher, mais ce n'était pas ses oignons. D'autant que ce soir, à part un mauvais coup du sort, la promiscuité de la flicaille et du peu de clientèle à venir ne poserait pas de problème.

À vingt heures pile, Maurice poussa la porte, annoncé par un joyeux carillon. Il secoua son manteau et ébouriffa ses cheveux. Lui à qui la neige donnait des boutons, depuis des semaines, était servi.

Rien n'avait changé. De vieilles croûtes orientalistes aux murs, des nappes et des serviettes de papier, des photos du bled, le sol en lino. Et ces relents tenaces de crasse et d'épices algériennes.

Momo l'accueillit avec effusion, un torchon sur l'épaule. S'il ne s'était pas retenu, il lui aurait donné l'accolade. Bien que ne le voyant qu'une ou deux fois l'an, il conservait le souvenir cuisant d'une soirée où le lieutenant s'était laissé aller à ses penchants racistes et avait démoli dans les règles de l'art deux proxons algériens qui lui cherchaient des poux dans la tête. Les deux avaient fini aux urgences et Momo en avait été quitte pour faire appel à son assureur afin de remettre son rade en état.

En débarrassant le flic de son pardessus, il l'invita à se rendre dans l'arrière-salle, la main sur le cœur :

— Commissaire Pochet ! Entrez, entrez ! Abdulilla, ça me fait plaisir ! Vous pouvez pas savoir !

— Tu veux pas m'embrasser sur la bouche, aussi ? Dis-moi, je te trouve plus bronzé qu'avant. Tu dors dans un micro-ondes, ou quoi ?

— Toujours le mot pour rire, hein, commissaire ? Suivez-moi, je vous ai réservé ma meilleure table !

— Ce qui ne va pas loin ! Dell'Orso est arrivé ?

— Non, le commissaire n'est pas encore là. Je vous sers quelque chose ? Un tchaï ? Un djellab ?

— Non, pas tes trucs de gonzesse ! Donne-moi un pastis. J'espère que t'as prévu du pinard ? Même avec ton couscous, hein ? On va pas bouffer en buvant de la tisane !

— Oui, oui, j'ai du côtes-du-rhône et du bordeaux, vous choisirez. Je vous sers tout de suite.

Une musique aigrette diffusait en sourdine, des tambourins et de

la flûte. Cela aurait pu être la meilleure des sonates de Brahms, Pochet ne supportait pas. Surtout en mangeant. Question d'habitude. Le seul endroit où il tolérait de la musique, c'était chez Riton, leur cambuse attitrée. Le bougnat leur cassait les oreilles *non-stop* avec Johnny, AC/DC ou ZZ top, mais chez lui, ça passait. Peut-être parce que les paroles n'étaient pas du berbère.

Dell'Orso était venu en métro. Pratique pour éviter les embouteillages dus à la neige et au verglas. Sorti à Château-Rouge, de la neige jusqu'aux chevilles, il avait remonté les rues Poulet, Doudeauville, Léon, et avait planqué au début d'Oran, derrière un pilier d'immeuble, histoire de s'assurer que Pochet n'était pas suivi. Il se sentait geler lentement et battait du pied et des bras désespérément. Quand il fut sûr du coup, il remonta la rue, rasant les murs, grandement aidé par le rideau blanc virevoltant lui fouettant le visage.

Il avait des souvenirs ici. Notamment d'avoir enquêté sur la mort d'un imam, retrouvé sous un porche, ouvert d'une oreille à l'autre. Le début d'une longue série de meurtres commis par un ecclésiastique illuminé³¹.

Cette fois, à sa vue, Momo faillit carrément défaillir de bonheur.

— Commissaire Dell'Orso ! Quel honneur ! Je me demandais quand vous me feriez à nouveau le plaisir de votre présence. C'est trop aimable à vous...

— Oh, Momo, n'en fait pas trop, quand même ! On sait tous que t'adores les poulets, mais là...

Gio se dirigea vers la porte « *Privé* » et l'ouvrit, le cœur plein de joie. Le simple fait de revoir Pochet lui redonnait la pêche. Avec lui comme allié, il était capable de soulever des montagnes.

— Momo, tu me donnes un *Jack's* et tu nous mets un châteauneuf-du-pape avec le couscous.

— Rouge ou blanc ?

Dell'Orso fit mine de s'offusquer :

— Tu veux me vexer, Momo ?

Les deux flics, tout sourire, se donnèrent une poignée de main virile et s'assirent, demeurant un moment silencieux, savourant pleinement l'instant. Pochet déplia le *Vogue* qu'il avait dans sa poche et le posa sur la table. C'est Dell'Orso qui réagit le premier :

— Excuse le retard. Je planquais un peu plus haut, au cas où tu serais suivi, je...

— Ben voyons, prenez-moi pour une truffe !

Pendant l'apéro, Gio lui raconta brièvement sa fuite éperdue sur les toits et quand il évoqua les deux méchantes balles qui lui voulaient du mal, Pochet n'en crut pas ses oreilles.

— Ce mec est complètement con. C'est bien simple, il est si con qu'y mangerait du pain avec la pizza ! Mais il n'en démord pas : pour

lui, on a trouvé votre ADN deux fois – d’ailleurs faut qu’on en cause –, donc vous êtes le coupable. Point barre ! Remarquez, faut dire que c’est troublant, quand même ! Sinon, vous, ça boume ? La barbe vous va bien ! Votre mère vous reconnaîtrait pas ! Ça vous donne un style.

— Tu me dragues ? déconna Dell’Orso.

Rires.

— Ça fait du bien de décompresser un peu. Tu as quelque chose pour moi ?

— Ouais, tout ce que vous m’avez demandé. La...

Il fut interrompu par le taulier déposant un plat de couscous fumant, de contenance suffisante pour sustenter une famille de Biafrais pendant une semaine. Mais il savait qu’avec Pochet, mieux valait voir large...

Le Maghrébin déboucha la bouteille de rouquin, les servit généreusement et s’éclipsa à reculons, leur souhaitant toutes les félicités du monde dans sa langue gutturale.

Pochet gruma bruyamment et reprit :

— Pas mauvais, ce petit picrate. Bon choix. Oui, je disais, on a pas mal bossé sur le magazine. J’ai même la traduction.

Ils prirent le temps de se servir et de manger quelques bouchées avant de passer au sujet du jour.

Puis Pochet rota discrètement et posa une feuille de notes sur la table.

— Je commence par quoi ?

— Je propose par le début.

— Alors, ce périodique a été donné à Ivana Pitkovska par une copine à elle. Brésilienne. Une certaine... Isabel. Isabel de Souza de Oliveira... et le con de Manon.

— Bravo, gros. Comment tu as fait ?

— Vidal a eu le temps de sortir les numéros les plus fréquemment appelés sur le portable d’Ivanna. Cette Isabel y figure. Elles se connaissaient depuis longtemps. J’ai eu du bol, je l’ai appelée, elle a répondu. Et on s’est vus vite fait. Elle crèche à Paris. Artiste peintre. Superbe. Ancien mannequin. Baisable. Très sympa...

Dell’Orso sourit. Le Gros ne pouvait s’empêcher de jauger la marchandise, mais attention, sans la consommer. Fidèle comme un chien, la plupart du temps, il se contentait du plaisir des yeux.

— Bon, et à part la reluquer, tu as autre chose ?

— La pépée de gauche sur la photo, c’est elle. Elle avait dix-huit ans à l’époque et était le mannequin en vogue. Et le Marc Ronnet, au milieu, était son diététicien...

— Diététicien ? Un diététicien en couverture de Vogue ?

— Oui, mais pas n’importe lequel. Lui, il traitait toute la crème de la bonne société. Une clientèle de stars, de vedettes du showbiz, de

politiques et j'en passe. Mais lisez la traduction de l'article, vous allez mieux comprendre !

Il lui passa la feuille dont la moitié inférieure comportait un texte manuscrit.

— C'est Pereira qui a fait la traduc'. Des fois, on cherche bien loin ce qu'on a sous la main. J'avais oublié qu'on a un portos à la Crim'.

Dell'Orso commença pour lui-même puis poursuivit à haute voix. D'abord le texte de la couverture :

— ... *les top models Isabel de Souza de Oliveira et Maria Feliz, posant au bras du docteur Marc Ronnet... bla, bla, bla... Tout le monde de la mode était réuni durant trois jours à Rio, pour la présentation de la collection été Victoria's Secret. Les deux modèles phares de la maison de lingerie fine, qui trustent les podiums... bla, bla, bla... À cette occasion, le docteur Ronnet, le diététicien de la jet-set... bla-bla-bla...*

Puis l'article en page intérieure :

— ... *Les stars se l'arrachent. Le français Marc Ronnet s'est construit, à force de résultats mirobolants, une réputation de diététicien infailible. Ses résultats défraient la chronique. Une émission de télévision hebdomadaire lui est même consacrée, durant laquelle il dispense gratuitement des conseils pour parfaire sa silhouette, sans faire appel à la chirurgie esthétique, si usitée dans notre pays... bla, bla, bla... Sa méthode fait fureur et en quelques années, l'homme a fait fortune, son patrimoine étant estimé à plusieurs millions de réals... bla, bla, bla...*

Dell'Orso revint à la photo de couverture et en enfournant une monstrueuse bouchée de semoule, l'examina avec attention.

— Ce truc a plus de vingt ans aujourd'hui. Comment se fait-il qu'elle l'ait conservé ?

— Par nostalgie. Un souvenir de sa gloire passée. La gonzesse a quarante balais et forcément elle est moins fraîche qu'à l'époque. On peut comprendre ! Et un jour, en montrant l'article à Ivana, l'Ukrainienne l'a trouvé si belle qu'elle a décidé de le lui offrir. Par amitié.

— En fait, c'est un article sur le toubib, plus que sur elle. Elle s'est retrouvée sur le cliché, mais ça aurait pu être n'importe qui d'autre.

— Exact. Et pour le mec, vous pensez toujours à Fergal ? Qui se serait fait refaire la tronche ?

— Non, non, non, non ! Il est certain que Fergal est totalement étranger à ce qui s'est passé au Brésil dans les années 2005 à 2011. Il était au gnouf... Et pour ce qui est de la France, il faudrait admettre qu'il ait changé son mode opératoire... Remarque, ça s'est vu... Mmmh, ça s'est vu... Cela dit, en ce qui concerne mes cheveux, il a très bien pu se les procurer chez moi, mais pour le sperme, je vois pas...

— Une complice, patron ! Vous avez pas vu une petite ces derniers

temps ?

— Si, il y a une dizaine de jours. Une pute. Mais pourquoi, tu veux dire que ?... T'imagines ? C'est pas un peu trop tordu ?

— Eux sont tordus, vous savez bien ! Très tordus. Imaginez, il a une pute complice, se débrouille pour vous la fourrer dans les pattes, vous la baisez et elle garde le préservatif avec votre sperme ! Après, rien de plus facile que d'en foutre dans le fion de Pitkovska et le tour est joué !

— Ça me semble très difficile, j'ai trouvé la fille sur Internet, au hasard. Impossible ! Tu te rends compte de la coïncidence pour qu'elle le connaisse ?! Et qu'elle se fasse la complice d'un meurtrier multirécidiviste ? Inenvisageable ! Ce soir-là, j'aurais pu en choisir mille autres. Mais pour ma culture perso et pour en avoir le cœur net, je vais la retrouver, je sais où elle tapine... Et la faire parler !

— Cherchez pas, si c'est ce que je pense, elle a sûrement disparu !

— Pas sûr ! Je verrai. Tu as eu Marcon ?

— Mmmh, il nage la brasse coulée, Marcon. Fergal semble avoir quitté notre planète. Depuis que Leroy lui a refilé l'affaire, il n'a pas avancé d'un poil de cul. Il a perdu sa trace après son passage à la « *Pension des Oiseaux* » et depuis, rien, rien, rien... Mais faudrait qu'on graille un peu, patron, ça va refroidir.

— Je pense de plus en plus que les crimes français et brésiliens sont liés. Et ce n'est pas la patte de Fergal...

— Vous le dédouanez définitivement ?

— Quasiment... Sur ce coup-là. Mais entre lui et moi, le compte n'est pas soldé pour autant. C'est juste que je m'occuperai de lui plus tard. Chaque chose en son temps !

Pochet termina son côtes-du-rhône, en resservit une généreuse tournée suivie de quelques louches de semoule, de mouton et de légumes.

Les minutes qui suivirent furent occupées par les bruits de mastication des deux flics et leurs réflexions intenses. Momo passa la tête par la porte, s'inquiétant du sort qu'ils réservaient à son couscous. Ils échangèrent quelques banalités, et rassuré, le cordon-bleu referma soigneusement la porte à reculons.

Le Gros, la bouche pleine jusqu'à l'asphyxie, se torcha les lèvres et poursuivit :

— En tout cas, il n'y a jamais eu et il n'y a pas de docteur Marc Ronnet en France, sauf s'il n'est pas répertorié à l'Ordre, ce qui semble peu probable. Ni de Marc Ronnet tout court, d'ailleurs ! Julie et Vidal ont tout fouillé, Sécu, cartes grises, permis de conduire, Impôts : que dalle ! Voilà, patron, je pourrai pas faire grand-chose de plus, sans me faire taper sur les doigts. Je vous rappelle qu'on est dessaisis.

— Vous avez bien bossé, les gars ! Mille mercis ! Sinon, autre chose

sur Ivana ?

— Ça vient. On n'a pas eu trop de temps avant que Leroy nous dessaisisse. Juste le temps de débroussailler.

— Je vais me concentrer sur ce que tu viens de me donner. Je suis certain qu'on tient quelque chose... Ouais, crois-moi, on tient quelque chose, mon vieux !

31- Voir « *Les sept stigmates* » du même auteur.

23 décembre

— Salut Simmons, c'est Gio. Comment va ?

— Salut Gio. Ça roule. Mieux que toi, apparemment. J'ai appris pour tes emmerdes ! Qu'est-ce que c'est que ces salades ?

— Bof, des bricoles ! On va remettre de l'ordre dans tout ça. On s'y emploie. Tu as reçu mon mail avec la photo de couverture du Vogue ?

— Absolument. Et j'ai fait quelques recherches comme tu m'as demandé.

— Je t'appelle pas trop tôt ?

— Non, c'est tout bon. J'ai pas mal de choses pour toi. J'attendais que t'appelles, ne sachant plus où te joindre...

— Super ! En fait, j'espère beaucoup de ce que tu vas me donner. Avec tous ces nouveaux éléments, c'est un peu comme si je reprenais l'enquête à zéro. Or, maintenant le temps presse, je n'ai pas l'âme d'un bandit de grand chemin, si tu vois ce que je veux dire.

— Tu as un ordi ? Donne-moi ton adresse mail. Je t'envoie un portrait-robot, déjà.

Dell'Orso alluma son PC le cœur battant. C'était peut-être un de ces moments qu'il affectionnait particulièrement, de rares moments où il se passait quelque chose. Après souvent des jours de galère, soudain le ciel s'éclaircissait, la chance se manifestant enfin.

Jamais le SALVAC ne lui avait apporté la moindre aide, mais cette fois, il sentait que c'était possible.

Il n'eut qu'une dizaine de secondes à attendre avant qu'un bip ne lui signale la réception d'un courriel. Il l'ouvrit comme un affamé et se trouva face à un portrait-robot de piètre qualité certes, mais un portrait-robot quand même.

— Pas fameux, ton machin. Dis-moi tout, c'est qui ce gus ?

— Attends, attends, j'ai mieux. Je te fais un second envoi. La photo du mec dont tu regardes la tronche.

Dell'Orso l'entendit frapper à nouveau sur son clavier. Dix secondes. Un autre bip... Un clic... Ouverture...

La photo dudit Marc Ronnet, qui, d'après le cadrage et le sous-titre, avait vraisemblablement été tirée d'un périodique. Différente de celle que Dell'Orso possédait déjà.

— Tu as tout, Gio ? Bon, je t'explique. Ces deux scellés proviennent des dossiers des enquêteurs de Rio de Janeiro de l'époque qui nous intéresse. Et contrairement à ce que j'aurais pu penser, ils ont un peu bossé. J'ai des trucs de première bourre ! Le nom de Marc Ronnet revient à plusieurs reprises, dans les cinq cas dont je t'ai déjà parlé.

— Ah ! Voilà qui devient intéressant ! Alors ?

— Le mec était français, entré au Brésil en 1990. On n'a rien ou presque sur son passé. À croire qu'il est surgi des limbes un beau jour. Je te passe les détails sinon, on va y passer des plombes. On commence à parler de lui dans les années 2000. Il s'est rapidement bâti une clientèle friquée. Il se disait médecin, diététicien plus précisément, encore qu'on n'ait jamais vu ses diplômes. Il avait mis au point une méthode infaillible pour faire maigrir les nanas, quand tu sais que dans ce pays l'obésité est un fléau, t'imagines le succès qu'il a rencontré. Toute la crème du showbiz, de la politique et j'en passe, se pressait dans son cabinet. Il s'affichait sans cesse avec des bazookas d'un autre monde au bras. Pas un magazine *people* qui n'en parlait ! Il avait monté une clinique de luxe à Rio où, moyennant quelques millions de réals, les gonzesses venaient se forger une silhouette de rêve.

— En France, on a aussi ce genre de gourous, ça ne fait pas d'eux des criminels !

— Oui, mais lui, devait avoir une case en moins, tu vas voir. Et c'est là que les flics ont bossé : ils ont mis en évidence sa proximité avec les cinq nanas dézinguées entre 2005 et 2011. Elles étaient toutes clientes de sa clinique et il se les serait tapées toutes les cinq. Tout laissait penser, sans que rien n'ait jamais été prouvé, que c'est lui qui les aurait massacrées. Un malade, je te dis ! S'attaquer à ses clientes !

— Et qu'est-ce qui a fait qu'ils ne l'ont pas serré ?

— Le fric sans doute. Ce pays est corrompu jusqu'à l'os. Et il était riche. Des relations très influentes. Tout ce que le Brésil comptait d'hommes ou de femmes de pouvoir lui mangeait dans la main. Dans ces conditions, il suffit de distribuer à bon escient un billet à droite et un billet à gauche pour retarder fortement le cours des choses. Tant et si bien que les flics n'ont jamais pu ou voulu prouver quoi que ce soit.

— Ils avaient de l'ADN, des empreintes ?

— Des empreintes seulement. L'ADN, même pas en rêve ! Je t'ai parlé l'autre jour de leurs misérables moyens d'investigation...

— Tu peux me les envoyer ?

— C'est comme si c'était fait !

— Super ! Mais cette chance insolente, ça ne dure qu'un temps. Forcément à un moment, le gars fait la connerie de trop qui le perd.

— Pas lui. Quand il a senti que ça devenait trop chaud, il s'est tiré. Du jour au lendemain, il a disparu des écrans radar. En ayant vidé ses comptes au préalable quand même, pas folle la guêpe ! Ça doit lui faire un sacré pactole !

— Et ensuite, plus rien ?

— Il a fait l'objet d'un avis de...

Simmons s'interrompit brusquement, étouffant un gémissement de douleur. Gio l'entendit :

— Oh, Simmons ! Ça va pas ?

— C'est l'estomac... Quand... ça me prend... putain de crabe...

Que dire à un homme qui va mourir ? Lui témoigner de la compassion ? Le plaindre ? Tenter de le réconforter ?

L'informaticien le dispensa de tous ces poncifs :

— C'est passé... Des crampes, des brûlures pas possibles. La vache, je déguste !... Je te disais qu'il a fait l'objet d'un avis de recherche par Interpol, mais *a priori*, court toujours.

— Tu as consulté le dossier d'Interpol ?

— Oui. Aussi vide que la tête d'un politique. Mais, attention mon Gio, ouvre bien tes oreilles ! Tu sais quoi ? Il est soupçonné de s'être réfugié en France.

— En France ? Je m'en doutais ! C'est lui ! Tu sais que... Simmons, attends une seconde, je te reprends !

Il saisit son Smith et Wesson et se plaqua précipitamment derrière la porte.

On trifouillait la serrure...

Au bout de quelques secondes, les deux verrous de sûreté claquèrent et Marizza, de retour des courses, sursauta quand elle se retrouva nez à nez avec la bouche du canon de l'arme. L'espace d'un instant, elle se figea de saisissement, manquant lâcher ses sacs de provisions, puis se mit à rire bruyamment devant le spectacle inédit de son amant complètement à poil brandissant le calibre.

— Tu encore fais peur à moi, Gio !

Dell'Orso mit l'index sur ses lèvres pour lui intimer le silence et l'embrassa sur le front. Rabattit le chien du revolver et retourna s'asseoir à la table de la salle à manger.

— Simmons ? Je suis de retour. Excuse-moi.

— Un problème ?

— Non, juste un réflexe professionnel. Je deviens parano. Rien de grave.

Il rengaina l'obusier dans le holster suspendu à une chaise et se massa le cuir chevelu en se maudissant de la frousse qu'il avait faite à

sa copine.

— On reprend ? Qu'est-ce qu'on disait ?... Oui, c'est lui !

— Il y a toutes les chances ! N'importe quoi ! Retourner en France, c'est peut-être pas la meilleure chose qu'il ait faite ! Mais il est redoutable. Rusé comme un renard ! Un mec occupant le premier plan qui a assassiné pendant six piges sans se faire prendre n'est pas un perdreau de l'année. Va donc savoir où il se cache.

— C'est sûr. Huit meurtres ! Tu te rends compte ? Mais aussi redoutable soit-il, je vais le trouver. Même s'il est au fond du terrier d'une taupe !

— Ce ne sera pas simple, Gio. C'est un mec d'une grande intelligence et avec le fric qu'il a, en dix ans, il a dû se forger une nouvelle identité. Et il doit se faire un max discret.

— J'irai le débusquer où qu'il se trouve. D'autant que quelque chose me dit qu'il n'est pas très loin. Tu as autre chose ?

— Ouais, et bon courage, mon Gio : la cerise sur le gâteau, toujours d'après les Brésiliens, il se serait fait refaire le portrait avant de s'échapper...

Dell'Orso raccrocha pensivement, les veines en feu. Le chasseur pressentait les premiers signes annonciateurs de la présence de sa proie.

Il s'allongea sur le lit, l'ordinateur ouvert sur ses jambes. La photo envoyée par Simmons occupait la totalité de l'écran. Grand, large d'épaules, cheveux poivre et sel, Ronnet riait du sourire forcé du gars qui n'a pas l'habitude de poser. Assis sur le siège de cuir blanc d'un bateau de luxe, les bras écartés, une ravissante rousse à la chevelure savamment décoiffée le mangeant des yeux.

Ronnet. Où tu te caches, mon salaud ?...

L'homme portait toujours sa barbe soigneusement entretenue, mais sans lunettes cette fois.

Ces yeux bleus... Ces yeux bleus... Gio zooma et cadra l'image sur le regard de l'assassin présumé... Des réminiscences troublaient ses pensées, lointaines, parcellaires... Mais...

Il éprouva soudain une vive sensation de malaise. Avec les années, la silhouette, le maintien, la coiffure changent. Mais pas l'expression, unique, du regard. Certes les yeux peuvent s'orner de quelques ridules, mais leur couleur et ce qu'on peut y lire sont invariables. Et ces yeux le troublaient, lui évoquant de vagues souvenirs. Il les scruta à s'en perforer les rétines... Le sentiment diffus persistait... Ces yeux ne lui étaient pas étrangers.

Une image fugitive au-dessus du bord supérieur de son écran le tira soudain de ses pensées. Il quitta son PC pour suivre un instant Marizza passant devant lui, appréciant en connaisseur les courbes de ses fesses arrogantes et de ses seins durs comme du teck. Débarrassée de ses couffins, elle s'était aussitôt intégralement désapée et venait de fermer les volets. En dépit de ses quarante années consommées, la Bulgare possédait toujours un corps de nymphelette. Au prix de séances d'UV répétées, elle était bronzée comme un croissant chaud. Et aussi croustillante ! En décembre ! Détail qu'il adorait, la lumière tamisée

de la pièce ombrait les fossettes de sa chute de reins et irisait le cœur de poils ornant son bas-ventre.

Réflexe physiologique, Dell'Orso ressentit des fourmis dans l'entrejambe et un début d'érection.

— Qu'est-ce que tu fais à poil devant moi ? Tu me cherches ?

Marizza sourit, de ce sourire mutin qu'il aimait tant.

— Et tu ? Tu aussi tout nu, non ?

— Oui, mais moi, c'est à cause du chauffage. Il fait toujours chaud à crever chez toi !

Elle lui désigna son entrejambe :

— Et petit escargot qui réveille, c'est chaleur aussi ?

Et elle disparut dans la cuisine le laissant à sa frustration. Tandis qu'il cachait pudiquement sa nudité et tentait péniblement de rassembler ses idées, elle se mit en devoir de faire un concert avec les casseroles et autres ustensiles.

Les yeux ! Il y avait quelque chose dans ce regard... Comme toujours lorsqu'on fixe trop longtemps un écran, son esprit s'égara et revint sur les révélations de Simmons. Pour les passer en revue. Pêle-mêle.

Ronnet s'était fait oublier pendant dix ans, grosso modo entre 2011 et 2021. Normal. Avec Interpol aux basques, et avec ses énormes moyens financiers, il avait mis ce laps de temps à profit pour se refaire une virginité. Rien de plus facile, avec de l'argent, d'obtenir de faux papiers, une nouvelle identité, de s'acheter un passé... Puis, pour une raison *lambda*, ses fantômes avaient dû le rattraper et il avait repris ses activités criminelles en conservant peu ou prou le même mode opératoire.

À vue de nez, il devait avoir dans les cinquante, cinquante-cinq ans aujourd'hui. Tout collait, y comp...

Cette fois, en se penchant pour allumer la télé, son coupé, Marizza lui offrit une vue imprenable sur son cul de reine, ses jambes interminables et la longue ligne ondoyante de sa colonne vertébrale. Cambrée sur une jambe, elle fit mine de rechercher une chaîne, tout en secouant sa coupe Crazy rouge sang. Le fantasme absolu du sodomite ! L'érection, qui avait connu une accalmie, s'éveilla à nouveau :

— Toi, je te jure que tu vas prendre cher si tu continues !

— Cher ? Pourquoi ? Je fais quoi de mal ? minauda-t-elle en faisant onduler sciemment ses hanches en amphore.

Dell'Orso parvint à contrôler les idées de viol qui l'agressaient et tendit son index vers la cuisine où elle mitonnait le repas. Fumet indéfinissable. Certainement encore du congelé réchauffé. La bouffe n'était pas, et de loin, l'un des points forts de Marizza.

— Petite garce ! Tu veux me dépraver ! Dégage vite là-bas, j'ai

faim !

— Tu, pas faim de mon minou ?

— Tu sais ce que tu es ? Une petite salope ! Dégage, je t'ai dit ! Je bosse !

Pour se reconcentrer, il passa rageusement une main dans sa barbe, mais c'était pratiquement foutu. Désormais sous son crâne, c'était la foire d'empoigne. Il referma l'ordinateur et parcourut ses notes, le sang bouillonnant. La télé diffusait toujours, pour l'ambiance. Ou parce que Marizza avait voulu le chauffer.

... Maria de Pereira... Irène Dos Santos... Ingrid Neves... Dolores Ramos... Amanda Torres... Sylvia Frémont... Nadia Delorme... Sabine Malherbe... Ivana Pitkovska...

... 2021... 2011... 2010... 2009... 2009...2005...

... poing électrique... strangulation... éviscération... viol post-mortem...

... le diététicien de la jet-set... richissime... plusieurs millions de réals... police corrompue... Interpol... Marc Ronnet... français... chirurgie esthétique... le Chirurgien... ADN... le sperme c'est le tien...

Il ferma les yeux, un bras sur le front dans l'espoir de mettre fin au sabbat dans sa tête. À ce moment, c'est la photo de Ronnet qui gicla dans son esprit. Et de nouveau le visage. Sa mémoire éléphantesque lui dictait qu'il avait déjà rencontré le type. À n'en pas douter. Le tout était de savoir où. Et à quelle occasion. Malgré ses efforts désespérés, il ne parvenait pas à le classer dans une catégorie. Une ancienne relation ? Un collègue ? Un acteur ? Un criminel ? Ce genre de frustration lui était insupportable, un peu comme quand on recherche un mot ou un nom, qu'on est sur le point de le trouver, mais qu'il ne veut pas sortir...

Soudain, il sentit du mouvement à ses pieds. Il sourit intérieurement et n'entrouvrit qu'un œil pour ne pas rompre le charme.

Marizza, le croyant assoupi, était montée sur le lit à quatre pattes et lentement, en prenant soin de faire le moins de bruit possible, rampait sur le ventre en avançant les bras devant elle. Jusqu'à ce qu'il sente un corps chaud s'appuyer doucement contre le sien telle une ventouse ! Puis un bras se plaqua sur sa poitrine. Puis une main fouina dans la toison de son torse, un doigt tournant lentement autour d'une aréole, un ongle griffer espièglement un téton. Cette caresse le transformait en satyre. Elle le savait ! Immédiatement, une érection monstrueuse tendit les draps.

Il referma son œil, savourant l'instant, et laissa une main dériver vers le petit animal avide. Promena avec délices ses doigts sur la chair ferme, devinant les formes somptueuses de la fille. Ses fesses callipyges, sa chute de reins, la légère courbure de son dos. Redescendit, remonta. Marizza était de ces femelles qui pouvaient

faire disjoncter un homme, le rendre totalement dépendant de ses formes pulpeuses.

Ils suivaient le scénario que tous les deux avaient mis au point et qu'ils jouaient à chaque fois qu'ils faisaient l'amour : les préliminaires, découvrir l'autre jusqu'à la moindre parcelle de sa chair.

Quand elle fut suffisamment stimulée, Marizza se retourna sur le dos, lui offrant le côté face. Sa main était passée sous le drap et immobile, enserrait son membre en le comprimant fermement. C'est lui qui lui donna l'ordre muet de continuer en quémendant du bassin. Alors, avec une science diabolique, elle tira vers le bas sur la peau du sexe, avec une habileté exaspérante, lentement, jusqu'au bout, puis le recouvrit à nouveau. Avant de le dénuder encore... Puis elle accéléra. Puis ralentit... Puis...

Dell'Orso n'était pas en reste. Sa main descendit, s'arrêta un instant sur le mont de Vénus, puis se faufila entre les cuisses de Marizza, la trouvant noyée. Quand un de ses doigts s'immisça en elle, elle poussa un petit cri de souris, la tête renversée, la bouche ouverte.

Les traits crispés, ils s'appliquaient à leurs ébats. Aucun mot n'avait été prononcé par les deux amants, mais ils n'avaient pas besoin de paroles pour se guider, leurs corps réclamant leur dû par d'infimes pulsations, d'impalpables contractions. Leurs souffles saccadés rythmaient leur échange, accélérant quand le plaisir devenait intolérable.

Dell'Orso délaissa un instant le bouton tumescent pour remonter jusqu'à la poitrine. Il n'avait toujours pas changé de position et le dos de sa main s'attarda sur un sein, câlinant la chair soyeuse, butant au passage sur une pointe érigée, dure comme un crayon.

... le Chirurgien... Marc Ronnet... ces yeux...

Il sentit qu'il perdait de la vigueur. Il s'arrêta, tétanisé, les doigts crochés sur la main qui le masturbait insensiblement. Ce n'était pas le moment de se distraire.

Sa partenaire dut sentir son changement d'état, car, sans le lâcher, elle lui tendit sa bouche à embrasser. Ils échangèrent un baiser passionné qui redonna de l'élan à leurs attouchements.

Gio freinait des quatre fers pour dompter sa fougue, son cœur battant la chamade sous les doigts de la sorcière effrontée. Il était au supplice, mais pour rien au monde n'aurait abrégé ses souffrances charnelles.

... le sperme c'est le tien...

Dur dans ces conditions de se montrer à la hauteur. Il s'ébroua et renforça encore son attention sur la goule lubrique qui s'affairait sur son corps, sachant qu'il n'en était encore qu'au début d'un long supplice.

De fait, Marizza abandonna sa bouche et descendit lentement plus

bas, le léchant comme l'aurait fait un chiot, mordillant au passage ses pectoraux, son nombril, son pubis, ignorant délibérément le sexe tendu oscillant de désir à côté de son visage. Comme à chaque fois, elle faisait preuve d'une patience et d'une application remarquable, profitant pleinement de ce corps parfait, celui d'un homme authentique, semblant retarder le plus possible le moment où il la pénétrerait, sa façon à elle de se purifier des mains, des bouches, des queues qui la profanaient chaque jour.

Il sursauta quand elle le prit dans sa bouche, ses lèvres chaudes tétant le gland gorgé de sang, sa langue se livrant à un ballet endiablé. L'impression d'entrer dans un sexe doux et brûlant à la fois...

... le docteur Ronnet, le diététicien de la jet-set... docteur... docteur...

Le poulx à des sommets, Dell'Orso en parfait égoïste, posa ses mains sur la chevelure écarlate, se mordant les lèvres pour ne pas hurler.

Encouragée par le résultat de ses manœuvres sournoises, Marizza commença à l'avaler avec une lenteur intolérable, l'absorbant jusqu'à la racine où elle demeura strictement inerte. Dans cette position, ils ressentaient tous les deux les pulsations du sang dans le membre dur comme du marbre.

... le docteur Ronnet, le diététicien de la jet-set... docteur... docteur...

La torture exquise se prolongea encore de longues secondes jusqu'à ce que Gio ressente comme un direct au plexus. Il tenait une idée !

Docteur... Médecin... Médecin... Nom de Dieu ! Bien sûr ! Quel con de n'y avoir pas pensé plus tôt ! C'est parce que les filles tuées étaient jeunes, bien portantes que de prime abord, l'idée ne lui était pas venue. Mais ces filles sont toujours pleines de petits problèmes médicaux : gynécologie, psychiatrie, dermatologie... Il venait de trouver le lien entre les quatre mortes et il se souvint soudain que...

Sa montre indiquait vingt heures trente.

Le sentant s'affaisser entre ses lèvres, Marizza leva les yeux vers lui, étonnée.

— Quoi ?...

— Excuse-moi. C'est pas ta faute !... Mais, j'ai un truc à faire !

— Quoi, maintenant ?

— Oui, tout de suite.

Il s'était déjà assis au bord du lit enfilant un slip sur son érection en berne.

Marizza, encore chaude comme la braise, le regardait avec effarement. Celle-là, il ne la lui avait jamais faite.

En une minute il fut habillé. Ajusta son holster d'épaule, vérifia le contenu du barillet du .44, rafla ses clés, un blouson et pour se faire pardonner, lui envoya un baiser et lui lança :

— Attends-moi ! Tu ne perds rien pour attendre, coquine !

Marizza toujours allongée sur le lit, impudique en diable genoux

relevés, ouvrit largement ses cuisses, lui offrant une vue imprenable sur son intimité et, tandis que ses mains se livraient à un lent massage de ses seins, elle répliqua en lui tirant la langue :

— Si tu crois que je attendre toi ! Regarde ce que toi perds, salaud !
Dans la cuisine délaissée, ça sentait fortement le brûlé...

Son intuition avait été bonne. Gonflé au maximum, et dans la plus parfaite illégalité, il avait revisité les logements des quatre victimes. Au prix de violations de scellés et de règles de procédure, de crochetage de serrures, de mensonges éhontés et de prises de risque insensées. Mais son culot avait payé.

Passage Gauthier, chez Sylvia Frémont, il avait dû d'abord s'habituer aux lieux qu'il n'avait jamais visités, se contentant de travailler sur le dossier établi par Keller. Coup de bol, c'était un petit studio miteux, grand comme un placard à balais. Tout avait été raflé par les flics. Le peu de meubles présent béait, débarrassé de tout ce qui aurait pu fournir le moindre indice...

C'est dans la salle de bains qu'il trouva ce qu'il cherchait. Dans l'armoire à pharmacie... Bizarrement, et contrairement aux habitudes de vandales des flics, son contenu était resté à sa place.

Sylvia devait collectionner les antalgiques. Une boîte de pilules contraceptives neuve et une entamée. Des pommades, onguents, du magnésium... et, pliée en quatre dans un coin, une ordonnance : Michel Latour, rue Chaptal. Prescription des contraceptifs qu'il avait sous les yeux et d'antidépresseurs. Il les connaissait, en ayant lui-même consommé en son temps. De la merde en gélules ! Un numéro de téléphone... Le nom en soi ne voulait rien dire, s'il s'agissait de Ronnet comme il l'espérait, il en avait certainement changé.

Sans perdre de temps, il se rendit chez Nadia Delorme, rue de la Goutte d'Or. Là, il fonça droit au réfrigérateur. Il se souvenait qu'il affichait des post-its et que l'un d'entre eux particulièrement pouvait répondre à ses espoirs. Celui qui comportait un nom, une date et une heure : un rendez-vous... Bingo ! Michel Latour. Et de deux ! Nadia Delorme avait rendez-vous chez le praticien deux jours avant de mourir ! Mais ce n'était pas tout ! Il gagna la salle à manger et sans la moindre hésitation, ouvrit le grand tiroir du buffet-vaisselier. La pile d'ordonnances était toujours à sa place. Les plus anciennes avaient

deux ans, toutes établies par le dénommé Michel Latour.

Au cours d'une perquisition, on ne prête que très peu d'attention à des ordonnances médicales, considérant qu'il s'agit de documents banals. On en trouve chez tout le monde et un toubib est le dernier que l'on soupçonnerait de meurtre. Sauf si...

Chez Sabine Malherbe, même chose. Le frigo. Ses magnets, ses post-its. Par dizaines ! C'est fou ce qu'un frigo peut être utile pour y afficher les tâches urgentes, les rendez-vous importants que l'on oublierait de consulter dans un agenda.

Il parcourut rapidement le fouillis, se demandant ce que certaines choses faisaient là, comme ce billet de dix euros et s'attarda sur une feuille de carnet maintenue en place par du ruban adhésif... Des chiffres : sans doute un jour et une heure. Mais pas de nom. Il ne trouverait rien de plus, tout avait été saisi et devait se trouver à l'heure actuelle dans le bureau de Keller. Inaccessible ! Dommage, mais pas dramatique, il lui restait l'appartement d'Ivana Pitkovska.

Rue des Ormeaux, les scellés n'avaient pas été rafistolés. *Pas bien ça, Keller !* Chez l'Ukrainienne aussi, il savait où taper. Une sorte de fourre-tout dans un coin du plan de travail de la cuisine. Vu et boudé par tous ceux qui s'étaient succédé ici. Il s'assit, renversa le contenu de l'objet sur la table et l'essaima... En une seconde, il repéra l'en-tête de Latour : Encore des anxiolytiques. Ivana était également patiente chez lui ! Donc, trois de ses victimes avaient le même médecin. Gio se dit que le mec, pluridisciplinaire, s'était fait une clientèle de putes par le bouche-à-oreille. Un filon ! Il leur dispensait des soins de gynécologie, de médecine générale, de psychiatrie et autres. Apparemment, il avait laissé tomber la diététique. Il y associait sans doute de trop mauvais souvenirs.

Dell'Orso se dit qu'avec un minimum d'habileté, un homme occupant sa position, pouvait très aisément soutirer à toutes ces filles des renseignements de première importance, comme leur adresse perso, leur boulot et son adresse, leur emploi du temps, leurs habitudes, leurs fréquentations... Bref, tout le nécessaire pour les trucider en prenant le minimum de risques.

Mais Michel Latour était-il Marc Ronnet ? Était-il parvenu à débusquer le redoutable prédateur ? Sous quelle apparence se cachait-il aujourd'hui ?

Le cadran lumineux de sa Breitling indiquait sensiblement minuit. Pas d'heure pour les braves. En plus, à cette heure, il pourrait un peu appuyer sur la pédale de droite. La moitié de Paris à traverser, moins de dix minutes. Direction Pigalle, rue Chaptal.

De retour dans la rue, il fut saisi par le froid humide et souffla dans ses deux mains croisées.

Il s'accorda un bref répit au comptoir d'un Indien qui devait dormir

dans son nid à cafards. Le type, affable, lui proposa un fond de ragoût qu'il tenait au chaud. Gio n'aurait pas refusé s'il ne lui avait fait voir la gamelle fumante dans laquelle mijotaient des morceaux de viande d'origine suspecte, dont l'odeur lui souleva le cœur. Sans doute les épices !...

Par contre, le café était excellent, comme souvent dans ces petits rades. Aussi épais que de la boue. Du coup, il en demanda un second. En le dégustant à petites lampées, il pensa à Marizza qui devait ressasser sa déconvenue et sourit. *Super nana !*

Un peu ragaillardi, il démarra son diesel poussif, une vieille caisse dont il se servait rarement, utilisant le plus souvent une voiture de fonction. Malgré tout, il s'accorda une ébauche de petit rodéo dont il était si friand. Puis, rattrapé par ses problèmes, il leva le pied : dans les circonstances présentes, ce n'était pas le moment de se faire remarquer !

Son romantisme lui fit profiter pleinement de Paris *by night* et de son décorum.

Il mit sept minutes, en bon titi parisien connaissant par cœur toutes les combines pour gagner du temps.

Latour ne se mouchait pas avec les doigts. Bien que jouxtant Pigalle et ses lieux de perdition, le quartier où il exerçait était assez snobinard et le moindre appartement de la rue Chaptal devait coûter un bras. Bonjour la discrétion si c'était son homme !

Le 20 bis était un immeuble bourgeois occupant l'angle de la rue et de la Cité Chaptal.

Ici, chose suffisamment rare pour être remarquée, l'éclairage public fonctionnait. Quelques plaques de neige glacée subsistaient dans les zones oubliées du soleil. Pas un commerce, uniquement de l'habitation et du bureau. Des plaques professionnelles presque à chaque entrée : avocats, médecins, architectes...

Dell'Orso s'arrêta en face de la porte et se donna quelques secondes avant de franchir irrémédiablement la ligne : il venait de fracturer quatre appartements et s'apprêtait à s'en offrir un cinquième. Le tout sans la moindre autorisation officielle et en trimbalant une arme de poing qu'aux yeux de la Loi, il n'était plus habilité à porter.

Et s'il violait le domicile d'un innocent ? Et s'il tombait nez à nez avec Latour ? Peu de chances qu'il habite sur son lieu de travail, mais...

Seulement voilà, il était au pied du mur et ne pouvait pas se permettre de tergiverser, sachant que le maniaque avait selon toute vraisemblance basculé dans la phase où il lui faudrait sans cesse de nouvelles proies. Pour assouvir ses bas instincts, dépasser, améliorer la sensation de puissance qu'il exerçait sur elles. Tuer, tuer, encore et encore...

Son expérience lui avait appris que certains tueurs en série en viennent même à un moment, à souhaiter être pris, mais plutôt que de se rendre à la police, ils préfèrent jouer avec leur chance insolente jusqu'à ce qu'elle les emmène à commettre la faute de trop.

Gio inspira profondément et traversa la rue. C'était trop tard pour se dégonfler. Il examina le visiophone. Latour y figurait avec le numéro de son appartement, le 302. Il n'avait pas de plaque de rue l'annonçant. Dell'Orso parcourut la liste des noms et choisit celui de Plantier. Ça lui plaisait Plantier. Ça devait être un bon gars !

Minuit quinze. Il sonna chez Plantier, sa carte de police dans la main... De longues secondes... Puis :

— Oui ? Que... ? Qui est-ce ?

— Monsieur, c'est la police ! On nous a signalé un cambriolage !

Il s'était arrangé pour que son badge occupe la moitié de l'écran, à côté de sa tête. À laquelle il s'efforçait de donner l'air le plus avenant possible. Pas aisé ! Mais, allez vous étonner que les agressions se multiplient, toujours est-il que la gâche électrique se déclencha !

Par réflexe, un œil à droite et un œil à gauche, avant d'entrer.

Dell'Orso disposait quelquefois de perceptions ultra-sensorielles et lorsqu'il franchit la porte, il sentit un frisson le long de son épine dorsale : à n'en pas douter, il venait de pénétrer dans l'ancre du Diable...

Tandis que Plantier le questionnait anxieusement dans le visiophone, il grimpait les trois niveaux, tel un félin fondant sur sa proie...

L'éclairage du couloir s'alluma à son approche et surpris, il se figea. *Tu te calmes, Gio !*

Le 302 se trouvait au fond. Seul le souffle discret du silence. Uniquement une plaquette comportant le numéro. Il plaqua son oreille contre le battant, la main sur son flingue. Rien... Il saisit la poignée, la tourna... Et la porte s'ouvrit !

Sans hésiter, il franchit le seuil et referma derrière lui. Coup de bol, c'était une porte blindée. Si elle avait été dûment condamnée, il pouvait toujours se brosser pour entrer par effraction. Mais pourquoi était-elle ouverte ?

Il lui sembla ressentir un souffle d'air glacial...

Il s'appuya au battant, laissant son cœur se calmer, les oreilles si tendues vers un bruit éventuel qu'il eut l'impression d'être doté d'antennes.

Il avait toujours sa lampe stylo de forte puissance dans la poche de son blouson. Il l'alluma en la dirigeant vers le sol pour ne pas se trahir et la releva petit à petit, au fur et à mesure qu'il se mettait le logement en tête et s'assurait que tous les rideaux étaient tirés. Il avait dégainé et relevé le chien plus par réflexe que par réelle utilité...

Un T3 manifestement dévolu à l'activité professionnelle : une chambre aménagée en salle d'attente, une autre servant de secrétariat, une salle de bains-wc, et la salle à manger-cuisine transformée en salle de consultation. Parquet en chêne, papier peint d'une autre époque, une statue d'art moderne sur une colonne, aucun tableau. Odeur d'encaustique.

Il rengaina et avant toute chose, enfila des gants de nitrile. Un détail avait marqué son esprit dans la salle de bains : un verre à dents posé à côté de la vasque, celui dont devait se servir Latour pour boire. Et après examen attentif, comme de bien entendu, il comportait de magnifiques empreintes. À l'ère de l'ADN, une simple empreinte digitale allait peut-être confondre l'assassin. Il entoura le verre d'un mouchoir et le posa devant la porte d'entrée. Il le prendrait en sortant pour le confier au plus tôt à son lieutenant préféré.

RAS dans la salle d'attente. Une dizaine de chaises, une table basse, des magazines people, de mode...

Dans la pièce contiguë, il alluma la lumière, se sachant invisible de la rue. Le secrétariat servait également de vestiaire à Latour. Il y disposait d'une armoire métallique où il rangeait ses effets personnels. La secrétaire possédait aussi la sienne. Un rayonnage occupant toute la largeur de la pièce servait à entreposer les archives. Des centaines de dossiers suspendus, classés alphabétiquement. Pas le temps de trop s'y attarder. Il se savait hors la loi et une crainte sournoise lui serrait la gorge...

Il faudrait qu'il interroge madame Dieudonné, Marie, c'est le nom qui figurait sur un plexiglas posé sur le bureau. Elle aurait sans doute des choses à lui apprendre sur son patron. Mais encore ? Où allait-il la dénicher ? Il farfouilla rapidement dans ses affaires, ses tiroirs. Rien d'intéressant à première vue. Une photo de paysage au bord de la mer, un soliflore avec une rose fanée, une pendule Hermès, un plumier en bois précieux...

Ensuite, il concentra son attention sur le bureau du médecin. S'assit dans le fauteuil directorial, alluma la lampe orientable. Aucune photo personnelle, aucun bibelot, aucun objet superflu. Un stéthoscope.

Il tira le premier tiroir venu. Parcourut des yeux le contenu, une main soulevant la tonne de feuilles entassées là depuis des années. De la documentation, des articles scientifiques, du courrier. S'il entrait dans les détails, il allait y passer la nuit. Dans l'autre tiroir, idem. Un peu dépité, il tourna la tête vers la gauche. Le salon. Latour y avait placé sa table d'examens.

Il se levait pour faire quelques pas quand il sentit qu'il foulait des feuilles de papier. Il écarta vivement le pied et se pencha : des ordonnances vierges, un stylo-plume en or... Bizarre...

Il ouvrit l'armoire de chêne à côté de la fenêtre. Des revues

techniques, des médicaments, des pochettes de prélèvements... Rien qui dénonce un *serial killer*.

Il revint s'asseoir et s'attaqua au morceau de choix : l'ordinateur. Et quand machinalement il agita la souris, il eut la deuxième surprise de sa perquise clandestine : l'écran en veille s'alluma.

La porte d'entrée non verrouillée, les ordonnances au sol, le PC allumé : Latour semblait s'être absenté précipitamment. Sentant le piège se refermer, avait-il pris subitement la fuite ?

L'écran rafraîchi affichait maintenant une centaine d'icônes dont la plupart ne lui évoquaient rien et il regretta de ne pas avoir Vidal sous la main.

Dieudonné Marie... Avant toute chose, vérifier un truc... Sauf si elle était en liste rouge... Les pages blanches... Rechercher...

Il n'y en avait qu'une. Une chance de cocu. Dieudonné Marie, rue du Fer à Moulin, et son téléphone. Parfait.

Les icônes du bureau. Il s'approcha et les passa en revue une à une. Cliqua sur « Fiches clients ».

Des centaines de fiches... Chacune comportant le nom d'une ou d'un patient, son état civil, son adresse, son téléphone, le traitement qu'il suivait. Il chercha les noms de Frémont, Delorme, Malherbe, Pitkovska... Rien ! Le salopard les avait effacés ! Il devait faire disparaître les traces des jeunes femmes après les avoir tuées, les supprimait de son fichier aussitôt qu'il les avait supprimées de la liste des vivants. Sans une once de remords !

Guidé par son flair, il pianota un nom, l'adrénaline au maximum et se renversa dans le fauteuil : Brigitte Gordes... L'amie de Nadia Delorme, la deuxième victime... Merde ! Elle avait sa fiche, parmi des dizaines d'autres : longue énumération des victimes potentielles du Chirurgien. Sinistre inventaire dans lequel il pouvait puiser à sa guise...

24 décembre.

Dell'Orso poussa la porte de Pradier le cœur battant. Ce matin, il commençait sa journée par le plaisir.

Parfums de pommes cuites, de crème anglaise, de frangipane, effluves de thé et de café...

Il se faufila entre les décorations de Noël exubérantes et les tonnes de sucreries multicolores pour gagner leur table. Toujours la même, une manie à laquelle elle tenait. Elle l'attendait, hiératique dans son ensemble *Chanel*. Une classe naturelle qu'il adorait, dont très peu de femmes sont dotées.

À son contact, il faisait toujours preuve d'une retenue et d'un cérémonial que son respect pour elle lui imposait. Il lui baisa la main – Pochet aurait été époustoufflé –, et s'assit en face d'elle. Il semblait que les années n'avaient pas de prise sur la vieille dame ! Combien elle avait maintenant ? Quatre-vingt combien ? Douze ? Treize ? ... Peut-être davantage...

Dell'Orso l'avait invitée à petit-déjeuner à huit heures dans le salon de thé qu'elle affectionnait. Elle avait passé commande d'un assortiment de viennoiseries diverses et variées et s'en purlérait les babines.

Gio la regardait avec amusement alterner les pâtisseries avec de petites lampées de thé noir et des bouffées de la blonde qu'elle tenait au bout d'un fume-cigarette de nacre. Long comme la liste des malversations d'un ministre.

Maquillée comme une poupée de porcelaine, mise en plis irréprochable, malgré les rides profondes qui lacéraient son visage, elle avait encore un charme irrésistible. Gio ressentait pour elle une affection sans bornes.

Lygia Andrescu. Roumaine – elle avait quitté son pays précipitamment après que son mari fut assassiné par les milices d'un

dictateur fou –, citoyenne du monde. Cent cinquante centimètres et quarante-cinq kilos de savoir. Une des criminologues les plus réputées de la planète. Dell'Orso l'avait connue alors qu'il était élève à l'ENSOP³² où elle lui enseignait sa science. Depuis, il la sollicitait au hasard de ses enquêtes lorsqu'il voulait percer à jour la personnalité d'un de ses suspects. La dernière en date concernait un tueur anthropophage³³. Elle était rarement sur Paris, donnant encore malgré son âge avancé, des conférences aux quatre coins du monde – elle parlait couramment une demi-douzaine de langues, sans se départir d'un infime accent roumain –, aussi fut-il soulagé de pouvoir la joindre entre deux aéroports.

Son immense expérience faisait encore l'admiration de tous ses pairs et elle revenait de Russie où on l'avait accueillie à bras ouverts dans un séminaire de criminologie regroupant les meilleurs spécialistes mondiaux en la matière.

Entre deux bouchées, elle s'enquit :

— Comment vas-tu, Dell'Orso ?

Quand elle l'appelait par son nom, Gio se retrouvait vingt-cinq ans en arrière, relégué au rang d'aspirant commissaire, ébloui par l'écrasante culture criminelle de Lygia.

— Formidable, grimaça-t-il. Formidable !

Mais elle savait que s'il avait voulu la voir, c'est qu'il avait un problème.

— Quoi, tu as des ennuis ? Allez, raconte. C'est le Chirurgien, c'est ça ?

— Je vois que tu n'as rien perdu de ton sens de la déduction, hein ? Oui, j'ai un souci, un énoorme souci. Mais tu es au courant pour le Chirurgien ?

— Tu sais, quand je suis à l'étranger, je lis la presse française. J'aime bien me tenir informée. On te cherche des noises ?

Dell'Orso la mit au courant de ses déboires avec la police et lui expliqua par le menu les tenants et les aboutissants de son enquête et de sa théorie à lui. Elle buvait ses paroles, toujours friande d'un nouveau cas bien tordu. Tout en terminant son assiette. Et son thé.

— Tu veux autre chose ?

Sans attendre sa réponse, il avait fait signe au serveur qui déboula avec son chariot de gâteries. Il réapprovisionna Lygia et lui resservit de son thé odorant.

Dès qu'il eut le dos tourné, la vieille dame se pencha à travers la table, anxieuse :

— Tout ce thé ! Ils veulent me faire pisser, ou quoi ? Tu crois qu'ils ont du Porto, ici ?

La minute suivante, le même serveur lui versait de son breuvage préféré, un peu effaré de servir de l'alcool à une nonagénaire à cette

heure matinale.

Lygia Andrescu huma le contenu de son verre avec gourmandise, les yeux mi-clos. Dell'Orso savait que dans son cerveau, elle élaborait déjà une analyse comme elle seule en était capable. Après une lampée de souris, elle attaqua bille en tête :

— Je pense que rien ne s'oppose à ce que le tueur du Brésil et ton Chirurgien puissent être le même homme... D'abord, l'interruption de ses activités criminelles pendant dix ans : je n'y vois rien d'extraordinaire. Je me souviens d'Alex Bowman, aux États-Unis. Il s'était arrêté durant vingt ans. Et lorsqu'il a récidivé, il avait soixante-cinq ans. Le bougre avait...

C'était le problème avec Lygia, les digressions. Mais par respect, il n'aurait jamais osé l'interrompre. Tout juste tenter d'abrégier ses écarts. De fait, elle avait passé une grande partie de sa vie aux States et enseigné au FBI, à Quantico, alors que le profilage et la psychocriminologie n'en étaient encore qu'à leurs balbutiements. Elle connaissait des dizaines de tueurs en série, pour les avoir interviewés dans leur cellule, remplissant des centaines de pages de notes qu'elle retranscrivait ensuite dans des livres.

Dell'Orso, par courtoisie, fit une simple manœuvre de diversion :

— Bien sûr, Alex Bowman ! Je vois bien ! Mais le rapport avec Ronnet/Latour ?

— On sait que beaucoup de tueurs compulsifs (elle était une des rares de sa connaissance à utiliser ce terme) ont été victimes de sévices dans leur enfance. Traumatisés qu'ils ont été, leur cerveau semble s'être figé à l'époque de leurs malheurs et ils conservent et utilisent des constructions de l'esprit digne de gamins ou d'adolescents. On connaît tous le rapport à la mère, bla, bla, bla... Tu as entendu parler d'Edmund Kemper ? (Gio acquiesça d'un hochement de tête précipité...) Mais ton homme, lui, comme Bowman, agit en adulte. Je veux dire que son profil psychologique m'incite à penser que c'est à l'âge adulte qu'il a dû subir un traumatisme. Et à l'âge mûr, on pense bien sûr aux femmes. Ce sont les femmes qui influent le plus la psyché d'un homme mature. Toujours et avant tout. Toutes les femmes qu'il est amené à fréquenter, la sienne y compris... Il a pu très bien être marié dans une autre vie. À une femme dont il était éperdument amoureux. Et subir des brimades, des frustrations. Ou être cocu tout simplement. Et en concevoir une haine farouche envers son épouse puis, partant, envers les femmes en général. Toutes les femmes sans distinction. C'était le cas de... Mais je m'écarte du sujet... Où en étais-je ?...

Par moments, l'esprit de Lygia quittait le sentier balisé pour s'égarer sur les bas-côtés. Dell'Orso se chargeait de faire le tri et reclasser ses révélations dans l'ordre. Gentiment, il la recadra :

— Tu étais partie sur le fait que les deux tueurs pouvaient être un seul et même homme...

— Oui ! Il faut se mettre dans leur tête. Qui ne serait pas sensible au fait d'être mondialement célèbre ? Ton gars a connu la gloire. Doublement d'ailleurs ! *Primo*, comme médecin et *secundo* comme assassin. Avant d'être poursuivi par Interpol et de se faire oublier, en France. Il se construit alors une nouvelle vie : celle de Latour. Mais au bout de dix années sans que personne ne parle de lui, dix années durant lesquelles il a dû refréner ses pulsions, sa notoriété lui manque. Ce manque, conjugué au fait qu'il côtoie chaque jour des femmes de petite vie, a fait que peu à peu ses démons ont ressurgi... Nous avons également le *modus operandi* qui est le même dans les deux cas. Ceci ne peut pas nous tromper.

— Et les rapports sexuels ? Occasionnels et post-mortem ?

— Avoir des relations avec des femmes n'est pas son but, précisément parce qu'il a été dégoûté du sexe. Mais il ne crache pas sur un petit plaisir occasionnel. *Post-mortem* et anal. Ou oral. Mais pas, je dirais : conventionnel. Comme l'accomplissement suprême de sa vengeance sur les femmes, l'avilissement, la punition ultime. Il ne faut pas chercher de la rationalité dans tous ses agissements, simplement faire en sorte de les comprendre. N'oublie pas que tu as affaire à un très grand malade, complètement déséquilibré... Qui peut céder à des impulsions subites et irréflechies...

— Et la capote ?

— Je pense comme je te l'ai dit, qu'il était trompé et en a énormément souffert, associant inconsciemment sexe et luxure, sexe et vice, sexe et souillure. D'où le préservatif, pour ne pas se salir. Vous avez des empreintes sur les scènes de crime ?

— Très peu. Une fois seulement.

— Tu vois ? Il doit porter des gants, pour la même raison, pour ne pas se contaminer, ne pas se souiller au contact de ses victimes.

— Pourquoi des travailleuses du sexe après des femmes « normales » ?

— C'est le hasard qui a mis sur son chemin des prostituées et des stripteaseuses, mais pour lui toutes les femmes sont identiques, elles incarnent le stupre et il veut les en punir. J'ai écrit un livre sur ce sujet.

Elle avait écrit tant d'ouvrages qu'elle aurait pu en remplir des rayons de bibliothèque ! Dell'Orso s'était rendu une fois ou deux chez elle et il avait constaté avec stupeur qu'elle avait trois ordinateurs allumés en permanence et qu'elle y écrivait trois titres simultanément !

Il la laissa terminer ses pâtisseries, essuyer sa bouche avec le soin d'un chat et lui commanda un second Porto. Elle fixa avec un soin

méticuleux une nouvelle Dunhill à son fume-cigarette, l'alluma avec gourmandise tandis que le serveur obséquieux comme un portier de palace réapprovisionnait son verre.

— Le mode opératoire, ce long supplice qu'il leur inflige avant de procéder à leur éviscération. Pourquoi les éviscérer ?

— Le vagin, le ventre d'une femme, le siège de la procréation. En les éviscérant, il les prive symboliquement de toute possibilité de se reproduire, tendant par là même vers une possible éradication du vice dans lequel elles se complaisent, croit-il.

— Ses crimes sont très rapprochés, beaucoup plus rapprochés que ceux qu'il a commis au Brésil.

— Deux choses à ce sujet. À ce stade, il lui en faut toujours plus. Pour satisfaire son besoin en sensations fortes. Ensuite, le risque augmente son plaisir, jusqu'à le rendre de moins en moins prudent. Un cercle vicieux ! C'est une façon également de te défier, dans l'espoir qui sait, de se faire prendre.

— S'il veut que je le serre, il va pas être déçu !

— Ce ne sera pas facile. Il est très intelligent, alternant des périodes de trouble mental avec des phases de parfaite conscience durant lesquelles il doit peaufiner sa tactique. Mais toi aussi, tu es très intelligent et je ne suis pas inquiète quant à l'issue de cette affaire. La lutte entre deux intelligences supérieures, en somme !

Elle loucha à sa montre en écrasant son mégot :

— Oh, dis donc, il faut que je me sauve ! Un train à prendre ! Et il faut encore que je me prépare. J'ai répondu à tes attentes ?

— Mieux que jamais !

— Si je t'ai aidé de quelque manière que ce soit, j'en suis heureuse.

— Beaucoup. On se revoit quand ? Juste pour le *fun* ?

Ils s'étaient levés et s'emmitouflaient avant de sortir dans le froid. Dell'Orso laissa un billet de cinquante euros et lui prit le bras.

— Qui sait ? Dans un mois, un an... ou jamais... Tu sais à mon âge, tout peut arriver...

— Ne dis pas de bêtises ! Veux-tu que je te raccompagne ?

— Penses-tu ! Je vais prendre un taxi !

Dehors, un grésil compact blanchissait l'avenue. Au sortir du cocon ouaté de la boutique, ils furent agressés par le tohu-bohu de la circulation.

Ils s'embrassèrent comme de vieux amis et Lygia Andrescu héla un taxi qui passait. Puis Dell'Orso se tourna rapidement pour lui cacher ses yeux humides en lui lançant avec une désinvolture forcée :

— Joyeux Noël, Lygia, et prends bien soin de toi !...

Quelle surprise quand Marie Dieudonné lui ouvrit sa porte ! Bêtement, il s'attendait à une petite boulotte insignifiante et il avait devant lui le sosie de Jennifer Lopez. Enflée partout, devant, derrière, en haut, en bas, les lèvres, tout. Du silicone, encore du silicone ! Et du fard ! Des kilos de fard !

Dell'Orso se présenta et lui montra sa carte. Elle s'attarda sur la photo et fit des allers et retours entre le document et sa trombine.

— Dell'Orso ! On ne parle que de vous partout ! L'As des As, à ce qu'on dit !

Quand elle s'effaça pour le laisser entrer, à l'œillade gourmande qu'elle lui lança, il sut instantanément qu'en dépit de son nom et de son prénom, sa piété ne l'étouffait pas. Ni sa chasteté !

En balançant exagérément ses hanches, elle le précéda jusqu'à un petit salon sommairement meublé et l'invita à s'asseoir.

Pourquoi ne portait-elle qu'un short réduit à sa plus simple expression, un body de soie noire sans aucun dessous et des talons aiguilles ? En décembre, à dix heures du matin ?

Certes, il l'avait prévenue de sa visite, mais comment avait-elle deviné qu'elle aurait affaire à un amateur de jolies femmes et qu'il était beau comme un dieu, et qu'elle n'avait rien à perdre à tenter sa chance, et que... et que... ? Dell'Orso préféra mettre tout ça sur le compte du hasard.

Un plateau avec du café fumant et des mignardises les attendait. Marie, les jambes haut croisées, ses yeux rivés dans les siens, fit le service sans lui demander son avis. Puis, avec une moue savamment étudiée, elle lui demanda :

— Inspecteur, dites-moi, que puis-je faire pour vous ?

Évidemment la question ouvrait des perspectives. Mais Gio n'était pas venu pour la bagatelle. Et contrairement à sa réputation de tombeur, il était très réservé sur ce plan-là, ne pratiquant qu'à de rares occasions et avec des partenaires choisies par lui. Jamais à

l'impromptu ! Vieux jeu, peut-être ?

— Commissaire ! En fait, je suis commissaire. Vous pouvez répondre à quelques questions. Ce serait déjà pas mal ! Vous êtes bien la secrétaire du docteur Michel Latour ?

La brune piquante sembla déçue par l'entrée en matière et, sans doute vexée dans son amour-propre, reprit une pose plus sage, les jambes rabattues sous elle, innocemment cambrée, une main dans sa crinière. Plus sage, mais tout aussi incendiaire !

Car maintenant, on ne voyait plus du tout qu'elle portait des bas à couture, mais nettement mieux l'érection de ses tétons.

Fais un effort, Gio ! Pense à autre chose !

— Pourquoi me posez-vous la question, puisque vous connaissez déjà la réponse ? lui lança-t-elle avec hargne.

Salope ! Je vais te fesser, tu vas voir !

Il se fit plus saignant :

— Oui, vous avez raison ! Je connais la réponse. Alors questions dont j'ignore les réponses : Êtes-vous sa maîtresse ? Et depuis combien de temps ? Et vous habillez-vous de cette façon pour aller au bureau ?

Prédominance d'un caractère sur un autre. Fin de la joute verbale. La petite Marie rendit les armes. Quel con ! Celui-là, elle ne le mettrait pas dans son lit. Un con de flic, boulot-boulot ! Dommage !

Vaincue, elle reposa ses jambes à terre, genoux serrés et refit distraitemment le service.

— Je vois... Je ne pense pas que mes relations avec le docteur soient d'un quelconque intérêt pour votre enquête, mais non, il n'y a rien entre nous. Et non, je m'habille plus sagement habituellement, mais quand je suis chez moi, disons que je laisse parler ma vraie nature.

Dell'Orso l'avait cernée d'emblée : mi-nympho, mi-écervelée, un peu trop portée sur la chose, mais totalement dénuée de perversité. Elle allait répondre sans aucune ambiguïté. Du pain béni pour un flic. Il décida d'oublier la tentative de séduction de la jeune femme et reprit de zéro :

— Vous connaissez le docteur Latour depuis combien de temps, Marie ? Je peux vous appeler Marie ?

— C'est vous qui voyez ! Un mois seulement. Pas de chance, hein ?

— Pourquoi ça ?

— Parce que de surcroît, je ne l'ai pas vu depuis dix jours ! Chômage forcé. Déjà !

— Il a disparu depuis dix jours ?

— Oui, sans me prévenir, comme ça. (Elle claqua des doigts) Il a des ennuis ?

— C'est le moins que l'on puisse dire.

— De quel genre ?

— De ceux qui font déplacer la Crim'. Mais attendez, je préfère quand c'est moi qui pose les questions.

Elle se tassa au fond du canapé, les mains levées en signe de capitulation. Puis elle extirpa un vieux paquet de clopes et un briquet de sous un coussin et en porta une à ses lèvres, sans l'allumer. C'est vrai qu'elle était diablement sexy !

— Il vous a recrutée comment ?

— Par petites annonces. Un encart dans le Parisien. J'ai répondu et hop ! Ça a matché !

Et hop ! Tu t'es jetée dans la gueule du loup !

Gio déplaça la photo que Simmons lui avait envoyée, la lissa sur la table basse et la lui montra :

— C'est lui ?

— Oui. Avec quelques années de plus. Il a plus de cheveux blancs, maintenant.

— Il ressemble toujours à cette photo ? Est-ce que d'après vous, il aurait modifié son apparence par l'intermédiaire de la chirurgie esthétique ?

— Je n'ai pas l'impression... Non, je ne pense pas... Mais avec la barbe...

— Il porte toujours la barbe ?

— Oui, toujours. Ça lui donne un charme fou. Et ces yeux superbes !

— Amoureuse ?

— Oh ! Un peu, mais c'était à sens unique !

— Parlez-moi de lui.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Très sympa avec moi. Pas emmerdant pour un sou. Il me pardonnait même quelques erreurs de débutante. Très séduisant en plus, ce qui ne gâche rien ! Et compétent, pour ce que j'en sais. Une clientèle nombreuse. Vous savez, il soignait beaucoup de filles, comment dire...

— Oui, je sais. Des putes, et alors ?

— Ben, ces filles se passent le mot et de fil en aiguille, il en était venu à refuser du monde.

Dell'Orso l'écoutait d'une oreille distraite. Avec sa beauté sulfureuse et ses airs dévergondés, il n'aurait pas fallu grand-chose pour la classer dans la catégorie des proies possibles du docteur fou. Une question le taraudait. Pourquoi Latour l'épargnait-il ?

Les mots de Lygia Andrescu lui revinrent à l'esprit : « ... il associe inconsciemment sexe et luxure, sexe et vice, sexe et souillure... ». D'évidence, et malgré son penchant pour le sexe, Marie ne remplissait pas ces critères. De plus, elle ne faisait pas commerce de son corps.

— ... Je n'en sais pas plus, on se connaissait depuis trop peu de temps.

— Vous parlait-il de son passé ?

— Son passé ? Jamais ? Mais vous savez, ce n'était pas un loquace ! Il venait au cabinet, donnait ses consultations, me laissait quelques directives, puis repartait chez lui en toute discrétion. Je ne l'ai jamais entendu téléphoner en dehors de son travail, pour convenance personnelle. Il ne recevait pas non plus de courrier privé. Rien. Comme s'il était seul au monde.

— Juste comme ça. On ne sait jamais. Vous connaissez son adresse ?

— Je crois. Un matin, en allant au bureau, il était devant moi. Je l'ai vu sortir du 50.

— Rue Chaptal ?

Dell'Orso ne se faisait aucune illusion, car comme pour son cabinet, Latour avait sans aucun doute quitté son nid.

— Mmmh, c'est juste un peu plus haut, à côté de l'école maternelle.

— Je trouverai.

— Vous ne voulez vraiment pas me dire ce que vous lui reprochez ?

— Non ! Mais quoi qu'il arrive, à partir de cette minute, tenez-vous loin de lui. Très loin, même s'il vous contacte, vous me comprenez ?

— Vous me faites peur !

— Vous pouvez avoir peur, il le mérite ! Croyez-moi, vous êtes en danger. Vous avez son portable ?

— Oui, il voulait pouvoir me joindre en dehors des heures de bureau. À tout moment. Au cas où ! Mais il ne l'a jamais fait.

Dell'Orso sortit son téléphone et enregistra le numéro de Latour. Puis, il lui vint une idée :

— Appelez-le et passez-moi votre cellulaire...

Les sonneries retentirent dans le vide jusqu'au moment où le répondeur se déclencha et diffusa son annonce :

« Vous êtes bien sur le portable du docteur Latour. Laissez-moi un message, je vous rappelle bientôt. Pour les urgences, composez le 15. »

Et Gio dut s'accrocher au bras de son fauteuil. Dans sa main, les bips succédaient aux bips, sans qu'il puisse interrompre la communication, pétrifié par ce qu'il venait d'entendre : cette voix, cette intonation !... Il les connaissait !...

42

Dell'Orso, plaqué contre le mur du couloir, vérifie le barillet de son S & W, relève doucement le chien et inspire profondément.

Sans mandat, sans même de fonction officielle, il s'apprête une nouvelle fois à franchir la ligne. Mais depuis qu'on l'accuse à tort, est-il toujours du bon côté ?

Il y a peu de chances pour que le tueur l'attende sagement à l'intérieur, mais il tente le coup. La concierge lui a dit que Latour était invisible depuis dix jours. Même que son courrier s'entasse dans sa loge.

Il a ouvert avec le passe de la bignole et, arme levée, il tourne lentement la poignée de la porte puis la pousse brutalement. Le battant va percuter la cloison de l'entrée et le silence retombe, telle une chape de plomb. Sans changer de position, il formule ses sommations :

— Latour ! Police ! Tu es en état d'arrestation ! À terre, mains sur la tête !

Une main crispée sur son flingue, l'autre tenant sa Maglite, il s'encadre dans l'ouverture, jambes fléchies, les nerfs à vif. N'y reste qu'une demi-seconde, encore trop si un tireur embusqué l'attend. Son épaule est là pour le lui rappeler, elle qui ne s'est jamais remise d'avoir pris vingt grammes de plomb lors d'une descente dans un squat de la banlieue nord.

Encore cette impression de froid partout à travers son corps. IL a marqué l'endroit de son empreinte funeste : le Mal vivait ici !

Son objectif n'est pas là, il le sent, il le sait. Mais il balaie quand même les lieux de son arme et de sa torche. Rapidement, prêt à faire feu. Juste à côté de la porte, le placard électrique est ouvert, disjoncteur désarmé. En sortant, Latour a coupé l'électricité, plongeant l'appartement dans le noir complet.

Sans quitter des yeux le boyau plongé dans la pénombre qui s'étend devant lui, il tâtonne vers le levier de réarmement et l'enclenche en se

baissant subitement...

La lumière jaillit de partout à la fois et il se fige comme une statue de sel !...

Le logement est entièrement vide. Ou presque. La poussière omniprésente recouvre tout. Au sol, des dizaines d'insectes morts craquent sous ses pieds. Odeur d'abandon, d'oubli... de malheur... Où est le luxe tapageur auquel il s'attendait ?

Devant lui, dans le vaste salon, seules une table et une chaise lui font face. Sur la table, une photocopieuse et une pile de ramettes de papier, quelques journaux datés, des rouleaux de ruban adhésif. Dans un coin, un matelas jeté à terre, des draps chiffonnés, quelques provisions.

S'ouvrant le chemin de son arme braquée, il parcourt les autres pièces, totalement abasourdi.

Et dans la première chambre, il croit être le jouet d'une hallucination. Aucun meuble, les murs sont entièrement tapissés de photocopies d'articles de journaux. Et il figure sur chacune d'entre elles. Des dizaines, voire des centaines de photos de lui et des articles incendiaires dont il fait l'objet depuis quelques jours.

Dans les deux autres chambres, le décor est identique. Toujours aucun mobilier et une profusion de clichés placardés aux murs. Avec toujours le même thème : lui.

Trois chambres entièrement tapissées de photocopies. Une obsession ! La psychose d'un fou dangereux !

Aussitôt, au-delà du trouble que suscite ce tourbillon d'images, son esprit s'enflamme, traversé de questions brûlantes, dont une surnage : pourquoi ? Pourquoi lui ? Lui qui se trouve à des années-lumière des cibles habituelles du Chirurgien. Pourquoi Latour fait-il une fixation sur sa personne au point de s'être livré à ce travail acharné durant des jours et des jours ?

Mais par-dessus tout, ce décor insensé le conforte dans l'idée que quelque chose le relie au tueur de l'ombre. Qu'entre eux, il existe un lien ténu.

L'espace d'une seconde, le visage de Fergal lui revient en mémoire...

Mais il le chasse aussitôt. Ne pas se tromper de cible ! Il y a autre chose et il doit le découvrir...

Il erre de longues minutes dans le logement désert avec le sentiment de se mettre en danger, mais la curiosité est la plus forte. Il sent, il ressent la présence du tueur comme s'il était présent : d'infimes vibrations de tout son corps, réceptif aux ondes néfastes présentes dans l'éther. Il s'en imprègne patiemment comme pour faire jaillir la vérité.

Mais malgré son extrême concentration, il ne parvient pas à mettre

une identité sur le mystérieux assassin aux yeux cobalt...

Une voiture passe dans la rue déserte, qui le tire de sa torpeur.

Le temps lui manque et il lui faut se secouer pour se détacher de la tapisserie oppressante et s'échapper comme un malfrat de l'appartement, avec la désagréable impression que peut-être, malgré l'absence de tout indice matériel, il vient d'abandonner un élément primordial du puzzle qu'il s'efforce obstinément de reconstituer...

43

Vingt heures.

Alors que la plupart des gens se dirigeaient gentiment vers une nuit longue et orgiaque de bouffe, les deux flics se contentaient d'un repas servi avec amour par leur kabyle attitré.

— Patron, je crois qu'à ce rythme, je vais me taper une indigestion de couscous.

— Pour une fois que tu lâches ta charcuterie, Gros, tu vas pas mourir ! Que de bons légumes, de la semoule et de la viande de qualité ! C'est bon pour ce que tu as !

Le Gros, rigolard, marqua son scepticisme en avalant une bouchée gargantuesque, un demi-verre de bulles et en s'essuyant la bouche en rotant :

— Si vous le dites ! Mais je me méfie toujours un peu de ces mecs. Y...

— Quels mecs ?

— Les bougnoules, tiens ! Vous trouvez pas que son mouton est un peu trop ferme ? Il a dû traverser le désert à pied !

— T'es trop con ! Putain de raciste !

— Je suis pas raciste, patron ! Je souffre de xénophobie sélective, nuance !

Rires.

Ici, ils étaient loin du luxe tapageur affiché partout dans la capitale à l'occasion de la fin d'année. Dans le quartier, on se foutait de Noël et de ses festivités comme de sa première paire de babouches et Momo les avait reçus une deuxième fois en trois jours avec sa cuisine saine et roborative, sans chichis.

Ce soir, c'était Pochet qui régalaient et il avait tenu à les faire manger au champagne, envers et contre tout. *Pour marquer le coup*, avait-il prétexté.

L'algérien, nullement embarrassé par ce choix, s'était pointé au

bout d'une minute avec une bouteille de Veuve Clicquot du meilleur tonneau. Un aveu ! Dell'Orso le soupçonnait depuis longtemps de se livrer à de menus trafics. En plus de toutes ses autres manigances.

— Vous savez que finalement c'est pas mauvais le couscous avec le champ' ?

Ils s'étaient accordé tacitement une heure sans parler boulot et depuis l'apéro échangeaient des banalités. Notamment sur le temps épouvantable et le froid sibérien.

— C'est un peu péché, de la roteuse avec de la semoule, mais cette année les fêtes sont décidément un peu particulières pour moi !

— Ça va s'arranger ! Je vous fais confiance pour ça. Oh, et puis Noël et tout ce tralala, ça me gonfle, moi ! C'est des conneries de curés tout ça !

— En tout cas, tu remercieras Denise de ma part d'avoir sacrifié sa soirée pour moi.

— Vous bilez pas, patron ! Elle vous adore. Et puis, vous voulez que je vous dise ? Elle aime bien quand je lui débarrasse un peu le plancher. Avoir du temps pour elle. Je suis sûr qu'elle s'est couchée avec une tisane chaude et un bon film.

— Tu lui feras ton câlin en rentrant, alors ?

— Plutôt deux fois qu'une. Je vous ai dit qu'elle est bonne au lit, cette coquine ? Elle cache bien son jeu, hein ? Comme dit l'adagio : *« Les vieilles touffes réjouissent les veaux »*

— Tu viens de l'inventer, celui-là, non ?

— Peut-être !

— Sacré Maurice ! Si t'existais pas faudrait t'inventer !

Le lieutenant refit généreusement le service. Les gamelles et la bouteille donnaient des signes de fatigue, mais les deux hommes n'envisageaient à aucun moment de s'arrêter en si bon chemin.

Pochet, entre deux levers de fourchette, fit une remarque existentielle :

— Il me tarde de retourner manger chez Riton, quand même. Bouffer autre chose que de la tambouille pour fellagas. Un bon bourguignon ? Ou un civet de lièvre, tiens !

Le Canard gourmand, leur cantine, rue Saint Germain-l'Auxerrois et son tenancier Riton, l'auvergnat. Tout un monde. Le problème, c'est qu'ils n'étaient pas les seuls à aimer l'endroit et que ce soir, ils étaient sûrs d'y croiser tout le 36.

La bouche pleine comme s'il avait peur de manquer, le lieutenant sauta du coq à l'âne :

— Vous avez des nouvelles de Sylviane ?

— Tu as le don pour mettre le doigt là où ça fait mal ! En bonne règle, ce soir j'aurais dû être avec elle, tu vois. Un dîner en amoureux, avec chandelles et tout le tremblement. Au lieu de ça, je mange avec

le Maurice Pochet dans un tripot sordide.

De nouveaux rires.

— Merde, je savais pas ! Et chez vous ?

— Mauvaises nouvelles ! J'ai eu Rosa. Cet enculé de Keller a cassé une patte à Lili. Véto, plâtre, et Rosa complètement paniquée. Enfin, tu vois le tableau, quoi ! J'en suis malade !

Il raconta l'épisode de la perquisition menée par Keller et le foutoir qu'ils avaient laissé dans son appartement. Sans parler de la casse.

— Meeerde ! Les fils de pute ! Et alors ?

— Et alors, le jour où je le vois, il paiera en bloc. Et avec les intérêts !

— Tiens, au fait, l'autre jour, le Fossier voulait m'interroger sur vous. Si des fois, je savais pas des choses qui les aideraient à vous alpaguer. Et nanani, et nanana ! Me demander à moi de vous faire alpaguer ! Le con !

— Ils n'ont peur de rien.

— Ma main me démangeait tant que je lui ai demandé s'il voulait pas aussi mes cinq doigts dans la gueule !

— Tu aurais dû. Sinon, quelles sont les nouvelles au Quai ?

— On croule sous les appels anonymes, les dénonciations, les corbeaux et j'en passe ! Les gens mélangent tout. Ah, et Julie est malheureuse comme une pierre de vous savoir dans cette situation.

Il saisit la bouteille vide et la montra à Gio :

— On s'en fait une autre ?

— Question stupide !

Momo devait se tenir juste derrière la porte, car la seconde boutanche apparut avant que Pochet l'appelle. Le Maghrébin se frottait les mains. Pour une soirée calme, il allait faire une recette record. Merci la maison poulaga ! Totalement incongrue dans le bousin barbésien, une bouteille de Dom Pérignon Grande Réserve apparut comme par enchantement au grand étonnement des deux flics.

Pochet se pencha par-dessus la table avec des airs de conspirateur :

— Patron, ça vous fait pas bizarre de picoler du champ' à deux cents euros dans c'te gargote ?

— On contribue certainement à la prospérité de la petite racaille parisienne, Gros ! Mais qu'importe, pourvu qu'il soit bon !

Du coup, Dell'Orso, sans le moindre remords, leva son verre plein du liquide ambré et porta un toast :

— À tes amours, allez ! Et au succès de mon enquête !

— Vous avancez ? Comment vous faites, tout seul ?

— Je suis pas tout seul puisque tu es là ! Tiens, à propos, j'aimerais que tu fasses un truc pour moi.

Il sortit de sa poche de blouson un sachet à scellés et le tendit à

Maurice :

— C'est un verre que j'ai trouvé au cabinet de Latour. Tu...

— Putain, quand ça ?

— Hier. Pourquoi, ça te pose un problème ?

— Vous êtes sacrément gonflé quand même ! Vous entrez chez les gens, comme ça, vous fouillez, vous prenez des trucs... Vous êtes entré comment ?

— Me les casse pas, Gros ! C'est pas les gens, c'est un tueur en série.

— Vous en savez rien !

— Mais si, je sais ! M'embrouille pas ! Je t'ai envoyé par mail les empreintes de Ronnet que Simmons m'a refilées. Tu vas comparer ces empreintes à celles qui apparaissent sur ce verre et à celles trouvées chez la petite Sabine Malherbe.

— Je vous rappelle qu'on est dessaisis, patron.

— Démerde-toi ! Va voir Daurat de ma part, en douce. Il va m'arranger le coup. Si ça matche, ça veut dire qu'on a affaire à un seul et même homme, qui s'est fait refaire le portrait, qui tue depuis près de vingt ans, qui s'est payé neuf meufs et que Fergal est définitivement exonéré.

— Je m'en occupe. Donnez-moi deux jours. Demain, c'est Noël.

— OK, mais je connais d'avance le résultat, c'est simplement pour avoir du biscuit le jour où je vais le serrer.

— Le serrer ! Et comment vous comptez vous y prendre tout seul ?

Dell'Orso écarta le pan de son blouson, révélant son S&W.44 :

— Et lui ? Tu crois pas qu'il faut compter avec ?...

— Ah, parce qu'en plus, vous vous baladez avec votre pétard ! Un vrai cow-boy ! Dell'Orso, quoi ! C'est déconné !

— Au point où j'en suis, un peu plus, un peu moins ! Mais rien ne dit que j'aurai à m'en servir.

— Alors, j'y reviens. Vous allez vous y prendre comment ?

— J'ai ma petite idée. C'est une question de jours. Je te promets qu'avant la fin de l'année, il est derrière les barreaux.

Il consulta sa montre et vida son verre. Presque vingt-trois heures.

— C'est pas que je m'ennuie, mais c'est l'heure. On se fait un café, un pousse et j'y vais !

— L'heure ! L'heure de quoi ? Vous dormez jamais, ou quoi ? C'est pas possible, ce mec !

— Je dormirai pas tant que je l'aurai pas gaulé.

— Faites gaffe, patron, vous êtes limite, là. Déconnez pas trop surtout ! Pensez à votre carrière !

— Me tape de ma carrière. C'est de mon honneur qu'il s'agit, Gros ! Ça prévaut sur tout le reste !

— Mais où vous allez à cette heure ?

— J'ai encore deux ou trois choses à faire. Entre autres, lui tendre

un piège dans lequel j'espère le faire tomber...

À vingt-trois heures trente, il sonnait au 91 ter, rue de l'Abbé Groult. Les places de stationnement étant rares, il avait eu du mal à se garer et s'était contenté d'un bout de trottoir. Il n'avait pas l'intention de s'éterniser.

La fille lui avait réservé sa nuit et avait tiqué lorsqu'il lui avait annoncé l'heure à laquelle il comptait venir. Mais elle voyait tant de tordus qu'elle avait fini par accepter, du moment qu'il ne lui ruinait pas son 24 décembre et lui payait la nuit complète. C'est que les candidats solitaires amateurs de coïts tarifés ne manquaient pas le soir de la naissance du Christ !

Il l'avait contactée par Internet sur « *Les petites chéries.com* », un site qui servait manifestement d'hébergement à une flopée de putes travaillant à domicile. À leur domicile. Chaque fille disposait d'une page où elle étalait sa plastique au travers d'une série de photos, affichait ses tarifs en fonction de la prestation souhaitée et énumérait les restrictions et les obligations qu'elle imposait à ses amours de passage.

La prostitution grand luxe, avec filtre.

Le cadran du visiophone s'éclaira et une voix chaude, travaillée, demanda pour la forme :

— Samantha à votre service. Qui me demande ?

— C'est Max.

Il lui avait fourni le même pseudo que la première fois, deux semaines avant, et la pute n'hésita que quelques secondes, le temps de le dévisager.

— Salut mon chéri ! Tu t'es laissé pousser la barbe ? Tu es mignon comme ça, tu sais ? je t'ouvre...

Quand le pêne claqua, Dell'Orso poussa la lourde porte de chêne et se retrouva dans le hall feutré. Il avait les proportions d'une station de métro. Ou d'une salle du Louvre tant les œuvres d'art y étaient nombreuses. Oui, la prostitution de grand luxe !

L'ascenseur l'attendait. Direction le troisième...

Quand il se retrouva devant la porte de l'appartement, elle s'ouvrit aussitôt. Samantha, le corps masqué par le battant, lui adressa un sourire carnassier. Puis après avoir simulé un baiser, elle le précéda dans le vestibule. L'impression d'entrer dans le palais des Mille et Une nuits ! Un décor kitch au possible, du violine, du rose, photos pornos chics, statues érotiques, lumières tamisées, musique sensuelle en sourdine.

— C'est bien d'être revenu, mon chéri. Tu as aimé la dernière fois, alors ?

Son négligé vaporeux laissait deviner ses bas à couture retenus pas de fines jarretelles, son string de soie noire et l'absence de soutien-gorge. Elle fit quelques pas devant lui, et d'un mouvement du buste fit glisser sa nuisette de ses épaules. Combien de fois se livrait-elle à cette manœuvre ?

Dans le long couloir menant au cœur de l'appartement, la pute continuait d'avancer, superbement nue, dorée à point, montée sur des Louboutin hors de prix. À ce moment, tout homme normalement constitué se serait jeté sur elle et l'aurait violée séance tenante.

Mais pas Dell'Orso. Moyennant finances, il l'avait déjà découverte et explorée dans les moindres détails. Il se contenta de jouir furtivement du spectacle de cette magnifique plante vénéneuse et se baissa pour ramasser le morceau de dentelles.

— Tu vas me consacrer toute ta nuit, cette fois, mon chéri ?

— Mmmh... possible.

Arrivée dans le salon, ladite Samantha se retourna, dardant sous ses yeux deux seins en obus, une main tendue vers lui, sans un mot, en une invite explicite.

Elle parut surprise quand elle constata qu'il ne l'avait pas suivie. Désarmée, elle se couvrit machinalement de ses bras croisés devant elle et demanda :

— Pas tout de suite ? Tu préfères regarder, avant ? Tu as raison, prends ton temps ! Ce soir, je vais faire tout ce que tu voudras.

Elle se rapprocha de lui, l'érotisme à fleur de peau et tourna lentement sur elle-même, avec une science consommée, entamant une danse sensuelle censée stimuler sa libido.

Au lieu de profiter du spectacle, Gio, froid comme un iceberg, lui jeta le négligé et s'assit dans un fauteuil de cuir blanc qui avait dû coûter l'équivalent d'un an de SMIC. La moquette assortie, volubile, grimpait à l'assaut de ses mollets.

— Je ne suis pas venu pour ça, Samantha.

L'attitude de la fille changea imperceptiblement. C'était le risque quand on recevait chez soi. Tomber sur un glandu qui avait réservé la nuit, juste pour mater, sans consommer. Capable de foutre le camp à

tout moment sans payer.

Pourtant, celui-là ne lui semblait pas fait de ce bois-là. La dernière fois, il avait été parfaitement réglo.

Mais ce n'était pas mieux. Avec le temps, toutes ces filles deviennent de fines psychologues et elle subodorait que malgré sa gueule d'ange, le type pouvait se montrer dangereux. Une lueur dans le regard qui ne trompait pas disait sa détermination, sans un gramme de sentimentalisme. Il était aussi dur que du granit et elle ressentit de la peur, diffuse au fond de son être.

Elle fit mine de ne pas comprendre et s'appuya l'air de rien sur le bureau en acajou, les jambes croisées devant elle, délicieusement cambrée, les deux mains en arrière. Dell'Orso ne pouvait pas deviner qu'elle cherchait un minuscule bouton qui donnait l'alarme deux étages plus bas au proxénète qui veillait sur elle chaque nuit, prêt à intervenir. Lorsqu'elle l'eut trouvé, elle exerça une légère pression et se détacha du meuble.

— Tu es venu pour quoi, alors ?

— Pour parler. Te poser quelques questions.

Dell'Orso se leva, ouvrit le meuble-bar et tâtonna un moment dans les bouteilles. Sortit deux verres et leur servit deux cognacs. La fille porta le verre à ses lèvres et l'avalait d'un trait. L'alcool ambré lui fit du bien et elle s'enhardit :

— Tu sais, Max, je crois que tu me fais perdre mon temps. Aujourd'hui, j'ai refusé plein de clients pour toi. Alors, bois ton cognac, paie-moi et va-t'en ! C'est mieux ainsi...

Le « chéri » avait disparu de son vocabulaire.

— Tu ne m'appelles plus mon chéri ? J'aimais bien !

— Tu sens les emmerdes à plein nez, mon gars. Alors, tire-toi sans histoires. Mais n'oublie pas l'oseille, ma nuit est morte !

— Je me tire dès que tu m'auras répondu.

Samantha inspira profondément, leva les yeux au ciel et s'assit dans le fauteuil en face de lui, croisant les jambes. Elle ne s'était pas rhabillée. Troublante sensation que de discuter avec une splendide femme entièrement nue, aussi naturelle que si elle se trouvait dans un salon de thé.

Elle tourna la pendule Hermès posée sur une tablette et lui jeta avec un mépris épais comme de la mélasse :

— Il est tard. On va pas y passer la nuit. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Michel Latour. Docteur Michel Latour ! Généraliste. Ça te parle ?

— Pas le moins du monde ! Ça devrait ?

— C'est un médecin qui a beaucoup de filles comme toi dans sa patientèle.

— Des filles comme moi ? C'est-à-dire ?

— Oui, enfin, des pros du sexe.

Gio ouvrit la photo de magazine qu'il ne quittait plus, occultant à nouveau la possibilité d'une opération esthétique.

— Tu es sûre de ne pas connaître ? Regarde cette photo. C'est lui. Imagine-le avec quelques années de plus. Toujours pas ?

— Toujours pas. Le mien s'appelle Lenaud. Mais tu es qui, toi, pour me poser ces questions ?

— Je suis Max ! Contente-toi de ça.

— Tu es flic ?

— Peu importe. Ça n'a aucune importance. Réponds et basta !

— Tu viens comme ça chez moi, tu furètes et tu es grossier, en plus ! Allez, paie et dégage !

Dell'Orso ignore la sommation :

— Comment tu expliques que ce Latour ait pu obtenir de mon sperme ?

La question, saugrenue au possible dans le contexte, fut suivie d'un silence lourd de sous-entendus.

Samantha, prise au dépourvu, réprima un fou rire, vraisemblablement assaillie par une pensée comique.

— Est-ce que je sais moi, ce que tu fais de ta vie, Max !

— Ne déconne pas, Samantha. Je suis très sérieux.

— Cherche, tu vas trouver, mais ne compte pas sur moi.

— Ce mec a déposé de mon sperme sur une scène de crime et je suis accusé de meurtre à sa place. Et compte tenu des dates, le seul endroit où il a pu se le procurer, c'est chez toi ! Alors, tu as intérêt à avoir une bonne explication !

— Ne me menace pas, Max. Je ne suis pour rien dans ton histoire. Je ne connais pas ce type. Je te répète que je ne vois pas... À moins qu'il n'ait fouillé dans mes poubelles... Trouvé un préservatif... C'est hautement improbable du fait qu'elles se trouvent au sous-sol dans le local vide-ordures.

— Plus rien ne m'étonne avec lui. Remarque, je cherche la réponse à cette question, mais c'est juste pour ma culture personnelle. En ce qui me concerne, ma conviction est faite.

La pute sembla tout à coup comprendre pourquoi il l'interrogeait de la sorte :

— ... Attends, me dis pas que... Tu es bien flic, hein ? Tu n'es pas ce Dell'Orso qu'on recherche ? Mais oui, la photo à la boulangerie... c'est... c'est toi !...

Elle s'enfonça un peu plus dans le fauteuil, visiblement effrayée :

— Ne me fais pas de mal !

Gio se leva sans répondre avec un sourire amusé. Comment naissent les réputations ! Il déposa son verre sur un guéridon et se dirigea vers la porte.

— Non, attends ! Max, attends !

Le flic avait déjà la main sur le bec de canne et se retourna.

Samantha, son corps souple et chaud innocemment appuyé à son dos, l'avait suivi et, une main posée contre le battant, l'empêchait d'ouvrir. Gio pouvait sentir les effluves de *Miss Dior* dont elle s'était inondée. Un objet de désir, un corps tout entier voué au plaisir...

— Quoi, la mémoire te revient ?... Je te répète que je ne suis pas venu pour ça. Tu es magnifique, mais... pas ce soir !

— Non, c'est que... N'ouvre pas cette porte !

— Cette porte ? Mais que...

Ignorant sa mise en garde, il avait ouvert sans la moindre précaution et se trouva nez à nez avec un balèze de trois cents livres, des bras comme des cuisses, en T-shirt et jean noirs, qui obturait le passage, les deux mains de part et d'autre du chambranle.

D'une belle voix de basse, l'homme demanda gentiment, avec toute la politesse dont il était capable :

— Aboule le fric, ducon ! Sinon, je te broie !

Évidemment, ça fait réfléchir à deux fois. D'autant plus que les yeux de Dell'Orso se trouvaient à peine au niveau de la pomme d'Adam du gorille.

L'alarme ! La fille devait avoir une alarme et dès qu'elle avait réalisé ne pas avoir affaire à un micheton classique, elle l'avait sonné. Et l'autre attendait patiemment derrière la porte pour le cueillir.

La fille s'interposa entre les deux hommes, voyant venir la catastrophe.

— Zac ! Non, attends ! C'est un flic !

— Un flic ? M'en tape ! Je vais le broyer.

Une idée fixe !! Avec ces bêtes, faut pas montrer qu'on a peur. Dell'Orso le savait et, les yeux dans ceux du mastard, une main tendue devant lui pour temporiser, fit mine d'obéir :

— OK, OK, Zac ! Je vais banquer... On s'affole pas !

Sans lâcher la brute des yeux, il avait lentement passé sa main dans son blouson, faisant mine de saisir son portefeuille. Une seconde plus tard, il la ressortait, les doigts serrés autour de la crosse de son Magnum.

Un à un, la balle au centre !

Dans la même seconde, le fût du canon se retrouva pressé contre la bedaine naissante du pachyderme et un clic terriblement menaçant informait tout le monde que le chien était tiré.

La fille ne pipait mot, les mains jointes devant la bouche, toute son attention concentrée sur le kilo cinq de mort subite. Le gars, lui, devait connaître les armes à feu. Et d'après le mouvement affolé de ses yeux roulant dans ses orbites, nul doute qu'il avait déjà évalué les dégâts possibles d'une balle de .44 à bout portant.

— On réfléchit ou on continue ? Mon père disait toujours que quelquefois, vaut mieux se servir de sa tête que de ses muscles. Qu'est-ce que tu en penses, Zac ?...

45

Minuit trente. Partout on célébrait le petit Jésus qui venait de naître et Dell'Orso, lui, traînait les rues.

La pluie venait de se mettre de la partie, ruisselant avec colère dans le caniveau. La rue André-Antoine avec son unique réverbère était toujours aussi sinistre.

Gio avait abandonné le costaud complètement stupéfié. Le temps de sauter dans sa voiture. Il était venu directement de la rue de l'Abbé Groult.

Il escalada l'escalier abrupt et toqua à la porte anonyme.

Le judas s'ouvrit sur la tête carrée du gorille préposé au filtrage.

— Salut Franck ! Tu me remets ?

Le buffle ne s'attarda pas sur la carte de police, mais plus sur le visage du flic. La présence de la barbe l'intriguait, mais la voix autoritaire encore gravée dans sa mémoire le convainquit d'ouvrir. La dernière fois qu'il avait fait le mariole, il s'était retrouvé avec un Magnum .44 pointé sur sa tronche.

Dell'Orso se faufila par la porte entrebâillée et tapa sur l'épaule de la montagne de chair. Il lui jeta sur le ton de la plaisanterie :

— Je me languissais de Mario, cette vieille crapule. Il est là ?

Le mastard acquiesça d'un signe de tête et déglutit avec peine. Encore des soucis en perspective ! Bonne pâte, le flic lui évita la pâmoison :

— Je décoonne ! Je me fous de ton patron. Il peut bien sucer qui il veut, je suis pas des Mœurs. C'est Brigitte que je viens voir. Pas de souci ?

Le videur jeta un coup d'œil à sa montre et sembla réfléchir, fait hautement improbable :

— C'est à elle dans cinq minutes. Mais si vous voulez, je peux...

— Te tracasse pas, Franck. J'ai tout mon temps, je vais l'attendre.

Et il s'engouffra dans les ténèbres seulement rompues par le flash intermittent de l'enseigne rouge.

La grande blonde du vestiaire le reconnut avant même qu'il ne lui présente son badge et l'accueillit avec un large sourire. Sans doute plus physionomiste que le King-Kong de l'entrée. Elle n'avait pas changé, toujours aussi appétissante, dévêtue de ses cuissardes blanches, de ses deux pompons dorés et de son ticket de métro.

Le regard en biais, Gio se retint de la gratifier de la remarque misogyne qui l'effleura (Ça pousse ?) et se contenta du plus prosaïque :

— Vous n'avez pas trop froid ?

— Ça va, monsieur, j'ai l'habitude.

Comme elle se doutait qu'il ne venait pas pour lorgner la chair blême proposée à l'envi, elle lui proposa gentiment :

— Voulez-vous que j'appelle Monsieur Donizetti ?

— Il n'est pas au violon ? Non, excusez le jeu de mots, je blague ! Pas la peine... Je bois juste une bière et je me sauve.

— Vestiaire ?

— Non, je ne reste pas longtemps, je garde tout.

Quand il pénétra dans la salle, il faillit ressortir aussi sec, assailli de toutes parts par la fumée dense comme le smog londonien et la musique de pygmées.

Le podium était désert, sans doute une pause entre deux numéros. Les rideaux des boxes n'étaient pas encore tirés – on en était encore au stade de la nuit où l'on échangeait des propos banals –, et il put constater que la fréquentation était en baisse. Il songea un moment à tous les viandards habituels, bigots qui devaient fêter Noël en famille, loin de la luxure du *Barbarella*.

Sur un signe de lui, Ursula – ils étaient décidément tous présents, fidèles au poste – avait quitté son comptoir et venait prendre sa commande. Après un rapide coup de torchon sur sa table, une moue à faire éjaculer un séminariste et la présentation affriolante de son 95 C, elle se retourna, lui offrant avec malice le spectacle fugace de ses fesses mutines. Celle-là, il ne l'avait pas laissée indifférente lors de sa première venue.

Tout à coup, la musique assourdissante laissa place à un rythme beaucoup plus sensuel. *Erotica* de Madonna. Joe Cocker avait dû prendre sa soirée.

Les spots s'éteignirent quelques secondes avant de se rallumer, embrasant la scène de leurs lueurs violentes, révélant le corps somptueux de Brigitte Gordes intégralement à poil, à l'exception d'une perruque dorée. Tout de suite nue, chez Donizetti, on ne s'embarrassait pas de préambules.

La strip-teaseuse, collée à sa barre comme un pétoncle à son rocher, jambes écartées, descendait puis remontait lascivement le long de la tige métallique, révélant par intermittence son minou épilé, mimant

l'amour comme s'il s'était agi d'un phallus géant.

Tous les regards s'étaient tournés vers elle et au bout d'un moment, Gio distingua dans la pénombre des positions que le Kamasutra n'aurait pas désavouées.

La blonde du box voisin, une main s'agitant entre ses cuisses, vint même s'asseoir à côté de lui et lui proposa à l'oreille un petit coït vite fait sur le gaz. De crainte de problèmes vénériens, il déclina poliment et se concentra sur son bourbon.

Mais c'est égal, on a beau être vertueux, entre le numéro de Brigitte – la belle, accroupie, copulait pour l'heure avec un vibro démesuré –, et l'odeur entêtante de sexe alentour, le *Jack's* lui parut plus... moins... qu'à l'accoutumée.

Des affamés des deux sexes, nus ou boudinés dans du latex, s'amassaient maintenant au pied de l'estrade où œuvrait la copine de Nadia Delorme. Ils étaient plus nombreux que Dell'Orso l'avait pensé, surgis de l'ombre. Des mains couraient, s'introduisant partout, masturbant, malaxant, des bouches suçaient, embrassaient, des sexes pénétraient, suintaient. À force de contorsions savantes et suggestives, Brigitte les avait chauffés à blanc et quand à nouveau les lumières s'éteignirent, marquant la fin de son strip, des soupirs de déception s'élevèrent de dizaines de poitrines.

C'est à cet instant que le Rital vint saluer le commissaire. Le téléphone arabe avait fonctionné.

— Bonsoir, commissaire. Vous revoilà ? Vous aimez bien, alors ? On n'est que des hommes, n'est-ce pas ? avança-t-il avec un sourire salace.

— J'aime bien quoi ? Ta tronche ?

— Toujours désagréable, hein ?

Ursula déposa une bière devant le proxon et s'éclipsa après une œillade pour Gio.

— Dites-moi, qu'est-ce qui vous ferait plaisir. Pour oublier vos... ennuis du moment, ajouta-t-il, avec amusement. (Sadiquement, il évoquait les soupçons de meurtres dont on accusait Dell'Orso.) Allez, une fille, c'est Noël, c'est la maison qui offre !

Le sang de Gio ne fit qu'un tour. Il empoigna l'Italien par la cravate et le tira à lui jusqu'à ce que leurs visages se touchent presque :

— Tu sais ce qui me ferait plaisir, Mario ? Que tu vires ta sale gueule de devant moi et que tu m'envoies Brigitte. Et te méprends pas, c'est pour causer. Juste pour causer ! Ah, et Mario, s'il te venait à l'idée de passer un coup de fil aux flics, sache que je prendrais ça très mal. Tu vois ou faut que je te fasse un dessin ?

Donizetti faillit en avaler son cigare, se rajusta et disparut comme il était apparu.

Sur la scène, le défilé des beautés siliconées avait repris et quand

Brigitte entra dans son box, c'était au tour d'une blondasse au clitoris hypertrophié de faire montre de son savoir-faire.

Brigitte avait passé un peignoir éponge blanc et, démaquillée, les cheveux tirés en une longue tresse abandonnée sur une épaule, ressemblait plus à une employée de bureau qu'au symbole sexuel qu'il venait de voir à l'ouvrage.

Elle s'assit du bout des fesses en face de lui, alluma fébrilement une cigarette et souffla longuement la fumée. Tout dans son expression indiquait qu'elle vivait sous l'emprise d'une frayeur sans nom.

— Bonsoir, commissaire. Mario m'a dit que vous vouliez me voir.

— Et je vous ai déjà vue, tout à l'heure. Vous êtes superbe !

On devait le lui dire souvent, car elle fit un geste évasif de la main signifiant qu'elle n'y accordait aucune importance.

— Merci. Mais vous n'êtes pas venu que pour me voir me foutre à poil, si ? Pas votre genre ! Mais dites, la presse... enfin... on parle beaucoup de vous. Et vos photos partout ! Vous avez des ennuis ?

— C'est une façon de voir les choses. Mais faites pas attention aux journalistes, je n'y compte pas que des amis. Bientôt la vérité va éclater.

— La barbe, c'est pour vous cacher ?

— Vaut mieux, j'ai des collègues qui me canardent comme au ball-trap ! C'est chaud, très chaud ! Il faut rapidement mettre un terme à tout ça. Et j'ai besoin de vous...

Dell'Orso était venu pour la mettre à contribution, mais devant la panique manifeste de la jeune femme, il temporisa :

— Mais je manque à tous mes devoirs. Vous prenez quelque chose ?

— La même chose que vous !

— Bourbon ?

— Oui, j'ai besoin de quelque chose de fort. Je ne vis plus depuis notre dernière entrevue.

— Vous n'avez pas écouté mes recommandations de disparaître pour un temps. C'est pas bien ! Vous seriez bien plus tranquille !

— Ce n'était pas possible, commissaire, surtout pour Laura. Mais j'ai une trouille bleue. Rien que de penser que ce type puisse venir ici me reluquer... me... que peut-être sans le savoir, je le croise tous les jours... j'espère que vous avez de bonnes nouvelles...

Dell'Orso devança la question qui lui brûlait les lèvres :

— Je ne lui ai pas encore mis la main dessus, Brigitte, si c'est ce que vous voulez dire. Mais ça ne saurait tarder ! Et non, vous ne le croisez pas tous les jours, rassurez-vous.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que la bonne nouvelle c'est que désormais j'ai collé un nom sur le tueur.

— Quoi, le Chirurgien ? Vous l'avez identifié ?

— C'est Michel Latour, votre généraliste. Nom sous lequel vous le connaissez, mais sans doute faux.

S'il lui avait décoché un uppercut au foie, l'effet eut été identique.

— Mais... Latour ? C'est impossible ! Il est si...

— Ouais, je sais, sympa, compétent, séduisant ! On me l'a déjà dit. Et complètement fêlé. Sauf erreur, il a tué à neuf reprises. Dans des circonstances abominables, dignes du pire des psychopathes. Au Brésil d'abord, où il se faisait appeler Marc Ronnet, en France ensuite où on l'appelle Michel Latour. Et en France, toutes les victimes étaient patientes chez lui. Je ne vais pas vous faire l'historique de l'affaire, mais vous pouvez me croire.

Brigitte saisit son verre et tremblait tellement au moment de le porter à ses lèvres qu'elle en renversa sur la moquette noire. Le serrant à deux mains, elle l'avalait cul sec et fit signe à la serveuse qui passait, de renouveler. Elle remonta le col de son peignoir et alluma une nouvelle clope sans en proposer à Dell'Orso.

— Mais pourquoi être venu me dire ça, à moi ? Pour ajouter de la peur à la peur ?

Gio hésita. C'était le moment de lui révéler ce qu'il envisageait. Mais si la fille n'était pas suffisamment forte dans sa tête, ça allait se terminer en fiasco. Comme la mesure n'était pas son fort, il décida de mettre les pieds dans le plat. En y mettant toutefois certaines formes.

— Écoutez, Brigitte ! Comment dire... Je suis venu vous parler parce que je pense que vous êtes une fille solide et que malgré votre peur, vous pouvez m'aider... Je vous explique et excusez d'avance si je suis un peu trop direct : il se peut que vous soyez une de ses prochaines, sinon LA prochaine de ses cibles. Or...

La cigarette tremblait au bout des doigts de Brigitte. De profondes poches s'étaient creusées sous ses yeux et sa bouche affichait un rictus de terreur. Elle l'interrompit en écrasant son mégot :

— Vous me dites ça comme ça ? Genre, vous en faites pas, le type va vous buter, mais je vous aurais prévenue ! Mais qu'est-ce qui vous fait dire ça ? Pourquoi moi ?

— Pourquoi vous en particulier, on ne saura jamais. Mais j'ai trouvé votre nom dans son ordi et...

La fille se rebiffa et les yeux mauvais, elle lui jeta :

— Son ordi ! Son ordi ! Des noms, il doit y en avoir ces centaines ! C'est tout ce que vous avez ?

— Il y a aussi votre impression d'avoir été suivie, l'autre jour... et votre intuition que c'était lui... Mais peu importe ! À partir de maintenant, et si vous le voulez, c'est nous qui allons mener le bal.

— C'est-à-dire ?

— On pourrait lui tendre un piège. Qui a toutes les chances de fonctionner. Mais ce sera très dangereux et j'ai besoin de votre entière

coopération.

— Coopération ? Mais je ne suis pas flic ! Que voulez-vous que je fasse ?

— Me faire totalement confiance et dorénavant, faire ce que je vous dis, à la lettre. Si mon plan fonctionne, avec un peu de chance, c'est l'affaire de quelques jours. Aidez-moi à le coincer, Brigitte. Faites ça pour Nadia.

— Mais ce... c'est... dangereux, non ?

— Oui, je vous l'ai dit. Nous allons piéger le Chirurgien, ce n'est pas peu dire, celui que personne depuis près de vingt ans n'a pu serrer. Un tueur redoutable, intelligent, retors. Doté d'une chance inouïe.

— Mais comment, alors ?

— Pour commencer, vous vous habillez et je vous raccompagne chez vous. Tout de suite. Et vous n'en sortez plus jusqu'à nouvel ordre, enfermée à double tour.

— Mais Donizetti...

— Brigitte, vous ne discutez pas. Donizetti, j'en fais mon affaire, point barre.

— Mais si je reste cloîtrée... enfin, je veux dire...

— C'est là qu'est l'astuce. Vous allez l'appeler, lui dire que vous êtes malade, alitée et que vous désirez qu'il vienne vous visiter à domicile. Il fait des domiciles ?

— Oui, je crois, exceptionnellement. Je peux prétexter des règles très douloureuses et lui dire que je ne peux me déplacer, pour qu'il vienne me visiter chez moi.

— Parfait, c'était la condition *sine qua non*. Donc, vous lui demandez un rendez-vous, quand vous l'avez, vous m'en informez et je le cueille lorsqu'il se pointe.

— Ça a l'air simple dit comme ça, mais votre truc est plein d'impondérables, commissaire.

— Je sais. Il peut mettre des jours à se décider ou carrément ne pas vous répondre. Il s'est enfui et se trouve dans la nature, comme une bête blessée. Qui sait où il se trouve à l'heure où nous parlons. Mon petit doigt me dit qu'il n'a pas quitté Paris, mais il est si imprévisible ! De fait, à tout instant, un grain de sable peut se glisser dans la mécanique. C'est la raison pour laquelle je vais courir plusieurs lièvres à la fois et ne pas me contenter d'attendre.

— Comme vous dites, ça peut prendre des jours ou des semaines.

— Je ne pense raisonnablement pas. Si je considère ce qu'il s'est passé les derniers jours, je suis quasi certain qu'il va passer à l'acte à nouveau dans pas longtemps. Et s'il vous a désignée comme sa prochaine victime, on va lui fournir l'occasion sur un plateau. Sachez que tuer quelqu'un sans se faire prendre n'est pas chose facile,

notamment avec le long *modus operandi* qu'il emploie. Lui donner l'opportunité de venir chez vous – n'oubliez pas que c'est vraisemblablement ce qu'il projetait –, va le faire sortir du bois. Mais, je répète, c'est extrêmement risqué et il est primordial que vous vous conformiez strictement à mes instructions et que vous ne bougiez plus de chez vous. Sous aucun prétexte ! C'est chez vous qu'il doit venir. Absolument.

— Mais vous, vous serez où ?

— Chez vous. Ou pas loin ! Je vais voir...

Dell'Orso lui écrivit son nouveau numéro sur le coin d'un « menu » des félicités proposées dans le bordel et le lui tendit :

— Conservez ce numéro précieusement. C'est sur ce numéro qu'il faut me joindre à l'avenir. Dès qu'il vous aura contactée. Et c'est au moment où il se rendra chez vous que je vais l'arrêter. Vous, vous serez en lieu sûr, loin de lui. Mais il faudra que l'on soit plus malins que lui. Qu'à aucun moment, il ne se doute de quoi que ce soit. Je vais réfléchir à tous les détails. Vous marchez dans ma combine ?

La jeune femme acquiesça d'un timide hochement de tête en faisant tourner nerveusement une bague qu'elle portait à l'auriculaire.

Dell'Orso consulta sa Breitling :

— Alors, on y va. Je vous raccompagne chez vous. Il est... une heure trente. Vous avez son numéro ?

— Enregistré dans mon téléphone.

— Alors vous l'appellez dès votre arrivée chez vous. Vous êtes clouée au lit, vous souffrez vraiment beaucoup et le suppliez de venir au plus tôt. Arrangez-vous juste pour me laisser un peu de temps pour m'organiser.

Quand il se leva pour la suivre, alors qu'il sifflait son *Jack's*, par mégarde, son blouson s'écarta et Brigitte eut une vue fugitive sur son obusier. Elle lui jeta un regard effaré devant le gabarit de l'engin et Gio fit le maximum pour minimiser :

— C'est simplement au cas où, Brigitte. Mon outil de travail. Vous n' imaginez pas comme ça peut aider. Allez, c'est parti, le compte à rebours est enclenché !

Quand ils passèrent devant l'estrade, le commissaire s'étonna des prouesses de contorsionniste de la blonde sculpturale qui y officiait, penchée en avant, de dos, enfin si on peut dire : sa tête passée entre ses jambes écartées, elle semblait se donner beaucoup de plaisir avec une main introduite jusqu'au poignet dans son vagin, son visage crispé tourné vers la salle.

46

Elle courait Lisa, elle courait, elle courait... Seule sur le trottoir luisant de crasse de la rue Cardinal Lemoine.

Trois soirs par semaine, c'était ainsi. À peine le dernier tableau terminé, il fallait qu'elle se dépêche.

Sa prestation commençait à vingt et une heures et avec ses vingt camarades elle enchaînait quatre tableaux en quatre heures. Aussi, dans la loge qu'elle partageait avec six autres filles, entre deux numéros, chaque seconde était précieuse et elle n'avait que le temps de changer de tenue, de mettre une dernière touche à son maquillage criard avant de se retrouver sur scène au dernier des trois rangs de beautés nues.

Elle était nouvelle et on l'avait mise à l'essai, reléguée quasiment au statut de figurante. Mais avec son corps parfait, elle espérait rapidement gravir tous les échelons et se retrouver un jour au premier rang. Et pourquoi pas obtenir le poste tant convoité de meneuse de revue ?

C'est que quand elle avait passé le Channel, à vingt ans, fille-mère, son gosse dans les bras, la petite Anglaise débordait d'ambition.

Après avoir traîné sa bosse dans diverses boîtes minables de Londres, flirtant dangereusement avec le crade, elle avait décidé de se lancer dans le tourbillon des nuits parisiennes. Recommandée par une copine qui montrait ses fesses au Lido, elle avait passé avec succès son audition, cachant scrupuleusement l'existence de son petit Tom à ses futurs employeurs : les candidates à l'embauche savaient toutes qu'au Paradis Latin, on ne plaisantait pas avec le règlement et, qu'en infraction totale avec le Code du travail, il était clairement stipulé dans le contrat, outre les mensurations minimales, ou maximales, l'âge, et les obligations de vie, que les filles devaient être célibataires, condition rédhibitoire – sans doute pour s'affranchir des éventuels états d'âme d'un conjoint trop prude. De même, on exigeait qu'elles n'aient jamais enfanté. On ne leur demandait pas encore d'être

vierges, mais on y songeait.

Seules, deux ou trois danseuses connaissaient la vérité et l'avaient aidée à s'organiser lors de son expatriation, lui gardant le mioche à l'occasion.

Sylvie était satisfaite. Cette nuit, elle révisait ses cours comme jamais depuis longtemps. Faut dire que la télé dont elle se gavait habituellement lui avait foutu une paix royale. Que dalle. Que des rediffusions, une émission de variétés ringarde, deux ou trois navets français du siècle dernier.

Elle avait couché Tommy vers dix-neuf heures trente après lui avoir donné à manger et s'était mise au boulot aussitôt. Le job de *baby-sitter* lui rapportait soixante euros par semaine. Pour payer ses menues dépenses. De l'argent facilement gagné : elle était la voisine de palier de Lisa et n'avait que le couloir à traverser pour lui garder le petit bout, le mardi, le mercredi et le jeudi soir, de dix-neuf heures à deux ou trois heures le lendemain. Pour les jours de répétition, Lisa s'arrangeait avec une autre voisine d'immeuble et ainsi allait sa vie, brinquebalante et précaire.

Après un démaquillage sommaire, la danseuse nue avait refusé le café que lui proposaient ses partenaires. Abandonnant les fêtards à leurs cotillons et leur foie gras, elle avait enfilé son manteau, coiffé son chapeau et fonçait maintenant vers Cardinal Lemoine. Deux stations jusqu'à Austerlitz. Ensuite, correspondance RER aléatoire.

Or, pas question de rater la dernière rame. Sinon, à cette heure tardive, c'étaient des problèmes à n'en plus finir. Elle aurait très bien pu prendre un taxi et ainsi rentrer plus facilement et plus tôt dans son deux-pièces minable, mais c'était aller à l'encontre de ce qu'elle s'imposait : économiser jusqu'au dernier sou sur les dépenses de confort pour élever son enfant le mieux qu'elle pouvait, sans jamais rien lui refuser.

Unique dérogation : un jour, elle s'achèterait une petite voiture pour gagner en temps et en autonomie. Et deux fois l'an, ils partiraient tous les deux en vacances en Angleterre avec. Quelle joie, quelle fierté, quelle revanche !

Insensible aux illuminations profuses de fin d'année, elle referma son parapluie, dévala l'escalier escarpé, composta son ticket et courut encore pour attraper son métro. Lorsqu'elle apparut au bout du quai désert, le crissement des roues du train déchirait déjà le silence menaçant.

Dans le calme de l'appartement, propice à la concentration, l'étudiante avait l'impression que ses capacités intellectuelles étaient

décuplées.

Le seul parasite, le seul accroc à la mécanique bien huilée venait de Nicolas, un ami de fac. Enfin, ami pour elle, car lui, ne l'entendait pas de cette oreille, qui aurait bien voulu que leur relation dépasse un jour le stade du simple flirt. Pour faire valoir ses chances, maladroitement, il l'appelait quasiment toutes les heures.

Et cette nuit, il était particulièrement entreprenant. Si bien qu'elle avait dû mettre son portable sur vibreur, craignant de réveiller Tommy. Il faut dire qu'en plus d'être chiant, il était très doué en maths et l'avait souvent tirée de galères pas possibles. Alors, elle faisait contre mauvaise fortune, bon cœur, contenant au mieux ses ardeurs.

Au énième appel, elle laissa vibrer longtemps, persuadée qu'il allait se lasser... Mais non ! Elle le prit et le réprimanda à mi-voix :

— Oui, Nico... Mais tu m'as déjà appelée y'a dix minutes ! Je t'ai dit que...

— Non, pas ce soir, je bosse, Nico... J'ai interro demain...

— Oui, philo. Mais on s'en fout. Je dois bosser. Je profite que je garde le petit...

— Je sais pas, on verra... On est trop jeunes... Nico ! Je t'ai dit non ! Cherches-en une autre...

— Eh bien, moi, je t'aime pas ! Fous-moi la paix !

Et elle raccrocha. C'était dit abruptement, mais elle savait que de la sorte le puceau contrarié ne l'importunerait plus de la nuit. Jusqu'au lendemain.

Il lui fallut plusieurs minutes avant de recouvrer ses esprits et se replonger dans Nietzsche.

Lisa sauta en voltige dans la première voiture venue et resta debout dans l'allée. Déjà elle pensait aux deux cents mètres qu'elle devrait parcourir en courant pour ne pas louper sa correspondance. Sinon, c'était vingt minutes d'attente, avec tout ce que cela comportait de dangers, de fantasmes et de peur.

Les deux stations défilèrent comme dans un cauchemar, dans l'angoisse de voir surgir ces zonards qu'elle redoutait tant. Elle les avait déjà vus à l'œuvre par la glace de communication entre deux wagons quand ils s'en étaient pris à un jeune un peu trop efféminé à leur goût et l'avaient rossé de coups dans l'indifférence générale. Alors, une femme !

Surtout à cette heure, ils auraient cent fois le temps de la violer avant que l'alarme ne soit donnée. Avec ou sans sa bombe lacrymogène.

Sitôt les portes ouvertes, elle fonça dans le couloir qui s'ouvrait devant elle, empêchée par ses vêtements trop étroits, fuyant inconsciemment le bruit de ses talons. Elle connaissait le tunnel par

cœur et aurait pu décrire chacun des graffitis qui le défiguraient.

Le courant d'air glacial véhiculait une odeur prégnante de pisse et d'excréments.

Le tapis roulant était toujours en panne, l'œuvre des voyous qui pouvaient ainsi harceler les voyageurs à leur aise. Après le virage où, la journée, des groupes jouaient de la guitare, ce seraient l'explosion de clarté, le décor spartiate et froid, les quais à perte de vue de la gare RER récente et déjà vandalisée,

Ils n'étaient que trois dont elle, tendue comme un arc. Sans compter le SDF endormi sur un banc...

La minute que dura son attente lui sembla une éternité. Elle s'occupa en marchant de long en large, les bras croisés, enserrant son parapluie à le briser. Avala un Lexomyl. Son médecin lui en avait prescrit pour calmer ses angoisses et depuis, elle en faisait une consommation effrénée, s'amourachant peu à peu de son tuteur chimique.

Malgré l'anxiolytique, quand le grand boutonneux se dirigea vers elle, les yeux dissimulés derrière des verres au mercure, elle éprouva un bref mouvement de panique, avant de le voir se retourner et se diriger là d'où il était parti.

Tu fantasmes trop, ma fille !

Puis le serpent de métal l'avalait pour dix minutes d'un trajet aérien, la pluie agressant sauvagement les vitres, noyant tout dans un torrent noir d'encre.

Vers minuit, la tête farcie de formules mathématiques, de version anglaise et de principes philosophiques, Sylvie envoya bouler ses bouquins et ouvrit *Netflix*. Sa série de science-fiction. Le son au minimum, une bouteille de coca à portée de main, elle divagua de l'écran de télé à celui de son portable, envoyant des tonnes de textos à ses copines.

Puis, une heure plus tard, vaincue par le sommeil et après s'être assurée une nouvelle fois que tout allait bien pour Tom, elle s'allongea sur le canapé et s'endormit en quelques minutes.

Dans la pièce voisine, le bambin dormait profondément, babillant par intermittence...

Lisa débarqua à deux heures dix-huit dans une gare vide de banlieue. Elle traversa le hall éclairé à l'économie d'une rampe de néons tremblotants et se mordit les lèvres. Encore bien un kilomètre à parcourir à pied. Et là, Lisa, pas de taxi possible !

Elle sortit sur le trottoir, ouvrit son parapluie et hésita un instant. Comme les trois soirs de semaine où elle bossait ! Elle pouvait être chez elle en vingt minutes en marchant vite. Ou en dix. En passant par

la friche industrielle, là, sur sa gauche. Qui devait être réhabilitée en espaces verts. Un jour...

Ensuite, plus qu'à traverser une rue, une place et dodo dans les bras de Tom ! Non sans avoir placé le cadeau de Noël de son bébé au pied du lit !

Les silhouettes trapues des hangars, tapies dans le noir, lui semblaient des monstres prêts à l'engloutir. Souvent, elle croyait y voir des ombres furtives le long des allées herbues, entendre des bruits, des crissements suspects, comme si les carcasses d'acier pleuraient leur décrépitude.

Mais pas cette nuit. Cette nuit, la pluie tambourinait fort sur les toits de tôle, un tintamarre qui occultait tous les autres bruits. Y compris celui de son cœur gorgé d'adrénaline.

Elle hésitait, Lisa, mais à chaque fois, elle optait pour la friche, au mépris des risques, par-dessus sa terreur, bien trop crevée pour ne pas raccourcir son parcours à pied. Comme cette nuit...

Sylvie s'éveilla et se rendormit vingt fois, se leva deux fois pour boire de l'eau fraîche, se retourna sur le canapé, cauchemarda à son contrôle du lendemain...

Quand soudain, une petite voix pleurnicharde :

— *Sylvie ! I am alone in bed ! Where's mummy ? I want mummy !*³⁴

La jeune fille sursauta dans son sommeil pyrétique comme si un scorpion l'avait piquée. Tommy ! Diffusément, elle reconnut sa voix, s'assit et passa fiévreusement une main dans ses cheveux tout en cherchant l'heure : près de cinq heures. Deux heures de retard. Pas le style de Lisa, mais pas du tout ! De plus, les deux femmes étaient d'accord qu'en cas de problème, la jeune maman téléphonait pour la prévenir. Alors quoi ?...

— Tommy ? Tu ne dors pas ? *Why are you awake ?*³⁵

Le petit garçon en pyjama se tenait debout dans la porte de sa chambre, un nounours dans une main, l'autre frottant ses yeux endormis. Des larmes coulaient sur ses joues rebondies et entre deux hoquets, il gémit :

— *I'm alone in bed, Sylvie ! I'm afraid !*³⁶

Cinq heures ! Et Lisa n'était pas rentrée ! Elle, si ponctuelle. Même si elle avait manqué une correspondance, elle n'aurait jamais eu autant de retard !

Sylvie vérifia son portable pour s'assurer qu'elle ne l'avait pas stoppé par mégarde. Mais non ! Aucun appel en absence, aucun SMS ! Elle se retint de paniquer, prit Tommy dans ses bras et le berça tendrement, une main derrière la tête pour le réconforter. Mais son instinct lui criait qu'il s'était passé quelque chose...

35- Pourquoi ne dors-tu pas ?

36- Je suis seul dans mon lit, Sylvie ! J'ai peur !

25 décembre

Huit heures, 36, quai des Orfèvres.

— C'est un renard, on l'aura jamais.

— Si tu répètes encore une fois cette connerie, Fossier, je te vire !

L'ambiance n'était pas au beau fixe dans le bureau de Keller. On avait veillé tard et les mines étaient un peu tirées, mais, malgré la date, c'était réunion de synthèse.

Les trois lieutenants, Fossier, Tixier, Brisard et Legrand, un stagiaire, avaient reçu la convocation par SMS dans la nuit. Keller savait que sa cote de popularité en prendrait un coup, mais il s'en tapait comme de sa première dent. L'enquête et la chasse de Dell'Orso piétinant lamentablement, l'Alsacien, d'humeur massacrante, passait sa rage sur ses hommes.

Et sa fracture du nez n'arrangeait rien : ses ecchymoses en voie de résorption viraient bien lentement du violet au jaune moutarde, mais la douleur se réveillait à chaque fois qu'il montait en pression. Comme ce matin... Il ferma une seconde les yeux et tâta son plâtre. Ça devenait un toc.

— Si tu veux changer de boulot, Fossier, je te conseille *Auchan*, comme caissier, ils embauchent. Mais ne me casse plus les couilles avec ton défaitisme ! C'est un malin, je te l'accorde, mais j'en ai coffré des plus malins. Qu'est-ce que ça donne au niveau carte bleue ?

C'est le stagiaire qui s'y était collé. Plein de bonne volonté, il avait eu beau se défoncer, depuis sa disparition, il n'avait trouvé aucun mouvement sur le compte de Dell'Orso :

— Son dernier retrait a été effectué le jour où il s'est tiré, le 19 décembre, en bas de chez lui, rue Lepic. Depuis, plus rien. C'est comme s'il avait changé de planète. J'ai mis une alerte, je serai prévenu dès qu'il bougera, mais...

Keller le fusilla du regard avant que lui aussi ne fasse part de ses

états d'âme.

— Tiens-moi informé. Et les photos ? Des témoignages sérieux ?

Ce fut au tour de Tixier de répondre :

— Non, patron. Tout le monde l'a vu bien sûr, mais dès qu'on creuse un peu, on s'aperçoit qu'on n'a que des mythos. On a affiché deux mille portraits, vous imaginez le nombre de connards qui vont appeler ? De toute façon, il se laisse pousser la barbe, des lunettes, une casquette et basta, impossible de le reconnaître.

— C'est sûr que c'est pas avec ça qu'on va le pincer, mais faut continuer. Ça lui met la pression. Et on sait jamais, on n'est pas à l'abri d'un coup de bol ! On surveille toujours sa femme et sa baraque ?

— Mmmh, même que l'autre jour, elle nous a fait un coucou. Ils forment pas un couple pour rien, ces deux.

— Pareil pour les écoutes, il nous a lancé un petit bonjour alors qu'il discutait avec elle. Tiens, il a annulé leur repas de Noël, si ça vous intéresse.

Keller mordilla son stylo avec l'application d'un raton laveur, le jeta sur son bureau et se prit la tête à deux mains, le sang pulsant à ses tempes. Il avait réellement l'impression de perdre son temps et celui de ses équipiers :

— Bon, arrêtez-moi toutes ces conneries. Qu'au moins, on évite de passer pour des cons. On a affaire à un des meilleurs flics de la Crim' et il sait exactement où on l'attend. Donc, inutile de compter sur lui pour se louper. Toutes nos manœuvres, il les connaît par cœur, il les a utilisées des centaines de fois.

Une question flottait dans l'air de la pièce, subliminale : « *Alors, on fait quoi ?* »

Le commissaire poursuivit comme pour lui-même :

— Il se cache pourtant bien quelque part, bordel !

Puis à haute voix :

— Et Pochet ?

Fossier se garda bien de révéler qu'il avait failli se faire démolir le portrait et biaisa :

— J'ai un gars sur lui, mais il est prudent comme un serpent. Ils ont dû se voir une ou deux fois. Le Gros est sorti de chez lui à des heures où il n'avait rien à foutre dehors, mais lui aussi c'est un roublard. À chaque fois, il a fait une rupture de filature et on l'a perdu...

— Vous êtes nuls ! Il sort en bagnole ?

— Vous pensez à un mouchard sous sa caisse ? Non, il se sert du métro.

— Et ils communiquent comment ?

— Sans doute portable. Mais Dell'Orso a dû s'équiper de téléphones prépayés, intraçables. Par contre, on a retrouvé son smartphone,

tiens !

— Ah bon ? Et alors ? Comment ?

— Vous emballez pas, patron, il l'avait vidé avant. Rien à espérer de ce côté.

— Avant quoi ?

— Avant qu'il le planque dans un taxi...

— Le but de la manœuvre ?

— Juste pour nous faire chier, et pour faire faire trois fois le tour de Paris à deux de nos voitures.

— Ah, il se marre bien, hein ? Le pédé ! Et le chauffeur de taxi, on l'a interrogé ?

Le mutisme et la mimique de Fossier valaient réponse.

— Et la petite Rieux, là ?...

— Quoi ?

— Ils sont très proches, paraît-il. Et si elle le planquait ? D'autant que peut-être, il se la tape !

— On a vérifié. Non, rien. Elle aussi est sur écoutes, mais ils ne se sont pas parlé. Non, un serpent, je vous dis.

— Un renard, tu disais, non ? Bon, allez, dégagez-moi le plancher ! Je vous ai assez vus !

Une fois seul, Keller se leva et alluma sa dixième Gauloise de la journée. Ce mec allait le rendre fou.

Les mains croisées derrière le dos, il se planta devant sa fenêtre et fit son examen de conscience...

La tête sur le billot, il n'aurait jamais avoué qu'il savait se battre contre des moulins à vent et que sa conduite était plus dictée par son ressentiment pour Gio. Et qu'au fond, malgré les éléments de preuve accablant son homologue, jamais il n'avait envisagé sérieusement sa culpabilité. N'empêche, cet ADN qui se baladait sur deux scènes de crime : il aurait payé cher pour connaître le fin mot de l'histoire.

Ce qui s'appelle un dilemme ! Comment ne pas perdre la face, sa crédibilité sans se désavouer ?

Il se rassit et sentit la sueur perler dans son dos. Bon sang, à quelques mois de la retraite, il venait d'hériter de l'affaire la plus délicate de sa carrière ! De celles qui peuvent vous briser comme un rien !

Au même moment...

Le commissaire divisionnaire Leroy était à son bureau depuis deux bonnes heures. Le temps d'emboucaner très largement la pièce d'arômes de *Cavendish*.

Il avait sacrifié sans la moindre hésitation les trois jours de congé annuels qu'il s'octroyait à Noël pour rendre visite à sa vieille mère, à Cancale. Le boulot d'abord. Il songea néanmoins avec nostalgie à l'orgie d'huîtres qu'il s'offrait à chaque fois. Cette année, son réveillon d'anachorète s'était résumé à un peu de foie gras, un verre de Chablis et un bon bouquin.

Le Quai des Orfèvres était quasi désert. Hormis le groupe Keller et le personnel de service, réduit à sa portion congrue.

Contrairement à l'accoutumée, on aurait entendu une mouche voler. Même les téléphones, d'ordinaire si bruyants, semblaient fêter Noël.

Devant lui, un seul dossier, une chemise rouge, fermée, le 123-21, les autres se trouvant dans l'armoire métallique à code, derrière lui. Le dossier qui lui pourrissait la vie. Il venait de l'éplucher pour la énième fois, espérant y déceler une faille dans l'itinéraire criminel du Chirurgien. Le problème, c'est que, hormis les éléments consignés par Dell'Orso avant qu'il ne soit dessaisi, rien de nouveau n'était venu l'enrichir. Et pour cause, Keller, convaincu de la culpabilité de Gio, avait donné une tout autre orientation à l'enquête.

Bastos, attiré par sa présence, était descendu d'un étage et pointa le museau à la porte restée ouverte, se frottant contre l'huisserie.

— Tiens, te voilà, toi ? Tu voudrais bien savoir où se cache ton maître, hein ? Pauvre bête !

Cette enquête avait quelque chose de nauséabond. Jamais dans sa longue carrière, il ne s'était autant senti en porte-à-faux. Obligé de lancer une procédure contre son meilleur flic. Et c'était cette tête de

mule de Keller qui l'instruisait ! Mais comment faire autrement ? Keller s'était occupé du meurtre de Sylvia Frémont, le premier commis par le Chirurgien en France, et l'affaire lui revenait de droit.

Une véritable impasse ! De laquelle il ne savait pas comment sortir !

Quand son vieux téléphone de bakélite grelotta, Leroy souleva un sourcil. Peu de gens connaissaient le numéro de sa ligne directe. Très peu de gens.

Il posa une main sur le combiné, hésitant à décrocher. Il n'était pas venu au bureau pour discuter le bout de gras, mais pour bosser. On le rappellerait...

Les sonneries lancinantes, têtues, continuaient à s'égrener, comme si son correspondant insistait pour lui parler.

Une dernière bouffée de sa pipe, puis il se décida enfin :

— Leroy, j'écoute...

— Joyeux Noël, patron.

— ...

— C'est Dell'Orso ! Le fugitif...

— Tu crois que j'avais pas reconnu ta voix ? Bon sang ! Mais qu'est-ce que tu me fais, là ?

— J'étais sûr de vous trouver au 36. Même aujourd'hui. Vous n'avez pas rendu visite à votre maman, cette année ?

Au son de la voix de Gio, son cœur s'était rempli littéralement de joie, mais la colère l'emporta sur tout autre sentiment. Il répéta la dernière phrase du commissaire en se foutant de lui :

— *Vous n'avez pas rendu visite à votre maman, cette année ?* Tu crois qu'avec tes conneries, j'ai le cœur à ça ? Non, mais est-ce que tu te rends compte dans quelle merde tu m'as fourré en t'enfuyant ? Gamin !

— J'étais obligé, patron ! Vous ignorez sans doute que Keller m'a tiré dessus. Vous voulez quoi ? Que je me rende pour qu'il me bute ou me foute au gnouf et que le Chirurgien continue de se friser les moustaches ?

— Il t'a tiré dessus ?

Dell'Orso lui raconta brièvement sa fuite désespérée sur les toits de la rue des Ormeaux et les deux tirs pour tuer qu'il avait essayés.

Le divisionnaire crut que le ciel lui tombait sur la tête. Le monde à l'envers ! Les flics se tiraient dessus entre eux !

— Le drame, c'est que je ne peux même pas le lui reprocher ! Malgré les graves éléments de preuve qui pèsent sur toi, tu ne réponds pas à l'injonction d'un officier de police de t'arrêter. Le flic a parfaitement le droit de se servir de son arme. Je sais que c'est très con, mais si on considère les choses d'un point de vue strictement réglementaire, il n'y a rien à dire !

— Ouais, et d'un point de vue strictement humain, il mérite mon poing dans la gueule pour ça. Ça et plusieurs petites autres choses ! Mais, on aura une conversation entre hommes, un jour, lui et moi.

Le divisionnaire secoua la tête, ruminant son impuissance en mordillant sa pipe. Celui-là était décidément indomptable. Il grogna :

— Arrête tes âneries ! Tu lui as déjà pété le nez, ça te suffit pas ?

— Pour l'instant, j'ai d'autres chats à fouetter et peut-être que le jour où je vais lui tomber dessus, dans ma grande mansuétude, il n'aura droit qu'à une gifle.

— Tu es commissaire de police, Gio ! Arrête de jouer les Zorros ! Nous devons à tout prix calmer le jeu. Cet après-midi, je suis convoqué au ministère et je sais d'avance pourquoi. Ils vont encore m'étriller et je n'ai plus Gouvier pour me couvrir. Lavallières est un petit con aux dents si longues qu'elles rayent le parquet. Si ça tourne au vinaigre, il va tous nous saquer pour sauver son cul. Sans la moindre hésitation. Je suis vraiment désemparé sur ce coup. C'est la première fois qu'un truc pareil m'arrive... Pourquoi tu m'appelles, au fait ?

— Pour vous remonter le moral !

— J'en ai bien besoin ! Mais encore ?

Dell'Orso y alla carrément. Avec Leroy, inutile de biaiser.

— Je sais qui est le Chirurgien. Ne me reste plus qu'à le choper. Je ne vous en dirai pas plus.

— Et tu sais, bien sûr, que ce n'est plus ton enquête et que tu étais censé rester chez toi en attendant que tout ça soit réglé et que je te réintègre ?

— Oui, et attendre que Keller vienne me flinguer !

— Et surtout je te rappelle que tu ne dois pas te servir de ton arme.

— Patron, on va pas se la faire faux jeton, non ? Vous et moi, on sait pertinemment que c'est hors de question que j'attende les bras ballants. Et que vous ne pouvez pas compter sur ce con de Keller qui fait totalement fausse route. Alors, ça restera strictement entre vous et moi, mais sachez que c'est moi qui vais tirer les fils de cette affaire. Et dans pas longtemps, si la chance veut un peu me sourire ! Vous pensez qu'il va se laisser cueillir sans arme ? Juste avec une fleur ?

— Qu'est-ce que tu veux dire par « *c'est moi qui vais tirer les fils de cette affaire* ? » Et que vient faire la chance là-dedans ?

— Je veux dire que je ne suis pas resté inactif et que je suis à deux doigts de le serrer.

— Et dis-moi avant que je meure de vieillesse, je suppose que ton affreux te donne le coup de main indispensable à tes investigations ?

— Qui ça ?

— Tu n'as pas dit qu'on se la jouait pas faux jeton ? Pochet, tiens ! Prends-moi pas pour une moule !

Dell'Orso ricana :

— Pas seulement Pochet, patron ! Pas seulement. Et juste un petit peu. Mais ce qui compte, c'est que je touche au but. Je lui ai tendu un piège dans lequel, je pense, il va se prendre.

— Et je suppose que tu ne vas rien me dire non plus sur ce piège ?

— Non, patron. Mais seulement pour ne pas vous mettre dans l'embarras. Moins vous en savez, mieux c'est. On pourrait vous le reprocher. De cette manière, en cas de... problème, vous échappez aux tracasseries administratives habituelles.

— Problème ? Problème de quel ordre ?

— Ben, vous savez bien que n'importe quel plan peut subir des aléas. Un grain de sable qui se coince dans un engrenage, et hop ! Mais sachez, si ça peut vous rassurer, qu'aucun personnel du 36 n'est impliqué dans ma combine. Et que le jour J, je serai seul en face de lui.

— Super ! Et c'est quoi le plan ?

— Là, vous essayez de ruser. Chuuut ! Le moins possible, patron ! Le moins possible !

— Dis-moi, je ne suis pas un perdreau de l'année. Aucun personnel du 36, ça veut dire que tu as mis à contribution des « civils » ?

— ...

— Gio ! Il n'en est pas question, tu m'entends ? À aucun moment !

— C'est pour la bonne cause. C'est une pute qui était amie avec Nadia Delorme. Elle a juste donné un coup de téléphone et elle disparaîtra le moment venu, point barre. Je pense qu'il va venir à moi beau comme un camion. Que lui et moi, entre hommes... J'adore !

— Tu n'as pas intérêt à te loucher, Gio ! Sinon, tu es foutu. Et moi, si on apprend que j'étais au courant de tes manigances, je vais passer ma retraite à fouiller dans les poubelles.

— Non, non, vous allez passer votre retraite à Cancale, à pêcher et vous bourrer d'huîtres. Et avec votre solde pleine et entière, faites-moi confiance. Vous savez très bien comment ça se passe. C'est un métier où somme toute on est très peu considéré, comme actuellement, où malgré mon passé, aux yeux de la plupart des flics, des journalistes, des politiques je suis l'homme à abattre – vous avez bien vu la presse, et vous verrez la suite cet après-midi –, mais dès que je l'aurai pris, je serai à nouveau le plus beau, le plus fort ! Et vous avec !

— C'est à la fois vrai et lamentable ! Mais dis-moi, tu as élucidé le mystère pour ton ADN ?

— Non, là, je sèche. Mais je me fais fort de lui extorquer l'info quand je l'aurai sous la main.

— C'est bien beau tout ça, mais tu comptes le mettre au violon quand ? La situation est devenue intolérable. On va dénombrer des suicides en haut lieu dans pas longtemps ! Tu es sûr que ton piège va

fonctionner ?

— Quasi sûr ! Je lui ai offert une opportunité qu'il ne laissera pas passer.

— Et en attendant, tu fais quoi ?

— Ben, vous l'avez dit ! J'attends !

Le divisionnaire gratta pensivement sa barbe rêche et soupira, à bout d'arguments. Ce mec et son naturel imperturbable lui coupaient les bras !

— Super ! On a un tueur en série dans les rues de Paris et le commissaire Dell'Orso attend !

Le mâle alpha, tapi dans le noir, patientait depuis près de trente minutes, ses yeux rouges mi-clos. Tassé ainsi sur lui-même, il paraissait encore plus gros qu'il ne l'était.

Répartis alentour, six de ses congénères attendaient patiemment que leur chef leur donne le signal pour reprendre le festin. Le couple qui copulait non loin d'eux aurait pu entendre le bruxisme fiévreux de leurs dents aiguës s'il ne l'avait pas couvert de ses halètements.

Les rats. Rien n'est plus patient qu'un rat qui a faim. Capable de rester immobile des heures durant, tendu vers son but. Capable des plus folles manœuvres pour obtenir ce qu'il désire. Ceux du hangar N° 6 ne faillaient pas à leur réputation.

La friche industrielle comportait une dizaine de bâtiments. Hangars, ateliers, usines. Autrefois zone d'entreprises prospères, elle avait lentement glissé dans l'abandon jusqu'à cessation totale de toute activité dix ans auparavant. La plupart des ouvertures avaient été murées par la municipalité par mesure de sécurité, en attendant qu'un promoteur en fasse l'acquisition pour y construire des logements. Mais rapidement la vie avait repris ses droits. Des brèches étaient apparues dans les parois de bardages métalliques dénonçant une activité clandestine. De fait, peu à peu, en plus de permettre un passage rapide de la gare RER au centre-ville, la zone était devenue le refuge des zonards, des squatters et camés de la banlieue sud. Et des couples illégitimes en mal de caresses rapides. Quelquefois, la nuit, des gamins y venaient jouer à se faire peur, leurs fantasmes exacerbés par les ombres spectrales des constructions décaties.

Le hangar N° 6 était un ancien atelier d'usinage mécanique. Il avait été abandonné en l'état, son exploitant ne prenant même pas la peine de débarrasser les machines-outils. Lui, moins cher et plus pratique qu'un hôtel de passe, était tacitement devenu le lieu privilégié des « amoureux » désireux de tirer un coup vite fait bien fait. L'obturation de ses ouvertures créait une obscurité et un silence propice aux ébats

sexuels, à deux pas de l'animation de la ville.

Les deux se donnant en spectacle aux rats étaient habitués des lieux. Ils y venaient une à deux fois par semaine.

L'homme debout, le pantalon sur les chevilles, la tête renversée, se servait de la bouche de sa partenaire comme d'un sexe, les deux mains crispées dans ses cheveux, l'envahissant jusqu'à la glotte. Seuls, ses grognements de plaisir et sa respiration saccadée troublaient la quiétude de l'immense carcasse métallique. La fille à demi-étouffée par le membre qui la transperçait ne restait pas inactive, qui tout en se masturbant, pompait la verge avec une volonté digne d'éloges.

À un moment, l'homme sentit les premiers effluves désagréables, mais il mit l'odeur sur le compte de la vétusté des locaux et de l'air vicié qu'ils renfermaient. Il ne ralentit son rythme qu'une seconde puis se replongea dans la gorge profonde avec encore plus de brutalité. À ce moment, les yeux crispés de plaisir, rien n'aurait pu le dévier de son objectif. Quand il perçut les premières vagues dans ses reins, il se retira vivement pour ne pas éjaculer et la fille docile se leva. Fit quelques pas vers la première machine.

Puis elle lui tourna le dos et se pencha sur un tour à métaux, le cul pointé vers son partenaire. D'une main elle souleva sa jupe de cuir et de l'autre empoigna le sexe palpitant, le guidant au plus haut. Comme à chaque fois.

Lors de leurs rencontres clandestines, elle ne portait pas de culotte. Un rite.

L'homme prit son temps avant de la pénétrer, savourant l'instant. Quand, rendu fou par la chaleur qui se dégageait de son sphincter il la sodomisa d'un trait, elle hurla autant de douleur que de plaisir.

Ils s'accouplèrent ainsi sauvagement, à grands coups de reins, durant de longues minutes sous les yeux du mâle alpha et sa bande, imperturbables.

De temps à autre, dehors, ils entendaient des conversations, des rires, des cris : les passagers du RER.

Il faisait un froid de gueux dans les tôles disjointes parcourues de courants d'air, mais les deux amants adultères n'en avaient cure, tout à leur besogne.

Au fur et à mesure qu'ils montaient vers le plaisir, la puanteur qu'ils avaient sentie au début ne faisait que s'accroître. À tel point que leur coït s'en trouva perturbé. C'est l'homme qui stoppa en premier ses allers et retours provoquant un gémissement de dépit de la femme. Elle se retourna et revint à la charge avec insistance, la main flattant le sexe massif, mais il la retint. Leva le nez, humant l'odeur entêtante et insupportable, mélange de mort et d'excréments, et le dégoût le fit débânder inéluctablement.

— Alors ? demanda la fille, dépitée.

L'homme fit un geste signifiant qu'il n'était pour rien dans ce manque de forme inattendu et tout en se rajustant – le plaisir n'y était plus –, se promit de changer de spot la prochaine fois.

Dans les ténèbres absolues, comment auraient-ils pu deviner que le cadavre de Lisa Norton, tassé contre un établi parmi les capotes usagées, les canettes et les emballages vides, les observait de ses yeux vitreux et qu'ils piétinaient depuis dix minutes ses viscères déchiquetés.

La ripaille des rats...

Quatorze heures. Ministère de l'Intérieur. Place Beauvau.

Le ministre Lavallières ne décolérait pas.

L'affaire du Chirurgien empoisonnait les hautes sphères depuis plusieurs jours et, dans les arcanes du pouvoir, plus d'un haut fonctionnaire, dont lui, ne dormait plus la nuit. Comme s'il n'en avait pas assez avec les gilets jaunes et les islamistes !

De surcroît, il sortait de l'Élysée où il venait de se prendre une branlée en règle par le Président et le Premier ministre. Une avoinée qui équivalait à un limogeage si ses subordonnés ne se bougeaient pas le cul. Et rapidement.

Et lesdits subordonnés, convoqués *illico*, se tenaient devant lui, le doigt sur la couture du pantalon.

Sans un mot, il leur fit signe de s'asseoir et parcourut la presse que son secrétaire avait préparée pour lui. Tout en lisant en diagonale, il tétait nerveusement son Monte-Christo et rejetait la fumée dans la vaste pièce sans demander l'avis de personne. La loi Evin anti-tabac ne le concernait pas. Ou plutôt, il s'en foutait !

Tous les journaux de France et de Navarre parlaient de l'affaire, avec plus ou moins d'animosité en fonction de leur couleur politique.

Pour meubler l'attente, le préfet de police, le directeur général de la police nationale et le commissaire divisionnaire Leroy s'absorbèrent dans la contemplation du décor clinquant. De la feuille d'or au kilo, des tentures de velours épaisses, de la tapisserie d'Aubusson, du Louis XVI à profusion, des pampilles, des entrelacs, du bronze.

Aucun des trois hommes n'osait rompre le silence compassé du bureau, seulement violé par moments par le froissement des feuilles tournées.

Après quelques secondes lourdes de menaces, Lavallières leva les yeux par-dessus ses lunettes demi-lune, une expression de fort mécontentement déformant ses traits poupins :

— Messieurs, pensez-vous que vous puissiez être fiers ?

Volontairement, il avait employé le « vous » et non pas le « nous ». Sans fioritures, asséné violemment, méchamment, qui laissait augurer de la suite.

Deux réactions. Rouge aux joues et fines gouttelettes de sueur au-dessus de la lèvre supérieure pour les deux caciques de la police nationale et augmentation du rythme cardiaque dû à la colère, pour Leroy, l'homme de terrain. Contrairement aux deux pistonnés promus à leur poste après force léchage de cul et qui s'évaporeront avec le prochain remaniement, lui, avait grimpé au sommet de la Crim' en mouillant la chemise, quelquefois au risque de sa vie. Les deux faces d'une même pièce.

Leroy savait la tournure qu'allait prendre la conversation et ne s'était rendu au rendez-vous que pour tenter, si c'était possible, de sauver un peu de la réputation de son ami Dell'Orso.

Sans état d'âme, le ministre poursuivait son sermon :

— On va finir par tous se faire virer !

Coup d'œil semi-circulaire :

— Vous comprenez ce que je veux dire, Messieurs ? Tous !... Voyez plutôt : le Figaro : « ... *la Brigade criminelle dépassée...* », ça, c'est pour vous, Monsieur le divisionnaire. Mais pas seulement, quand votre institution est sous le feu des journalistes, c'est vous, c'est moi, ce sont ces deux messieurs, c'est la République qui déguste !

Ben, voyons ! Et t'as oublié le Pape !

Lavallières poursuivait impitoyablement ses citations :

— L'Aurore : « ... *peut-on encore faire confiance à notre police ?...* », le Parisien : « ... *le Chirurgien fait régner la terreur sur la capitale !...* ». Ouest France : « ... *le commissaire Dell'Orso court toujours. Celui que l'on soupçonne d'être le Chirurgien...* ». Et j'en ai d'autres ! Monsieur le préfet de police, qu'avez-vous à me dire ?

Habituellement les deux hommes, camarades de promo de l'ENA, se tutoyaient et s'appelaient par leur prénom. Mais aujourd'hui, c'était jour d'engueulade. C'est Lavallières qui, par solidarité de caste, avait promu son ami à ce poste. Les deux étaient aussi au fait des affaires de police qu'un charcutier de l'horlogerie.

Devant ses deux subordonnés, le préfet rougit jusqu'aux oreilles et balbutia une vague excuse :

— L'enquête avance, Monsieur le ministre, mais elle pourra s'avérer longue. Très longue. Nous avons affaire à un suspect redoutablement intelligent et rompu à toutes les techniques d'investigation. Si bien que...

— L'enquête avance, l'enquête avance ! C'est ce qu'on dit quand on n'a rien à dire ! Vous croyez que le Président va s'en contenter ? Avec les élections dans six mois ? Vous savez que la campagne a

commencé ? La sécurité, une des préoccupations principales des Français ! Et nous, nous avons un tueur en série dans les rues et on n'est pas foutu de l'arrêter ! Monsieur le divisionnaire ? Votre commissaire, là... ce Dell'Orso ! Vous le connaissez mieux que quiconque, non ? Notamment ses faiblesses ! Alors, profitez-en ! Je ne sais pas, moi ! Appelez-le, jouez sur sa fibre sensible, sommez-le de se rendre !

Il s'était tourné vers Leroy, rouge comme l'Enfer, et un tic faisait sauter son œil gauche.

— Monsieur le ministre, je n'ai aucun moyen de joindre mon commissaire. Il se cache et j'ignore où. Mais ce serait comme de demander à un fauve de se comporter en mouton !

— Un fauve ! Il se cache ! Tous les criminels se cachent ! La Police est là pour les débusquer, non ? Vous comptez mettre fin à ses agissements à la Saint-Glinglin ou quoi ? Il n'a pas assez bafoué la réputation de la Criminelle par le passé ? Il faut qu'il assassine, maintenant ?

Leroy crut que ses carotides allaient éclater. Il hésita une seconde entre s'emporter ou user d'une formule creuse dont les huiles raffolaient. Il choisit la seconde option :

— Monsieur le ministre, tout ceci n'est qu'un vaste malentendu. Le commissaire Dell'Orso, je suis sûr, est étranger aux actes qu'on lui reproche et cela sera bientôt établi. J'ai un groupe d'enquêteurs sur cette regrettable affaire qui va bientôt résoudre l'énigme.

— Et arrêter votre protégé ? On se demande ! Tout le monde sait bien la nature de vos relations. Qui va bien au-delà du raisonnable et de la déontologie, je dirais même. Comment un divisionnaire peut-il entretenir avec un électron libre de telles relations d'amitié ? Au lieu de se cantonner au strictement professionnel ? Voulez-vous que je vous dise, divisionnaire ? Les exactions de votre commissaire sont de votre entière responsabilité ! Sans la protection outrageuse dont vous le faites bénéficier, il ne se serait jamais permis tous les dérapages qui ont émaillé sa carrière. Ce type est un fou ! Capable des pires débordements.

— Je pense que c'est un peu exagéré, mais oui, il peut à l'occasion tutoyer les limites !

— Tut... ? Vous seriez bon au quai d'Orsay, savez-vous, divisionnaire Leroy ? Comme diplomate ! Songez-y ! Et cessez de protéger ce type. Ça en devient grotesque ! Et cerise sur le gâteau, maintenant, malgré des preuves accablantes, vous voulez nous faire croire à son innocence ?

Leroy consulta du regard le directeur et le préfet, persuadé qu'ils allaient lui venir en aide. Mais les deux, hors de cause, s'étaient plongés dans la contemplation de leurs ongles, trop heureux

d'échapper à l'orage. Belle solidarité !

Le vieux n'avait pas pour habitude de mâcher ses mots et l'attitude du trio le fit s'empourprer. Il passa un doigt dans son encolure et vida son trop-plein de rage dans une grande expiration par le nez.

— Messieurs, voyez-vous, il se trouve que (il faillit ajouter : *contrairement à vous*, mais se retint des quatre fers) je connais le commissaire Dell'Orso depuis plus de vingt-cinq ans et je le tiens en très haute estime. Par-delà ses défauts, il a des qualités humaines comme on n'en rencontre plus beaucoup, hélas, de nos jours. Vous qui parliez de République, tout à l'heure, Monsieur le ministre, sachez que Dell'Orso est un de ses serviteurs infatigables. Depuis vingt-cinq ans !

— Ce qui justifie votre complaisance ?

— Vous sous-entendez que je le protège ? Que pourquoi pas, je l'informe de nos avancées ? Ce mot de complaisance, Monsieur le ministre, si vous le maintenez, impliquerait des sanctions disciplinaires à mon égard. Mais, j'ose espérer qu'il vous a échappé ou qu'il dépasse votre pensée. Toujours est-il que, si par le passé Dell'Orso s'est rendu coupable de quelques violations de la procédure, ces... broutilles ne sont rien comparées à ses états de service depuis toutes ces années.

Lavallières en loucha de surprise. Pompa son cigare. Des broutilles ! Des broutilles !

— Des broutilles qui lui ont valu d'avoir maille à partir avec l'IGS³⁷ plus d'une fois !

— Ce service existe, donc il faut bien l'employer. Pour un oui ou un non, quelquefois. Mais jamais Dell'Orso n'a été pris réellement en défaut et sanctionné.

— Un malin, votre commissaire. Qui sait jusqu'où il ne faut pas aller !

— Nous avons besoin d'hommes comme lui, Monsieur le ministre, croyez-moi. Des durs, qui ne s'embarrassent pas de détails, qui...

— Qui tirent d'abord et réfléchissent ensuite, c'est ça ?

— Si vous voulez. Mais je suis convaincu que sans des hommes comme Dell'Orso, notre pays s'enfoncerait lentement dans la chienlit, laissant la part belle à la racaille. Il a mis à l'ombre plus de criminels que vous ne pourriez l'imaginer et parfois au péril de sa vie. Savez-vous qu'il a reçu une balle dans l'épaule qui, à quelques centimètres près, aurait pu le tuer ?

— Oui, oui, on sait tout ça. D'ailleurs n'a-t-il pas été décoré pour ce fait d'armes ?

Le ministre avait appuyé sur les deux derniers mots pour les tourner en dérision.

— Non, Monsieur le ministre, il n'a pas été décoré. Il a reçu une prime qu'il a failli refuser tant elle était modique et sur mes conseils, il

l'a versée à une association caritative. Croyez cependant qu'à cette occasion, se voyant lâché par ses pairs, sa rancœur envers le système n'a fait que croître. Cependant, vous pouvez en être sûr, sans entamer sa droiture et son dévouement à la cause qui lui tient particulièrement à cœur : servir.

— Donc, pour vous, ces qualités l'exonèrent totalement de toute responsabilité dans ces meurtres ?

— Sans l'ombre d'une hésitation. Dell'Orso est de ces hommes dont on ne peut mettre l'intégrité en doute. Le Chirurgien n'a aucun rapport avec mon commissaire. Ni de près, ni de loin. Et nous perdons notre temps à essayer de l'arrêter. Pendant ce temps, le vrai coupable, lui, poursuit son parcours meurtrier.

— Mais enfin, divisionnaire ! Qu'est-ce que vous préconisez, alors ? Il va bien falloir mettre un terme à cette lamentable histoire !

Les technocrates et leurs imbéciles raisonnements hérissaient le poil de Leroy. Un point commun avec Gio. N'y tenant plus, il se leva, ajusta son écharpe, son chapeau, et mit sa pipe dans sa poche.

— Je ne préconise rien. Mais je suis confiant. Vous voulez savoir, Messieurs, ce qui va se passer ? Mon petit doigt me dit que le Chirurgien n'en a plus pour longtemps.

— Votre petit doigt ! Non, mais on rêve, là ! Plus pour longtemps ! Comment ? Pourquoi ça ? Vous avez des infos que vous ne voulez pas révéler ?

Leroy un poil sadique, les laissa sur des charbons ardents et tint secret son entretien avec Gio du début de matinée. Même s'il réprouvait la manière, il en éprouvait secrètement une immense satisfaction. Il pratiquait Dell'Orso depuis si longtemps qu'il avait senti dans ses propos une excitation qu'il lui connaissait bien. L'excitation du chasseur qui s'approche de sa proie. Mais comment avouer aux trois pontes que lui, commissaire divisionnaire, comptait sur l'homme qu'il avait mis en disponibilité, qu'il était censé avoir désarmé, pour stopper le Chirurgien ?

Sibyllin, il se borna à glisser ces quelques phrases qui les plongèrent dans un abîme de perplexité :

— Messieurs, pensez-vous raisonnablement que le commissaire Dell'Orso ne voudra pas laver son honneur ? Pensez-vous raisonnablement qu'il va rester les bras croisés en attendant que l'on fasse tomber l'ennemi public N° 1 ?... Enfin, pensez-vous raisonnablement que ceux qui ont douté de son intégrité n'auront pas de comptes à lui rendre ?...

Sur ce, sûr de son impunité, il porta un doigt à son chapeau et quitta la pièce, les abandonnant comme deux ronds de flan...

51

Depuis une heure, la neige s'était remise à tomber à lourds flocons.

La rue de Montreuil se couvrait lentement d'une fine pellicule de poudreuse. Avec la pollution, il se formait une sorte de bouillasse grisâtre, glissante au possible.

Il était quinze heures passées et l'obscurité était encore telle que les candélabres et les décorations de Noël étaient restés allumés.

Pas un piéton, à part les addicts aux jeux de grattage de la maison de la presse en haut de la rue. Eux, contre vents et marées, seraient venus claquer leur maigre solde, engraisant innocemment l'État glouton.

Seule animation de la rue, des boueux réquisitionnés, ramassant les ordures sans parler, résignés sur leur sort, dans un fracas de poubelles martyrisées. Le cache-nez remonté jusqu'aux yeux, ils luttèrent contre le froid insidieux à grandes lampées de gnole bon marché.

Paris indigent. Paris maussade. Paris inquiet.

La météo lui tapait sur le système. La situation de Dell'Orso aussi. Malheureux comme une pierre, Maurice entra dans le PMU désert, figé dans les années 70.

Le patron leva la tête de ses mots croisés, reconnut Maurice et saisit un verre à bière. Il l'essuya d'emblée, avant que Pochet ne passe sa commande. C'était la routine. Il savait qu'à chaque fois que le flic était de repos, pour une raison ou une autre, en milieu d'après-midi, il venait se siffler une bibine. Et le Gros lui donna une nouvelle fois raison.

— Salut Roger. Donne-moi un demi. Je vais te prendre un œuf, aussi.

— Ça boume, Maurice ? Sale temps à la con, hein ?

Conversation entre deux mecs traînant leur ennui, sans éprouver plus que ça le besoin de parler.

Roger connaissait également Dell'Orso et l'histoire invraisemblable dans laquelle il trempait. Maurice lui en avait dit deux mots et il

compataissait à son chagrin.

Le taulier savait les liens qui unissaient les deux hommes et ses questions bateau avaient pour but d'un peu rebooster le lieutenant.

— T'es pas de service ?

— Putain, avec vingt-cinq ans de maison, tu veux qu'y me fassent bosser à Noël ? Merci, j'ai donné ! Non, aujourd'hui, au 36, t'as que les jeunots et les affaires urgentes.

Par curiosité et aussi pour s'éviter de mourir d'abatement, le patron tenta de lui soutirer quelques bribes d'information sur l'affaire qui défrayait la chronique, mais Pochet se referma comme une huître, le nez dans son verre. Ce n'était pas dans sa nature, mais en ce jour de fête, il déprimait. Allez savoir pourquoi, aujourd'hui, le Gros se sentait morose !

Une télé beuglait au bout du comptoir. Des courses hippiques datant d'une décennie. Normal, dans un PMU. En temps normal, ils étaient des dizaines à se presser pour parier, mais aujourd'hui, repos pour tout le monde, pas de courses à Paris. Les canassons passaient inlassablement devant ses yeux sans qu'il ne leur trouve le moindre intérêt.

C'est quand il commençait à décortiquer son œuf dur que son portable sonna. LE portable. Celui qui n'avait qu'un seul numéro en mémoire.

Dell'Orso ! Une bouffée de soleil dans le paysage embrumé ! Il attrapa son demi, son œuf et, le téléphone coincé contre son oreille, se rendit en fond de salle, dans l'endroit le plus sombre du rade, à côté de l'aquarium.

— Oui, patron.

— Salut Gros ! Tu as eu Daurat ?

— Oui, ça va, je vous remercie !

— Me cherche pas des poux ! Je sais que tu vas. Je parie même que tu es chez Roger. À te saouler la gueule. Je me trompe ?

— Je suis bien chez Roger, mais pour la biture, vous vous trompez. Mais pour tout vous dire, c'est pas l'envie qui m'en manque ! J'ai un bourdon pas possible.

— Faut pas. Ça va le faire, sois tranquille ! Bon alors, tu l'as eu ?

— Ouais, hier soir, dès que je vous ai quitté, j'ai fait un saut au 36 et je lui ai fourni tous les éléments. Je...

— Hier soir ? Mais il était vachement tard ?

— Mmmh, j'aurais pas pu le faire avec un autre que Daurat. Il m'a bien précisé qu'il était venu pour vous rendre service. C'est vrai qu'il risque gros en la jouant comme ça, mais c'est un vrai pote. Ils étaient en plein réveillon. Des parents qu'ils n'avaient pas vus depuis une paye. Je me suis fait d'ailleurs copieusement engueuler par sa bergère.

— Je la connais un peu. Une vraie teigne !

— Il s'y est collé personnellement dès ce matin et il m'a rappelé y'a une heure pour me donner le résultat. Ah, à propos, il allait partir sur une scène de crime.

— Merde, pas de bol. Un 25 décembre ! Y'a qu'à lui que ça arrive ! Mais on dit bien que le crime ne s'arrête jamais, non ?

— Exact ! Ni le Chirurgien !

— Le... ? Pas possible !

— Si ! Il s'est fait une danseuse du Paradis Latin, pour changer. Paraît que c'est un carnage, encore une fois !

— Il va finir par dézinguer tout Paris, cet enfoiré ! On est sûr que c'est lui ?

— Oh que oui ! Y'a que lui pour étripier les nanas comme ça !

— Elle est morte quand ?

— Pour l'instant, j'en sais pas plus.

— Et de dix ! Leroy a raison, va y avoir des suicides !... Remarque, pour nous remonter le moral, ne nous bilons pas, Keller est sur le coup !

— Au fait, en parlant de Keller, j'ai discuté avec Brisard. Il m'a raconté le coup du smartphone que vous avez planqué dans un taxi. Pas mal ! Vous les avez fait tourner en bourrique ! Tout le 36 en rigole encore ! Quant à Keller, il ne rêve que de vous pendre à un croc de boucher. Il vous lâchera jamais !

— Mais si, quand je lui aurai flanqué une bonne branlée. C'est juste une question de priorités ! Pour l'instant, ça passe au second plan. Alors, résultat des courses ? Daurat ? Faut que je te martyrise pour que tu m'affranchisses ?

— Ça a matché tout de suite : c'est notre homme !

— Nom de D..., je le savais ! Tu te rends compte, le type tue depuis plus de quinze ans ! Tiens, au fait, c'est Noël, tu veux une autre bonne nouvelle ?

— Ça serait pas mal. Dans la merde ambiante, ça ferait comme un doux parfum de fleur !

— Je vais l'avoir !

— L'avoir ! Vous voulez dire... le Chirurgien ?

— Mmmh, comme tu dis. Leroy est déjà au courant. On s'est parlé longuement ce matin.

— Comment vous comptez vous y prendre ?

— Je l'ai appâté. Tu sais comme quand on balance de l'amorce dans un étang pour faire venir les carpes ? J'ai plus qu'à tirer sur la ligne.

— Vous pouvez pas être plus explicite ?

— Non, Gros, ça vaut mieux. Comme pour Leroy, moins tu en sauras, mieux ce sera pour toi. Pour le jour où les bœuf-carottes³⁸ vont venir foutre leur nez dans ce merdier !

— Vous, vous êtes encore en train de monter un turbin pas possible ! Vous aimez ça, hein, rouler sur la bande blanche ?

— Tu peux pas savoir à quel point !

— Vous deviez choper la fille que vous avez baisée. Vous l'avez fait ?

— Tout à fait. Rien à en tirer. Je te raconterai, mais je pense qu'elle m'a promené. Ou pas, remarque, je ne vois pas comment il se serait débrouillé pour connaître pile la pute avec qui j'ai pris rendez-vous ce jour-là. Impossible. Mais peu importe. L'important c'est que je le coince. À ce moment-là, j'aurai enfin la réponse à l'énigme *number one* : comment il a fait ?

Ragaillardir comme jamais, le Gros siffla son demi d'un coup et fit signe à Roger de lui en apporter un autre. Peut-être bien, tout compte fait, qu'il allait se beurrer.

— Avec toutes ces conneries, je vais finir par me faire virer, mais est-ce que vous voulez un coup de main ?

— Ah, tu vois que ça te manque à toi aussi de sortir ton gros pistolet ?

— Putain, grave ! Mais faut pas le dire !

38- Surnom donné aux policiers de l'Inspection générale des services, la police des polices.

52

Vingt heures.

Le seul évènement notable de la journée, funeste, avait été la nouvelle du meurtre de Lisa Norton.

Le Chirurgien avait frappé pour la dixième fois et courait toujours.

Jamais de sa longue carrière, il ne s'était senti à la fois aussi impuissant et aussi près du but. Et jamais il n'avait joué le banco sur un tel coup de dés. Deux intelligences redoutables s'affrontaient, celle du flic dont les résultats parlaient pour lui et l'assassin, au bilan terrifiant.

Dell'Orso fixa le portable prépayé pour la millième fois. Posé sur la table de la salle à manger, l'appareil semblait le narguer, muet comme une carpe. Il aurait voulu le faire sonner par la seule puissance de son regard.

Il se trouvait à bout de ressources, ne disposant pas de la machine à investiguer du 36 et ses moyens se réduisaient un peu à peau de chagrin. Aussi le doute lui faisait-il se poser des centaines de questions, toutes plus angoissantes les unes que les autres. Mais elles en revenaient toutes au point crucial : et si son plan ne fonctionnait pas ? Dramatique. Mieux valait ne pas envisager l'hypothèse, car s'il fallait compter sur Keller et sa fausse conviction, le maniaque pouvait continuer de sévir avec les coudées franches pendant encore un siècle.

Il songea qu'en quelques jours, il était devenu l'homme à abattre. Sensation étrange, unique, dont il se serait bien passé.

Paris lui semblait figée, plongée dans la terreur, traumatisée par le terrible psychopathe. Et le plus dramatique, c'est que c'était son portrait qui entretenait ce sentiment d'insécurité, placardé à des centaines d'exemplaires dans les rues, dans les commerces. Lui-même n'avait jamais utilisé cet outil, sachant combien il était aisé pour un fuyard de modifier son apparence.

Marizza était sortie. Faire du shopping. C'est l'expression qu'ils

employaient pour signifier qu'elle était partie tapiner. Elle ne rentrerait que tard le lendemain.

Il avala une gorgée de *Jack Daniel's* et se plongea distraitement dans un magazine people. Il y en avait tout un tas sur un coin de la table. La prostituée n'ignorait rien des potins du showbiz, de la politique et de la mode. Elle en était particulièrement friande, un peu comme si la petite fille encore enfouie en elle, rêvait toujours de luxe et de paillettes.

Le Smith et Wesson se trouvait devant lui, en pièces détachées. Pour passer le temps, il astiquait l'arme et ses six cartouches plus souvent que nécessaire et elles luisaient de mille feux.

Il évoqua avec nostalgie ses trois chattes avec une pensée particulière pour Lili et sa patte cassée. Sa gorge se serra. Leur contact soyeux et leur affection sans faille lui manquaient terriblement. Il sourit : le commissaire Dell'Orso, la terreur, faisait maintenant dans la guimauve.

Une petite faim soudaine... Le frigo américain ne contenait que des saletés capables de faire exploser un tour de taille en quelques semaines. Il se demanda comment le corps sublime de Marizza pouvait en être épargné. Il en ressortit avec ce qu'il trouva de plus mangeable : une cuisse de poulet et une bière.

Debout à la porte de la cuisine, il se nourrissait comme un automate quand son regard tomba sur son verre de bourbon à peine entamé.

Tu devrais lever un peu le pied sur l'éthanol !

Alcool en trop grande quantité, barbe hirsute, cheveux en bataille, T-shirt bon pour le lave-linge, charentaises puantes, en une semaine il avait changé de statut social et avait tendance à se négliger. Ne manquait plus que la clope éteinte au bec !

Il traversa l'appartement pour tirer un rideau du salon.

Dehors, les rares flocons de la dernière averse de neige flottaient encore faiblement dans l'air. Une accalmie sans doute de courte durée. Depuis quarante-huit heures, les Parisiens n'avaient pas vu distinctement la lumière du jour, comme dans le Grand Nord où durant les nuits polaires interminables, l'obscurité et la clarté luttent sans fin.

Il revint s'asseoir, termina son bourbon en faisant taire son sentiment de culpabilité et, un coude appuyé sur la table, rêvassa en se massant le cuir chevelu.

Le téléphone fixe de sa logeuse le fit sursauter. Il sonnait souvent et Gio laissait le répondeur faire son œuvre. Il savait que Marizza, en plus de son tapin rue des Fontaines du Temple, faisait quelques extras, avec des clients soigneusement sélectionnés. Tous les matins à son réveil, elle consultait ses messages et se livrait alors à de mystérieuses

transactions avec les heureux élus.

Cette fois, la sonnerie cessa avant que le répondeur ne s'enclenche. Puis reprit quelques secondes plus tard. Le manège se poursuivit pendant une poignée de minutes, jusqu'à ce que Dell'Orso excédé ne décroche, se promettant d'envoyer l'importun au diable. Avec ses mots à lui.

— Salut, poulet ! Tu en as mis du temps à décrocher !

Gio se leva comme mû par un ressort, le combiné dans une main, l'autre repoussant sa tignasse en arrière. Son cœur pulvérisa le nombre de battements normalement admissibles !

Cette expression ! Il la connaissait ! Cette voix ! Il l'aurait reconnue entre mille. La dernière fois qu'il l'avait entendue, il était dans une chambre d'hôpital³⁹. Couvant Sylviane hospitalisée. Fergal l'avait défigurée, atrocement torturée, affamée jusqu'aux prémices de la mort, avant que Dell'Orso ne la libère *in extremis*.

Une avalanche de souvenirs abominables, faits de sang, de faciès martyrisés, de corps putréfiés se ruèrent dans sa tête avant qu'il ne puisse articuler le moindre mot. Tout à son enquête sur le Chirurgien, et notamment depuis qu'il lui avait ôté toute responsabilité dans les meurtres récents, il avait occulté Fergal et le lourd passif qui les liait. Comme s'ils vivaient dans deux univers distincts.

Il s'était certes promis de lui régler son compte un jour pour venger Sylviane de la barbarie qu'elle avait subie et débarrasser l'humanité de ce déchet, mais momentanément, le psychopathe était loin dans l'ordre de ses préoccupations. Aussi, la surprise était d'autant plus grande de l'entendre ressurgir dans sa vie. Qui plus est dans l'appartement où il était censé être invisible.

— Fergal, tiens ! Je ne m'attendais pas à toi, espèce de salope !

— Oh, oh, poulet, calme-toi ! Tu as toujours eu un fâcheux penchant pour la grossièreté. C'est pas gentil ! Moi qui venais pour te faire part de ma solidarité.

— Ta solidarité ?

— Ben, oui, j'ai appris ta mésaventure. La presse ne parle que de ça. On voit tes portraits partout, une vraie vedette ! Mieux que Madonna ! N'empêche, ça fait tache, non ? Le commissaire Dell'Orso recherché par toutes les polices de France !

— Conneries ! Bon, Fergal, c'est tout ? J'attends un appel, j'ai pas le temps, là, pour parler avec une ordure dans ton genre.

Gio réalisa soudain que si sa planque avait été découverte par le tueur, d'autres pouvaient en faire autant. Une question le taraudait :

— Dis-moi seulement comment tu as fait pour me trouver ?

— Mais je ne t'ai jamais lâché, poulet ! Je te suis à la trace. Si tu t'imaginais en avoir fini avec Cyril, tu te goures !

— Je te rassure, tu n'en as pas fini non plus avec moi ! La partie

reprendra un jour !

— J'espère bien. Mais tu sais, pour un flic, tu es un peu léger quand même ! Te planquer chez une pute qui, en plus, est dans l'annuaire. Tu ne penses pas que tes anciens amis pourraient te trouver ?

— Je n'ai pas d'anciens amis, trou du cul, juste des amis !

— En tout cas, ce n'est pas moi qui vais te dénoncer. Non, je ne voudrais en aucun cas que tu finisses tes jours en prison, comme un vulgaire tueur en série. Tu sais comment on les traite, les flics, en prison ?... Comme les pointeurs⁴⁰ ! Tu veux des précisions ?

— Puisque tu as l'air particulièrement bien informé, tu devrais savoir que je n'ai rien à voir dans tout ce cirque.

— Mais je sais, poulet ! Je sais ! Je plaisantais ! Je te connais suffisamment bien pour ne pas douter une seconde de ton intégrité. Mais la connerie de tes collègues m'amuse beaucoup. Avec des ânes pareils, les tueurs en série ont encore de beaux jours. Mais au fait, je suppose, te connaissant, que tu remues ciel et terre pour trouver ton Chirurgien, non ? Tu penses l'avoir quand ?... Ça urge, tu ne trouves pas ? Le Chirurgien ! C'est marrant cette manie que vous avez de nous donner des surnoms ! Moi, c'était le Tueur au marteau. Ridicule !

— Fergal, j'ai pas trop envie de discuter avec toi. Je veux juste savoir une chose. Pour ma culture personnelle. Comment tu t'en es sorti ?

— Ah, ça, ça t'intéresse, hein ?

— Oui, je veux savoir comment je peux être assez mauvais pour ne pas t'avoir abattu à vingt mètres. C'est pas dans mes habitudes.

— J'ai eu beaucoup de chance, en fait. Ta balle n'a pas touché le cœur. Entre parenthèses, tu avais tiré pour tuer, hein ? Tu sais que c'est interdit par le manuel ? Espèce de petit fumier !

— Ce sera pareil la prochaine fois, mon Cyril !

— Tu peux toujours rêver. Bref, sous l'impact, je suis tombé à la renverse dans la flotte, mais ça, tu le sais. Là, j'aurais pu à nouveau crever. Ce que je sais c'est que j'ai tapé de la tête contre un rocher, puis je ne me souviens plus de rien. Je me suis réveillé dans une chambre de Jean-Jaurès. Ce seraient les égoutiers qui m'auraient sauvé et emmené à l'hosto le plus proche, entre la vie et la mort.

— Tu as la santé, hein ? Résister à une balle de .44, c'est pas donné à tout le monde !

— Ouais, mais à quel prix ! Deux ans après, j'ai encore une insuffisance respiratoire importante – tu m'as fusillé un poumon, ils ont été obligés d'en enlever la moitié. Un jour, je te montrerai la cicatrice – et je te dis pas les douleurs dans la poitrine. Je suis très diminué. Bien sûr, on met tout ça sur la facture, hein, poulet ?

— Bien sûr ! Pour quand on se verra. Que je termine le boulot. Je règle juste un truc et après, c'est quand tu veux.

— Pas de lézard ! Mais je ne suis pas au top de ma forme, c'est la seule raison pour laquelle tu n'entends plus parler de moi, d'ailleurs. Laisse-moi encore un peu de temps. Pour te tuer, je préfère disposer de tous mes moyens !

— Me tuer ? Avec quoi ? Une sarbacane ?

— Rigole bien, poulet ! Tu n'en auras bientôt plus le loisir !

— Tâche de t'attaquer à moi cette fois. Tu verras, c'est plus dur que de s'attaquer à une nana. Je vais te...

Concentré sur sa conversation inattendue, il avait mis plusieurs secondes avant de se rendre compte que son cellulaire sonnait. Pendant que Fergal continuait de lui parler, il regardait l'appareil comme si c'était la première fois qu'il le voyait. De fait, il n'avait encore jamais entendu sa sonnerie.

Pochet avait pour consigne de ne pas le joindre, donc, c'était forcément Brigitte Gordes !

Il raccrocha au nez du tueur, reposa le combiné sur la table pour lui ôter toute possibilité de renouveler son appel et fonça vers son portable comme un affamé.

— Oui, Brigitte ! C'est Gio !

Dans un premier temps, il ne perçut qu'une respiration oppressée et des reniflements. La fille était manifestement en proie à une très vive agitation.

— Brigitte ? Je suis là ! Essayez de vous calmer. Il vous a appelée ? Brigitte ?...

Elle mit une seconde à répondre, la gorge serrée :

— Oui, commissaire. Il... il vient demain matin à neuf heures.

Bien qu'il l'attende avec une impatience insupportable, la nouvelle fit grimper son adrénaline en flèche. Ses yeux s'étrécirent, son pouls s'accéléra et il ne répondit qu'après l'avoir assimilée.

— Parfait, Brigitte. Il vous a appelée quand ?

— À l'instant, je viens de raccrocher.

— Maintenant, c'est mon affaire. Vous...

— Mais... et moi ? Vous aviez dit que...

— Calmez-vous ! Calmez-vous ! Et écoutez-moi bien. Vous allez prendre le strict nécessaire et vous rendre au 85 bis, avenue Ledru Rollin, métro Voltaire. C'est chez une amie.

— Mais... maintenant ?

— Oui, tout de suite. Vous allez y passer la nuit. Je vais la prévenir.

— Mais... et vous ?

— Je suis à cette adresse, je vous y attends. Vous me donnerez la clé de votre appartement et je vais me rendre chez vous pour la nuit, jusqu'à sa venue demain matin.

— Vous... vous croyez que...

— Je ne crois rien, Brigitte. Juste que je n'aurai jamais plus une

occasion pareille.

— Je vous en prie, stoppez-le, commissaire ! J'ai peur !

— Il ne faut pas. Vous ne risquez plus rien. Demain, tout sera terminé...

39- Voir « J'ai tué maman », du même auteur.

40- En maison d'arrêt, les détenus affublent les tueurs ou violeurs d'enfants, du surnom de « pointeurs ».

26 décembre

« Je suis un assassin. Multirécidiviste.

J'ai perdu le compte de mes victimes. D'ailleurs, je ne me souviens pas toujours de leur nom, non plus. Ce que je sais, c'est qu'elles ont été nombreuses... il me semble.

Dans le même ordre d'idée, ou à peu près, il m'arrive de me demander si ma femme se souvenait du nom de tous ses amants furtifs. Innombrables.

Oui, mes souvenirs s'estompent... En outre, j'ai tué au Brésil et en France. Et ça dure depuis plus de quinze ans, alors... Alors, j'ai des excuses, non ?

Ce dont je suis sûr, c'est qu'il y a eu Maria. Elle c'était la première. Ça marque. C'était au Brésil, oui, au Brésil. Une très belle femme, dans la fleur de l'âge. Riche. Et salope au possible. Elle me faisait du gringue. J'aurais pu la baiser dès notre première entrevue. Avant que je sois assis, elle était déjà à poil. Et à chaque fois, c'était le même manège. Je vous assure que sans ça, il ne lui serait rien arrivé. Mais elle a tellement insisté que ça en devenait énervant. Je l'ai étranglée à sa cinquième visite, puis éventrée, encore que pour l'éventration, je ne sois plus très sûr. En tout cas, je ne l'ai pas touchée. Sexuellement, j'entends. Je m'en souviendrais. Pas mon type. Trop flamboyante. Trop... vulgaire. Remarquez, elles le sont toutes. C'est même la raison pour laquelle je les tue. Dès que je vois leur regard déluré, j'ai comme l'impression que je revois ma femme. Ce regard qu'elle avait dès qu'un mâle passait à proximité. Cette espèce de soif de se faire couvrir, quoi qu'il m'en coûte. Le corps de Maria a fini dans une décharge de la banlieue de Rio, sans doute dévoré par les vautours. C'est dingue comme ces bestioles aiment la viande. Je me souviens que quand j'ai balancé son corps, ils étaient en train de bouffer un chien. Ils avaient dû l'attaquer vivant, car le pauvre animal bougeait encore faiblement. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, je n'ai pas éprouvé de remords à

jeter un cadavre humain aux côtés de la charogne d'un chien. Après tout ce n'est que de la viande, n'est-ce pas ? Et morte en plus !

Bref, est-ce que Maria a été le déclencheur ? Peut-être. Ce jour-là, quelque chose s'est détraqué dans mon cerveau et ce quelque chose se réactivait de temps à autre, suivant les garces qui venaient me consulter pour leurs problèmes de poids.

En fait, j'ai dit une bêtise. Maria n'a pas été la première. Non, la première, ça a été ma femme, Béatrice. C'était en 90. Je me souviens de la date, car elle a marqué le début d'un grand chamboulement dans ma vie. Le Brésil, mon nouveau boulot, puis la clinique, puis la fortune, la célébrité, la gloire... Mais je m'égare. Béatrice, je disais ! Quelle pute ! Et moi, qui n'avais rien vu venir au début. Sans doute obnubilé par son cul fabuleux, sa bouche, ses yeux de braise. Chaude comme un four à pizza. Elle m'a tout de suite trompé. Le jour même de notre mariage, figurez-vous. Elle a fait une pipe à un invité dans les chiottes du restaurant. Moi, candide, je me suis enfermé dans le déni. Rien, je ne voulais rien voir, en fait, me disant que ça lui passerait. Que mon amour serait plus fort que son vice. Erreur ! On aurait pu dire d'elle qu'elle me menait par la queue, car dès qu'elle mettait une main sur moi, ou m'offrait sa bouche ou un autre de ses orifices, je grimpais tout de suite au septième ciel. Vous voyez ce que je veux dire ? Un éblouissement, un feu d'artifice ! Non, je n'exagère pas. Elle me menait littéralement par la queue. Me prêtant son corps comme un exutoire, une voie possible vers le pardon. Puis, avec le temps, surtout quand elle a commencé à me refuser son corps, le réservant aux autres, je n'ai plus supporté et de fil en aiguille, j'en ai même conçu des idées de meurtres.

Que j'ai fini par mettre à exécution. Je ne sais pas du tout où elle a été enterrée et en fait, je m'en fous.

Dolorès. Pareil. Jeune, jolie. Et pas frigide ! Oh, non, vraiment pas frigide ! Mais toutes ces folles de leur corps avaient le feu au cul ! Elle avait sévi dans le porno hard. Avec elle, je me suis laissé faire. Mais attention ! Je me suis juste servi de sa bouche. Oui, je préfère. Ou alors, la sodomie. Mais pas le vagin. Leur vagin humide, quelquefois si humide qu'il en coulerait ! Dégueulasse. C'est pourquoi, hormis pour la bouche, je mets toujours un préservatif, c'est plus hygiénique, je trouve...

Elle n'a pas paru choquée. Remarquez, je ne lui ai pas demandé son avis non plus, pour la bonne raison qu'elle était morte ! Ou mourante, ne me demandez pas d'être plus précis, c'est quand même très vieux. Mais j'ai beaucoup aimé sa bouche docile.

Ensuite, avant de me débarrasser du cadavre, allez savoir pourquoi, j'ai mis ses tripes dans une poubelle. J'ai trouvé ça marrant, m'imaginant la tronche de ceux qui allaient les trouver. Je vous accorde que j'ai pris beaucoup de risques, mais je vous assure que ça valait le coup. C'est bien simple, ce jour-là, durant tout le temps où j'ai été en contact avec sa

dépouille, du moment où elle a poussé son dernier soupir au moment où je l'ai jetée dans le bâtiment en ruine, j'ai bandé comme un cerf !

J'aurais voulu que Béatrice me voie. Elle qui se moquait toujours de mes érections et de leur soi-disant manque de vigueur. Faut dire que c'était pas facile avec elle, certains soirs ! Comment bander quand vous savez que le sexe qu'on vous présente dégouline peut-être encore du sperme de son dernier amour ? Est-ce que je l'ai assassinée à cause de ses agissements de salope impénitente ou des images de débauche qu'ils créaient dans mon crâne ? Allez savoir ! Je crois me souvenir par contre, que je ne l'ai pas éviscérée, elle. Non, c'est plus tard que l'idée m'est venue. L'éventration, quelle drôle d'idée. Faut être tordu, non ?

En fait pourquoi, je les vide ? Et pourquoi je les ouvre du vagin au nombril ? Symboliquement, je tiens à les rendre « improductives ». Voilà, c'est le mot. Improductives. Impropres à donner du plaisir. Et surtout à procréer. Non, que surtout elles ne mettent pas au monde un rejeton issu du stupre. Remarquez, une fois mortes, elles auraient du mal, non ? Mais j'y tiens, c'est pour parfaire mon travail.

Tueur en série. Je n'aime pas ce terme. Mes victimes ne constituent en aucun cas une série. Tueur sélectif, plutôt. Encore que l'expression ne figure pas dans les annales. Tueur en série ! Ces trois mots en fascinent plus d'un. Que de fantasmes ! Que d'a priori ! C'est fou le nombre d'idées fausses qui circulent sur nous.

Par exemple, on pense toujours que les tueurs en série ont subi un traumatisme dans leur enfance. Qu'ils ont eu une mère possessive, autoritaire, qu'ils ont subi des sévices sexuels de la part d'un de leurs deux géniteurs, ou des deux, des brimades. Mais c'est faux. En tout cas, en ce qui me concerne. J'ai eu une enfance très heureuse, entouré de parents aimants, nullement pervers ou violents. Avec mon frère et ma sœur, nous étions des enfants épanouis, unis comme les doigts de la main.

Ou bien, on pense qu'ils cèdent à des « pulsions », incontrôlées, à des bouffées délirantes. Rien de tout ça pour moi. C'est la colère qui me pousse à les faire disparaître. Oui, la colère. Mais pourquoi cette colère ? Je suis médecin, même si j'ai un peu craché sur le serment d'Hippocrate. Et dans notre métier, on est toujours un peu psy. Aussi, j'ai souvent cherché à comprendre. Tout bien réfléchi, je pense que j'ai tant refoulé ma rancœur contre ma femme que j'en suis venu à toutes les mettre dans le même sac. Pas toutes, en fait, juste celles qui vivent de leur corps, celles qui avilissent, salissent, pervertissent. Est-ce que c'est ma faute si elles constituent l'essentiel de ma clientèle ? Est-ce ma faute si elles se passent le mot d'une à l'autre ?

Va chez le docteur Latour ! Il est très arrangeant !

Est-ce ma faute si dès que j'en vois une, je l'associe au souvenir de ma femme ? En tout cas, ce n'est pas de chance pour elles, convenez-en. Elles qui se pressent dans le cabinet du bon docteur Latour. Leur ami, leur

confident parfois ! Elles qui s'épanchent sans difficulté, me confiant leurs secrets les plus intimes...

Et un jour, il y a eu Sabine. Au Brésil. Elle était la... cinquième, sixième ? Je ne saurais dire. Mais il y en avait déjà eu de nombreuses avant elle. En fait, je ne pourrais pas jurer si c'était bien au Brésil. Je suis un peu confus, aujourd'hui. Ce n'était pas plutôt à Paris ?

Sabine constituait un cas à part. Certes, je l'ai tuée, mais elle, vous allez rire, j'y tenais. Un peu... Enfin, à ses fesses surtout ! Dès que je les ai vues, je me suis juré que j'en profiterais un jour. Et plutôt que de m'embarasser à la séduire, je l'ai tuée. Et je l'ai sodomisée sauvagement. Chez elle, pour qu'elle ne soit pas dépaysée. Non, je plaisante ! Ah, tenez ! Elle, je me souviens que j'ai accroché ses tripes à son arbre de Noël, pour que la fête continue. Rigolo, non ?

Évidemment, je ne tue pas toutes les filles qui ont un beau cul, sinon, Paris se dépeuplerait rapidement. Non, Sabine faisait, elle aussi, partie de ces putes qui écartent les cuisses contre quelques billets. C'était son seul tort. Sinon, c'était une gentille fille ! Pas de chance pour elle, la colère, encore une fois, m'a aveuglé.

Mais n'allez pas croire que je frappe au hasard, sur un coup de tête, pour répondre à je ne sais quelles voix, quelles pulsions qui perturberaient mon cerveau. Non, j'organise méticuleusement mes attaques, je les planifie, les mûris. C'est encore ce qui me distingue des tueurs en série.

C'est la nuit que j'éprouve le plus de difficulté pour vivre avec. Quand je suis seul avec moi-même. Là, leurs fantômes viennent impitoyablement me hanter. J'ignore si mes « semblables » éprouvent ce sentiment. Je n'ai pas dit « remords », ne vous méprenez pas. Non, c'est plutôt du regret. Oui, tout bien considéré, je regrette de ne pas les faire souffrir. Oui, je les tue en premier et c'est ensuite que je me livre à mes petits rituels. Post-mortem, comme on dit quand on veut faire croire qu'on a du vocabulaire. Mais faire souffrir n'est tout simplement pas dans ma nature. Rien que d'imaginer leurs cris de douleurs, de terreur, j'en ai la chair de poule. Et puis, quand on commence par tuer, c'est bien plus commode, on dispose d'un silence complice. On opère dans le calme. C'est marrant que j'emploie ce verbe, moi qu'on surnomme le Chirurgien. Ce n'est qu'au moment où je les électrocute que je dois faire très attention. Ensuite, c'est du billard !

Le seul incident de mon odyssée meurtrière, c'est avec la petite Ivana. Mon préservatif s'est déchiré. Je ne m'en suis pas aperçu sur le coup. Seulement quand je me suis retiré. J'ai dû y laisser du sperme. Pas important.

Ma femme se servait merveilleusement de sa croupe et quelquefois, j'en rêve encore. C'est tout ce qu'elle m'a laissé. Des souvenirs érotiques. D'ailleurs, pour ne rien vous cacher, quand j'ai enculé Ivana, je pensais à Béatrice. Ça m'est venu comme ça, spontanément ! Je l'ai encore dans la peau, après toutes ces années, cette putain !

Elle était superbe la petite Ivana. Et elle, à défaut de souffrir, a eu le temps d'avoir peur. Oh, juste quelques secondes, mais quel effroi ! Une vraie panique. Ce regard qu'elle m'a jeté quand elle a vu la mort fondre sur elle ! J'en bande encore !

Mais oui, je pense que je devrais les faire souffrir. Tant pis pour mes scrupules. D'ailleurs, pour Brigitte, j'ai prévu un programme spécial, pour varier un peu les plaisirs. On va bien voir ! Je peux vous assurer qu'elle va déguster avant que la mort ne la délivre !

Bon, tu n'as rien oublié ? Tu as le rouleau de ruban adhésif ?

Huit heures trente, faut que j'y aille. On a rendez-vous à neuf heures ! C'est pas beau ? Elle m'a offert l'occasion sur un plateau. Moi qui me creusais la cervelle pour savoir comment m'y prendre ! J'ai longtemps hésité avant de me rendre chez elle en plein jour. Mais si je lui avais fixé un rancard en pleine nuit, elle aurait trouvé ça bizarre, non ? Ça sera une nouvelle expérience. Elle souffre de dysménorrhée et ne peut pas se déplacer ! Une habituée de la douleur, mais rien à côté de ce que je vais lui infliger ! Le docteur Latour arrive, ma chérie !

Latour ou Ronnet ? Ronnet ou Latour ? Quelquefois, je commets l'erreur. Il faut dire que pendant longtemps, on m'a appelé Marc Ronnet. Au temps où mon nom s'affichait partout. Je l'ai déjà dit, non ? Je ne sais plus. Toujours est-il que maintenant, c'est bien Michel Latour. Oh, je n'ai plus la notoriété dont j'ai joui au Brésil, mais c'est un choix délibéré. J'avais besoin de me faire un peu oublier. Cependant, les honneurs me manquent quelquefois. Mais tout ça était tellement superficiel !

L'essentiel est de rester soi-même après tout. Vous savez, je vis depuis plus de trente ans sous un nom d'emprunt, mais fort heureusement, malgré l'opération de chirurgie esthétique qui a modifié mon visage, au fond, je suis toujours resté moi.

Et je n'ai jamais oublié que mon nom véritable est Vittorio Dell'Orso...

Neuf heures.

Le Chirurgien sort du café, sa mallette à bout de bras contenant tout l'attirail du parfait petit assassin. Assis à une table le long de la rue, il vient d'y consommer un décaféiné. Cinq minutes occupées à inspecter les lieux. S'assurer que rien de dangereux ne l'attend.

L'excitation de l'action lui fait oublier le froid et la bruine.

Il n'a jamais opéré de jour et redouble de prudence. Aussi, avant toute chose, il arpente la rue du Pot de Fer dans les deux sens, passe devant l'entrée de Brigitte.

À cette heure, la rue est encore quasi déserte. Loin de l'animation de la journée. Malgré le temps maussade qui s'annonce, les garçons des cafés et des restaurants sortent à peine leurs tables, leurs chaises, leurs chaufferettes. La dernière fois qu'il est venu, c'était jour de marché, à côté, rue Mouffetard, et la foule constituait sa meilleure protection. Il avait déjà des projets pour elle et avait suivi Brigitte jusqu'à quelques mètres de son domicile. Aujourd'hui avec sa valise, il est aussi discret qu'une mouche sur du lait.

Cela va être une première : tuer en plein jour, dans une rue passante et éviter que sa victime ne crie.

Ouvrir la porte de rue du 11 bis et se glisser furtivement dans l'entrée de l'immeuble ne lui prend qu'une seconde. Il s'immobilise derrière le battant, face à la cage d'escalier et attend que ses yeux s'accommodent pour chercher le nom de Brigitte sur les boîtes aux lettres.

Aussitôt, la prescience de la bête traquée qu'il est devenu, l'avertit d'une menace. Tout est trop facile, trop simple. Dans l'immeuble, il ne perçoit aucun des bruits domestiques habituels, comme s'il y était seul.

Il s'efforce au calme, respire profondément et rassemble ses idées. Quand ses yeux s'habituent à l'obscurité, il distingue l'alignement de

noms au pied de la volée de marches.

Quelques éclats de voix étouffés lui parviennent du dehors. Par le vitrage de la porte, il aperçoit les premiers consommateurs s'attabler en terrasse, emmitoufflés jusqu'aux oreilles.

Autant d'éléments qui peu à peu apaisent son poul.

Quand, au prix d'un long effort sur lui-même, il parvient enfin à se raisonner, il se dirige vers les boîtes aux lettres, tous les sens en éveil.

Brigitte Gordes habite au second, appartement 202. Il n'y a que deux appartements par étage. Bien, ça diminue le risque d'être vu.

Le sentiment de danger n'a pas disparu néanmoins et il s'engage dans l'escalier à contrecœur. Toujours ce silence suspect, anormal, menaçant.

Les premières marches de chêne grincent sous ses pas et il rase le mur pour en atténuer le bruit.

Tu es ridicule de prendre autant de précautions ! Après tout, pour l'instant, tu n'es encore qu'un médecin venant visiter une patiente ! Quoi de plus normal ?

Dell'Orso a entendu la porte d'entrée s'ouvrir et dégainé son S&W. Il sait que ça ne peut être que Latour, car il a donné pour consigne aux habitants de l'immeuble de se calfeutrer chez eux dès sept heures et de ne bouger sous aucun prétexte. Aucune entrée ni sortie jusqu'à nouvel ordre. Il est posté dans le noir complet sur le palier du troisième étage. C'est au moment où le tueur va sonner plus bas à la porte de Brigitte qu'il va le serrer, en le prenant à revers. Il n'aura que quelques secondes avant que, devant le manque de réponse, le tueur ne devine le piège. Plaqué contre le mur, le canon levé, il respire à petits coups comme si son cœur s'entendait à des kilomètres.

Il perçoit l'escalier gémissant deux étages plus bas...

Le Chirurgien se trouve à mi-chemin du premier étage quand il s'arrête. Il lui a semblé déceler une menace. Un sixième sens. Une poigne de fer lui serre l'estomac. Pourquoi cette crainte ? Jamais il n'a éprouvé ce sentiment malgré les risques insensés qu'il a déjà pris. Sans doute parce qu'il fait jour et qu'à tout moment, il peut être démasqué.

Il s'est retourné et regarde en arrière. Volontairement, comme si cela pouvait réduire le danger, il n'a pas allumé l'éclairage...

Rien... Et toujours ce silence oppressant... Juste le souffle quasi imperceptible de l'air dans ses tympan...

Encore un pas, puis deux... puis trois... Et nouvel arrêt. L'escalier a tourné et maintenant la lueur diffuse de la rue a disparu. Il est presque arrivé au premier. Tapi dans les ténèbres, il est tout entier tourné vers la perception de ses sens et découvre le poids de la mallette à l'extrémité de son bras. La sueur qui inonde son dos, ses mains. Ses yeux brûlants d'avoir trop fixé...

C'est à ce moment que quelque chose frôle ses jambes. Un chat

descendant à toute vitesse en geignant. Il sursaute et réalise avec horreur que l'animal a dû être dérangé et prendre la frousse de sa vie. Dérangé par quelque chose... ou quelqu'un... Bizarre. Le félin doit passer sa vie dans la cage d'escalier et il a fallu un évènement pas ordinaire pour le perturber...

Trop de choses le contrarient... Beaucoup trop cette fois...

La rage au ventre, il décide de renoncer provisoirement et rebrousse chemin. Le plus silencieusement possible, par habitude.

Dell'Orso se serait tapé la tête contre les murs. Le chat sorti de nulle part a failli le faire crier de surprise. Ils se sont fait peur mutuellement et l'autre n'a pas demandé son reste...

C'est quand il réalise que les craquements de marches ont cessé, qu'il doute... L'accroc dans le plan bien huilé ! Le greffier a dû éveiller la méfiance de Latour. Au moment où il entend la porte de rue se refermer, il n'hésite plus. Il allume la minuterie et se lance dans l'escalier comme un malade. Le Chirurgien est en train de se tirer ! En quelques secondes, il arrive au rez-de-chaussée et surgit dans la rue, arme au poing, sous l'œil effaré des rares passants.

Un coup d'œil à droite, un autre à gauche...

Là-bas, de dos, un grand gaillard coiffé d'un chapeau marche précipitamment, une valisette à la main. Il dépasse d'une tête presque tous les autres usagers de la rue piétonne. Il a déjà cent mètres d'avance et emprunte la rue Rataud...

C'est le tueur qui terrorise Paris ! Le neutraliser. À tout prix ! La chance ne se représentera pas.

Gio accélère l'allure, louvoyant entre les piétons louchant à la vue de son revolver monstrueux.

L'écart se réduit, mais pas suffisamment. Si Latour parvient à la rue Claude Bernard, très fréquentée, le flic sera entravé dans ses mouvements, incapable de se servir de son arme et le tueur pourra se noyer dans le flux de la circulation.

Alors, au mépris de toute discrétion, Dell'Orso change de trottoir et court. Erreur ! Latour qui jette de fréquents regards en arrière le repère et se met à courir à son tour. Dans la seconde partie de la rue, uniquement bordée d'immeubles d'habitation, le *serial killer* a les coudées franches et accentue son avance sur Gio qui tente encore vainement de se dépêtrer des livreurs encombrant l'artère. L'un d'eux en fait les frais dont le chariot chargé de victuailles valdingue à plusieurs mètres, répandant son chargement.

Gio ose un coup. Il stoppe en catastrophe, gueule ses sommations et, les deux mains crispées sur sa crosse, les jambes fléchies, vise le fuyard. Peine perdue. Trop de monde et son souffle chaotique fait trembler la mire. Juste bon pour faire une bavure. Il rengaine et reprend sa course comme un dératé.

Maintenant Latour a cent cinquante mètres d'avance. Il abandonne sa valise, perd son chapeau et tourne dans la rue Claude Bernard, la traverse en zigzaguant entre les files de véhicules ralentis par la circulation démente. Trois cents mètres de course éperdue avant d'atteindre l'avenue des Gobelins.

Quand Gio débouche au coin, il aperçoit sa cible sur le trottoir opposé, traverse à son tour, se trouve freiné par une voiture qui manque le percuter, l'évite par un roulé-boulé sur son capot. Et il fonce, fonce, le poulx à cent cinquante, les poumons en feux, les muscles des jambes tétanisés.

Les passants s'écartent précipitamment sur leur passage, des injures fusent.

Les oreilles de Dell'Orso bourdonnent, un poing de côté lui déchire le flanc...

Latour aussi éprouve des difficultés, car l'écart se réduit entre le flic et lui. C'est quand ils ne sont plus distants que d'une cinquantaine de mètres, qu'à l'extrémité de la rue, la circulation stoppe, rythmée par les feux tricolores.

Le fugitif joue son va-tout. Il ralentit, incurve sa course désespérée et ouvre la portière de la voiture de tête, jette brutalement son conducteur au sol et prend sa place. Un grand coup de volant et il emprunte l'avenue fortement encombrée. Ce faisant, il se rend compte qu'il perd du temps sur le flic et qu'il se trouve à la merci d'un arrêt intempestif de la circulation. Alors, il plante une accélération rageuse et la grosse BMW coupe la voie réservée aux bus et franchit la bordure de trottoir.

Dell'Orso a vu sa manœuvre et n'a pas d'autre choix que de l'imiter. Il hérite d'une Audi. Fugitivement, il imagine la tronche de Leroy si le divisionnaire était au courant de ses nouveaux exploits. Il préfère le couloir de bus désert au large trottoir et s'y engouffre.

L'avenue mesure près d'un kilomètre. Manifestement, Latour a déjà circulé dans Paris, il connaît son affaire. Au bout, c'est la place d'Italie et son immense giratoire. Si le Chirurgien continue tout droit, ce que Gio pense, il va prendre la rue d'Italie, la plus large, puis ce sera le périphérique où là, tout peut arriver.

Il est dix heures passées. Dell'Orso veut à tout prix le coincer avant le boulevard circulaire, car il sait qu'à cette heure, la circulation connaît une légère accalmie après les trajets vers le boulot du matin. Latour lui semble un bon conducteur et prêt à tous les risques. De plus, l'énorme bolide allemand qu'il a piraté le propulse à des vitesses bien supérieures à celles de l'Audi du commissaire et il n'aura aucun mal à le semer.

Dans un concert de pignons martyrisés, les deux voitures foncent droit devant. Dell'Orso bénéficie du fait qu'il n'est gêné par aucun bus

et passe les croisements comme une fusée, pendant que Latour fait valdinguer une abondance d'obstacles se dressant sur sa route : tables de cafés, de restaurants, containers poubelles, bites métalliques. Pour l'instant, il n'a percuté par miracle aucun piéton, mais a provoqué quelques belles frayeurs.

De temps à autre, un sifflet de police ponctue sa course. Un pandore impuissant qui se précipite sur sa radio pour signaler le rodéo urbain.

Peu à peu, Dell'Orso rattrape son retard. Il voit maintenant son adversaire à quelques mètres seulement devant lui. Mais c'est comme s'il y avait un monde entre eux, séparés qu'ils sont par la bordure de trottoir et les innombrables obstacles présents le long de l'avenue : abribus, colonnes Morris, racks à vélos, à trottinettes, bancs...

Les secondes défilent à une allure folle.

Le rond-point de la place d'Italie se présente à cent mètres quand Dell'Orso aperçoit la rue Hoverlacque, se profilant sur leur droite. Bondée, paralysée par un feu tricolore. Des dizaines de voitures engluées, dans un concert de klaxons. Latour ne pourra pas la traverser comme il l'a fait avec les précédentes. En une fraction de seconde, le flic prend sa décision : il faut qu'il monte sur le large trottoir et qu'il stoppe le tueur. Il n'a qu'une poignée de secondes pour décider comment et n'aura que quelques mètres pour agir.

Il saisit le frein à main et à l'instar des meilleurs pilotes de rallye, freine à fond en braquant simultanément tout vers la droite. Sa voiture fait une embardée monstre et se retrouve perpendiculaire au trottoir. Il lâche le frein, rétrograde et écrase l'accélérateur. Un grand raclement de tôles froissées, l'explosion d'un pneu, la direction toute floue dans ses mains. Il lui semble que la caisse va s'ouvrir en deux comme une boîte de conserve. Mais il passe et après avoir tordu deux ou trois poteaux métalliques interdisant le stationnement, pulvérisé une colonne de Vélib' et embouti un kiosque à journaux au grand dam de son exploitant, il se retrouve sur le trottoir juste derrière Latour au ralenti. Une épaisse fumée blanche s'échappe de son capot cabossé, il lui manque une aile, abandonnée à un arbre trop envahissant et la vitre côté passager a cédé sous la déformation exagérée du châssis.

Il faut qu'il oblige sa cible à stopper. Une solution : la rejoindre, la coller au cul et la pousser jusqu'à ce qu'elle bute dans un obstacle quelconque. Facile à dire, pas facile à faire au vu de la différence de puissance entre les deux berlines.

Mais gêné par les innombrables pièges qu'il doit éviter, le Chirurgien a ralenti, semblant hésiter sur la conduite à tenir. Deux secondes plus tard, L'Audi de Dell'Orso percute la BMW. Pare-chocs contre pare-chocs, les deux allemandes se précipitent vers la rue Hoverlacque. Le tueur est debout sur ses freins et Dell'Orso sur sa

pédale de droite. Roues bloquées, la BMW fume comme les naseaux d'un taureau dans l'arène.

Alors en désespoir de cause, se voyant coincé, le Chirurgien passe en seconde, emballe son moteur, oblique brutalement vers la gauche, pour rejoindre l'avenue des Gobelins où il pourrait profiter d'un trou dans la circulation.

Dell'Orso ne le lâche pas. Il sent le dénouement proche. À un moment ou un autre, inévitablement, Latour va être arrêté. On n'échappe pas à un Dell'Orso à bord d'une voiture.

Le tueur se retrouve momentanément sur le couloir de bus et où il surprend le chauffeur d'un car à impériale survenu sur sa gauche. Trop tard ! Trois mètres seulement séparent les deux véhicules. Sûr de son bon droit, le transport en commun roule beaucoup trop vite et son chauffeur ne parvient pas à le maîtriser. La collision survient la seconde suivante. Avec une violence inouïe, le bus percute la voiture du tueur, défonçant la portière de gauche, blessant à mort le conducteur. Avant de tenter vainement de s'arrêter. Le bruit du choc résonnera longtemps dans les oreilles de Gio.

Le commissaire a freiné et assiste impuissant au passage de l'énorme engin devant son capot, la BMW embrochée dans son pare-chocs. Pendant de longues secondes, il ne perçoit plus qu'un vacarme de tôles déchirées, de vitres brisées et de klaxons. Puis tout s'arrête comme si le temps était suspendu.

Dans l'action, Dell'Orso a été brinquebalé comme un prunier et il souffre de multiples contusions. Mais tout à sa chasse, il n'éprouve aucune douleur.

Deux secondes, interminables, avant que le temps ne reprenne son cours.

Le flic gicle de son Audi et se précipite vers l'accident. De la fumée partout, une forte odeur d'essence et de caoutchouc brûlé.

Le chauffeur du bus, complètement paniqué et croyant bien faire ; recule de quelques mètres emportant avec lui la portière conducteur coincée dans son avant.

Le corps du Chirurgien bascule alors dans le vide, les jambes prisonnières du volant et de son siège, les deux bras tendus vers le bas, la tête dodelinant lentement à quelques centimètres du bitume.

Dell'Orso s'empare de son téléphone pour appeler les secours. Déjà, au loin les bi-tons des voitures de bleus se rapprochent.

Le tueur a les yeux fermés, le visage couvert de coulures de sang.

Dell'Orso a suffisamment vu de mourants pour savoir que l'homme est à l'agonie...

Soudain, une main du *serial killer* remue faiblement, un de ses bras se lève, sa bouche s'ouvre, laissant échapper un gémissement de douleur.

Puis le mouvement se transforme en une invite muette.

Dell'Orso se demande s'il est l'objet d'hallucinations quand il réalise que le geste s'adresse à lui : le Chirurgien l'exhorte à se rapprocher.

Gio est sur le point de se baisser pour lui porter secours quand l'agonisant articule péniblement un mot, en partie couvert par le tohu-bohu ambiant :

— G... Gio...

Le commissaire hébété s'agenouille et pose doucement la tête de l'homme sur ses genoux. Il s'approche très près pour saisir le sens de son murmure, essuie précipitamment le sang qui macule le visage, s'écoulant à gros débit d'une oreille. Dans le faciès tuméfié, seuls les yeux sont intacts et à nouveau, il est sûr de les connaître. Mieux, par delà la barbe grisonnante, il croit voir son propre visage, comme reflété par un miroir.

Plus bas, les lèvres s'agitent et Latour, un instant muet, dans un souffle, laisse échapper quelques mots :

— Je... meurs, Gio... P... pardon... pour tout.

Cette voix... Latour qui l'appelle par son prénom...

Un flash. Le cri du cœur :

— Vittorio ?... Vitto ?...

Le tueur ne répondra pas à Gio. Ses yeux se figent, sa tête bascule inexorablement sur le côté et sa poitrine s'affaisse.

Vittorio Dell'Orso vient d'expirer dans les bras de son frère jumeau⁴¹...

41- Voir la note au lecteur en fin d'ouvrage.

NOTE AU LECTEURr

Pour la bonne compréhension de cette enquête, il est utile de savoir que des jumeaux monozygotes, dits « vrais jumeaux », possèdent le même ADN, à de rares différences près. Et c'est le seul cas où deux ADN peuvent être confondus. Encore que peu à peu, la Science se dote d'outils de plus en plus performants pour les différencier, notamment, en cas de doute persistant, pour aider à l'élucidation d'affaires criminelles.

REMERCIEMENTS

Je te remercie, toi, lecteur qui va refermer ce livre. Continue de me lire.

Je vous remercie, mes éditeurs, Ophélie et Guillaume, pour votre patience et les efforts que vous consentez pour vendre mes bouquins.

Je te remercie Sylviane, de supporter mon foutu caractère, au jour le jour, même si c'est pas toujours évident.

Et merci à mes correctrices, Annie et Jacky, pour supporter mes réticences à tenir compte de vos commentaires si pertinents.

DU MEME AUTEUR CHEZ INCEPTIO

Le Voleur d'Âmes (2021)

L'Ogre (2022)

J'ai tué Maman (2022)

GIO (2022)

CollectionS Inceptio

Imaginaire

Elyna EC
Les Arcanes d'Hemera

Juliette Pierce
Everlasting

Lysiah Maro
Horizons
GRECKA

Geoffrey Marchand
La Déréliction de la Chaussette trouée

José Carli
Soline et le Monde des Rêves Abandonnés ALBERTINE

Vincent Dionisio
Menel Ara

Julia Weber
A Walk on the White Side
Une Jeune Femme au Paradis

Maxime Herbaut
Agravelle ou l'Envers du Temps

EJ Swan
Surnaturels

Lily Davinni
La Dernière Sorcière aux Yeux d'Or

Camille Salomon
Symbiose

Victor-Emmanuel Brett
Utopia
Dystopia

Hana Claistel
Eden Island

Elie Soheen
À la Croisée des Rêves

Guy-Roger Duvert
Outsphere
Les Rôdeurs de l'Empire

Lina Déranor
Les Chroniques oubliées d'Hyperion

Jérôme Patalano
De l'Autre Côté des Étoiles

Jean-Marc Reboul
Kratera

Paula Alexander & Hedgye Canyon
Royal

Eva de Kerlan
EMILYN CARLISLE

Thrillers & Suspense

Gaidig
Fugitive

Liam Fost
Cry for Help
Sans Elles

Luca Tahtieazym
La Mante Nue
LA FORÊT
LES LARMES ÉCARLATES

Jean Dardi
Le Voleur d'Âmes
L'OGRE
J'AI TUÉ MAMAN
GIO

Vincent Dionisio
Requiem pour une CITROUILLE

WWW.INCEPTIOEDITIONS.COM

Dépôt légal : Septembre 2022